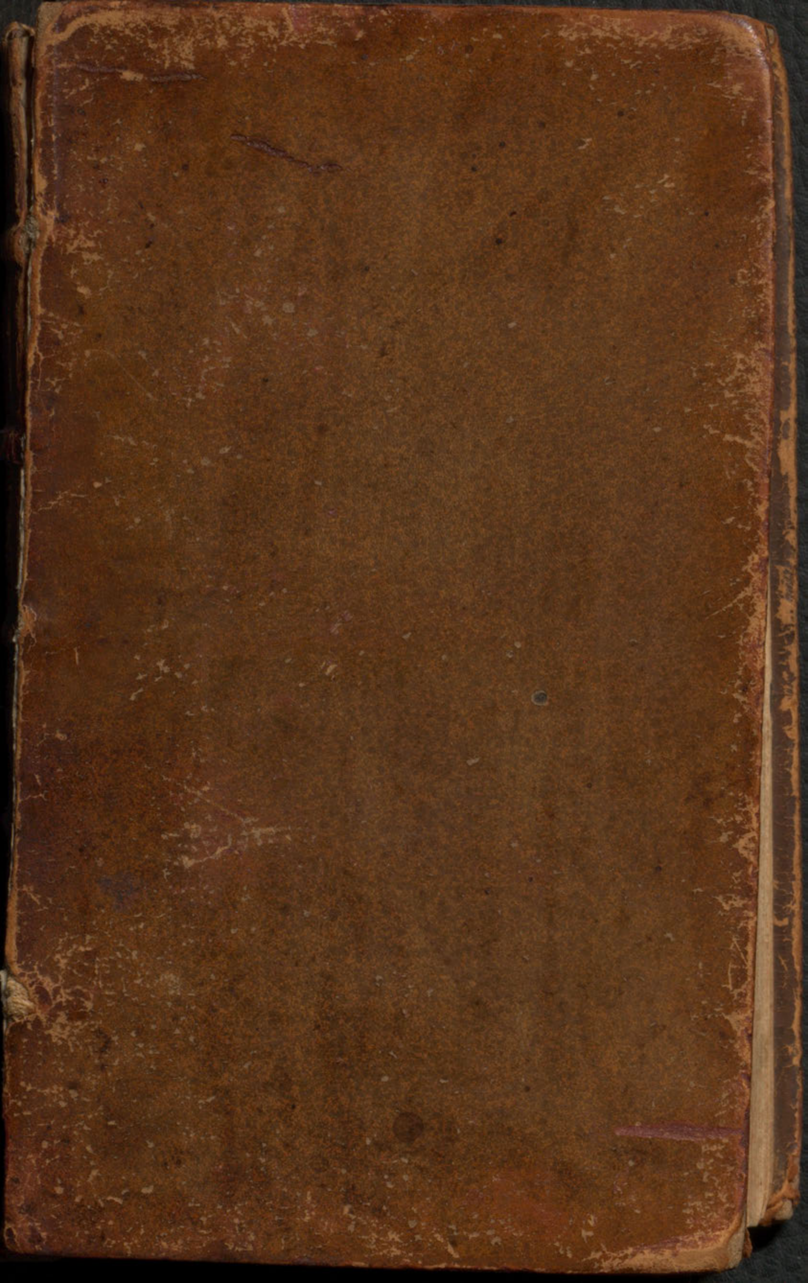



VOIAGES
AU
NORD.

RECUEIL DE VOYAGES AU NORD,

Contenant divers Mémoires très utiles au Commerce & à la Navigation.

TOME PREMIER.

NOUVELLE EDITION,

Corrigée & mise en meilleur ordre.



A AMSTERDAM,
Chez JEAN FREDERIC BERNARD,

M. DCC. XXXI.



A SA MAJESTE'
IMPE'RIALE,
LE TRE'S HAUT & TRE'S PUISSANT EMPEREUR & CZAR des DEUX RUSSIES, &c, &c, &c.


IRE,

Je prens la liberté d'offrir à Votre MAJESTE' IM-

PERIALE *un Recueil qui contient divers Voyages curieux, plusieurs Mémoires sur le Commerce & les Navigations du Nord, quelques Relations des Pays, où, peut-être, on pourroit aller par le Nord-Ouest & le Nord-Est de l'Europe, & enfin des Instructions pour Voyager utilement.*

Ces Voyages, ces Mémoires, ces Relations & ces Instructions demandent aujourd'hui la Protection Auguste de VOTRE MAJESTE' IMPE'RIALE. ELLE *y verra les Recherches de deux Peuples fameux, tâchant de pénétrer dans*

dans les Mers Orientales par les Mers du Nord : leur Commerce avantageux dans ces mêmes Mers du Nord, par deux Pêches dont ils ont ſeuls, ou preſque ſeuls le profit : les gains immenſes qu'ils font par leurs Colonies dans les Pays éloignez : & les établiſſemens d'un Peuple très intelligent dans le Négoce, & qui jusqu'à préſent n'a ſoufert ni Rival, ni Concurrent dans le Commerce du Japon.

Ces Mémoires, SIRE, *s'adreſſent à* VOTRE MAJESTE' IMPE'RIALE; *A ce Monarque invincible par*

Mer & par Terre, illustre triomphateur de ses Ennemis, mais vainqueur généreux de ces mêmes Ennemis, qui LUI *font depuis seize ans une guerre aussi funeste pour eux, que glorieuse aux Armes de* VOTRE MAJESTE' IMPE'RIALE; *Protecteur Auguste des Arts, des Sciences, du Commerce & de la Navigation dans toute l'étendue de* SON EMPIRE: *Maitre Souverain de plusieurs Etats très considérables, à l'Orient, à l'Occident, au Nord & même au Midi de l'Europe.*

SIRE, *c'est par les mains de ces Peuples vivans sous les*

les auspices de Votre MAJESTE' IMPE'RIALE, *éclairez des* LUMIERES *de* SON ESPRIT, *élevez sous la diligence infatigable de ses Conseillers, que l'on verra un jour les Richesses de l'Orient se répandre dans* VOTRE EMPIRE, *& couler ensuite dans toute l'Europe, par* VOTRE BE'NE'FICENCE. *On verra par ces mêmes Peuples les Navigations du Nord se perfectionner, & la communication de l'Orient s'ouvrir & nous devenir plus facile. Puissiez Vous,* SIRE, *voir dans toute sa perfection un Ouvrage si glorieux,*

si utile & si nécessaire au bien public. Ce sont les vœux très ardens que fait aujourd'hui,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTE' IMPE'RIALE

Le très humble, très obéissant & très soumis serviteur,

BERNARD.

DIS-



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

RIen n'est plus utile au Public que des Voyages exacts & judicieux, mais rien n'est pourtant plus difficile que ces Voyages, si l'on fait attention aux qualitez nécessaires, pour être habile Voyageur. Il faut même avouer de bonne foi qu'il est presque impossible qu'un seul homme ait toutes les lumiéres que demande la science de voyager, telles que sont l'Histoire Naturelle, l'Astronomie, la Géographie, l'Hydrographie, la Morale, le Commerce, &c.

Ainsi tous les Voyageurs n'ayant pas été capables de faire les mêmes recherches & s'étant uniquement appliquez dans leurs courses à ce qui se trouvoit, ou le plus à leur gout, ou le plus à leur portée, il a falu

ſe contenter de leurs Relations, telles qu'ils les ont données; y lire bien des choſes inutiles, y trouver bien des contradictions, peu d'exactitude, ſouvent beaucoup d'ignorance. Heureux encore d'y trouver toujours de la bonne foi.

Cependant comme l'aſſemblage de ces défauts ne ſe trouve pas dans une ſeule Relation médiocrement bonne, il a falu ſuppléer à l'incapacité d'un Voyageur par les recherches d'un autre. C'eſt apparemment ce qui a engagé *Ramuſio*, *De Bry*, *Hackluit*, *Purchas*, *De Laet*, *Thevenot*, &c. qui ont ou voyagé eux-mêmes, ou lu exactement les Relations de différens Voyageurs, à nous donner des Recueils conſidérables & fort utiles au fond, quelque imparfaits que ſoyent ces Voyages pris en détail.

Le Recueil que l'on publie à préſent, & qui contiendra diverſes Relations curieuſes, quelques Journaux, & divers Mémoires utiles pour le Commerce & pour la Navigation: ce Recueil, dis-je, demande qu'on diſe un mot de ceux qui ont voyagé dans les Pays dont on doit parler ici dans la ſuite. On en jugera bien mieux de cet Ouvrage, & l'on verra en quoi il peut être meilleur que les pré-

précédens. Nous obſerverons pour cela l'ordre des tems & des lieux.

Après les Voyages de *Marc Paul*, &c. depuis l'invention de la Bouſſole, on peut dire que la découverte des *Canaries* par *Bethencourt* dans le commencement du quinziéme ſiécle eſt le premier Voyage un peu remarquable qui ſe ſoit fait tirant vers la Ligne, ſur l'*Océan Atlantique*. Les Portugais & les Caſtillans faiſant enſuite divers Voyages ſur la même route, découvrirent les Côtes de l'Afrique, les Iles de cette Mer, &c. *Barthélemi Diaz* doubla le Cap de Bonne Eſpérance à la fin de ce même ſiécle, & viſita les Côtes Orientales de l'Afrique. *Vaſquez de Gama* prit la même route, & leurs ſucceſſeurs ou imitateurs paſſérent ainſi juſqu'aux extrémitez Orientales de l'Aſie.

En 1492. *Christophle Colomb* allant découvrir le *Nouveau-Monde* ſous les auſpices de la Reine Iſabelle, paſſa les Canaries, tourna à l'Oueſt : il découvrit l'Ile *Cuba*, l'*Eſpagnole*, les *Caribes*, la *Guadeloupe*, & la *Jamaïque*. De là paſſant enſuite en Terre-ferme, il en découvrit une partie, que les Indiens du Pays lui nommérent *Paria*. *Alfonſe Nigno* marcha ſur ſes

traces. **Pinzone* passa même depuis jusqu'aux *Terres Australes. Alfonse Fogueda*, & *Diego Nicuessa* commencérent quelque établissement dans le *Nouveau-Monde*, par ordre du Roi Catholique, de même qu'*Anciso*, *Lopez d'Olano* : & c'est ainsi que se firent les premiers établissemens de *Carthagene*, de *Nuestra Senora de la Vittoria*, de *Nombre de Dios*, *de Sainte Marie de Darien*, &c. Cependant tous ces différens Chefs de découvertes s'étant brouillez entre eux, soit pour le gouvernement, soit par l'avidité pour les richesses du *Nouveau-Monde*, peu s'en falut que les Espagnols ne perdissent le fruit de leurs découvertes & de leurs nouveaux établissemens. *Vasco Nunez de Balboa*, un de ces Chefs, ayant comme perdu les bonnes graces du Roi Catholique, * résolut de les recouvrer par de nouvelles découvertes. Il traversa le Pays jusques à la *Mer du Sud*, & navigea sur le Golfe de *Saint Michel*; mais lui & les siens y essuyérent mille dangers, & la disette des vivres, plus insupportable que toute autre nécessité. En cela semblables au *Midas* de la fable; toujours dans des richesses immenses, & toujours pressez par la faim, par la soif, &c.

* 1499. * 1513.

Sebastien Cabot Vénitien, tenté par tant de belles découvertes, équipa deux vaisseaux, partit des Ports d'Angleterre & navigea jusqu'au 55. degré de Latitude Nord. *Pedro Aria* fut envoyé d'Espagne pour Gouverneur du *Nouveau-Monde.* Il travailla à assurer les Voyages de la *Mer du Sud*, & fit construire quelques Forts pour cet effet. Ses Gens maltraitérent extrêmement les Indiens. *Gaspard Moralez*, que ce même Gouverneur envoya, passa au delà des montagnes vers la *Mer du Sud* & le Golfe de *Saint Michel.* Plusieurs Capitaines * firent ce même Voyage après *Moralez*, comme *Gonzalez Badagiozzo*, & autres, qui saccagérent avec toute la fureur des Barbares les Indiens des Pays par où ils passérent : mais ceux ci s'étant mis en embuscade, ravirent à leur tour tout le butin des avares Espagnols; *Juan Solisio*, *Juan Ponce* & leurs Gens, envoyez à des découvertes à peu près dans le même tems, furent mangez par les Sauvages. *Vasco Nunez* méditoit de nouvelles découvertes vers le Sud, pour secouer le joug de *Pedro Aria* Gouverneur des Indes pour le Roi d'Espagne : lorsque celui ci en ayant eu le vent, le fit arrêter, lui fit son procès,

* 1515.

& le condamna à perdre la tête. *Pedro Aria* passa lui-même les montagnes, & pénétra jusques à la *Mer du Sud.*

Voilà ce qui concerne en général les premiers Voyages des Espagnols dans les Indes. Quelques uns de ces Espagnols passérent, comme nous venons de le dire, jusqu'à la *Mer du Sud*, traversant le Continent de l'*Amérique* dans sa largeur. Mais en 1519. *Ferdinand Magellan* Portugais, ayant reçu quelque chagrin de la part du Roi Emanuel son Maitre, se retira à la Cour d'Espagne. Il offrit ses services au Monarque de cet Etat, & proposa un Voyage autour du Monde, & la découverte des Iles qui produisent les épiceries. On lui donna cinq vaisseaux & deux cens cinquante hommes d'équipage, par ordre de Charles V. Il partit de Seville le 10. d'Aout 1519. Après avoir essayé en vain de pénétrer par la Grande Riviére de la *Plata*, il falut hiverner au Port *Saint Julien* : après quoi poursuivant sa course, il trouva un Détroit communiquant à la *Mer du Sud*, & que l'on appella du Nom du Chef de cette entreprise, le *Détroit de Magellan*. Voilà les premiers Européens qui passérent de l'Océan *Atlantique* dans la

Mer

Mer du Sud, & qui tournant autour du Globe revinrent chez eux par les *Moluques* & le *Cap de Bonne Espérance*, après avoir mis plus de trois ans à ce pénible Voyage. Ces Voyageurs trouvérent, à l'entrée du Détroit dont nous parlons, plusieurs sepulchres sur le rivage, où les habitans du Pays se rendoient l'Eté pour y ensevelir leurs Morts.

En 1525. *Garsias de Loaysa* Espagnol entra dans le Détroit de Magellan, & donna des noms à diverses Places. *Simon de Alcazova* fit la même chose en 1534. L'Evêque de *Placenza* fit équiper trois vaisseaux en 1539., dont un se rendit à *Arica* dans le *Pérou* par le *Détroit de Magellan*.

En 1577. *François Drake* Anglois entreprit son fameux Voyage autour du Monde avec cinq vaisseaux & cent soixante quatre hommes d'équipage. Il fit voile par le *Détroit de Magellan* jusqu'au Pérou, de là au *Mexique*, vers la *Californie*, &c. & s'en retourna en Angleterre par les *Indes Orientales* & le *Cap de Bonne Espérance*. La tempête sépara d'avec *Drake*, *Winter* son compagnon de voyage, comme ils entroient dans la *Mer du Sud*. Winter revint sur ses pas,

& repassa le premier de la *Mer du Sud* ou *Pacifique* dans l'*Océan Atlantique* par le *Détroit de Magellan.* Un certain *Baldrillar* Espagnol, qui fut envoyé exprès du *Chili*, pour tenter ce passage, fut repoussé par les orages.

En 1579. le Viceroi du *Pérou*, croyant que *François Drake* auroit fait voile vers le Détroit, envoya du Port de *Lima*, *Sarmiento* avec deux vaisseaux à la poursuite de *Drake*. L'Espagnol côtoya le *Chili* & le Pays des *Patagons*, traversa le *Détroit*, & se rendit ainsi au *Bresil*. *Sarmiento* de retour en Espagne persuada au Roi Philippe II. d'envoyer deux Colonies au *Détroit de Magellan*, & de s'y fortifier, pour traverser & détruire de ce côté là les navigations & les établissemens des Etrangers : mais les naufrages, la famine, & peut-être aussi l'inhumanité des *Patagons*, firent échouer ce projet contraire au sentiment du Duc d'*Albe*. Tout ceci arriva en 1584. 1585. & 1586.

Drake trouva au *Détroit de Magellan* divers *Patagons* dans leurs canots & dans leurs cabanes. Ces canots & autres singularitez du Pays se trouvent décrits dans le Voyage de ce Pilote fameux, &

cette

cette Relation sera insérée dans ce Recueil; aussi bien que celle de *Thomas Candish*, qui ayant entrepris en 1586. le troisiéme voyage autour du Monde, l'acheva fort heureusement en deux ans & deux mois de tems ; pendant que *Magellan* & *Drake* y avoient mis trois ans ou plus.

Richard Hawkins entreprit de même son Voyage à la *Mer du Sud*, par le Détroit, où passérent tous ceux de qui je viens de parler. Nous insérerons sa Relation.

Olivier Noord Hollandois entreprit en 1598. le quatriéme Voyage autour du Monde. Son premier Pilote fut un Anglois nommé *Melis*, qui avoit accompagné *Candish* en son Voyage. *Noord* prit la même route, que *Magellan*, *Drake* & *Candish* avoient prise, & mit trois ans à faire son tour. Son Voyage est inséré dans le *Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes-Orientales des Provinces-unies*, imprimé en plusieurs volumes à Amsterdam.

J'oubliois de dire que le *Delight of Bristol*, vaisseau de l'Escadre de *Chidley*, & *Wheel*, entra dans le même Détroit en

1589. : mais ce Voyage fut malheureux, il falut rebrousser chemin, sans avoir pu aller plus loin que le *Cap Froward.* En 1598. la Flote de *Verhagen*, où se trouvoient *Jaques Mahu*, *Simon de Cordes*, *Sebald de Wert*, &c. & dont *Guillaume Adam* étoit le premier Pilote, souffrit beaucoup dans ce *Détroit.* C'est à l'issue du *Détroit* & faisant route vers le *Sud*, que *Sebald de Wert* découvrit les Iles connues depuis sous le nom d'*Iles de Sebald.* Ce Voyage est inséré dans le Recueil dont nous venons de parler : aussi bien que le suivant de

George Spilbergen Chef d'une Escadre Hollandoise de 6 vaisseaux, avec lesquels il traversa le *Détroit de Magellan* en 1614. & passa aux Indes par la *Mer du Sud.* Ensuite il reprit sa route vers la *Hollande*, par le *Cap de Bonne Espérance*, après une course de trois ans. C'est là le cinquiéme Voyage autour du Globe.

En 1609. & 1610. *Pierre-Ferdinand Giros* Portugais & *Ferdinand Quir* Espagnol affirmérent l'un & l'autre, qu'en diverses fois ils avoient fait environ huit cens lieues le long de la Côte d'un Continent Méridional, jusqu'à ce qu'ils se trouvérent à quinze degrez de Latitude

tude *Sud*, où ils découvrirent un Pays très fertile, très agréable, & très peuplé. *Giros* commença cette course à la hauteur du *Détroit de Magellan.* Peut-être que cette vaste étendue de Pays fait partie de la terre *de Janz Tasman*, de celle de *Diemen*, de la *Nouvelle-Zélande*, de la *Nouvelle-Hollande*, de *Carpentaria*, de la *Nouvelle-Guinée*, Pays où les Hollandois abordérent, & où ils donnérent des noms à plusieurs Bayes, Caps & Riviéres en 1619, 1622, 1627, 1628, 1642, 1644. depuis la Ligne Equinoctiale jusqu'au quarante quatriéme degré de Latitude Méridionale.

Il est certain que les Hollandois ont fait de très grandes découvertes du côté des *Terres Australes* inconnues, quoiqu'ils ne les ayent presque pas publiées jusqu'à présent. Ce silence mistérieux, joint à ce qu'on dit des richesses de ces Terres, fait croire que les Hollandois n'ont pas eu à cœur la découverte des *Terres Australes*, craignant peut-être qu'il ne prît envie à des Etrangers de s'y établir au préjudice du négoce de leurs Compagnies. *Dirk Rembrantz* a donné en Hollandois une Relation assez succincte, extraite du Journal d'un Voyage d'*Abel*

Janz Tasman en 1642. vers les *Terres Australes* inconnues & au Midi de la *Nouvelle-Hollande*, de la *Terre de Van Diemen*, &c. Au reste c'est une chose remarquable, que tous ceux qui ont navigué autour du Globe, se soyent toujours rendus aux Indes Orientales par les *Philippines*, ou par les *Moluques*. Aparemment que cette longue chaine de Pays, qui paroit s'étendre presque depuis la Ligne Equinoctiale jusqu'au 50 degré de Latitude Meridionale, les a empêchez de passer plus avant au *Sud*, & c'est pour cela qu'en général ils ont pris leurs courses dans la *Mer du Sud*, vers les *Iles de Salomon*, ou vers celles des *Larrons*.

En 1615. *Corneille Schouten* de *Horn* & *Jaques le Maire* d'*Amsterdam* entreprirent le sixiéme Voyage autour du Globe par une nouvelle route au *Sud* du *Détroit de Magellan* à la *Terre ou Ile de feu*, qu'ils trouvérent & passérent fort heureusement. Dans cette route ils passérent ou découvrirent les Iles de *Sebald*, la *Terre des Etats*, celle de *Maurice*, les *Iles de Barnevelt*; & c'est ainsi que, près du *Cap de Horn* au 57 degré de Latitude Australe, ils trouvérent une

nou-

nouvelle route à la *Mer du Sud.* Ce passage a toujours été connu depuis sous le nom de *Détroit de le Maire.* Dans leur Voyage ils donnérent des noms à plusieurs Iles & Pays, & retournérent, comme les autres, en *Hollande* par les *Indes Orientales*, après avoir été en voyage deux ans & dix huit jours. Trois ans après la découverte de ce Détroit, *Garsias de Nadal* le traversa avec une Flote Espagnole. Ce passage ayant été trouvé beaucoup plus commode & plus sûr que celui de *Magellan*, les *Etats-Généraux* y envoyérent une Escadre de onze vaisseaux, en 1623. La Relation de ce Voyage ci & la Navigation Australe de *Jaques le Maire* sont insérées dans le *Recueil de Voyages pour la Compagnie*, &c. sous le nom de *Journal de la Flote de Nassau, ou Relation d'un Voyage autour du Monde par une Escadre de onze vaisseaux sous la conduite de Jaques l'Hermite*, &c.

En 1629. *François Pelsaart* commandant le vaisseau *Batavia*, après avoir eu le malheur de toucher sur les *Abrollos* ou *Roches de Houtman*, à 28 degrez de Latitude *Sud*, se risqua dans une simple petite barque pour aller chercher du secours à *Batavia*, pour ceux de ses gens

qui étoient échapez du naufrage. Ils se mirent en mer à la hauteur de 28 degrez 13 minutes, & voguérent pendant vingt-quatre jours sur la *Mer du Sud*, jusqu'à l'Ile que les Hollandois ont apellée *Toppers-hoetie*, où des vaisseaux de la Compagnie les prirent.

En 1643. *Brouwer* prit encore une autre route pour entrer dans la *Mer du Sud.* Ce passage qui est à l'Est du *Détroit de le Maire* a depuis porté le nom de *Brouwer*. Ce Voyage pourra être inséré dans ce Recueil, & l'on y verra si *Brouwer* trouva effectivement un nouveau *Détroit*, c'est-à-dire une Mer entre deux Côtes, ou si le Passage qui porte son nom consiste à prendre le large dans quelque étendue d'eau vers l'Orient. Quoi qu'il en soit, plusieurs de nos Cartes font un Détroit de ce Passage.

Si l'on s'en raporte aux Observations des Hollandois, on croira que la partie Méridionale du *Détroit de Magellan*, connue sous le nom de *Terre de feu*, à cause des flammes continuelles que les Voyageurs y ont vues, n'est qu'un amas de plusieurs Iles formant des Détroits, par lesquels les deux Mers se communiquent.

Ce Pays paroit montagneux & plein de belles vallées, de fontaines, de paturages & de ruisseaux. Il y a de bonnes Bayes, l'eau & le bois n'y manquent pas : mais l'air y est orageux, à cause des grandes vapeurs que le Soleil éléve des deux Océans. Les Naturels du Pays se peignent le corps, s'habillent de peaux, & se parent avec des coquilles. Leurs paniers & leurs filets sont faits de joncs, dont ils se servent aussi à faire des cordes : ils ont des hameçons de pierres amorcez avec des moules, & par ce moyen ils prennent quantité de poissons. Leurs couteaux & leurs fléches sont des os rendus trenchans, à force de les aiguiser. Mais nous renvoyons le Lecteur aux Relations de ce recueil, où tout cela se trouvera décrit exactement : & pour la partie Septentrionale du *Détroit de Magellan*, connue sous le nom de *Terre* ou *Pays des Patagons*, la Relation de *Narborough* qui se trouve dans ce recueil *, l'instruira de ce qu'il y a de plus remarquable dans cette Terre.

C'est en 1669. que le Roi Charles II., le Duc d'York, depuis Jaques II.

* Elle est à la suite des Voyages de *Coreal*, imprimez en 3. vol. en 1721.

& plusieurs Gentilshommes Anglois résolurent de faire mieux découvrir le *Chili*. On donna pour cet effet deux vaisseaux à *Jean Narborough*. Cet habile Voyageur fut de retour en Juin 1671. après avoir été plus de deux années en Mer, & avoir passé & repassé le Détroit, suivant toujours les côtes *du Chili* & des *Patagons*. Ses observations surpassent en exactitude & en justesse celles des Voyageurs qui l'ont précédé.

En 1680. & 1681. le Capitaine *Sharp* fit diverses entreprises hardies sur plusieurs Iles & Côtes de la *Mer du Sud*. A son retour, ayant perdu toute espérance de regagner les *Détroits de Magellan*, de *Brouwer* & de *le Maire*, il fut obligé de chercher un chemin plus long au *Sud*, que le *Cap Horn*. Il avança jusqu'au soisantiéme degré de latitude Méridionale, & trouva plusieurs Iles couvertes de glace, beaucoup de nége, & quantité de Baleines. Après s'être arrêté un peu dans une petite Ile, qu'il appella l'*Ile du Duc d'York*, il courut près de huit cens lieues à l'*Est*, & autant ensuite à l'*Ouest*. La premiére Terre qu'il découvrit en trois mois de course, est celle qu'il apella *Ile de Barbadoes*; si tant est que les pays si-

tuez

tuez autour des *Détroits de le Maire* & de *Brouwer* ſoyent des Iles, & non des terres faiſant partie d'un grand Continent Méridional, comme pluſieurs le croyent. Le Journal du Capitaine *Sharp* ſe trouve imprimé en François à la ſuite des Voyages de *Dampier*.

Depuis ces entrepriſes pluſieurs vaiſſeaux Anglois ſont entrez dans la *Mer du Sud*, par le *Détroit de Magellan* & au deſſous du *Cap Horn*. Mais nous ne ſaurions dire au juſte, quel trafic on peut entreprendre dans ces quartiers là, ni quelles découvertes y ont faites ces derniers; n'ayant rien vu là-deſſus de fort précis. Nous ne ſaurions dire non plus, ſi l'on eſt entré à cette occaſion dans quelques Traitez particuliers avec les Eſpagnols.

J'oubliois preſque le Capitaine *Wood*, dont le Journal ſe trouve à la ſuite des Voyages de *Dampier* en François. Il navigea dans la *Mer du Sud* par le *Détroit de Magellan* en 1670. Ce Capitaine décrit fort bien les lieux où il a paſſé, donne de bons avis pour les Marées qu'il indique exactement, & ne néglige pas l'Hiſtoire Naturelle des Lieux où il paſſe, &c.

Il ne faut pas oublier non plus la Relation du Capitaine *Cowley*, qui

commença le tour du Monde en 1683. Celui-ci passant dans la *Mer du Sud* y trouva grand nombre de Baleines, & donna des noms à quelques Iles, &c. Il ne passa ni le *Détroit de Magellan*, ni celui de *le Maire*, mais prit sa route par le Canal que le Capitaine *Sharp* avoit découvert en 1681. à son retour de la *Mer du Sud*. Il avança jusqu'à 60. degrez 30. minutes de Latitude Méridionale : ensuite courant Nord-Quart à l'Est jusqu'à quarante degrez de Latitude Sud, il joignit le Capitaine *Eaton*.

Ils donnérent des noms aux Iles qu'ils virent & aux Terres où ils abordérent, & prirent chacun différente route en Aout 1684. Cette Relation est très bonne, & se trouve imprimée à la suite des Voyages de *Dampier* traduits en François.

Le fameux Capitaine *Dampier* commença ses Navigations en 1679. Ses Voyages sont curieux, exacts & fort estimez. Il y décrit les lieux qu'il a vus, les Côtes, les Ports, les Bayes de l'*Amérique* & des *Indes*, des *Terres Australes*, &c. sans oublier l'Histoire Naturelle, les mœurs & le commerce de ces différens Pays.

En 1698. & 1699. les François équipérent

pérent deux vaisseaux à la Rochelle sous le commandement de Mr. *Beauchesne Gouin* de *Saint Malo*. Ces deux vaisseaux étoient destinez pour la *Mer du Sud*. Mr. *Beauchesne* passa par le *Détroit de Magellan*, & découvrit quelques Iles & Terres aux environs. Il s'en retourna en Janvier 1701. par le *Cap Horn* gisant par les 58 degrez 15 minutes, dans une saison à souhait. On peut voir sa Relation.

N'oublions pas à la suite de ces fameux Navigateurs *Wood Rogers*, dont on a imprimé en 1715. les Voyages autour du Monde traduits de l'Anglois. A l'égard de *Gemelli Careri*, & de quelques autres de cette trempe, c'est leur faire grace que de n'en rien dire.

Il faut passer à présent au *Nord*. Nous allons continuer dans le même ordre chronologique, & raporter en abrégé les Navigations qui se sont faites vers le *Nord-Est* & le *Nord-Ouest*.

En 1380. deux riches Vénitiens, *Nicolas & Antoine Zeni*, firent voile de *Gibraltar*, pour *Flandres* & *Angleterre*; mais les tempêtes les jettérent sur les côtes du Nord, dans la Mer glaciale, vers l'*Islande* & le *Groenland*. Là-dessus nous renvoyons le Lecteur à *Hackluit* & *Purchas*.

Deux autres Vénitiens, *Jean & Sebastien Cabot* (ou *Canot*, ces deux noms se trouvent écrits) partirent d'Angleterre en 1497. par ordre de Henri VII. Ceux-ci à leur retour donnérent une Relation & la Carte de quelques Pays de l'*Amérique* situez vers le *Nord-Ouest*. Ils amenérent même avec eux quatre Naturels du Pays.

En 1553. *Hugh Willougby* cherchant un passage au *Nord-Est*, courut environ cent soisante lieues au *Nord-Est* de *Seynam*, qui est au soisante dixiéme degré de Latitude Septentrionale. Il y a grande apparence qu'il aborda à la *Nouvelle-Zemble* & au *Groenland*, d'où le froid & les glaces l'ayant chassé, il descendit plus au Midi, jusqu'à l'*Arzina* riviére de la Laponie, où ce grand Homme & ses Compagnons furent trouvez morts de froid dans leur vaisseau, le Printems d'après. La Compagnie Angloise de Russie se forma cette même année 1553.

En 1556. *Etienne Burrouws*, cherchant le passage au *Nord-Est*, pour aller aux Indes, avança jusqu'à 80 degrez 7 minutes de Latitude. Il alla jusqu'à la *Nouvelle-Zemble*, & selon toutes les apparences il aborda au *Groenland*, comme

on

on le peut juger par la qualité du Pays, les glaces & les oiseaux dont il parle. La Compagnie de Russie acheva de se former alors, & envoya tous les ans ses vaisseaux & ses Commis. Presque aussitot après la Reine Elizabeth envoya des Ambassadeurs en Russie.

En 1576, 1577, 1578. *Martin Forbisher* (ou *Frobisher*) fit trois différens voyages, pour trouver une route au Nord-Ouest. Il découvrit plusieurs grands Bras de Mer, des Bayes, des Iles, des Caps, & des Terres formant un fort grand Détroit. Il donna des noms à tous ces différens endroits, ses gens aportérent quantité de *Marcassites* reluisantes, que les Orfévres de Londres prirent pour de l'or brut. Ce même *Forbisher* trouva des habitans aux bords du Détroit qui porte son Nom; & dont je viens de parler. Les canots de ces Sauvages étoient faits de peaux de veaux marins, excepté la Quille qui étoit de bois. Ils firent échange de saumon & d'autre poisson. On trouva dans leurs hutes quantité de féves rouges, semblables à celles qu'on trouve en *Guinée*. Plusieurs autres observations de *Forbisher* se trouveront dans le suplément de cet Ouvrage.

Arthur Pet & *Charles Jackman* coururent toutes ces Mers du *Nord* en 1580. & passérent dans le *Détroit de Weigatz*, faisant route à l'Est de la *Nouvelle Zemble*, autant que les glaces leur permirent d'avancer. Mais n'étant pas possible de pénétrer plus avant, ils s'en retournérent sur la fin de l'année.

En 1583. *Humphrey Gilbert*, à l'instigation du Sécretaire d'Etat Walsingham, fit voile vers le *New-Foundland* ou *Terre-Neuve*, & la grande Riviére de *Saint Laurent* au *Canada*. Il prit possession de ce pays-là au nom de la Reine Elizabeth, & y établit la fameuse pêche de *Terre-Neuve*.

En 1585. *Jean Davis* eut ordre de chercher le passage au *Nord-Ouest*, & d'avancer au delà des endroits où *Forbisher* avoit été. Il fit effectivement plusieurs découvertes que l'on peut voir dans *Hackluit* & *Purchas*. *Davis* alla trois fois vers le *Nord-Ouest*. Pendant son séjour au *Cap de la desolation*, il y trouva quantité de fourrures & de laines semblables au Castor, contre lesquelles il échangea plusieurs de ses denrées aux habitans du Pays. Ils lui aportérent aussi plusieurs autres peaux de bêtes fauves, des liévres

blancs,

blancs, du cuivre, des coquillages, &c. il trouva ſur les rochers un arbriſſeau dont le fruit a un jus ſemblable à celui des groſeilles. C'eſt peut-être le *Gran-berry* de la *Nouvelle-Angleterre*, que l'on apelle auſſi *Bearberry*, à cauſe de l'avidité dont les Ours dévorent ce fruit. *Joſſelin* l'apelle *Vitis Idæa paluſtris fructu majore*. Au retour du Détroit qui porte ſon Nom, *Davis* trouva quantité d'oiſeaux de Mer, & de morues, des forêts de pins, de ſureaux, d'ifs, d'oſier, de bouleau, &c. pluſieurs ſortes de volailles, des pierres ponce noires, du ſel de roche très blanc, des licornes de Mer, & autres grands poiſſons, &c. On trouvera dans le ſuplément pluſieurs autres particularitez du Voyage de *Davis*.

En 1594, 1595, 1596. *Guillaume Barentz* Hollandois fit trois différens Voyages au *Nord-Eſt*, pour chercher par là un paſſage aux Indes Orientales. Les glaces l'ayant ſurpris dans ſon troiſiéme Voyage, il fut obligé d'hiverner ſur les côtes de la *Nouvelle Zemble* vers le 78 degré de Latitude Septentrionale. Les Hollandois découvrirent dans ces Voyages le *Beeren-Eiland*, (ainſi nommée à cauſe des Ours qu'ils y trouvérent) &

abordérent au *Groenland*. *Barentz* & plusieurs de l'équipage périrent dans ce Voyage, après avoir essuyé lui & les siens des fatigues extraordinaires & un froid insuportable. *Guillaume de Veer* a donné la Relation des Voyages de ces Hollandois. On y trouve plusieurs observations très curieuses, & Monsieur *Boyle* avoue que ces observations lui ont bien servi à composer son *Histoire du Froid*. Ils décrivent dans cette Relation le *Pays des Samoiedes*. Ces Mariniers coururent les Côtes de la *Nouvelle-Zemble*, & donnérent des noms à plusieurs Caps, Bayes, Iles, Pointes de Terre, &c. Ils racontent fort bien ce qu'ils ont observé touchant les Baleines & les autres animaux de ces Pays Septentrionaux, & raportent sans affectation & fort judicieusement les phénoménes de l'air, les variations de l'Aiguille, & les phénoménes du froid qu'ils souffrirent pendant leur triste séjour dans les glaces de la *Zemble*. Ces Voyages sont traduits en François, & se trouvent dans le *Recueil de Voyages pour l'établissement de la Compagnie*, &c. dont on a parlé ci-devant.

Jean Huygens de Linschooten nous a donné une très bonne Relation des deux

Voyages qu'il fit en 1594, 1595. C'est-à-dire en même tems que *Guillaume Barentz.* Cette Relation décrit d'une maniere si circonstanciée les pays Septentrionaux, c'est-à-dire, les Côtes de la *Norwegue*, de la *Laponie*, de la *Zemble*, le *Weigatz*, l'embouchure du *Fleuve Oby*, les Côtes de la *Tartarie* vers l'embouchure de ce fleuve, & la *Mer Blanche*, &c. qu'il ne faut pas douter qu'elle ne fasse beaucoup de plaisir aux habiles gens. On la donnera en François dans ce recueil.

Thomas Button, très habile Mathématicien au service du Prince *Henri*, continua en 1611. les découvertes au *Nord-Ouest*, à la sollicitation de son Maitre. Il traversa le *Détroit de Hudson*, & laissant la Baye de ce nom au *Sud*, il fit plus de deux cens lieues au *Sud-Ouest* dans une Mer de plus de 80 brasses de profondeur. Dans cette pénible navigation il découvrit un grand Continent qu'il apella *New-Wales*, ou *Nouveau Pays de Galles*; mais après avoir hiverné & souffert beaucoup au *Port-Nelson*, *Button* parcourut toute la Baye, qui porte son nom, descendant jusqu'à *Diggs Island*, à l'entrée de la Baye de *Hudson*. Il découvrit en-

core un grand Pays, qu'il apella *Carys-Swans-Nest*, mais il perdit la meilleure partie de son Equipage pendant son séjour à *Port-Nelson*, au 75 degré 10 minutes de Latitude au *Nord* : bien qu'il eût eu la précaution de tenir continuellement dans le vaisseau trois feux allumez. Ils trouvérent, pour se nourrir pendant leur séjour, grande abondance de perdrix & autres oiseaux, dont ils tuérent plus de dix huit cens douzaines, sans parler des bêtes sauvages & carnaciéres. On trouve sur les rivages de ces Mers quantité de *simples*, & beaucoup d'*Angélique* dont les Sauvages mangent la racine. Ces Sauvages vont à la pêche des bœufs marins, & font des cordages avec des fanons ou barbes de Baleines.

En 1609, 1610, 1611, 1612, 1615, 1626. *Henri Hudson*, *Jaques Hall*, & *Guillaume Baffin*, pénétrérent fort loin vers le *Nord-Ouest*, & donnérent des noms aux endroits qu'ils découvrirent. On trouve ces noms dans les Cartes Septentrionales, & dans les recueils de Voyages, &c.

Le Roi de *Danemarc* *, voyant les découvertes que ses Voisins faisoient dans les

* 1605. & suiv.

lés Mers du *Nord*, prit la résolution d'envoyer à leur imitation des vaisseaux dans ces quartiers là. C'est ce qu'il fit en 1605, 1606, 1607. D'abord le progrès n'en fut pas fort considérable; mais en 1619. le même Roi donna deux vaisseaux à *Jean Munk*, qui tenant la route de *Forbisher* & de *Hudson* avança jusqu'au 63 degré 20 minutes. C'est là que *Munk* fut obligé d'hiverner. Il apella cet endroit *Port d'Hyver de Munk*, & tout le Pays *Nouveau-Danemarc*. Ce Pays paroit assez proche de *Diggs Island*. La Relation de *Groenland* & le suplément qui suit parlent assez de ce Voyage, sans qu'il soit nécessaire de s'y arrêter davantage ici.

En 1612. *Thomas Marmaduke* de *Hull* avança jusqu'au 82 degré Nord; de même que *Henri Hudson* que la Compagnie *Angloise* avoit envoyé en 1608. pour découvrir les Pays autour du Pole Septentrional. Ces Voyageurs trouvérent diverses Iles & Terres le long de leur route, & donnérent des noms à leur fantaisie à divers endroits du *Groenland*. *Hudson* vint terrir à la *Nouvelle-Zemble* au mois de Juin, & dans cette saison même il y geloit fortement.

Mais en 1610 la Compagnie *Angloise* s'appliqua plus qu'auparavant à la pêche de la Baleine. Cette pêche leur parut meilleure autour du *Groenland* & de *Cherry Island*, qu'ailleurs. C'est alors aussi qu'on aporta du Nord en Angleterre des cornes de Licornes de Mer. Enfin en 1611, 1612, 1613, 1614, 1617, 1619, 1620, 1622. la Compagnie d'*Angleterre*, trouvant les Voyages du Nord fort avantageux, résolut d'augmenter le nombre de ses vaisseaux de 13 ou 14, que l'on envoya ensuite tous les ans sous la conduite de *Poole*, *Fotherby*, *Edge*, *Hely* & autres, qui donnérent des noms à plusieurs Caps ou pointes de terre, Iles, Détroits, &c.

Cependant on peut dire que ces découvertes & ces observations ne sont pas à beaucoup près si considérables, que celles qu'on a faites depuis l'année 1630. Quelques Anglois commandez par *Goodler* furent obligez cette même année là de roder autour de ce Pays inconnu, & d'y passer ensuite l'hiver. Nous renvoyons le Lecteur à la Relation que le Docteur *Wats* a faite de ce Voyage.

Quelques Anglois passérent aussi l'hiver en *Groenland* en 1633, & quelques autres

autres encore en 1634; mais les derniers y périrent tous.

Dans ces diverses navigations les Anglois donnérent des noms à plusieurs lieux, comme *Hackluids-headland*, *Whale-bay*, *Horn-sound*, *Ice-point*, *Bell-point*, *Lowness-isle*, *Black-point*, *Cape-cold*, *Ice-sound*, *Knotty-point*, *Deer-sound*, *Smith-bay*, *Hope-island*, *Edges-island*, *Wyches-island*, *Bear-island*, *Charles-island*. Les Hollandois, avant ou après les navigations des Anglois, donnérent d'autres noms à ces mêmes lieux. Cela ne peut que causer de la confusion dans les Relations & dans les Cartes, & il seroit à souhaiter que l'on pût convenir d'une uniformité dans les noms, dont la diversité jette dans l'incertitude l'esprit du Lecteur & du Voyageur.

Ceux des Anglois qui passérent l'hiver de l'année 1630 en *Groenland*, cessérent de voir le Soleil dès le 14. d'Octobre Cet Astre ne reparut sur leur Horison que le 3 de Février. Ceux qui hivernérent en 1633. disent qu'ils cessérent de voir le Soleil le 5 d'Octobre ou à peu près, quoiqu'ils eussent un crépuscule jusqu'au 17. du même mois, lueur à la faveur de laquelle ils pouvoient encore

encore lire. Le 22. les Etoiles se montrérent distinctement de 24 en 24 heures. Cela dura tout l'hiver, jusqu'à ce que le 15. de Janvier ils eurent pendant six ou sept heures autour de midi assez de clarté pour lire. Le 12. de Février ils aperçurent les rayons du Soleil sur le sommet des montagnes : le jour suivant ils virent le globe entier du Soleil. Ceux des Anglois qui périrent en *Groenland* en 1634, laissérent par écrit que le Soleil avoit disparu le 10. d'Octobre, que le 14. de Février il avoit reparu sur leur Horizon. Les Hollandois qui hivernérent à la *Nouvelle - Zemble* en 1596, perdirent la clarté du Soleil le 4. de Novembre, mais la Lune parut nuit & jour avec toute sa clarté. Le 24. de Janvier ils aperçurent l'extrémité du Soleil revenant sur l'Horizon La variation dans ces aspects ne vient pas de la différence des réfractions que souffrent les rayons de cet Astre, mais de la différence de Latitude des lieux où les Anglois & les Hollandois passérent l'hiver. Le froid que sentirent ceux-ci à la *Nouvelle-Zemble*, excéda celui que les autres sentirent ensuite en *Groenland*.

Les Anglois qui passérent l'hiver en

Groenland,

Groenland, vécurent de la chair des bêtes ſauvages, comme *Rennes*, *bœufs marins*, *ours*, *renars*, &c. La chair d'ours leur parut aſſez agréable & paſſablement ſaine; cependant les corps de ceux qui mangérent du foye de cet animal, ſe pelérent, de même que ceux des Hollandois de la *Nouvelle-Zemble*. Les oiſeaux & les renars ſortirent de leurs retraites, auſſitot que le Soleil recommença à luire. On leur tendit des piéges & l'on en prit beaucoup: la chair de renard fut ſalutaire à ces Voyageurs, & guérit les Hollandois du ſcorbut. Ils trouvérent au mois de Mai quantité d'œufs de mouette. Au reſte le froid fit d'autres effets extraordinaires ſur les Hollandois de la *Nouvelle-Zemble* & ſur les Anglois du *Groenland*. Les corps des uns & des autres s'ulcérérent, & ſe remplirent de veſſies, les plus fortes liqueurs ſe gelérent, leurs montres s'arêtérent, tout devint glace même au coin du feu. Cela arriva au Capitaine *James* dans l'Ile de *Charleton*, quoiqu'elle ne ſoit que vers le 61 degré de Latitude au *Nord*; au lieu que les autres Anglois & les Hollandois hivernérent vers le 75 & 78 degré. Dans cette extrémité ils ſe bâtirent des hutes du mieux qu'ils purent;

rent, pour se défendre contre le froid insuportable. Encore falut il qu'ils fermassent les ouvertures de ces hutes avec des peaux d'animaux.

* Les Auteurs qui ont écrit sur l'Histoire Naturelle paroissent un peu confus sur l'article des Baleines. Quelques-uns en comptent dix sortes, *Bartholin* & *Wormius* en comptent jusqu'à 22. & leur donnent différens noms, selon leurs couleurs, leurs nageoires, leurs dents, leurs fanons ou barbes, &c. *Rondelet*, *Bellon*, *Schonveld*, *Faber*, *Clusius*, *Tulpius*, semblent décrire réellement six ou sept sortes de Baleines, dont voici les noms,

Balæna Vulgaris.
Balæna Vera.
Balæna Orca, ou
Dentata Angl. *Grampus.*
Physeter. Angl. *Whirlpool.*
Cete. Angl. *Potwhalefish.*
Licorne. Angl. *Unicornwhale.*

Peut-être que le *Trumpawhale* ou *Spouter* chez les Anglois n'est autre chose que le *Physeter*, &c. Quoi qu'il en soit, on trouve

* Ceci est pris du recueil Anglois de Martenz, &c.

trouve dans la 205. des *Transactions Philosophiques* une dissertation de *Thomas Sibbald* sur l s Baleines. Il est à présumer que cet Auteur est plus exact qu'aucun autre ; parcequ'il a eu la facilité d'examiner cet animal sur les Côtes du Royaume d'Ecosse.

En 1653 le Roi de *Danemarc*, résolu d'encourager le commerce & les découvertes du *Nord*, fit partir trois vaisseaux, avec ordre d'examiner & de reconnoitre exactement les Côtes & les lieux où ils aborderoient, & de faire un raport exact de tout ce qui pourroit rendre utiles de pareils voyages. Ceux-ci passérent le *Détroit de Weigatz*, & trouvérent quelques habitans de la *N. Zemble* dans leurs canots. Ces Sauvages étoient fort agiles à la course ; ils avoient pour habillement des peaux de *Pinguoins*, de *Pelicans*, &c. avec les plumes. Leurs barques étoient faites de cuirs de bœufs marins : ils portoient sur le dos des carquois remplis de fléches, & une espéce de hache faite d'ôs de poisson. Ces Sauvages parurent intraitables, ils avoient en horreur nos boissons & nos alimens. Laissant la *N. Zemble*, les Danois allérent au *Groenland*. On ne trouve dans cette

cette plage ni arbres, ni arbrisseaux, sinon quelques petits Genevriers & des Sapins aussi forts petits. Mais en récompense on y voit quantité de Mousse, des Bruyéres, une espéce de Chou, de la Laitue, du Cochlearia, de l'Ozeille, de la Bistorte, de la Scolopendre, plusieurs sortes de Renoncules & de la Joubarbe. Il y a dans les trous souterrains & dans les rochers une infinité d'oiseaux, dont l'ordure se mêlant avec la mousse engraisse la terre des vallées, & c'est ce qui produit les plantes dont nous avons parlé; mais à cela près le pays n'est qu'un vaste amas de rochers, de gros quartiers de pierres & de glaces emmoncelées depuis plusieurs siécles. Pour les oiseaux aquatiques, il y en a beaucoup; ils couvrent la Mer quand ils nagent, & l'air quand ils volent. On y trouve aussi quantité de chiens marins, d'écrevisses & d'étoiles de Mer, des maqueraux, des dauphins, une espéce d'aragnée de Mer, que l'on trouve aussi dans le ventre de la Baleine, & qu'on croit lui servir de nourriture.

En 1630. *Luc Fox*, accompagné de *Jean Wosterholme*, partit par ordre du Roi, pour chercher un passage au *Nord-Oueſt*.

Oueſt. Le vaiſſeau qu'on leur donna fut ravitaillé pour dix-huit mois. Ils tinrent la route de *Forbisher*, *Hudſon*, *Davis*, *Baffin*, & *Button*. Ils rencontrérent quantité de Baleines, beaucoup d'oiſeaux, & beaucoup de glaces. Ils bâtirent une pinaſſe à la riviére de *Nelſon*, où ils trouvérent quelques petits monumens du ſéjour que *Thomas Button* y avoit fait autrefois. Ils virent aux deux côtez de la riviére quantité de petits ſapins couverts de mouſſe, & pluſieurs autres eſpéces d'arbres, mais tous petits. Dans les vallées ils trouvérent de bons paturages, des mures ſauvages, des fraiſes, des veſſes, de la venaiſon, &c. Cependant ils n'y trouvérent aucuns habitans, quoique de l'autre côté de ces Mers ils euſſent rencontré divers Sauvages. Le Capitaine *James* partit fort peu de tems après *Fox*, ſuivant le même deſſein, & ils ſe rencontrérent au mois d'Aout près de *Port-Nelſon*. *Fox* s'en retourna avant l'hiver, mais la ſaiſon rigoureuſe ayant ſurpris *James*, celui-ci fut contraint de ſéjourner là, juſqu'à l'Eté ſuivant. Voici quelques particularitez touchant *James*, dont la Relation mériteroit d'être inſérée dans ce recueil. On trouvera dans

le

Suplément plusieurs particularitez curieuses, qui sont tirées du voyage de ce *James.*

Thomas James fut envoyé en 1631. par des Marchands de *Bristol*, pour chercher le passage à la *Mer du Sud* par le *Nord-Ouest*. Le Roi Charles I. l'autorisa pour une entreprise si difficile & si utile en même tems. Il lui ordonna en 1633. de publier la Relation de son voyage. *James* y raporte très exactement ses travaux, & décrit judicieusement les Détroits, les Caps, les Bayes, les Marées, les Profondeurs, les Courans, la déclinaison & la variation de l'Aiman, & toutes les curiositez naturelles qui ont raport à la Philosophie, aux Mathématiques, &c. Ce Voyage est accompagné d'une bonne Carte & de plusieurs Tables. Le fameux *Boyle* reconnoit qu'il a tiré de ce Journal plusieurs Phénoménes, dont il fait usage dans son *Histoire du Froid*. *James* semble croire qu'il n'y a point de passage à la *Chine* & au *Japon* par le *Nord-Ouest*. Cependant en 1667. on renouvella le dessein de faire chercher ce passage. Une société de Gentilshommes & de Marchands Anglois envoya *Zacharie Ghillam*, pour faire cette découverte, s'il étoit possible. *Ghillam* traversa

le

le *Détroit de Hudson*, avança dans la *Baye de Baffin* jusqu'au 75 degré de Latitude, & descendit ensuite au Sud jusqu'au 51 degré ou à peu près, dans une riviére que les Anglois ont apellée *Prince-Ruperts-river*. Les Naturels du Pays se montrérent assez traitables à l'égard de *Ghillam*; il fit là quelque petit trafic avec eux, y bâtit un Fort qu'il apella le *Fort de Charles*, & s'en retourna après avoir établi dans ces quartiers là un commerce avantageux. Mais en 1671. les François s'emparérent de cet endroit.

En 1671. *Fréderic Martenz* Hambourgeois entreprit le voyage de *Groenland*, sans doute, & comme il est à croire, pour satisfaire aux curieuses recherches de la *Société Royale* de Londres. *Martenz* s'en acquita fort bien dans le Journal qu'il publia en *Allemand*, avec le secours de *Fogelius*. Ce Journal, que nous publions dans ce recueil, mérite toute l'attention du public, par rapport à la méthode & aux observations qu'on y trouve.

En 1676. le Capitaine *Wood* partit par ordre du Roi Charles II., pour chercher par le *Nord-Est* un passage aux *Indes Orientales*. Cependant il ne passa pas le 76 degré de Latitude; parcequ'il perdit

perdit son vaisseau sur les Côtes de la *N. Zemble*. *Wood* croit qu'il n'y a point de passage par le *Nord-Est*, au *Japon* & à la *Chine*. *James* paroit être dans la même opinion à l'égard du passage par le *Nord-Ouest*. L'un & l'autre se fondent sur ce que les Terres s'élargissent, & forment peut-être un Continent. D'ailleurs l'irrégularité des marées, & le danger qu'il y a à s'engager parmi les glaces, dont on trouve de grandes piéces flotant même bien loin des Côtes ; & avec cela les néges, les brouillars épais, les frimats continuels, & le froid extrême, tout cela, dis-je, forme des difficultez presque insurmontables

Monsieur *Witzen*, célébre par ses découvertes dans la Géographie, mais plus digne encore de l'estime du Public par la droiture de son esprit que par ses belles découvertes, rejette le passage au *Nord-Est*, dans sa lettre adressée à la *Société Royale* en 1691. Cet illustre Magistrat n'y croit plus, comme autrefois, que la *N. Zemble* fasse partie de la Terre ferme de la *Grande-Tartarie*, ayant été dans la suite mieux instruit à cet égard. Il croit que les extrémitez de la *Tartarie* s'étendent bien avant au *Nord*, & touchent peut-

peut-être à l'*Amérique*. Le Capitaine *Wood* croit que la *N. Zemble* & le *Groenland* ne sont qu'une même Terre. Que les conjectures de *James*, de *Wood* & de Monsieur *Witzen* soyent vrayes ou fausses, il faut du moins avouer que les difficultez de ces passages par le *Nord Est*, ou par le *Nord-Ouest* sont presque invincibles.

Après tout ce que l'on a dit jusqu'à présent, dans ce Discours préliminaire, je ne pense pas qu'il soit fort nécessaire de produire bien des raisons pour prouver l'utilité des Voyages par Mer ou par Terre. On doit à des Voyageurs exacts mille belles observations sur les Vents, sur les Longitudes & les Latitudes, sur la Déclinaison de l'Aiguille, sur les Marées, & sur les différentes Profondeurs des Mers: enfin sur toute l'Histoire Naturelle.

On peut assurer encore que l'esprit se forme & s'aggrandit par les Voyages. Quand on ne sort pas de chez soi, on se fait des idées presque toujours absurdes, ou du moins trop grandes ou trop petites, de tous les objets un peu éloignez: on n'aime alors que les coutumes de son pays, on adopte tous les préjugez de ses

compatriotes ; & si l'on abandonne ces préjugez, c'est pour estimer sans raison des peuples à qui l'on ne parle que dans un Livre, & pour admirer tout ce qui se trouve représenté dans les figures d'une Relation. L'étude a beau former un homme, s'il ne voyage au moins une fois en sa vie, son esprit sera toujours contraint & borné, & son imagination lui représentera les Montagnes, les Vallées, les Fleuves, la Mer, les Arbres mêmes & les Forêts tout autres que la Nature ne les a faits.

Mais d'ailleurs on doit aux Voyages le commerce dans le Nouveau-Monde, vers les Indes Orientales, &c. Commerce devenu si utile & si nécessaire depuis deux siécles, que qui l'ôteroit à trois ou quatre Potentats de l'Europe, nous ruineroit sans ressource. La conquête de l'Amérique par les Castillans, & leurs fréquentes Navigations vers ces Pays éloignez d'où ils aportoient l'or & l'argent avec profusion, les mirent bientot en état de maitriser toute l'Europe, & peu s'en falut que leur Roi ne parvînt à la Monarchie Universelle, avec le secours des richesses du Nouveau-Monde. Les navigations des Portugais ont éten-

du

du bien loin cette Nation resserrée dans un petit Etat peu fertile. Et les Provinces-Unies, dont le commerce consistoit à vendre leur beurre & leur fromage dans quelques Ports de l'Europe, pendant qu'elles étoient encore sous la domination de l'Espagne ; ces Provinces, dis je, se sont vues en état de soutenir les efforts de plusieurs grands Princes, peu de tems après avoir commencé leurs établissemens aux Indes Orientales. Ces exemples & plusieurs autres doivent encourager aux découvertes & à la navigation ceux d'entre les Princes Chrétiens, qui paroissent avoir négligé cet Art & peu affectionné les découvertes. On ne doit pas se rebuter par les difficultez, ou par les premiers malheurs, puisque la constance & le courage des premiers Navigateurs Espagnols, Portugais, Hollandois, Anglois, ont fait réussir ces découvertes aujourd'hui si avantageuses à toute l'Europe.

S'il étoit possible de pénétrer un jour dans les *Mers Orientales*, par le Nord de la *Tartarie*, ou de l'*Amérique*, le commerce en retireroit sans doute un grand avantage : mais on ne croit pas que la gloire de cette découverte, qui après tout

eſt peut-être moins impoſſible qu'on ne l'a cru juſqu'à préſent, puiſſe être réſervée à autre qu'à un grand Prince voiſin du *Nord*. Ce Monarque zélé pour l'avancement des Arts & des Sciences dans ſon Empire, travaille de jour en jour à perfectionner le commerce & la navigation. Il veut rendre ſes Etats floriſſans par la protection qu'il accorde aux habiles gens. Quatre Mers aux extrémitez de ce grand Empire ſemblent être formées exprès pour le paſsage des richeſſes de l'Orient & de l'Occident, & les victoires que ce Prince a remportées par Mer & par Terre font voir à toute l'Europe, malgré nos injuſtes préjugez, qu'il eſt poſſible que les Ruſſiens ne cédent un jour ni en courage ni en habileté à aucune nation de l'Europe.

Je ne crois pas qu'il ſoit nécefsaire de dire autre choſe, pour faire connoitre le plan qu'on ſe propoſe dans ce Recueil. On a mis à la tête du premier Tome deux Diſſertations ſur les Voyages. On ſouhaite qu'elles paroiſſent médiocrement bonnes, & que le Public veuille bien ne les pas rebuter comme inutiles.

DIS-


HEMISPHERE
SEPTENTRIONAL
pour voir
plus distinctement
LES TERRES
ARCTIQUES
par Guillaume Delisle
de l'Academie Rle. des Sciences
Equateur ou Ligne Equinoctiale
l'Equateur ou la Ligne
Premier Meridien
Tropique du Cancer
Cercle Polaire
Pole Arctique
TERRES ARCTIQUES
MER PACIFIQUE
MER DU SUD
ou
ISLES MARIANES
PHILIPPINES
MER DES INDES
MER DU NORD
AMERIQUE SEPTENTRIONALE
AMERIQUE MERIDIONALE
CALIFORNIE
NOUVEAU MEXIQUE
Golfe du Mexique
FLORIDE
NOUVELLE FRANCE
TERRE NEUVE
Isles Gallapes
Golfe de Panama
TERRE FERME
GUIANE
ISLES ANTILLES
Isles Lucayes
ISLES ACORES
ISLES DU CAP VERD
ISLES CANARIES
Le Grand Banc
EUROPE
MER MEDITERRANEE
BARBARIE
le Sara ou Desert de Barbarie
NIGRITIE
GUINEE
AFRIQUE
Golfe de Guinee
ARABIE
PERSE
GRANDE TARTARIE
CHINE
Isle de Ceylan
ISLES DU JAPON
MER DE KAMSCHATKA

DISSERTATION

Contenant

DES INSTRUCTIONS

pour voyager utilement,

Tirées des écrits du Chevalier Boile, des Transactions Philosophiques de la Société Royale d'Angleterre, & de quelques autres bons Auteurs.

LA connoiſſance de l'Hiſtoire Naturelle, & celle des Peuples, de leur commerce, &c. ſont des choſes abſolument néceſſaires à ceux qui voyagent : un homme ne ſauroit profiter à courir le Monde, s'il ignore ce qu'il doit obſerver dans chaque Pays, & de quelle maniére il doit s'y prendre dans les recherches. Voilà ce qui m'engage à donner ici des Inſtructions, tant générales que particuliéres pour les Voyageurs.

En général ; 1. Il faut obſerver exactement les Latitudes & les Longitudes

 des

des lieux où lon ſe trouvera, prendre garde autant qu'il ſe peut aux changemens de *Climats*, & par conſéquent à la différence dans l'accroiſſement des jours, d'un *Climat* à l'autre. Il faut obſerver auſſi la Rétrogradation naturelle du Soleil ſur les Cadrans, ou Montres Solaires, entre les Tropiques, &c.

2. A l'égard de l'*Air*, obſervez toujours ſes différens degrez de chaleur, de ſécchereſſe, d'humidité : le plus ou moins de légéreté, de ſubtilité, de pureté ; ſes changemens ſelon les ſaiſons, & dans une même journée, paſſant du matin au midi, du midi au ſoir, & la durée de ces changemens divers. On a de petits Thermométres propres à porter dans des étuis de chagrin ; deſorte qu'il eſt facile d'obſerver combien l'eſprit de vin monte ou deſcend, ſelon la ſaiſon qui regne au lieu où l'on eſt. Il faut obſerver auſſi quels Météores l'Air y produit, dans quel ordre & pour combien de tems ; à quels vents tel & tel Pays eſt expoſé, & s'ils ſont alizez, c'eſt-à-dire réglez, ou non : s'il y regne des maux *épidémiques*, & quels ſont ceux que l'Air y fait naitre : en quoi l'air eſt ſain, ou

mal ſain, & à quelle ſorte de tempéramens il convient le mieux, &c.

3. A l'égard de l'*Eau*, il faut obſerver, du mieux qu'il ſe puiſſe, la profondeur & la peſanteur de la Mer à l'endroit où l'on ſe trouve; la quantité de ſel qu'elle a dans ce même endroit, les Plantes, les Inſectes, & les Poiſſons qu'on y trouve, les flux & reflux divers, les courans & les tourbillons, avec tous les accidens ordinaires & extraordinaires de la Marée : comme, quel eſt le tems préfix de ſon flux & reflux dans les Riviéres & aux Promontoires ou Caps; quel chemin prend le courant des Eaux, quelle diſtance perpendiculaire il y a entre la plus haute & la plus baſſe Marée; quel jour de la Lune & dans quel tems de l'année arrive la plus baſſe Marée; & ainſi de tous les autres accidens qui peuvent être obſervez dans les Marées, proche des Ports & aux environs des Iles. A l'égard des Riviéres, il faut remarquer encore leur grandeur, leur cours, leurs débordemens, le gout ſalé dans les Eaux de quelques unes. On dit par exemple, que les eaux du Jourdain ont ce gout. Remarquez les cauſes de la fertilité qu'elles produiſent dans les

Terres, leur cours ſouterrain : ces aſſemblages d'eaux renfermées, qu'on nomme Lacs, les Etans, les ſources & l'origine des Riviéres : les Eaux Minérales, dans quelle eſpéce de Terre elles coulent, leurs qualitez & leurs vertus. Obſervez y encore les ſortes de Poiſſons qui ſont dans ces différentes Eaux ; quelles ſont les qualitez de ces Poiſſons, quelle eſt leur ſaiſon, comment on les prend, &c.

4. A conſidérer la *Terre* en elle même, il faut remarquer ce qui s'y produit extérieurement & intérieurement, ſes Habitans, &c. A l'égard d'une Terre particuliére, on doit obſerver ſes dimenſions, ſa ſituation, ſa figure ; ſi ſa ſurface eſt égale ou raboteuſe, c'eſt-à-dire ſi elle conſiſte en plaines, ou en montagnes. Il faut remarquer la hauteur de ces montagnes, tant par raport à la ſurface de la Mer, qu'à l'égard des vallées qui leur ſont voiſines. Il faut voir ſi ces montagnes ſont une chaine, ou ſi elles ſont détachées : ſi elles s'étendent au Nord, ou au Sud, quels tours on fait pour les paſſer, &c. Quels ſont les *Caps* de cette Terre, ſi les tremblemens y ſont fréquens ; ſi elle eſt Ile, ou Continent ; quelle y eſt

eſt la Déclinaiſon & la Variation de l'Aiman, ce qui fait perdre à l'Aiguille ſa Direction vers le Nord ; ſi la Déclinaiſon y vient d'un feu ſouterrain, de quelque eau, ou de quelque mine de fer. La *Martiniére* remarque que devant les montagnes de *Rouxella* en *Norvége*, la Bouſſole ſe détourne de ſix lignes. Mais je dirai en paſſant que je doute qu'il y ait beaucoup de fond à faire ſur la relation de cet homme, dont la crédulité paroit fort grande. Par exemple ce qu'il dit de la magie des Septentrionaux, de l'achapt qu'on fait des vents chez les *Lapons*, de ce gros chat noir qui les accompagne, & qui, dit-il, n'eſt autre choſe que le Diable ; tout cela n'eſt guéres vraiſemblable. Les Voyageurs n'impoſent que trop ſouvent par de pareils contes que les uns débitent bonnement, & les autres pour amuſer leurs Lecteurs. N'oubliez pas d'examiner quelle eſt la qualité du Terrain, où l'on ſe trouve ; ſi c'eſt argile, ſable, ou gravier : en quoi il abonde, & les qualitez plus particuliéres. La Terre d'*Irlande* ne ſoufre aucun Animal venimeux. Il faut ſur tout conſidérer les Habitans, les qualitez de leurs corps, leurs exercices, le caractére de leur eſprit,

leurs mœurs & ce qui dépend en eux de l'éducation, ou du tempérament. Il seroit nécessaire d'aprofondir la matiére à l'imitation de *Chardin*, de *Bernier* & de quelques autres. En faisant connoitre le Climat d'un Pays, les dispositions de l'Air, & la qualité des alimens, on fournit des moyens de juger plus surement qu'on ne pense des mœurs, & du caractére des peuples, dont les Voyageurs nous donnent des relations *brochées*, pour ainsi dire, plutot que travaillées avec soin. A cela près que la Religion épure & perfectionne la conduite de la vie, on peut dire que généralement nous dépendons assez du Pays où nous naissons; & il y a longtems, par exemple qu'on se plaint que la rusticité de quelques Peuples est un effet de l'Air qu'ils respirent: *In frigora & Septentriones vergentibus ingenia immansueta sunt, . . . Suoque simillima cœlo.* dit *Sénéque.* Je dirai quelque chose là-dessus dans la seconde Dissertation de ce recueil. On doit encore examiner le genre de vie des Peuples, les maladies auxquelles ils sont sujets, la fécondité des Femmes, &c.

On doit observer ensuite les Plantes, les Arbres, les Fruits, & quel Terroir

est

eſt le plus propre à la culture. Quels ſont les Animaux que l'on trouve dans un Pays, & leur propriété dans la Médecine, dans la Chirurgie, pour les Alimens, &c. Il faut remarquer exactement l'uſage des Métaux, & des Minéraux, les Pierres Précieuſes & Communes, &c. Il faut prendre garde aux Indices qui font trouver les Mines, & ſur tout faire attention à découvrir la vérité ou la fauſſeté des merveilles ſouterraines, dont *Agricola*, *Kircher* & pluſieurs Voyageurs nous parlent.

Mais pour entrer un peu plus dans le détail, il faut obſerver dans la navigation la Déclinaiſon de l'Aiman à l'Eſt ou à l'Oueſt, dont nous venons de parler. Il me ſemble même que les Voyageurs devroient donner à la fin de leurs journaux des Tables des Variations, & que de telles Tables ſeroient d'un grand ſecours aux Mariniers.

Le *P. Feuillée* examine exactement les Variations. Son journal eſt inſtructif. Il obſerve que le mouvement du navire dérange beaucoup les obſervations ſur la Variation de l'Aiman. Deſorte que l'on ne peut qu'y faire de grandes erreurs, & l'on eſt réduit, dit-il, à comparer en-

ſemble diverſes obſervations différentes, afin de s'aprocher ainſi de la véritable. Voyez le *P. Feuillée.*

Il faut obſerver l'odeur, la couleur, & la ſaveur de l'eau de Mer, quelle eſt celle où les vaiſſeaux avancent avec le plus de viteſſe ; s'il eſt vrai, qu'aprochant * du Pole Méridional, ſur les Côtes de *S fala* & à l'Eſt du *Cap de Bonne-Eſpérance*, on ſoit expoſé à des courans d'eau ſi violens & ſi rapides, que les navires ſillant vent arriére ayent peine à leur réſiſter. On dit qu'il y a de pareils courans du côté du Pole Arctique, qui tirent, pour ainſi dire, les vaiſſeaux vers ce Pole, comme les courans du Sud les attirent vers le Pole Méridional.

Pyrard de la Val dit avoir apris des Portugais qu'un corps mort jetté dans la Mer d'*Afrique* au *Nord* de la Ligne, flote ſur l'eau, la tête toujours tournée du côté de l'*Oueſt* & les pieds à l'*Eſt*. Si quelque accident change cette ſituation, il la reprend auſſitot. Mais au delà de la Ligne vers le *Sud*, les corps y deſcendent au fond de la Mer. Pluſieurs Voya-

* I. Voyage de *Spilbergh* aux Indes Orientales.

Voyageurs Hollandois aſſurent la même choſe.

La vraye route du vaiſſeau ne peut ſe bien eſtimer ſans connoitre les dérives, c'eſt-à-dire l'angle que fait la quille avec la ligne que décrit le navire dans ſa route. Ces dérives ont lieu, quand le navire n'a pas vent arriére. Le *P. Feuillée* démontre l'importance de ces obſervations. Les Voyageurs Mathématiciens & experts dans la Marine en pourront juger.

Il faut obſerver auſſi l'action des vents ſur la Mer, & même, autant qu'il ſe peut, fort au deſſous de la ſurface des eaux. Il ſeroit bon de faire un mémoire de tous les changemens des vents & du tems, tels qu'ils ſe font à toutes les heures du jour & de la nuit : marquant le point, ou l'endroit d'où vient le vent, & s'il eſt fort ou foible, &c. Sur tout il faut remarquer les vents réglez, dans quel degré de Longitude & de Latitude ils commencent d'abord, où & quand ils ceſſent ou changent, & deviennent plus foibles, & de combien. Les expériences de l'équilibre des eaux demandent qu'on ſe ſerve de l'Aréométre. Le P. *Feuillée* décrit cet inſtrument dans ſes *Voyages à la Mer du Sud.*

Il faut obſerver les Côtes, leur ſituation, leur aſpect, & ſonder exactement la profondeur de la Mer vers les Côtes, Ports, Rivages, &c. les rochers, & bancs de ſable; tâcher de connoitre la nature de la terre qui eſt au fond de la Mer; la ſonder de toutes les maniéres, pour ſavoir ſi c'eſt argile, ſable, ou roc; tout cela du mieux qu'il ſoit poſſible.

Le choix de l'eau eſt une choſe importante pour la ſanté des équipages: ainſi il faut obſerver les lieux où l'on peut faire la meilleure aiguade Par exemple, l'eau de *Bantam* blanchit bientot, & il s'y engendre des vers. 2 *Voyage des Holl. aux Indes.*

Le Docteur *Hooke* a trouvé le ſecret de tirer de l'eau du fond de la Mer. Le Voyageur curieux, & Philoſophe pourra profiter de ce ſecret ingénieux, & reconnoitre ſi l'eau du fond de la Mer eſt plus peſante & plus ſalée, que celle de ſa ſurface: s'il y a de l'eau douce & des ſources au fond de la Mer, comme quelques perſonnes le croyent. Voici la deſcription de l'Inſtrument dont il faudra ſe ſervir à cet effet, & comme le repréſente ici la figure. C'eſt un ſceau de bois quarré, dont les fonds EE ſont faits d'une

d'une maniére, que le poids A venant à enfoncer le fer B, (auquel le ſceau C eſt attaché par deux anſes DD, ayant au bout deux fonds mobiles EE en guiſe de deux batans de porte,) & attirant par ce moyen en bas les eaux; la réſiſtance de l'eau tient le ſceau dans la poſture C. Deſorte que l'eau peut aiſément paſſer au travers, durant le tems qu'il eſt à deſcendre. Mais ſitot que le ſceau eſt tiré en haut par la corde F, la réſiſtance que l'eau fait à ce mouvement porte en bas le ſceau, & le tient dans la poſture G. Deſorte que l'eau qui eſt enfermée dedans ne peut ſortir, & celle qui eſt dehors n'y peut entrer. On lit dans le Voyage des *Indes Orientales* par *Linſchooten* que proche de l'île de *Bahrem* dans le *Golfe Perſique*, ils puiſérent avec de certains inſtrumens dans la Mer, au deſſous de l'eau ſalée, à la profondeur de quatre ou cinq braſſes, de l'eau auſſi douce que celle d'une fontaine. Cet habile Voyageur n'a pas décrit ces inſtrumens. Cependant des Philoſophes prétendent au contraire que la Mer doit être plus ſalée au fond qu'en ſa ſuperficie : parceque le ſel étant plus peſant que l'eau il doit aller au fond. A l'égard de *Lin-*

ſchooten

ſchooten, on prétend que c'eſt un fait particulier, dont il y auroit lieu de douter, ſi quelque autre le raportoit; & que d'ailleurs cet Auteur dit bien des choſes par oui dire. Mai quoi qu'il en ſoit, *Tavernier* dit la même choſe, excepté que, ſuivant celui-ci, ce ſont des plongeurs qui la vont chercher au fond de la Mer. Peut-être que *Chapuſeau*, qu'on dit avoir groſſi les relations de *Tavernier*, a copié cette particularité de *Linſchooten*. *Tavernier* dit encore qu'au Cap de *Comorin* & vers le *Coromandel*, quand la mer s'eſt retirée, les Femmes viennent creuſer deux pieds dans la ſable, le plus près de la Mer qu'elles peuvent, & y trouvent de l'eau douce aſſez bonne. Peut-être que l'eau ſe filtrant à travers ces ſables, y laiſſe les parties ſalines les plus groſſiéres.

Pour les Mines, il faut examiner le Terrain du Pays, s'il eſt égal ou non, ſi les plaines ou les montagnes y ſont fertiles, ce que le Pays produit, quels y ſont les beſtiaux, & leurs qualitez, quelles ſont les maladies du Pays, quels y ſont les remédes contre les maux épidémiques, & s'il eſt vrai que ceux qui habitent dans le voiſinage des Mines d'argent

gent vif, ſont moins expoſez à la peſte que les autres hommes. Quels Fleuves, Riviéres, Lacs & Sources il y a dans ce Pays là, & quels effets ces eaux produiſent ſur la ſanté des habitans : quelle y eſt la température de l'Air, & ſi le Pays eſt ſujet aux vents, quelle en eſt la cauſe, s'ils ſont orageux, s'ils aménent les nuages, & s'ils ne pourroient pas être excitez par des exhalaiſons ſouterraines, &c.

Il faut obſerver la qualité de la Terre près de ſa ſurface, ſi elle eſt pierreuſe, ou argilleuſe, par quels indices on connoit qu'il y a des Mines ; ſi la Terre autour des Mines eſt ſtérile : quelles plantes abondent le plus dans ces lieux ; ſi les arbres y ſont grands ou petits, & ſi le feuillage en eſt beau.

Remarquez auſſi la qualité des Eaux dans ces lieux, comme la couleur, le gout, l'odeur & la peſanteur ; ſi dans ces lieux la roſée tache le linge ; ſi les tonnerres & les orages y ſont fréquens, ſi les Météores lumineux y ſont ordinaires, ſi le Ciel y eſt nébuleux, quel y eſt le ſuccès de la prétendue *Bagnette Divinatoire* : quelle ſorte de terre on trouve au deſſous de la ſurface, argile, marne,

ne, ou autre ; quelle eſt la conſiſtence de celle qui indique les veines de métaux, s'il y a plus d'une ſorte de terre. Obſervez encore quelles pierres on y trouve près ou loin de la ſurface, comme indices des Mines. Par exemple, on trouve aſſez ſouvent dans les Mines d'étain en *Cornouaille*, des *Marcaſſites* ſur la veine métallique. Il faut obſerver la couleur, le poids, la grandeur & la figure de ces pierres.

Obſervez ſi la chaleur, ou quelque vapeur indiquent la Mine ; ſi l'eau qui ſe rencontre en fouiſſant l'indique auſſi. Si l'on peut connoitre que l'on ſoit au deſſus, ou au deſſous, ou à côté de la Mine. Comment on connoit les eſpéces des métaux, leur quantité & leur bonté. Quels ſont les indices pour connoitre qu'une Mine eſt profonde ; comment on connoit qu'il eſt inutile de la chercher : juſqu'où il faut creuſer pour la trouver ; ſi la veine métallique eſt diſpoſée horiſontalement, ou en pente ; juſqu'où elle deſcend, de quel côté elle tourne, & ſi c'eſt une détermination naturelle, ou accidentelle. Comment on ſoutient la terre autour de la Mine ; ſi le bois dont on ſe ſert réſiſte longtems aux exhalai-

ſons

ſons des Mines ; quelles ouvertures il y a pour recevoir l'air ; quelles eaux on y trouve, & juſqu'où. Si elles tariſſent, ſi elles croiſſent ou diminuent ſelon les ſaiſons. De quels moyens on ſe ſert pour ôter cette eau, à quelles vapeurs on eſt expoſé dans la Mine, quels ſignes en ſont des avantcoureurs ; comment on y remédie. Quels moyens les Travailleurs employent à chercher la Mine, & à ſe faire une route dans ces lieux ſouterrains. Si l'on ſe ſert par tout du *Niveau* & de la *Bouſſole*. Comment on ſe précautione contre la variation de l'Aiguille, quand on eſt dans le voiſinage d'une mine de fer. Comment les foſſoyeurs s'y prennent, lorſqu'ils rencontrent ces cailloux, ou lorſqu'il faut ôter la croute des métaux. Comment on briſe le roc. Si les Travailleurs ſont habillez, de quels luminaires ils ſe ſervent, quelle en eſt la lueur, combien cette lumiére dure, & comment on la conſerve dans cet air épais. Comment on ſuit la veine, comment on tranſporte la matiére métallique, & tout ce qu'il faut tirer de la Mine. Si la matiére métallique s'étend dans toute la veine, ou ſi elle eſt éparſe, ſi elle eſt dans des fentes de rochers, ou en gru-

meaux

meaux, comme du ſable, & comme on dit que ſe trouve le meilleur étain dans quelques endroits de Cornouaille : ou ſi la matiére métallique eſt d'une conſiſtence molle, comme la matiére du plomb en Irlande, & celle de l'argent & du fer dans la partie Septentrionale de l'Ecoſſe & ailleurs. Si l'on trouve quelquefois dans la Mine du métal parfait, ſi la matiére métallique eſt végétative, ſi la veine métallique n'a pas, pour ainſi dire, quelques *tuniques* particuliéres.

On doit auſſi examiner ſi la veine eſt par tout envelopée de ſes tuniques. Si cette veine eſt d'une largeur & d'une épaiſſeur uniformes, ou ſi elle varie ; quelles ſont ſes dimenſions, ſi elle eſt interrompue, & ſi des eaux, des vallées, &c. cauſent cette interruption : quelle eſt l'étendue de ces interruptions, comment on retrouve la veine ; ſi après l'interruption, la veine ſe trouve changer de nature, prendre un autre cours, dans un plan horizontal, de biais, ou en pente ; ſi la veine ſe termine en terre ou rocher, & ſi l'on trouve à l'endroit de l'interruption quelque terre ou pierre particuliéres. Si l'on remarque qu'avec le tems la matiére métallique pourra augmenter,

menter, & ſi cette matiére métallique doit être expoſée à l'air, pour la meurir, pour ainſi dire. Quelle quantité de métal cette matiére métallique donne. Si la veine métallique eſt ſans mélange d'autres métaux, ou non : quels métaux y ſont mêlez. Quelles préparations on fait pour mettre en œuvre la matiére métallique. Si l'on ſe ſert par tout du Mercure, pour ſéparer le plus vil métal du plus diſtingué. Si l'on expoſe la matiére métallique à l'air, pour la préparer, ainſi qu'on l'a vu pratiquer à l'égard de celle du fer. De quelles poudres diſſolvantes on ſe ſert, pour réduire en petites quantitez la matiére métallique. Si l'on réſout les grandes quantitez, par l'addition de la poudre diſſolvante, ou par la ſeule force du feu. Comment on réduit en lingots ou autrement les métaux fondus, par quelle ſorte de terre on les fait couler, & comment on les fait refroidir. Si l'on fond les métaux une ſeconde fois, pour les épurer ; quels ſignes on a d'une bonne ou mauvaiſe fonte. S'il y a quelque différence dans la qualité du métal qui s'écoule le premier, & de celui qui coule enſuite. On prétend que le meilleur étain coule le premier. S'il y a une eſpé-

eſpéce de ſuye métallique dans les cheminées des fourneaux, & ſi c'eſt un excrément du métal. Dans les mines de *Cornouaille*, on renverſe au bout de quelques années les chaumiéres où l'on fond l'étain, pour ramaſſer ce qui s'eſt attaché à la paroi intérieure du toit, d'où l'on tire d'excellent étain. Obſervez encore ſi toute matiére métallique a ſon écume. Le fer a une eſpéce de craſſe qui tient du verre. Il en eſt de même de l'étain. Si après la fonte du métal, ce qui reſte de la matiére métallique ſe trouve avec le tems pouvoir être ſuſceptible d'une nouvelle fonte. On prétend cela à l'égard de la veine d'étain en *Cornouaille*, & que des reſtes de matiére métallique dans la forêt de *Deane* ſont pleins de bon fer. S'il y a des ſucs minéraux qui deviennent pierres ou métaux, dès que l'air les a touchez. Quel effet les ſucs minéraux & les exhalaiſons des Mines font à l'égard des plantes & des arbres. S'il eſt vrai que leur feuillage en ſoit doré, ou argenté, comme cela ſe remarque en *Allemagne* près du *Mein* Si ces arbres là ſont plus peſans que les autres, & s'il y a dans leurs pores des ſels métalliques qui y ſoient comme attachez. Si ces

eaux

eaux que l'on découvre près des Miniéres, coulent toujours sous terre sans aucune issue Si ces sources souterraines aparoissent par la force de quelque vent ou par un changement réglé des saisons. Si l'on trouve des corps étrangers dans les Mines : par exemple, des poissons, &c. dans l'écorce du métal *brut* & quelquefois dans le métal même. Voici des particularitez extraites du Journal d'*Angleterre*, touchant les Mines de *Hongrie*.

1. Les puits ou fossez creusez perpendiculairement dans ces lieux ne poussent pas moins de vapeurs, que les allées ou chambres que l'on pratique dans quelques autres puits.

2. Ce n'est pas seulement des lieux boueux & humides que sortent les vapeurs, mais même des endroits de la Mine les plus secs ; comme dans la Mine de cuivre de *Herngrount*, où il sort d'un roc extraordinairement dur une vapeur fort maligne. Il y a cependant un endroit où ces exhalaisons ne sont pas continuelles, &c.

3. Il y a d'autres lieux dans ces Mines qui sont si humides, que les vapeurs y sont extrêmement sensibles & comme palpables, &c.

4. Les vapeurs ne ſont pas toutes de la même force. Il y en a de ſi malignes, qu'elles ſuffoquent en peu de tems les Ouvriers. Il y en a qui ne font que les affoiblir peu à peu.

5. L'adreſſe des Mineurs conſiſte à ſe précautionner contre les exhalaiſons venimeuſes. Dans la Mine d'*Hernground*, on s'y ſert de deux gros ſouflets qu'on agite continuellement pendant quelques jours pour épuiſer la Mine de ces vapeurs. Les remédes ordinaires ſont de longs tuyaux, par leſquels l'air entrant & ſortant ſans ceſſe laiſſe une entiére liberté de reſpirer. Il y a de ces tuyaux de plus de cinq cens braſſes. Dans la Mine de cuivre de *Hernground*, & dans celle d'or de *Chremnitz*, les lieux où travaillent les Ouvriers ſont encore plus éloignez de l'entrée, &c.

6. Ces Mines ne ſont pas ſans danger, il s'y perd ſouvent du monde, mais on marque ordinairement les lieux dangereux avec de petits vaſes qu'on met à côté des puits, tant pour avertir les perſonnes de ne pas ſe haſarder d'y deſcendre, que pour empêcher les méchantes vapeurs d'en ſortir : car cet air renfermé eſt extrêmement nuiſible, &c.

7. Outre

7. Outre le danger des vapeurs, les Ouvriers ſont expoſez à des embraſemens cauſez par quelque négligence ou autrement, dans ces endroits, où faute de pierre, il faut ſoutenir avec des apuis de bois les chambres & les conduits qu'ils pratiquent horizontalement au fond des puits.

A l'égard des végétaux, il faut remarquer pluſieurs choſes. Il y en a qui plantez dans un ſens contraire, ne laiſſent pas de prendre racine. On prétend cela des buiſſons & du ſureau. L'Auteur des *Ambaſſades des Hollandois au Japon* nous dit qu'il y a là un arbre ſemblable au palmier, qui ne ſouffre aucune humidité. Les branches qui en tombent & qu'on en coupe, ſi l'on les cloue au pied de l'arbre, y reprennent, comme ſi elles avoient été entées. J'abrége ces obſervations, qu'on pourroit étendre à l'infini, & il me ſuffit de dire que les remarques ſur la culture des plantes ſont très utiles; ſoit par raport au climat, ſoit par raport à l'uſage des Habitans. Pour faire croitre les dattiers, on range, ſuivant *Tavernier*, 250. ou 300. noyaux en piramide, la pointe en haut qui finit par un ſeul noyau : après quoi on les

couvre de terre. On prétend auſſi qu'il faut planter le mâle & la femelle l'un près de l'autre, &c.

Mais deſcendons encore plus dansle détail. Il y a en *Aſie* des choſes très remarquables à examiner. Par exemple, il faudroit ſavoir dans quel lieu on trouve ce *Ruſma* dont les *Turcs* ſe ſervent pour ôter le poil; ſi cela ſert à d'autres uſages, s'il y en a pluſieurs eſpéces, &c.

Si l'*Opium* dont les *Turcs* ſe ſervent pour ſe donner de la force & du courage, leur ſert au même uſage à l'égard des chevaux, des chameaux & des dromadaires, quand ils les voyent abatus par la fatigue. Quelle eſt la plus forte doſe d'*Opium* qu'un homme puiſſe prendre ſans danger, & comment on le prépare. Il y a dans les recueils de *M. Chardin* des choſes très curieuſes ſur les effets de l'*Opium* ſur les *Perſans*.

La préparation du fameux *Acier de Damas*, & ce cuir délié qui réſiſte pourtant à l'eau, demandent auſſi des recherches, de même que tout ce qui concerne les livres, les arts & les ſciences des Orientaux.

On parle d'un arbre près *de Damas*, qu'on nomme *Mouſlac*, on raporte qu'on

le coupe tous les ans jusqu'à la racine, à peu près au mois de Décembre; après quoi il renait & croît avec une si grande viteſſe, qu'en quatre ou cinq mois il porte des feuilles, des fleurs, des fruits, & une ſeule *pomme* d'un gout exquis.

On dit auſſi qu'on trouve dans le Midi de l'*Arabie* des raiſins ſans pepins, & que les Habitans de ces quartiers là y vivent en bonne ſanté au dela de cent ans. Les *Hollandois* nous parlent dans leurs Voyages du grand âge de pluſieurs *Indiens*. *Olivier de Noord* raconte du Grand-Pontife de *Java* qu'il étoit âgé de 120. ans, ſans autre circonſtance. Cela eſt bientot dit; ne lui en faiſoit on pas accroire? On aſſure qu'il n'y a point d'animaux venimeux dans l'Iſle de *Candie*, non plus qu'en *Irlande*: mais on dit au contraire que l'Ile de *Chypre* eſt remplie de ſerpens, & que dans le quartier d'un certain monaſtére de Saint Benoiſt, les Religieux y dreſſoient des chats à la chaſſe de ces reptiles venimeux. Si cela paroit une fable, à la bonne heure. Les fruits, les herbes, les terres & les fontaines de *Chypre* ſont, dit-on, naturellement ſalez. La pierre minérale, qu'on nomme *Amiante*, & qui ſe conſerve dans

le feu, & la nature des lieux où se trouve la *Terre Sigillée*, méritent aussi un examen. Selon *Van den Broek* dans son Voyage inséré dans le recueil de Voyages de la Compagnie, &c. on trouve des *Momies* dans les sables d'*Arabie*, & ce sont des cadavres de Voyageurs que les tourbillons ont enterrez tout vivans dans ces sables, où les chairs se sont desséchées & consumées. Supposé que cela soit, quelle diférence remarque-t-on entre ces corps desséchez ainsi, & les vrayes *Momies* ou corps embaumez.

Le même Voyageur parle d'une pluye de sable rouge près d'*Aden*. La pluye de sable dont parle le P. *Feuillée* dans son *Voyage à la Mer du Sud* est de même extraordinaire. Peut-être que des exhalaisons très subtiles s'élevant de la terre de ces contrées, retombent ensuite en corpuscules semblables au sable. Peut-être aussi qu'avant de rendre raison de cette pluye, il faut demander si la chose est vraye, comme on le demande des pluyes de sang & de pierres, dont les Anciens ont parlé. *Olivier de Noord* assure pourtant dans sa relation que les *Hollandois* de son équipage se trouvérent dans une brume sur les côtes du *Pérou* couverts d'une

espéce

eſpéce de farine : ce qu'un pilote Eſpagnol leur dit être fort ordinaire dans ces parages, qui à cauſe de cela ſe nommoient *Arenales* ou Sabloneux.

A propos des Momies, *Wafer* raconte que dans une Baye ſabloneuſe près de *Vermeios*, au 10. de Latit. Sud, il trouva quantité de cadavres d'hommes, de femmes, d'enfans, auſſi ſecs & auſſi légers qu'une éponge, mais qui cependant avoient l'air aſſez frais, puiſqu'ils ne paroiſſoient pas y avoir été plus de huit jours Ces corps ainſi deſſéchez dans les ſables du *Pérou* ont du raport aux Momies d'*Arabie*.

Zante & *Cephalonie* ſont, dit-on, quelquefois expoſées aux tremblemens de terre neuf ou dix fois dans un mois. Il faut obſerver ſi ces Iles ne ſont pas caverneuſes.

Il faut tâcher d'aprendre quelle pente & quelle profondeur a l'eau qui paſſe de la *Mer Noire* ou *Pont-Euxin*, dans la *Propontide* ou *Mer de Marmora* : s'il y a quelque période dans les fameux flux & reflux connus ſous le nom d'*Euripe*. Si l'on remarque quelque aparence de communication entre la *Mer Caſpienne* ou *de Kilan* & le *Pont-Euxin* par des paſſages

souterrains. Si l'on remarque dans l'une de ces deux Mers quelque diversité de couleur, quelque bouillonnement ou quelque agitation dans l'eau. Peut-être que par de pareils signes on pourroit éclaircir le doute où l'on est.

Il y a tous les jours mille découvertes à faire pour les Antiquitez de ce Pays là, sans parler de plusieurs choses modernes, très dignes de remarque, mais que des Voyageurs ignorans négligent ou falsifient On peut juger de la bonne foi de *Jean Struys*, qui nous a donné des Voyages en *Moscovie*, *Tartarie* & *Perse*, par ce que M. *Chardin* dit contre ce Voyageur; „ Je ne puis m'empêcher „ d'observer l'impudence avec laquelle „ on publie des planches de desseins le „ plus grossiérement inventées, comme „ de vrayes représentations. Il y en a „ plusieurs comme cela dans une *Rela-* „ *tion* de *Perse*, qui porte le nom de „ *Voyages de Jean Struys*. Celle, en- „ tr'autres, qu'il apelle le *Tombeau Royal* „ *de Persepolis*, n'a pas un trait de *Per-* „ *sepolis* : & ce qui est tout à fait extrava- „ gant, le dessein n'a pas un trait de „ la description pour laquelle il est fait. „ Cependant le titre du livre porte que „ les

„ les planches ont été dessinées par l'Au-
„ teur. "

C'est en examinant les Antiquitez de l'Orient, telles que sont celles de *Perse* & d'*Egypte*, qu'on a occasion de blâmer la vanité des anciens *Grecs*, qui se fait honneur de l'invention des arts & des sciences. Après avoir parcouru l'Orient, on ne leur accorde plus cette gloire que pour peu de chose, comme le dit fort bien *M. Chardin*.

On nous parle de pétrifications extraordinaires, ce qui demande une recherche d'autant plus exacte, qu'il se mêle beaucoup de fables dans ces récits. On peut dire, avec la permission de Mess. les Voyageurs, qu'ils égayent volontiers leur imagination dans les phénoménes extraordinaires.

Il y a, dit-on, sur les confins de l'*Arménie* & de la *Médie*, des lieux où les chevaux sont tous jaunes & isabelles. *Favorin* le raporte & un Voyageur moderne après lui.

On prétend aussi que dans le *Chusistan* il y a des monumens de ces anciens *Grecs* qu'un *Darius* Roi de *Perse* y relegua autrefois.

On n'a pas assez observé les Iles *Maldives*,

dives, ni la cauſe de la fiévre que les Européens gagnent preſque toujours en abordant celle de *Malé*.

On a toujours tenu *Hérodote* pour menteur : cependant un habile Voyageur étant ſur les lieux que cet Hiſtorien décrit, pourroit s'informer de la vérité ou de la fauſſeté de pluſieurs choſes que cet Auteur fameux raporte. J'en dis autant de *Pline*, *Solin*, *Diodore*, *Pauſanias*, &c. *Hérodote* dit par exemple, que tous les Animaux ſont plus grands dans les *Indes* qu'ailleurs, excepté le ſeul Cheval qui y eſt plus petit. Rien n'eſt plus aiſé que de ſavoir la vérité de cela. Ainſi on pourroit le juſtifier, auſſi bien que pluſieurs autres, au ſujet *des Amazones*, (dont on a regardé l'hiſtoire comme un roman ;) ſupoſant la vérité de ce que nos Voyageurs & entr'autres *van den Broek* racontent touchant ces femmes guerriéres de *Tartarie*, qui en 1626. firent une irruption dans le *Mogol* au nombre de 20000. femmes ſoutenues de 30000. hommes

A l'égard de l'*Egypte*, il faut obſerver s'il y pleut, dans quel tems, & quelle influence cette pluye peut avoir ſur l'air.

Il y a aussi bien des choses à observer sur cette Rosée qui fait, selon quelques uns, fermenter le *Nil*, & qui est connue sous le nom de *Goute*. Cette *Goute*, dit-on, purifie l'air, ensorte que d'abord qu'elle est tombée, la peste n'est plus dangereuse & personne n'en meurt.

Mais cette *Goute* n'est pas la seule cause de l'accroissement du Nil, & d'habiles gens l'attribuent avec raison aux vents de Nord-Ouest, qui souflant aux embouchures du Nil le repoussent dans son lit. Dans ce même tems les grandes pluyes fondent les neiges des *Montagnes de la Lune*, ce qui le fait enfler extraordinairement. Peut-être doit on la cessation des maladies aux vents froids, que les neiges fondues des *Monts Riphées* au delà de la *Gréce* excitent, & que ces vents qui viennent chargez des parties nitreuses de la neige purifient le mauvais air de l'*Egypte*.

On dit que les eaux du puits d'*Argenus* croissent tous les ans la nuit que la *Goute* tombe; desorte qu'on en peut juger de combien de bras le Nil croitra cette année là, au dela de seize. Voyez *Vansleb*.

Il faudroit comparer exactement ce

que les Anciens ont écrit du Crocodile, avec ce que les Modernes en raportent.

Les Arabes charment les Crocodiles par la force des *Talismans*, & il y a des *Talismans* à certains endroits du *Nil*, pour empêcher le passage aux Crocodiles : choses qui paroitront fabuleuses à tout autre qu'à ceux qui s'amusent au petit *Albert*, ou à la Clavicule de *Salomon*. Cependant il y a diverses choses à rechercher touchant les *Talismans* si vantez chez les Arabes.

Il faudroit examiner le Salpêtre ou Sel Nitre, qui se fait en *Egypte*, & la diférence qu'il y a entre celui là & le notre : s'il est d'une nature *Alkaline* & si après avoir été dissous dans l'eau, filtré & sublimé ensuite, il se trouve *Crystalisé*. Si la terre qui est dans le voisinage du Nil étant gardée & pesée conserve son poids jusqu'au 17. de Juin, qui est le premier jour de l'accroissement du Nil, & qu'après cela elle devienne plus pesante, à proportion de l'accroissement du fleuve.

La maniére de faire éclorre les poulets sans être couvez, doit être examinée aussi. Il faudroit savoir comment on prépare le fumier de chameau où on les met, combien de fois on change les œufs de situation,

ſituation, comment on les couvre, ſi on les fait éclorre au 21. jour, comme quand une poule les a couvez; ſi ces pouſſins ſont auſſi ſains, & auſſi bons que les nôtres, &c. Le Pére *Vanſleb*, dans ſa relation d'*Egypte*, nous donne une deſcription des fours dont on ſe ſert à cet uſage, mais non pas dans le détail qu'on demande ici.

L'Ambre jaune qu'on vend en *Egypte* eſt la gomme de quelque arbre d'*Egypte* ou d'*Ethiopie*, ſelon que *Bellon* & *Diodore* l'aſſurent, & dans cet Ambre on y trouve, dit on, ſouvent de petits animaux & des morceaux d'écorce d'arbre.

On écrit de l'Autruche, que le mâle & la femelle couvent leurs œufs de leur regard, & que ſi l'un ou l'autre diſcontinuoit un moment de les regarder, ces œufs ſe corromproient. Ce raport eſt ſans doute fabuleux, mais il demande pourtant quelque recherche, afin de ſavoir ce qui peut y avoir donné lieu.

Le Pére *Vanſleb* dans ſa relation d'*Egypte*, donne une liſte curieuſe des drogues, plantes, épiceries, &c. qui ſe tranſportent d'*Egypte* en *Europe*, & de ce qui paſſe d'*Europe* en *Egypte*. De pareils détails ſont très utiles pour le commerce,

merce, & il seroit à souhaiter que tous les Voyageurs en donnassent de semblables. On peut remarquer par ce moyen diverses choses qui vaudroient aussi la peine d'être connues exactement.

On se sert ordinairement en *Egypte*, aussi bien qu'en *Perse* de certaines serrures de bois, aussi bonnes, dit on, que nos serrures de fer.

Il faut observer avec soin le *Décours* des eaux dans les *Mers Rouge* & *Méditerranée. Van den Broek* dans son Voyage inséré dans le *Recueil des Voyages pour l'étab. de la Comp. Holl. des Indes*, dit avoir vu l'eau de la *Mer Rouge* bouillonner & devenir aussi rouge que du sang, & que la puisant avec un sceau on y trouvoit beaucoup de sable rouge au fond. Cela étant, il ne faut pas chercher d'autre raison du nom de cette mer, que cette cause naturelle.

On raconte que les *Abyssins* guérissent les fiévres intermittentes, par l'application du poisson nommé *Torpedo* sur tous les membres du corps du malade.

On dit aussi qu'ils guérissent de la jaunisse par l'application d'un fer rouge en demi cercle, vers la jointure du bras, mettant ensuite sur la brulure un peu de poix,

poix, jusqu'à ce que l'humeur se soit écoulée par là.

On dit que les *Abyssins* ont un soin si scrupuleux pour leur chevelure, que pour n'en gâter pas la frisure, ils se mettent, lorsqu'ils sont couchez, le col sur une espéce de fourche, qui leur tient la tête suspendue.

Le fleuve Niger inonde les champs tous les ans, comme le Nil.

La pluye qui tombe en ce pays là est chaude, & pourrit les habits, y engendrant même des vers, si on n'a soin de les faire sécher au plutot.

Il faut observer l'usage du *Palmier*, le vin, l'huile, le savon, le pain, le fil, qu'on en tire; si outre le vin de *Palmier*, on y a une boisson qui aproche de notre biére & comment cette boisson se fait. S'il est vrai que les Peuples voisins du fleuve *Gambra* soyent d'une couleur blanchâtre. Si les *Ethiopiens* ont la vue plus subtile & plus perçante que ne l'ont les Européens. S'il est vrai que l'eau engendre des vers dans les entrailles. Je doute qu'on sache jamais s'il est vrai que la *Licorne* de terre est diférente du *Rhinoceros*, & que ce premier animal se trouve dans l'*Ethiopie*, comme un Auteur

Portugais traduit en Anglois veut l'assûrer dans sa *Relation du Nil*, après le témoignage de quelques témoins prétendus oculaires.

Je doute de même de cet Animal nommé *Autruche-Chameau*, plus grand que l'Eléphant, & qu'on prétend être en *Ethiopie*. Mais qui dit j'ai vu?

On dit que les *Galles* Peuples de l'*Ethiopie*, sont des descendans des dix Tribus dispersées au tems de la premiére captivité.

Est il vrai que dans les montagnes de *Semen* en *Ethiopie* il y ait des Juifs qui forment un Etat Souverain?

L'état de la Religion en *Ethiopie*, la détermination exacte des lieux, Provinces, Riviéres, &c. de cet Etat, & s'il est possible de détourner le cours du Nil vers la Mer Rouge, & l'empêcher ainsi de fertiliser les champs d'*Egypte*, sont des choses à rechercher.

Van den Broek dit qu'au *Congo* il y a une espéce de bête de la grandeur d'un Bélier, qui a des ailes, une queue, une longue gueule avec plusieurs rangs de dents, & n'a que deux pieds. C'est quelque chose de dire qu'il y a une telle bête, mais qui dit, j'ai vu?

On

On trouve ſelon le même des poiſſons à Corne ſous la ligne, comme dans les Mers de *Groenland.* Il parle d'un homme ſauvage tué à *Manicongo*, tout couvert de poil, avec une queue au deſſus des feſſes. C'étoit peut-être quelque gros ſinge, que l'imagination prévenue du *Hollandois* lui repréſenta comme un Satyre.

On ne connoit guéres l'intérieur de l'*Afrique*, par exemple du *Monomotapa.* Il y a ſur cet Etat diverſes particularitez aſſez curieuſes dans le 2. Voyage de *van Caarden*, to. 3. du recueil de Voyages de la Compagnie, &c. mais ces particularitez ſont trop extraordinaires, pour pouvoir les croire ſur la bonne foi d'un ſeul homme. Par exemple, croira-t-on facilement que les meilleurs guerriers du Monarque ſont les femmes? Que ſes Gardes du corps ſont deux cens chiens? Que tous les ans l'Empereur envoye les plus conſidérables de ſa Cour dans toutes les habitations, pour y donner du nouveau feu, dont la réception eſt une marque d'hommage & de ſujettion? Enfin tout ce qu'on dit dans ce Voyage n'eſt que par le raport d'autrui, & par oui dire

dire. L'on ne trouve que trop ce défaut dans les relations.

J'ai déja dit qu'il ne faut pas douter que, par un examen exact, on ne pût souvent concilier en bien des choses les Anciens & les Modernes. Par exemple, *Strabon* parle de la grosseur extraordinaire des vignes de la *Margiane*, ou Province de *Chorasçan*; & *Oléarius*, comme témoin oculaire, dit que dans celle de *Ghilan* près d'*Astara* vers la *Mer Caspienne* le bois de vigne y est si gros qu'il passe la grosseur d'un homme.

Oléarius rectifie l'erreur des anciens Géographes & Historiens & celle de leurs Interprétes, à l'égard du cours de l'*Aras* ou *Araxes*. Il concilie Quinte Curce qui a causé cette erreur, & dit que cet Historien a nommé *Araxes*, deux diférens fleuves, dont l'un se décharge dans le Golfe Persique & est apellé improprement *Araxes*; l'autre qui est le vrai *Araxes* se jette dans la *Mer Caspienne*, après s'être joint à la riviére de *Cur* ou *Cyrus*, &c.

On pourra s'instruire à *Bander-Gamron* sur le commerce entre la *Perse*, les *Indes*, l'*Egypte* & l'*Arabie*, & on remarquera que *Bander-Gamron* sur le Golfe Persique

est

eſt l'étape & le paſſage des marchandiſes qui viennent d'*Europe*, de *Perſe* & même des *Indes*. On y obſervera les qualitez de l'air, qui, dit on, eſt fort mal ſain vers *Gamron*; on prendra garde que les vents y changent continuellement, &c.

On aura ſoin de remarquer la maniére dont les Européens y négocient les marchandiſes de l'*Europe* & même celles des *Indes*, &c.

Au Couchant de la *Mer Caſpienne*, un peu au deſſus de *Chamaki*, il y a une roche, d'où il diſtille de l'huile qui ſert à faire le vernis en *Perſe*. Cette huile a la propriété de guérir des hémorhoïdes, ſelon *Tavernier*. Les anciens Naturaliſtes & les modernes auſſi parlent quelquefois de ces ſources d'huile.

Il y a à la *Chine* un Arbre qui porte le Suif, dont les Chinois ſe ſervent pour faire leurs chandéles. Peut-être que cet arbre a quelqu'autre propriété. Il faudroit faire la même recherche à l'égard de toutes les Plantes extraordinaires, de quelque pays que ce ſoit.

On dit qu'il y a dans la Province de *Canton*, des eaux qui changent de couleur toutes les années. En automne elles

les ſont bleues d'un ſi beau bleu, qu'on s'en ſert pour la teinture des étofes.

On dit que dans l'Ile de *Hainan*, dépendante de la *Chine*, il y a une eau qui pétrifie. Le Pére *le Comte* dans ſes mémoires dit avoir lui-même apporté des Cancres pétrifiez, très durs & peu diférens du caillou.

Le Pére *le Comte* nous dit que le vernis de la *Chine* n'eſt pas une compoſition, mais la gomme d'un arbre à peu près comme la reſine. Quel eſt cet arbre, comment en tire-t-on ce vernis, n'y fait on aucune préparation, & ſuffit il de le délayer avec de l'huile pour s'en ſervir?

Quelle eſt la qualité de la terre dont on fait la plus belle *Porcelaine* dans la Province de *Quamſi?* La terre s'y prend elle de quelque pierre dure, ou d'une conſiſtence molle? En quel endroit de la Province trouve-t-on cette terre, ou cette pierre? Où prend on l'eau qui ſert à paitrir cette terre? Quelles ſont les qualitez de cette eau, a-t-elle des ſels qui ſoyent propres à purifier & à dégroſſir la terre, ou qui en uniſſent plus fortement les parties? Jette-t-on la *Porcelaine* en moule, ou la forme-t-on ſur la roue? Combien de jours l'expoſe-t-on au Soleil, après

après qu'elle eſt formée en vaſes? Avec quoi chauſe-t-on les fourneaux, où l'on met les vaſes, après ces préparations? Combien de tems les y laiſſe-t-on avant que de les en retirer?

On ne nous dit pas comment on travaille le papier *Chinois*, ni la préparation du Noir de fumée dont les Chinois font leur ancre, quelle huile ils y mêlent & quelles odeurs.

On guérit, dit on, la colique appellée *Mordetchin* par l'application d'une pelle de fer toute rouge ſous la plante des pieds du Malade, application qui eſt réitérée juſqu'à ce que le Malade ſente vivement la brulure: enſorte que s'il ne ſent rien dans ces opérations, on deſeſpére de ſa guériſon. Cette colique regne auſſi beaucoup dans les *Indes*.

Il y a encore pluſieurs choſes à dire touchant le Thé. Un détail exact de la navigation des *Chinois*, & juſqu'où elle s'étend ne feroit pas mauvais. Quels ſont les Peuples avec leſquels ils trafiquent le plus? Leur navigation s'étend elle fort loin vers le Nord-Eſt, & le Sud-Eſt? Ne pourroit on pas par ce moyen perfectionner notre navigation au Nord & au Sud?

Si

Si l'on en croit les plus habiles Voyageurs, la gravité des *Chinois* surpasse infiniment la gravité Espagnole. Ils ne se visitent que dans une régularité qu'on peut appeller *Mesurée*. On salue jusqu'aux chaises de la maison où l'on est. On ne mange dans les festins qu'en cadence, pour ainsi dire ; & on y a un * *Officier qui bat la mesure, afin que tous les Conviez s'accordent en même tems à prendre dans les plats*, &c. Peut-être que ceux qui ont remarqué cela, ne seroient pas moins frapez de la maniére que les *Hollandois* observent en certains repas de cérémonie, de boire les santez au son d'une petite cloche.

Cette Nation Chinoise doit être extraordinairement intéressée, s'il est vrai, comme on le raconte, qu'il y ait des gens qui se louent à prix d'argent, pour prendre la place de celui qu'on doit châtier par la bastonnade ou autrement.

On croit qu'il est nécessaire de savoir exactement l'origine, & le progrès des arts & des sciences dans ce Royaume fameux. Il faut, s'il est possible, un détail circonstancié du commerce des Chinois.

* *Le Pére le Comte raporte cela dans ses Mémoires.*

nois. Une deſcription exacte des Côtes de la *Chine* & de la *Tartarie* depuis la Mer Septentrionale juſqu'à celle des *Indes*. Les Latitudes & les Longitudes déterminées exactement.

Le P. *Gozani* Miſſionaire raporte dans une Lettre, qu'il a trouvé des *Juifs* & une *Synagogue* fondée avant la Naiſſance de Jéſus-Chriſt, dans la Province d'*Honan*. Le détail en eſt curieux, &, ſupposé qu'il n'y ait ici aucun abus, il vaudroit bien la peine qu'on s'informat exactement des mœurs de ces *Juifs* de la *Chine*, de leur établiſſement, des altérations que le Judaïſme y peut avoir reçu depuis plus de 1800 ans qu'ils s'y diſent établis, du culte qu'ils rendent à *Confutius* & aux *Morts*, de l'ignorance où ils étoient à l'égard de l'Hiſtoire *de Jéſus-Chriſt*. On remarquera que *Bernier* dit quelque choſe de ces *Juifs Chinois*, dans ſa relation de *Kachemire*.

On a dit qu'il ſe trouve à *Ceylon* un Arbre, dont les feuilles tombant à terre marchent comme des papillons. C'eſt ce que dit l'Auteur d'une certaine relation des *Indes*. Il dit que ces feuilles ont quatre jambes déliées, dont les deux premiéres ſont fort courtes, les deux autres beau-

beaucoup plus longues ; le dos ou la côte de la feuille est animé, à la queue ou tige de la feuille il y a deux petits points qui sont les yeux. Je doute plus de ce prodige que de la crédulité de celui qui le raporte. Il y a, dit on, dans cette Ile une herbe, qui rétablit les os cassez en moins de deux heures Il seroit à souhaiter qu'on eût une telle plante en *Europe*. Il y auroit sans doute alors moins de Chirurgiens charlatans & fourbes : les Barbiers seroient réduits à ne faire que des barbes. Quoi qu'il en soit, je suis aussi Pyrrhonien à l'égard de cette herbe merveilleuse.

Le serpent qu'ils apellent *Pimberah*, arrête, dit on, la proye avec une espéce de clou, qu'il a à la queue, & dont il la frape.

On nous dit des choses assez étranges de la Religion & des mœurs de ces Peuples de *Ceylon*. On parle de leurs sacrifices au Diable qui se fait entendre à eux; de leurs incestes continuels ; que la mére y prostitue sa fille ; que régalant leurs amis de même qualité qu'eux, ils leur permettent de coucher avec leurs femmes & filles ; qu'après avoir consulté l'Astrologue sur la naissance d'un de leurs Enfans,

Enfans, ils le font mourir, s'il eſt né dans une mauvaiſe heure.

Ces Peuples, & les *Indiens* en général, peuvent, dit on, charmer les ſerpens, & les manier ſans danger. Supoſé que cela ſoit, par quel artifice peuvent ils en venir à bout, en quoi conſiſtent ces charmes?

On trouve dans la *Relation de Ceylon* par *Knox* Anglois, un détail des mœurs, des loix, des occupations & de la Religion des Peuples de cette Ile. Comme cet Auteur y a été long tems captif, il faut croire qu'il eſt inſtruit exactement de toutes ces choſes, & qu'il les raconte en homme d'honneur.

A l'égard des arts & des ſciences des *Indiens Mogols*, du génie de ce Peuple, du gouvernement du Prince, &c. Il faut lire les Lettres de M. *Bernier* ſur l'*Etat du Mogol*.

Les mœurs, les livres & la Doctrine des *Bramines* ſont des choſes à rechercher. Il paroit que la Doctrine, tant Théologique que Philoſophique, des *Bramines* eſt un mélange fort confus d'*Epicuriſme* & de *Scepticiſme*, où l'on entrevoit comme des veſtiges d'une ſaine Doctrine, qu'ils peuvent avoir acquiſe &

con-

conservée par je ne sai quelle tradition, ou de quelque autre maniére. On peut voir ce que Mr. *Bernier* a déja écrit là-dessus.

On pourroit peut-être tirer des livres écrits en Langue *Hanscrit*, des secours pour l'*Histoire Naturelle*, pour la *Politique* & la *Morale* des *Indiens*. On pourroit aussi découvrir par ce moyen quels sont les fondateurs de leur Philosophie, leurs principes, &c. Il faudroit savoir exactement leurs sentimens sur l'origine du monde, sur la création de toutes choses, sur l'origine de l'Ame, &c. Quels sont les principes de leur médecine, &c.

Les *Mogols* font de belles tasses d'une pierre verdatre à veines blanches; ils la travaillent avec de la poudre de diamant, à cause de sa dureté. Il faudroit savoir si cette pierre si estimée qu'ils nomment *Jacchen* n'est pas une espéce de marbre, en quel endroit du *Grand-Thibet* elle se trouve. Les pierres vertes que les *Galibis* estiment infiniment, sont, dit on, les mêmes que les *Jacchen* du *Mogol*, dont *Bernier* & autres Voyageurs parlent, & qui viennent du Royaume de *Thibet*. Ces *Jacchen*, *Jade* ou *Eyade*, ont, à ce qu'on ajoute, beaucoup de vertu

vertu contre la colique, la pierre, les maux de reins &c, & on les eſtime à *Paris* à cauſe de cette vertu. On l'y connoit ſous le nom de *Pierre divine*, & l'on prétend que les *Galibis* ſont exemts des maladies dont on a parlé, à cauſe qu'ils portent continuellement cette pierre &c. La prétendue *Argille verte*, qu'on dit ſe trouver près des bouches de l'*Amazone*, n'a peut-être pour fondement que l'opinion des *Galibis*. Ils croyent que les *Jades* ſont une eſpéce d'*argille* qu'on tire molle, & qui, avant qu'elle s'endurciſſe à l'air, eſt formée en toutes ſortes de figures par les ouvriers Américains.

Les *Lamas* étant les directeurs de la Loi & de la Religion chez les *Tartares*, comme les *Bramines* chez les *Indiens*, il faudroit ſavoir au juſte quelle eſpéce de gens ſont ces *Lamas*, quel eſt leur culte, quel ſiſtême de Religion & de Philoſophie ils peuvent avoir : ſi ces *Lamas* ſont les Docteurs de toute la *Tartarie*, ou ſeulement des Pays voiſins du *Mogol*. Nous avons des détails curieux ſur ces articles, mais ce qu'on nous en a apris n'eſt pas encore aſſez inſtructif.

Il faudroit ſavoir dans le *Mogol* quel-

les marchandises on y tire des Pays voisins du côté de la *Tartarie*, de la *Chine*, &c. Comment on y trafique, & par quels passages, &c.

On prétend qu'il y a des *Juifs* dans les Montagnes de *Kachemire*, mais supposé qu'il n'y en ait plus, est il vrai que l'on trouve encore parmi ce Peuple quelques marques de Judaïsme?

Il faut encore faire des recherches touchant les pluyes réglées des *Indes*, savoir en quel tems elles commencent, si la diférence des pluyes est grande d'un Pays à l'autre, soit pour le tems, soit pour l'abondance: de quel côté & par quel vent elles viennent dans chaque Pays des *Indes*, quels effets elles y produisent. Si la chaleur de la terre & la raréfaction de l'air en sont les principales causes & les attirent, comme dit *Bernier* dans ses Voyages &c. On peut voir les raisons que *Bernier* & d'autres Voyageurs en donnent.

D'où vient qu'après la cessation des pluyes, vers le mois d'Octobre, la Mer prend son cours vers le Midi, & que le vent de Nord s'éléve & soufle près de cinq mois sans intermission. Deux mois après, les autres vents souflent sans ré-

gle; & ces deux mois écoulez, la Mer retourne ſur ſes pas du Midi au Nord, & le vent de Midi regne à ſon tour pendant près de cinq mois: après quoi les autres vents ſouflent encore ſans régle environ deux mois. On remarque auſſi que l'entredeux de ſaiſon qui ſuit le vent de Midi, eſt plus dangereux que celui qui ſuit le vent de Nord. Des remarques exactes ſur ces vents réglez, qu'on appelle *Mouçons* dans les *Indes*, ſont très néceſſaires.

Le tréſor du *Grand-Mogol* eſt immenſe, & s'accumule tous les jours, au raport des Voyageurs, parcequ'on n'y touche point pour les dépenſes ordinaires, & qu'il y entre continuellement des préſens, & ce que les Grands Seigneurs de ſa Cour ont acquis, par la faveur du Prince, &c. C'eſt ainſi que chaque Souverain a des moyens pour prendre ce qu'il lui plait. Il y a tel Pays, où peut-être on met en œuvre quelque moyen plus ſubtil, & voilà en quoi un Prince barbare eſt au deſſous d'un Prince poli. Il y a dans la relation de *Mandeslo* un inventaire curieux du tréſor d'un *Grand-Mogol*, biſayeul de celui qui regnoit du tems de ce Voyageur, & qui

avoit déja, dit on, un trésor de quinze cens millions d'écus. On trouve encore dans cette relation un détail curieux du raport des Provinces du *Grand-Mogol*; mais il est bon d'avertir que ce Voyageur a pillé de tous ceux qui l'ont précédé.

On dit qu'après avoir tiré les Diamans & autres pierres précieuses des Mines, il en croît d'autres à la place trois ans après dans le même endroit.

On assure que certaines pierres qu'on tire des carriéres de *Fettipur*, dans le voisinage d'*Agra*, se peuvent fendre & scier comme on sépare les troncs en aix; ensorte que ces Pierres servent à lambrisser les voutes, & à faire des toits. On dit aussi qu'il se trouve de pareilles pierres dans le *Coromandel*, & qu'on peut les réduire en *feuilles*.

On pêche des Perles depuis la Côte de *Coromandel*, aux environs de *Tutucorin*, jusques vers *Manaar* & *Jafanapan*, à l'extrémité presque Septentrionale de *Ceylon*. Ces Perles sont elles aussi précieuses que celles qui se pêchent autour de l'Ile d'*Ormuz*, entre la *Perse* & l'*Arabie?* Jusqu'à quelle profondeur est il possible de les aller prendre, & les plon-

geurs

geurs du pays peuvent ils être ſous l'eau plus de demie heure, ſans autre art que l'habitude.

Suivant les relations, le fer des Mines du *Pegu* & du *Japon* eſt préferable au notre.

On dit qu'il coule dans l'Ile de *Sumatra* une fontaine huileuſe fort médecinale, & qu'une montagne ardente dans la même Ile jette continuellement du feu, & vomit des pierres que la force du feu a rendues aſſez légéres pour nager ſur l'eau.

On remarque que l'Eté regne d'un côté depuis le Cap *Comorin* juſqu'à la Côte de *Coromandel*, l'Hiver au contraire dans ce même tems depuis *Diu* juſqu'à ce Cap. D'un côté des monts *Gates* ou *Ballagates* on a les campagnes bien cultivées & les agrémens de l'Eté, & de l'autre côté les pluyes, les brouillars &c. On remarque à peu près la même choſe près d'*Ormus*, vers le Cap de *Roſalgate*, où les vaiſſeaux ont le plus beau tems du monde, & dès qu'ils ont doublé ce Cap, ils n'ont plus que vents forcez, pluyes, grains &c. Voyez le *Voyage de Paul van Caarden aux Indes Orientales*.

Dans le voisinage du *Coromandel*, vers le seiziéme degré de latitude Septentrionale, entre *Paliacate* dans le Royaume de *Narsingue*, & *Massulpatan* dans celui de *Golconde*, il regne des vents de terre si chauds dans l'espace de 50 lieues, qu'ils en sont insuportables, même aux Naturels du Pays. On y rafraichit la boisson dans une vaisselle à anses, faite d'argile; on pend ce vaisseau à quelque arbre, & dans un endroit où le vent & le Soleil donnent. On laisse le vaisseau exposé pendant tout un jour à la grande chaleur, & cependant la boisson se trouve le soir beaucoup plus fraiche qu'elle ne l'auroit été dans la meilleure cave du monde. Il se pratique, selon *Bernier*, quelque chose de pareil dans le *Mogol*. On ajoute que si le vaisseau où est la boisson est laissé à l'air pendant la nuit, quand un vent frais de Mer s'éléve & se fait sentir jusqu'au matin, la boisson se trouve si échaufée, qu'on n'en sauroit boire.

Les Marées qui s'étendent des *Moluques* aux *Philippines* sont si fortes, dit on, près de l'Ile de *Mindanao*, que ni vents contraires à ces Marées ni ancres ne leur peuvent résister. Pareille

cho-

chose s'observe dans le Golfe de *Cambaye*, & dans les quartiers de la Lune cette Marée est si violente, qu'un cheval ne la pourroit éviter, même à la course. Il faut observer exactement tout ce qu'il peut y avoir de singulier dans les Mers de ces Pays-là.

Suivant quelques uns le meilleur *Thé* est celui qui croît au commencement du printems, & on ne prend que les feuilles du haut de l'arbre.

Il faudroit observer s'il croît dans l'Ile de *Java* une plante, qui ait naturellement la même odeur que les excrémens humains, & dans quels endroits de l'Ile cette Plante croît. Si l'on trouve à *Malacca* un bois rouge, qui jette des étincelles & prend feu sans se consumer; bien que le frotant entre les doigts, on puisse le réduire en poudre. Si à *Ternate*, une des Iles *Moluques*, il y croît une espéce de plante que les Insulaires appellent *Catopa*, & sur quoi est fondé le raport fabuleux des Voyageurs, que des feuilles de cette plante il s'en forme des papillons. S'il est vrai que dans le Royaume de *Pegu*, à *Malabar*, & ailleurs, il s'y compose un poison qui tue par son odeur. S'il est vrai qu'il

n'y ait jusqu'à présent aucun préservatif contre le *Macassar*, que la fiente humaine avalée sur le champ. Il faut nous dire de quoi est composé ce poison. Le *Mangas bravas* est un végétable si dangereux, qu'il tuë aussitôt, sans que jusqu'à présent on y ait trouvé aucun reméde. Le *Calamba*, ou bois d'Aloé, qu'on distingue du *Palo d'Aquila*, demande une description particuliére. L'un est, dit on, la mouelle de l'autre, & le *Baume Cordial*, qu'on prétend s'y trouver; est la cause de sa cherté; parcequ'il redonne la vigueur, guérit l'épuisement & les obstructions des nerfs.

Le Sucre gardé trente ans dans les *Indes* devient poison, & l'on prétend que quelques *Indiens* l'ont éprouvé. Voyez *Tavernier*.

Je doute que les *Indiens* sachent préparer si à propos l'herbe nommée *Dutroa* ou *Daturas*, qu'elle reste dans le corps d'un homme, un certain nombre de jours, de mois & d'années, sans faire aucun mal. On veut nous persuader qu'ils savent précisément l'heure même que ce *Dutroa* doit opérer. Cela est incroyable, il faudroit pour cela connoitre parfaitement les divers tempéramens & les dif-

férentes conſtitutions de ceux qu'ils veulent empoiſonner. On remarque tous les jours que les plus habiles Médecins ne ſauroient prévoir exactement le moment de l'opération d'un médicament, ni les révolutions qu'il cauſera dans le corps: à plus forte raiſon faudra-t-il douter de l'habileté des Indiens, qui ne paroiſſent pas avoir une connoiſſance fort étendue du corps humain.

On aſſure que quelques feuilles de *Betel*, mêlées dans une grande quantité de *Durions*, ſont capables de les faire pourir auſſitot, & que ceux qui ſont incommodez de vertiges, pour avoir trop pris de la boiſſon faite de ces *Durions*, ſe rétabliſſent par l'application de quelques feuilles de *Betel* ſur l'eſtomac.

On dit du *Papaias*, comme du *Palmier*, qu'il eſt infertile ſans le mâle.

Il y a, dit on, deux eſpéces d'*Arbres triſtes*, dont on apelle l'un *Triſte de jour*, & l'autre *Triſte de nuit*. L'un épanouit ſes fleurs au Soleil levant, & l'autre au Soleil couchant Il faudroit aporter en *Europe* de l'eau qui diſtille de ces arbres, que les Portugais apellent *Aqua di Mogli*.

Il y a, dit on, des arbres *Rais*, dont le tronc a 50 pieds de diamétre.

Les huitres, qui se trouvent ici pleines & fraiches dans la pleine Lune, ne le sont dans les Indes qu'au tems de la nouvelle Lune, suivant plusieurs relations.

On ne sait pas bien quel est l'Animal qui porte le *Musc*, si c'est le Cerf qu'on apelle *Horules*, qui se trouve entre le *Pegu* & la *Chine*. Si le *Musc* est dans une espéce de poche, ou d'abcez, que cette Bête créve souvent en se frotant contre les arbres: comme on prétend l'avoir remarqué quelquefois par une odeur de *Musc* dans les Bois de ce Pays-là, &c.

Il y a, dit on, deux espéces de *Gomme-Laque*, dont l'une est la production d'une sorte de fourmi ailée, & l'autre d'une sorte d'arbre. On recueille beaucoup de *Gomme-Laque* aux environs de *Sindickera* dans le *Guzarate*.

Un poisson, nommé *Cabala*, a, dit on, la vertu d'étancher le sang.

On nous dit qu'on pêche aux environs de *Java* des huitres & autres poissons *testacées*, qui pésent jusqu'à trois cens livres.

L'on

L'on trouve à *Malacca*, dans l'estomac d'une espéce de *Porc-épic*, qu'on appelle *Pedro-porco*, une pierre plus estimable que le *Bezoar*, par sa grande vertu cordiale.

De même, on dit qu'on trouve sur ou dans la tête de quelque espéce de serpent, une autre pierre, qui étant mise sur une playe causée par quelque venin, s'attache à ce venin & le suce, après quoi étant mise dans du lait, elle y décharge le venin à plusieurs reprises, jusques à ce que la playe soit entiérement guérie. Quelques uns croyent que c'est une composition des *Indiens*.

On dit que dans le Royaume de *Guzarate* il se trouve une espéce de serpent à deux têtes, dont une des deux est vers la queue, & que ces têtes commandent & obéissent alternativement par années. Cependant nous ne donnons pas dans ces récits fabuleux, mais il seroit bon de découvrir leur origine.

On tire du *Dutroa* un suc, qui fait perdre l'usage des sens pour quelques heures, & pour rendre le sentiment, on mouille la plante des pieds d'eau froide. Les femmes des *Indes* s'en servent, dit on, pour tromper leurs maris.

Cette plante, ou cette drogue, dont les *Indiens* se servent, a beaucoup de raport au *Nepenthes* d'*Homére*, sur lequel M. *Petit*, savant médecin, a fait une dissertation. Quoi qu'il en soit, il semble que par là on peut justifier la vérité de ce que *Diodore* écrit: „ qu'en *Egypte* & „ sur tout à *Heliopolis* il y avoit des fem- „ mes qui composoient des boissons „ propres à faire oublier les chagrins, „ & à calmer les douleurs & les pas- „ sions ". La jalousie excessive des Orientaux mérite de pareilles mortifications, & je prendrai cette occasion pour dire ici que si cette passion est une des plus dangereuses dans la société civile, elle l'est surtout en Orient. La jalousie est cause qu'on y resserre étroitement les femmes, & qu'elles vivent en esclaves, parmi des esclaves, où leur esprit s'abrutit & devient farouche. Les enfans qui naissent dans cet esclavage héritent de la brutalité & du tempérament vicieux de leurs méres. C'est là peut-être une des principales causes des desordres des Orientaux.

L'*Herbe de Bengale* porte à sa tige un gros bouton, que l'on file, & dont on fait des belles étoffes.

Les

Les *Peguans* admettent dans leur Religion deux principes, Dieu auteur du bien, & le Diable auteur du mal. Sur ce fondement ils adorent, dit on, le Diable qui peut leur nuire, & ils n'ont que peu de vénération pour Dieu. Il faut rechercher les ſentimens de ces Idolatres & de leurs voiſins ſur la Divinité, ſur la Morale, &c.

On dit qu'il y a dans l'Ile de *Sumatra* une fontaine dont il découle du Baume. Et l'on prétend que le Rhinoceros a pluſieurs qualitez médecinales. C'eſt ce qu'il faudroit rechercher. Il croît dans l'Ile de *Java* un bois, que les Portugais apellent *Palo de Cuebra*, dont les *Indiens* ſe ſervent contre les fiévres chaudes & la morſure des ſerpens. On aſſure qu'on a découvert ces qualitez par le moyen d'un petit Animal, que les *Javans* apellent *Quil* ou *Quirpela*, qui, dit on, court à ce bois, auſſitot qu'il a été mordu des ſerpens.

Il faut ſavoir auſſi quelle drogue eſt le *Pody*, dont les *Javans* ſe ſervent contre le rhume & contre les vers. Quelle eſt celle qu'ils nomment *Doringi*, qu'ils donnent aux enfans, auſſitot qu'ils viennent

au monde. Il faudroit ſavoir la raiſon de cette derniére circonſtance.

On trouve dans cette même Ile un fruit nommé *Sambaia*, qu'on dit excellent contre le poiſon & les bêtes venimeuſes.

On dit que la terre des *Moluques* eſt ſi ſéche & ſi ſpongieuſe, qu'elle boit auſſitôt la pluye, & tarit même des torrens.

Le *Sagu* eſt le pain des *Moluques* & d'*Amboina*. Ce *Sagu* eſt la *Moelle* d'un arbre, que les Portugais apellent mal à propos *Sagueyro*, puiſque ce n'eſt pas le même arbre. Il faut voir *C. Mateliеf* dans les *Voyages des Holl. aux Indes*. On réduit cette Moelle en farine. On tire un breuvage de cet arbre. Le duvet qui eſt ſur ſes feuilles leur ſert à faire des étofes, & ces mêmes feuilles étant grandes ſervent à couvrir leurs maiſons. On ajoute que les plus groſſes fibres de ces feuilles peuvent ſervir d'apui aux maiſons, & que les petites fourniſſent une eſpéce de chanvre. *Mandeſlo*. Voilà bien de choſes qui demandent un examen, ſans quoi il n'eſt pas aiſé d'y ajouter foi.

On parle d'une montagne de *Ternate*, au

au haut de laquelle il y a une ouverture extrêmement profonde. Les ſingularitez de cette montagne ſont, une fontaine fort claire dans le fond de cette ouverture, une odeur de ſoufre, des vapeurs épaiſſes, & même des flammes qui ſortent vers les Equinoxes; un froid inſuportable au haut de cette montagne, & une fontaine d'eau douce, ſi froide qu'elle géle les dents, &c.

On dit que les ſerpens des *Moluques* ne ſont pas venimeux, & que ne trouvant point de nourriture, ils mâchent l'herbe, & la rejettent au bord de la mer pour attirer les poiſſons, que cette herbe enyvre & rend la proye des ſerpens.

Il y a dans ces Iles une eſpéce d'Ecreviſſes, qui portent auprès de la queue dans une bourſe une maſſe fort délicieuſe, & pour laquelle on les recherche.

Il y a dans le *Japon* des eaux minérales aſſez remarquables. Une ſource, par exemple, qui tient de l'étain. Une autre qui ne donne de l'eau que deux fois en vingt & quatre heures, & une heure durant chaque fois; ſi ce n'eſt quand le vent d'Eſt regne. Alors elle

en

en donne quatre fois le jour. Cette eau, dit on, fait un jet de vingt ou de vingt & quatre pieds de haut, avec fort grand bruit. Elle est si chaude qu'elle brule les étoffes sur lesquelles elle tombe, &c.

Dampier a décrit le *Tunquin* : il contredit en plusieurs choses *Tavernier* qui a donné la relation de ce même Etat sur les Mémoires de son Frére. Je ne sai qui des deux a raison; l'un & l'autre racontent des choses assez particuliéres, & sujettes à caution.

Passons dans le *Nouveau-monde.* Ceux qui voyageront dans la *Virginie* & aux autres Colonies Angloises, feront bien d'y examiner les diférentes sortes de terres. On dit qu'il y en a une qui a la consistance de la gomme; une autre qui nage sur l'eau; une autre qui ressemble à la terre argillée, &c.

Il faut y observer les sources de ces grands fleuves navigables, qui déchargent leurs eaux dans le Golfe de *Chesapeak*, & si de l'autre côté de ces montagnes, d'où l'on prétend que les premiers prennent leur source, il n'y a pas d'autres fleuves qui se jettent dans la Mer *du Sud.* Le *Silk-grass*, ou *herbe à soye*, &

la

la racine vulnéraire *Wicochan*, le *Muſcasbem* qui donne une teinture rouge dont les Sauvages ſe peignent, le *Maricock* dont le fruit a la figure d'un *Citron* fort agréable au gout, demandent un examen.

Y a t-il dans les *Bermudes* une herbe venimeuſe ſemblable au *Lierre*, dont les feuilles ſimplement touchées cauſent des puſtules, & une eſpéce de Roſeau, dont le ſuc fait vomir ? Quels y ſont ces arbres, dont on prend l'écorce pour faire des douves de bois pour les toits des maiſons, laquelle eſt en Eté beaucoup plus fraiche que les pierres, en hiver au contraire beaucoup moins froide. Il faut une deſcription exacte de l'*Araignée* des *Bermudes*, inſecte fort grand & de belle couleur. On dit que les toiles de cette Araignée ſont ſi fortes, que de petits oiſeaux s'y prennent, & que cette toile reſſemble à la ſoye crue.

Les *Biches* portent, dit on, dans les *Bermudes* ordinairement trois à quatre fans : reſte à ſavoir ſi les Bêtes qui ſont transportées d'ici là bas, y deviennent plus fécondes.

La colle qui ſe fait avec de la *Corne de Cerf* ne ſe diſſout pas dans l'eau, dit-on: En

En ce cas là, comment fait on cette colle?

Suivant plusieurs relations, à l'extrémité de la Baye de *Chesapeak* vers le Nord, les Habitans sont de taille fort haute, & au contraire vers l'Orient d'une très petite taille.

Enfin il faut des observations exactes sur les Marées des *Bermudes*, savoir quelles régles elles ont, & à quelle heure du jour elles sont le plus hautes. On demande les mêmes observations pour la *Floride*, le *Canada*, &c.

Près d'*Oraba*, d'*Orenoque* & de *Darien*, aussitot qu'on répand d'une certaine eau de marais, il s'y produit presque à l'instant des crapaux. C'est ce que raporte *Linschooten*.

On dit que le *Caara*, espéce de sauterelle, se change en plante au Printems, & se flétrit de même qu'une autre plante. On dit encore qu'une espéce de Ver ou Chenille, que les Portugais apellent *Lagertas de Verias*, se change en oiseau, & que cette métamorphose merveilleuse se fait d'une maniére si perceptible, qu'on peut remarquer ce changement, & le suivre dans cet insecte moitié ver & moitié oiseau. Ceux du Pays l'apellent *Gui-*

Guiamembi, & les Portugais *Pegrafel*. Voyez *Pifon* dans fon Hiftoire naturelle du *Brefil*.

Pifon affure encore que dans un tems ferain on peut amaffer du fel blanc & beau fur les feuilles de l'arbre nommé *Cereiba*.

Vers les embouchures du grand fleuve des *Amazones*, on trouve une efpéce d'Argille verte, qui eft molle étant dans l'eau; mais qui fe durcit étant à l'air, & devient presque auffi dure qu'un diamant; enforte que les Naturels en font des haches à fendre du bois. Ces Barbares, dit on, n'avoient point d'autres haches, avant qu'on leur eût apris l'ufage du fer. On prétend auffi que cette Argille pétrifiée a la vertu de guérir le mal caduc, pourvû qu'on en porte fur foi.

On dit que dans la *Guiane*, aux environs du fleuve *Orenoque*, il y a des *Abeilles noires* & fans aiguillons, qui font du miel noir & de la cire de même couleur.

L'arbre *Jumpa* donne un fuc auffi clair que quelque eau vive que ce foit: cependant ce fuc fait une tache d'un violet obfcur; fi l'on en frotte deux fois un

un même endroit, la tache devient noire, & cette teinture qu'aucun savon ne peut effacer, s'en va d'elle même au bout de neuf ou dix jours. On dit aussi que les animaux qui mangent des fruits de cet arbre, ont la chair & la graisse tout à fait violettes.

On dit aussi que certains Pigeons sauvages qui mangent les fruits de l'*Acomas*, ont la chair amére.

On assure que l'*Acajou* ne se pourrit pas, si l'on le coupe en certains tems.

Les feuilles d'un arbre connu sous le nom de *Bois d'Inde*, donnent aux viandes un gout agréable, & la même saveur que donneroient des épiceries. Il faut rechercher les qualitez de cet arbre. Aparemment que le bois que les *Hollandois* trouvérent au *Détroit de Magellan*, selon *Van den Broek*, est de cette espéce.

Il faut savoir encore s'il y a deux sortes de bois ou d'arbres nommez *Savonier*, ou *Bois de Savon*. Le fruit de l'un & la racine de l'autre peuvent, dit on, servir aux usages du savon.

Savoir si l'écorce du *Paretuvier* peut servir à taner le cuir, tout aussi bien que

celle

celle du chêne. Et s'il est vrai que la racine de l'arbre *Laitos*, pilée & jettée dans les riviéres, enyvre les poissons. La racine de *Manioc* est, dit on, si abondante, qu'un seul arpent de terre plein de *Manioc* peut nourrir plus d'hommes que six arpens du meilleur blé.

Les *Indiens* se servent d'une huile exprimée du *Palma Christi*, comme d'un préservatif contre la vermine. Il seroit bon de nous aporter quelque peu de cette huile.

Dans le passage de l'Isthme entre *Nombre de Dios* & *Panama* on y trouve, dit on, un bois rempli d'*Arbres Sensitifs*. L'atouchement fait que les branches & les feuilles de ces arbres se remuent avec un bruit aigu, & se recourbent ensuite, &c.

On dit qu'il se trouve dans ces quartiers là un fruit semblable à la prune, dont le noyau est purgatif & vomitif: mais on ajoute que si on ôte une petite peau qui sépare le noyau en deux, il perd sa vertu.

La racine de l'*Herbe aux fléches*, étant pilée & apliquée sur la playe, guérit, dit on, la blessûre que la fléche a faite.

Il

Il y a encore une herbe dont les grains ont l'odeur du Musc.

Il faudroit aporter une ou deux de toutes les plantes curieuses, un ou deux de chaque simple, &c.

Le *Mancenille*, fruit d'un arbre de même nom, est un fruit de très belle aparence & de bonne odeur : cependant il passe pour très funeste à ceux qui en mangent, & l'on ajoute que tombant dans l'eau il tue les poissons qui en ont gouté, excepté les cancres & les écrevisses qui le mangent impunément, mais qui par là même deviennent dangereux à manger. Il y a là dessus diverses particularitez à rechercher.

On prétend que l'animal nommé *Tatou* est impénétrable aux balles & à la dent du chien, & l'on ajoute que sa peau & un osselet de sa queue guérissent la surdité & le mal d'oreille. Que de certains oiseaux apellez *Canides* sont très dociles, aprenant à parler Indien, même Allemand, Espagnol, &c. Que le *Colibri*, oiseau très petit, a une odeur aussi agréable que le Musc ou l'Ambre. Que la graisse d'un autre oiseau, nommé *Fregate*, est un excellent reméde contre la paralisie & la goute. Il seroit né-

néceſſaire d'en transporter pour eſſai. Qu'il y a des brochers de terre très ſemblables aux brochets d'eau, & que ceux là ont quatre pieds courts ſur lesquels ils rampent, au lieu de nageoires, telles que les ont les brochets d'eau. Il ſeroit bon d'en apporter. La peau du *Requiem* eſt, dit on, aſſez rude pour pouvoir en faire des limes, & cet animal a pour conducteur un petit poiſſon qui a de ſi belles couleurs, qu'on diroit qu'il eſt entouré de colliers de perles & d'émeraudes. Que le cuir des *Lamentins* étant ſéché eſt ſi dur, que les *Indiens* s'en ſervent au lieu de boucliers. Que les cendres des *Tortues* de riviéres empêchent que les cheveux ne tombent, ſi on les en frote. Que dans les *Antilles* les écreviſſes de terre ſe cachent ſous terre pendant ſix ſemaines pour muer, & que pendant ce tems là elles s'enterrent ſi bien que l'on n'aperçoit aucune ouverture. L'inſtinct les porte à cette précaution, parceque pendant qu'elles ſont dépouillées de leur écaille, l'air pourroit les incommoder, &c.

On dit auſſi que les *Indiens* de ces Pays là guériſſent de la morſure des ſerpens, en faiſant manger un morceau d'écorce de ci-

citron frais, & en apliquant sur la playe une espéce d'onguent fait de la tête du serpent écrasée.

Enfin il y a mille autres particularitez pareilles, dont on n'est pas bien éclairci.

A l'égard du Nord de l'*Europe*. L'air, selon *Paul Biorn* dans les *Transactions Philosophiques*, où un de ses mémoires est inséré, se trouve assez sain dans l'*Islande*, toute l'année; desorte que les maladies y sont rares; les plus communes sont la colique & la lépre. On dit que cette lépre ou gale écailleuse est causée dans l'Eté par la nourriture; mais cette gale tombe & se péle en hiver, par le changement dans les alimens.

Il faut observer quels y sont les vents fixes & variables d'une saison à l'autre, ou dans le tems que le Soleil se trouve au dessous ou au dessus de leur horizon: quelle est la température de l'air, selon le vent qui y regne; si le *Nord* est le plus froid de tous, ou du moins lequel y est le plus froid; si c'est l'*Ouest*, ou si c'est l'*Est*. Quel est celui qui améne le plus de glaces, &c. Quels y sont les courans, s'il y a des tems de la Lune, où ils sont plus violens. Ce qu'il y a de

de remarquable touchant le flux & le reflux, les hautes & les basses Marées On a observé que vers l'*Islande*, les Marées n'y sont pas égales. En automne elles vont jusqu'à vingt pieds, & dans le reste de l'année les plus hautes ne vont d'ordinaire qu'à seize pieds.

Si la glace qui flote dans la mer est salée ou douce. Quelles y sont les riviéres en Eté & quelle eau douce on a dans ces Pays-là. Quels sont les animaux des Pays voisins du Pole, & dequoi l'on croit qu'ils puissent subsister en hiver, comment ils nourissent leurs petits. Quelles plantes il y croît, quelles fleurs & quels fruits elles portent. Si l'on remarque des tonnerres & des éclairs, comme en *Norwége*, dans les Pays tout à fait Septentrionaux.

Les Météores sont assez ordinaires en *Islande*, les feux folets y sont les plus fréquens. On y voit souvent deux Soleils avec trois Arcs-en-Ciel, qui passent entre les deux images du Soleil & le Soleil véritable. *Extrait du Journal d'Angleterre.*

Jusqu'où le froid peut pénétrer dans la terre; s'il y a des fontaines, des puits, &c. d'une telle profondeur, que le

froid n'y puisse pas pénétrer jusqu'au fond.

Je reviens à la charge au sujet du passage par le Nord-Est, dont j'ai parlé dans ma premiére Dissertation. Ce passage seroit si essentiel au commerce, qu'il n'est pas nécessaire d'en recommander la recherche. *Guillaume Barentz*, *Hollandois*, avança vers le *Nord* jusqu'au 77. degré. Quelques autres après lui allérent jusqu'au * 79. plus de cent lieues au delà de la *N. Zemble*, vers l'*Est*, & y découvrirent, dit on, une Mer exemte de glace & très commode pour la navigation. Les Marchans d'*Amsterdam* qui avoient fait équiper les vaisseaux de ces derniers, demandérent par une requête le privilége de cette navigation; mais la Compagnie des *Indes Orientales* s'y étant oposée, & ayant obtenu pour elle même ce privilége, les Marchans s'adressérent au Roi de Dannemark, sous la protection de qui ils firent entreprendre cette recherche, qui ne réussit point alors.

Du côté des *Indes*, la Compagnie Hollandoise résolut de faire chercher le passage du retour, c'est à dire, la route des

* *Cornelis Jelmersen Kok.*


Passage du Nort Est
ou
Carte Itineraire pour
les Indes Orientales
par l'Ocean Septen-
trional
Spitsberg
Route des Indes Orientales par l'Ocean Septentrional
N Zemble
Go de Weigati
Ocean Septentrional
Mer de Tartarie
Cer Pol Arct
Norvege
Lapponie
Suede
MOSCOVIE
Oby R
Samoiedes
Teiata
Coste de Tartarie
Canal depico
I des Estats
Destroit de Vries
de Iesso
Ter de la Compagnie
EUROPE
ASIE
Chine
Coree
Meaco
Iapon

des *Indes* vers l'Europe par le *Nord*. On parla du Golfe d'*Anian*, à travers duquel les *Japonois* & ceux du Pays de *Jeſſo* aſſuroient qu'il y avoit un paſſage juſqu'à la Mer de *Tartarie*. On alla au delà du Japon, juſqu'au 50. degré de Latitude Septentrionale. On entra dans un Détroit fort commode, pour aller dans l'Océan Septentrional. Ils apellérent les rivages de ce Canal *Compagny-land*, terre de la Compagnie, & l'Iſle qui eſt au milieu de ce Détroit, *Staaten-Eyland*, Ile des Etats.

C'eſt ce qui ſe fit dans le milieu du ſiécle paſſé, & c'eſt là où l'on en demeura; l'Empereur du *Japon* ayant défendu aux Etrangers toute navigation vers la Terre de *Jeſſo*.

Les *Japonois* eux mêmes ignorent ſi le *Japon* & le *Jeſſo* ſont attachez l'un à l'autre, ou non. On ignore auſſi ſi la Terre de *Jeſſo* fait partie de la *Tartarie*, ou ſi elle en eſt ſéparée par un bras de Mer. Les *Chinois* aſſurent, dit on, que la *Tartarie* s'étend trois cens lieues vers l'Orient, au delà de la grande muraille. Il ſe peut donc que le *Japon*, le *Jeſſo* & la *Tartarie* ſoyent joints enſemble. Mais, ajoute t-on, ceux de *Jeſſo* diſent qu'il y a

un bras de Mer entre eux & la *Tartarie*, & les *Hollandois*, qui firent naufrage ſur les côtes de la *Corée*, aſſurent * qu'ils y virent une Baleine ayant un harpon de Gaſcogne accroché au dos. Cette Baleine paſſa donc des environs de *Spitzberg*, à travers le bras de mer le plus proche du lieu où elle fut bleſſée, & cela eſt bien plus aparent, ſupoſé la vérité du fait, que de lui faire traverſer les Mers d'*Afrique*, &c. pour venir juſqu'à la *Corée*. Il ſemble donc qu'il ne faille pas douter du paſſage entre le *Spitzberg* & la *Zemble*, ſur tout ſi l'on fait quelque attention aux Itineraires Moſcovites, qui aſſurent que les Côtes de la *Tartarie* ne s'avancent pas vers le *Nord*, au delà de la *N.* Zemble, mais au contraire déclinent fort vers l'Orient, & que la *Nouvelle-Zemble*, crue Ile juſqu'à préſent, eſt la partie la plus Septentrionale de ce Continent. On le recueille auſſi des Cartes & des Hiſtoires de la *Chine*, où l'on voit que ceux qui partent de la grande-muraille, & ſe détournent au *Nord*, arrivent à l'Océan dans quatorze jours.

Les Côtes de la *Tartarie* au delà des *Samoiedes* ſemblent auſſi montrer le voiſi-

* *V. To.* 3 *de ce Recueil.*

ſinage de la Mer, car plus on avance à l'Orient, plus le Pays eſt doux & tempéré. On croit donc que cette navigation pourroit réuſſir, non en cherchant un paſſage entre la *N. Zemble* & la *Tartarie*, comme on l'a tenté vainement, mais en paſſant entre le *Spitzberg* & la *N. Zemble*, pourvû qu'on prît ſon tems, & qu'on allat juſqu'au 78. & 79. degré au *Nord*. Mais en cas de ſurpriſe par les glaces, il faudroit creuſer des maiſons en terre, comme les *Samoiedes*, aulieu d'hiverner dans de mauvaiſes maiſons de bois, comme firent les *Hollandois*. On croit au reſte que ce prétendu *Détroit de Weigatz*, n'eſt qu'un Golfe, & peut-être un lac d'eau douce, ce qui eſt cauſe qu'il ſe géle facilement. Ainſi il ſeroit inutile de chercher là une Mer glacée entre la *Zemble* & la *Tartarie*.

On croit encore que ce qui a empêché la réuſſite de cette recherche d'un paſſage vers le *Nord-Eſt*, c'eſt l'erreur commune que plus on aproche du Pole, plus le froid eſt rigoureux & plus les glaces ſont inſurmontables. Mais l'expérience a fait voir qu'on trouve moins de glace, à meſure qu'on avance en pleine Mer. Elle a fait voir encore que cette Mer crue in-

accessible n'est gelée qu'autour de ses Côtes, à cause du voisinage de la terre, & des eaux douces des riviéres qui se gélent facilement & font geler celles de la Mer, jusqu'à quarante lieues près du rivage. Mais ces glaces venant à se fondre, on en voit floter de grandes piéces qui sont portées en pleine Mer par les vents, &c. Ce qui a fait croire à ceux que la crainte du péril a empêché d'examiner la chose de près, que cette glace s'y trouvoit toujours, &c. *Extrait du Journal d'Angleterre.*

On dit qu'en *Islande*, outre les terres de carriére, il s'y brule aussi des glaces si vieilles qu'elles sont comme petrifiées.

Que dans cette même *Islande* les filles y stipulent de coucher avec les Marchands qui viennent y négocier, moyennant telle ou telle marchandise. Que l'herbe qui y croît, sent si bon, que les Habitans s'en servent à parfumer leur linge, &c.

On ajoute aussi qu'on y conserve le poisson dans la neige, comme chez nous dans le sel. Que les aigles y fondent sur les enfans, comme sur les animaux, & que pour empêcher qu'ils n'en soyent en-

enlevez, on leur met au col un colier plein de ſonnettes. Ces trois derniers articles ſont tirez du *Journal d'Angleterre*. Qu'on y châtre les gueux, ou ceux qui ſont devenus pauvres par leur mauvaiſe conduite, afin qu'ils ne mettent pas d'autres gueux au monde. Que le Mont *Hecla*, qui jette du feu & des flammes, du charbon, des cendres, des pierres, jette auſſi fort ſouvent avec impétuoſité de l'eau extrêmement chaude, qu'il y a pluſieurs ſources d'eau chaude, où même les Habitans du Pays font cuire des viandes dans des pots qu'ils font tremper dans cette eau, & qu'aux bords du bain l'eau ſe durcit & ſe pétrifie.

Il faut ſavoir comment on tire le *Sel Gemme* en *Pologne*, quelle profondeur ont les Mines, & à quelle diſtance elles ſont de la Mer.

S'il eſt vrai que dans les Pays froids on trouve en hiver des hirondelles gelées ſous l'eau, qui reviennent étant aprochées du feu, comme des pêcheurs l'ont aſſuré.

Ovide au L. 3. de ſes Triſtes Eleg. 10. dit une particularité, qui a quelque raport à cela. J'ai vu, dit il, des poiſ-

ſons gelez dans les glaces, & qui pourtant étoient à moitié vivans.

Vidimus in glacie piſces hærere ligatos,
Et pars ex illis tum quoque viva fuit.

On demande ſi dans les grandes gelées l'huile ſe tourne en véritable glace, ſi l'on y peut faire geler une forte ſaumure de ſel marin, une décoction de *Sel Gemme* ou de ſuye; ſi l'on peut faire geler du ſang pur, dont la ſéroſité eſt ſéparée, du vin de Canarie, de l'eſprit de ſel, de vitriol, &c.

Si les horloges vont plus tard dans le grand froid; ſi le vif argent, étendu dans un vaiſſeau plat, ne reçoit aucune altération dans un froid extrême; ſi ce froid extrême ne diminue ou même ne détruit pas la vertu des purgatifs; ce que le froid opére dans la fermentation des liqueurs. Si le froid peut concentrer les couleurs, par exemple, une forte décoction de cochenille. Si la corne de Cerf & ſemblables ſubſtances rendent la même quantité de liqueur, étant dégelées. Il faudroit auſſi ſavoir quel changement le froid peut faire dans la fermentation des liqueurs, dans l'aiman, dans les métaux, com-

comme le fer & l'acier, ſavoir s'ils en deviennent plus caſſans, &c. & ſi à cauſe de cela les Ouvriers y donnent une trempe plus mole à l'acier.

Savoir ſi l'expérience fait voir que les poiſſons meurent dans l'eau glacée, & en ce cas là, ſi c'eſt le froid ou le défaut de mouvement dans l'eau qui les tue. Mais, dit on, ils ne meurent pas ſitot dans les endroits pleins de glaiſe & d'argille, ou ſous la glace qui eſt mince.

Un lac près de *Strabersb* ne ſe glace jamais avant le mois de Février, mais il ſe glace tout entier dans une nuit, auſſitot qu'on eſt dans ce mois.

Il y en a un autre près d'un lieu nommé *Straglasb*, dans un lieu élevé entre deux montagnes élevées pareillement, qui eſt toujours glacé vers le milieu, même en Eté; quoique les rayons du Soleil ſe réfléchiſſent fortement de ces deux montagnes. Il y a, dit on, près de *Glovolg* une petite riviére, qui change le hous en une pierre verte.

On prétend qu'on trouve dans les forêts d'*Ecoſſe* une eſpéce d'*Aſphodele*, qui arrête le ſang, & que les cerfs bleſſez s'y vont froter.

On trouve en *Suéde* dans des rochers une pierre jaune, qui donne du souffre, du vitriol, de l'alun & du minium ou vermillon.

On dit que dans les Iles de *Farro* il n'y a point de maladies contagieuses. Que dans des neiges extraordinaires les brebis s'amassent ensemble sous la neige qui les couvre, & qu'elles y restent, dit on, quelquefois des mois entiers en cet état. On dit qu'il y a près d'une de ces Iles nommée *Munck* un gouffre de mer très dangereux pour les vaisseaux dans un tems calme, mais qui peut s'éviter avec un peu de vent. Qu'il y en a un autre près de *Suderoë*, aussi une de ces Iles, au milieu duquel il y a un rocher qui gâte une Boussole, l'aiguille y tournant en rond d'une façon extraordinaire. On assure que la plupart des rochers de ces Iles ont la même vertu magnétique, & que, selon les lieux où l'on pose la Boussole, on la voit s'y tourner vers l'Est, l'Ouest, ou le Sud. On assure aussi qu'il y a dans une de ces Iles un rocher, au haut duquel on trouve souvent des harangs, que les flots de la mer élevez par des vents fort impétueux y portent sans doute. Que dans *Feroë* il ne

tom-

tonne jamais en Eté, & qu'en Hiver au contraire il y tonne avec de grandes tempêtes. Que l'on trouve en certains endroits des pierres fort éclatantes, qui étant bien polies peuvent ſervir à faire des bagues, &c.

Que l'on y trouve une eſpéce d'oiſeau de Mer, qui eſt ſelon quelques uns l'*Alcyon* des Anciens. Il a les pieds fort en arriére & très foibles, les plumes fort courtes, &c. ainſi il ne peut ni voler, ni marcher.

Que les Corbeaux y ſont fort dociles & aprennent à parler, &c

On dit qu'il y a en *Hongrie* une eſpéce d'*Averne*, dont les exhalaiſons ſont ſi dangereuſes, que les oiſeaux qui volent au deſſus y tombent ou morts, ou étourdis par la force de la vapeur. Il faudroit ſavoir ce qu'il peut y avoir de remarquable dans ce goufre, ſoit pour la ſaveur, ſoit pour la couleur, la chaleur ou le froid, &c. S'il y a de l'eau, s'il y a des minéraux dans le voiſinage, auxquels on pût attribuer la cauſe des qualitez de cet *Averne*, &c

On dit que près de *Cremnitz*, il y a des ſources de Vitriol qui changent le fer en cuivre: ſavoir ſi après cette trans-

mutation il y a quelque or dans ce cuivre ou dans ce fer.

Dans les Grotes de *Piezary* près de *Kiovie*, il s'y conserve, à ce qu'on dit, des corps desséchez, semblables aux *Mumies* d'*Egypte*.

Il faudroit rechercher avec soin les Antiquitez qui se trouvent en *Hongrie*, en *Bohéme*, *Pologne* & *Transylvanie*; s'il est vrai qu'il se trouve des Médailles dans les vieux Châteaux, & s'il ne s'y trouveroit point de Manuscrits.

Cet échantillon sufit pour l'*Europe*. On voit assez par là à quoi un homme éclairé doit s'attacher. Il est nécessaire qu'un Voyageur aprenne la Langue du Pays où il se trouve: afin de mieux s'instruire des mœurs, des maniéres, des loix & des singularitez du Pays. Passons à la *Moscovie*.

Il faudroit une description exacte du *Boranez*. Cette plante ressemble, dit on, à un agneau, change de place autant que sa souche le lui permet, & fait sécher l'herbe par tout où elle se tourne. On ajoute que le fruit de cette Plante est couvert d'une peau velue, qu'on peut préparer comme celle d'un agneau; que le loup la dévore; qu'elle se séche

aussitot

auſſitot que l'herbe lui manque pour ſe nourrir, &c. *Olearius* & autres.

Il ſemble qu'on peut concilier ce que les Anciens ont dit des *Cimmeriens* & des *Acephales*, avec ce que nous ſavons des *Samoiedes* & autres Septentrionaux. Les nuits ſont extrêmement longues chez ces Peuples, & dans le grand froid ils ſe couvrent le viſage, en ſorte qu'on diroit qu'ils ſont ſans tête.

A l'occaſion des *Samoiedes*, il y a dans *Olearius* & dans quelques autres Auteurs une petite deſcription des mœurs des *Groenlandois*, qui pourroit faire juger que ces Peuples doivent communiquer avec la *Tartarie* Aſiatique; s'il eſt vrai que leurs coutumes, leur langage, &c. ayent du raport aux mœurs & au langage de ces *Tartares*.

On dit que les environs d'*Aſtracan*, dans la *Tartarie* Moſcovite ſont pleins de ſimples & autres plantes remarquables. Ceux qui ſe trouveroient dans ces quartiers-là ne feroient pas mal de s'en inſtruire du mieux qu'il ſeroit poſſible, & d'en faire la deſcription.

Olearius a obſervé pluſieurs déclinaiſons de l'aiguille de la Bouſſole ſur la *Mer Caſpienne*. Les *Perſans* aſſurent, ſelon quelques

Voyageurs, qu'entre les Provinces de *Tauriſtan* & de *Meſanderan* il y a un goufre, où les eaux de cette Mer ſe perdent comme dans une abyme, ſous les montagnes voiſines, &c. Voyez *Olearius*, qui remarque à l'égard de cette Mer, qu'elle eſt mal ſituée dans nos Cartes, que ſa longueur n'eſt pas de l'Orient à l'Occident, mais du Midi au Nord: * que ſes eaux ſont auſſi ſalées que celles des autres Mers, excepté vers les bords où les mélanges des eaux de pluſieurs riviéres la rendent moins ſalée: qu'elle n'a ni flux ni reflux: qu'elle n'a preſque point de ports ni de rades: que ſes eaux ſont de la couleur des autres Mers: qu'elle eſt fort poiſſonneuſe.

La ſituation de la *Moſcovie* lui eſt avantageuſe pour le commerce de l'Orient. On dit que les *Czars* ſont les premiers marchans de la *Ruſſie*. Le Czar *Pierre Alexiowitz* avoit fort bien compris les avantages réels du commerce, & qu'il devoit faire valoir les denrées de ſes Etats dans les Pays étrangers, en échange de celles

* *La Carte communiquée par le* Czar *défunt à l'Académie de Paris, & qui ſe trouve dans ce Recueil, donne à cette Mer une figure toute différente de celle qu'on lui avoit donnée auparavant.*

celles que ces Pays lui pouvoient fournir. C'eſt pour cela qu'il étendoit & facilitoit le commerce de ſes Sujets ; qu'il cherchoit à s'établir ſur la *Mer Baltique*, & qu'il y réuſſit par la conquête des Provinces de *Finlande* & de *Livonie* ſur la *Suéde*.

La jonction de pluſieurs Fleuves ou Riviéres, ſavoir du *Wolga* avec le *Tanaïs*, du *Tanaïs* avec l'*Uppa* & l'*Occa*, & de l'*Occa* avec les Lacs de *Mertun* & d'*Ilmen*, le *Moſca*, le *Twerza* & le *Sna* par un Canal qui, dit on, a été achevé en 1707, doit être avantageuſe aux *Ruſſes*. Ces Fleuves & le Canal traverſent la *Moſcovie* depuis *Aſtra an* juſqu'au Golfe de *Finlande* : deſorte que le commerce de *Moſcovie* peut fleurir extraordinairement, & peut-être même avec beaucoup de préjudice pour pluſieurs autres Européens.

Le génie de cette Nation paroit aſſez propre au commerce.

On dit que le *Moſcovite* eſt frugal & économe, mais on ajoute auſſi qu'il eſt un peu fourbe. Si cette Nation veut attirer les Etrangers, il faut qu'elle les traite généreuſement, c'eſt le vrai moyen de s'en faire aimer.

Le Souverain eſt le premier marchand de

de l'Empire, & ses Sujets ne peuvent vendre directement aux Etrangers que certaines sortes de marchandises. Toutes les autres se livrent aux magazins du Czar sur un certain pied, ses Officiers seuls les revendent aux Etrangers argent comptant, ou en prenant pour valeur ce qu'ils peuvent débiter avec double profit pour le Czar. Il fait valoir la monoye à ses Sujets le double de sa valeur interne ; c'est-à-dire, qu'il gagne cinquante pour cent sur la monnoye, quand il achette d'eux, ou quand il paye ses dettes. C'est là le secret. Il y a plusieurs autres choses à observer pour le commerce de ce Pays là.

Le Czar *Pierre Alexiowitz* fit venir des vignes de plusieurs endroits de l'*Europe*, & des Vignerons pour aprendre à ses Sujets comment il falloit les cultiver. Cette culture a si bien réussi, que, suivant les mémoires, on y a vendangé depuis peu quinze à vingt mille muids de vin médiocre. Il ne faut pas douter qu'avec le tems & un peu d'expérience, on ne puisse en faire croître de très bon dans les endoits de ses Etats qui seront les plus propres aux vignes, & qu'on n'y aprenne

à

à faire l'eau de vie & à diſtiller diverſes liqueurs.

Je finis par des réflexions ſur le commerce. Les *Anglois* & les *Hollandois* y font des profits ſi conſidérables & ſi viſibles, qu'il y a lieu de s'étonner que d'autres Nations n'ayent pas ſongé à imiter leurs établiſſemens.

C'eſt par le commerce que les *Anglois* étendent leurs manufactures de tous côtez, & conſoment avec des profits extraordinaires ce qui croît chez eux, & ce que leurs établiſſemens dans les deux *Indes*, dans l'*Afrique* & dans les Iles leur produiſent. Les *Hollandois* fourniſſent à l'*Europe* pluſieurs choſes qu'ils poſſédent ſeuls dans les *Indes*. Les uns & les autres ont fait des Compagnies réglées, que le Corps de l'Etat protége, & qui ne riſquent pas d'être ruinées par des charges extraordinaires, ou par d'autres prétextes: deſorte que ces Compagnies négociant librement, tout l'Etat ſe reſſent des fruits de leur navigation, & leurs richeſſes contribuent à faire ſubſiſter une infinité de gens.

Les *François* vifs & entreprenans ſeroient très propres au commerce, à cauſe de leur pénétration, s'ils pouvoient

ſe

se résoudre à prendre un peu plus de peine, à avoir plus d'ordre, & à modérer cette vivacité qui les conduit souvent à des profits chimériques & à des pertes réelles.

On voit qu'en *Angleterre* & en *Hollande* le négoce se maintient dans les familles. Mais en *France* on se contente souvent de gagner quelques milliers de Livres. Aussitot on jette dans l'épée ou dans la robe un fils de famille, pour le faire paroître, dit on. C'est là une faute capitale.

Un grand établissement dans les Pays étrangers un peu éloignez, n'est pas à charge à l'Etat, comme il semble qu'on se l'est imaginé en *France*. Les *Romains* établissoient autrefois des Colonies dans tous les endroits, où ils se trouvoient les maitres, & leurs descendans s'y conservoient les droits & les priviléges des *Romains*. Leur langue, leurs coutumes, leur commerce,& leurs trésors s'étendoient assez dans un siécle où la navigation, la Géographie, la connoissance des Peuples & le commerce étoient des choses fort imparfaites encore. Ceux qui savent un peu l'Histoire Romaine, n'ignorent pas que ces avantages ont tourné à
la

la ruine de l'Etat : mais aujourd'hui on peut prévenir ces accidens, parceque l'*Europe* eſt Chrétienne. Si la Monarchie Eſpagnole s'eſt afoiblie depuis la conquête de l'*Amérique*, ce n'eſt pas aux Colonies qu'il faut attribuer cette décadence, c'eſt à la pareſſe de ce Peuple, à la maniére dont il a violé le droit des Gens & l'équité naturelle à l'égard des *Américains*. Il faut l'atribuer à la maniére honteuſe dont ils ont laiſſé périr les manufactures & les fabriques dans leur Pays. C'eſt ainſi que pluſieurs choſes eſſentielles produites dans leur Etat s'en vont chez les Etrangers, qui, après les avoir miſes en œuvre, les raportent enſuite en *Eſpagne*, où l'on ne ſe veut pas donner la peine d'y mettre la main.

Les *Portugais* ont perdu le négoce des *Indes Orientales* par leur mauvaiſe conduite. On leur a enlevé *Ormuz*, place importante pour le négoce des *Indes*, de l'*Arabie* & de la Côte Orientale de l'*Afrique*. Ils n'ont plus le commerce de *Malaca*, du *Japon*, de la *Chine*, &c. Ils ont été chaſſez de pluſieurs Iles & de pluſieurs lieux d'*Aſie*, à cauſe de leur négligence, & de leurs grandes exac-

tions,

tions, pendant que les *Hollandois* plus ſages & plus prudens ſe ſont attachez avec ſoin à leurs Colonies Indiennes. Ce qu'elles produiſent ſe peut apeller de leur *cru.* Ils ſont maitres de leur négoce, & traverſent exactement ceux qui veulent les imiter. Ils négocient ſeuls au *Japon*, & y transportent pluſieurs denrées de l'*Europe*, qu'ils échangent contre leurs denrées Indiennes, par un retour ſi avantageux, qu'il eſt étonnant que d'autres ne les ayent pas prévenus avec beaucoup plus de ſuccès: car après tout la *Hollande* ne produit d'elle même que du beurre, du fromage & du lait.

Leurs Compagnies ſe diviſent en Chambres ou Claſſes reſpectives à quelques villes de la *Hollande:* ainſi tout l'Etat ſe reſſent de ce commerce.

Ils ſont laborieux & jaloux, ils ſe défient des Etrangers: leur génie ne les porte pas à uſer de violence. Quand ils en uſent, c'eſt qu'ils ſe croyent aſſez forts pour réſiſter à ceux qui ne les aiment pas.

Ils maintiennent le prix de leurs marchandiſes des *Indes*, n'en vendant qu'une certaine quantité ſelon l'occurrence; mais enſorte qu'elles ſe puiſſent donner

aus-

auſſi bon marché chez les autres Européens que chez eux mêmes. Cela ſe fait pour empêcher le débit qu'en pourroient faire les Particuliers chez les Etrangers au préjudice des Compagnies.

Ils ne permettent à leurs équipages, & à leurs gens de ſervice, &c. que certaines marchandiſes communes, peu eſſentielles, qui tiennent beaucoup de volume, dont il faut grande quantité pour y faire un grand profit. Ainſi leurs gens de ſervice n'ayant pour tout magazin qu'un coffre aſſez borné, ou quelques coffres que des mourans leur laiſſent en héritage, ils ne s'enrichiſſent qu'autant qu'il plait à leurs maitres. J'avoue pourtant que des Particuliers s'enrichiſſent dans les *Indes*, mais les *Hollandois* ſont trop prévoyans, pour permettre que cela ſe faſſe au préjudice de leurs Compagnies.

On aſſure auſſi que malgré les ſévéres défenſes qu'ils font à leurs équipages de trafiquer en épiceries, ils ne laiſſent pas d'en voler beaucoup à la Compagnie, & d'en vendre aux vaiſſeaux qu'ils trouvent ſur la route. Pour éviter que la fraude ne paroiſſe, ils jettent de l'eau ſur la

car-

cargaiſon, qui s'enfle ſi bien, que les vaiſſeaux ſont auſſi pleins que ſi l'on n'en avoit rien ôté. Cela eſt d'autant plus facile, que le gérofle s'imbibe d'eau extraordinairement.

Je dirai ici, à propos des épiceries, qu'on aſſure qu'il croît à *Mindanao* des cloux de gérofle & de très belles noix muſcades. On pourroit diſpoſer les choſes de telle ſorte, que ceux qui s'y établiroient nous envoyeroient tous les ans un navire chargé d'épiceries. Cependant ces Inſulaires évitent d'en multiplier la production, de peur que les *Hollandois* ou quelque autre Peuple ne ſe détermine à leur rendre viſite. Mais malgré leurs précautions & celles des *Hollandois*, il y a dans ces Mers d'autres Iles à épiceries, hors de leur dépendance, & qui ne ſont pas habitées, ſi l'on en croit *Dampier* & autres.

Ceux qui voudront s'inſtruire ſur le génie & ſur le commerce des *Indes*, de la *Chine* & du *Japon*, doivent lire les Mémoires du *Japon* dreſſez par ordre de Mr. *Colbert*. *Caron*, habile *Hollandois*, qui avoit été aux *Indes* & dans des charges conſidérables, en eſt l'Auteur. Ces Mémoires curieux, ſages, & inſtructifs, ſont

ſont inſérez dans le tome 3 de Recueil. Si Mr. *Colbert* avoit vécu, il n'y a pas de doute que le commerce n'eût fleuri en France bien autrement que ſous M. de *Louvois*, Miniſtre qui chercha uniquement de ſe rendre utile & néceſſaire à ſon Roi par des guerres continuelles.

L'avantage des Colonies eſt très grand encore, en ce que l'on y établit ou employe une infinité de gens, qui ſans cela ne ſauroient où donner de la tête. Je ne dis rien de la navigation qui ſe perfectionne de cette maniére, ni des découvertes dans l'Hiſtoire naturelle que l'on peut perfectionner auſſi par ces Voyages.

On ſait que les Colonies des *Indes Occidentales* ſont fort avantageuſes aux *Anglois*, & leur fourniſſent du *Sucre*, de l'*Indigo*, du *Cotton*, du *Gingembre*, de la *Morue*, du *Tabac*, du *Bois*, des *Drogues* & des *Fruits* de diverſes ſortes, &c. Ces Colonies conſoment en échange une quantité conſidérable de denrées d'*Angleterre*, & font valoir les manufactures du Royaume.

On ſait encore les grands avantages que les *Anglois* & les *Hollandois* ont retiré du commerce d'*Afrique*, par l'achat des

Né-

Négres, que l'on employe dans les Colonies. Mais quel profit n'ont ils pas fait par l'*Assiento*, ou contrat de livrance des Esclaves aux *Espagnols?* C'est à la *Jamaïque* que les *Anglois* ont permis une *Facturie* pour ce négoce si avantageux par ses retours. L'établissement de la *Jamaïque* fournit aux *Anglois* le moyen de débiter quantité de marchandises aux *Espagnols* du Continent: desorte que la *Jamaïque* est le magazin de la Terre ferme.

Les transports, & les manufactures qui servent à ces établissemens se faisant par les mains du petit Peuple, il en résulte qu'une infinité de pauvres gens sont occupez.

On ne connoit point d'Etat où l'Artisan soit plus suporté, plus encouragé, mieux traité qu'en *Angleterre*. Cela est plus avantageux qu'on ne le croit pour le commerce, & c'est une erreur de s'imaginer que la misére du Commun Peuple ne ternit point l'honneur d'un Etat.

Le Peuple & les Artisans sont si mal traitez en *Asie* & surtout dans le *Mogol*, que n'étant pas assurez d'avoir un sou en propriété, ils s'abandonnent à l'indo-

dolence & ne travaillent que par force. On peut dire qu'ils ſont bons eſclaves & mauvais Sujets.

Je reviens aux avantages du commerce. Nous lui devons la meilleure partie de la connoiſſance de la Nature, celle de la Géographie & des Hommes. Il faut donc l'étendre autant qu'il ſe peut, & qui l'étendroit mieux que ceux qui ont des Ports ſur l'Océan & ſur la Mer Méditerranée? Par exemple, les *Italiens*, les *Eſpagnols*, les *Portugais*, les *François*, les *Hollandois*, les *Anglois*, les *Suédois*, les *Danois*, quelques Princes Allemans, la *Pologne* & la *Moſcovie*. Mais entre tous ces Peuples les *Italiens* n'ayant que la Mer Méditerranée, & n'étant pas aſſez puiſſans, leur commerce ne peut tout au plus s'étendre que vers le Levant, & ſeulement autant que le *Grand-Seigneur* voudra le permettre. Les *Eſpagnols* ſont pareſſeux & aiment leurs aiſes, comme nous l'avons déja dit. Leur commerce va à pas comptez, & les autres Nations ont le tems de s'en prévaloir. S'ils prétendoient défendre tout commerce aux Etrangers dans les *Indes Occidentales*, n'ayant point de manufactures, ils ſe trouveroient pourtant obligez

d'avoir recours aux Etrangers pour fournir ces *Indes*. Les *François* ont profité de ces besoins pendant la guerre pour la Monarchie d'Espagne. Les *Anglois* ont fourni & fournissent sans doute encore quantité de marchandises à la *Nouvelle Espagne*, par la *Jamaïque*, & ce commerce va à cent pour cent, de l'aveu même d'un * *Anglois*.

Les *Portugais*, autrefois grands navigateurs, ont diminué sensiblement leur commerce par une mauvaise conduite. Leurs manufactures sont bornées à quelques méchans draps, &c. Ils ont le commerce du *Bresil*, qu'ils se sont réservé jusques à présent: mais ils reçoivent les Etrangers, & sur tout les *Anglois*, dans toutes leurs autres Colonies. Ceux ci font part de leurs manufactures aux Colonies Portugaises. Les *Anglois* prennent à *Madere* des vins pour leurs plantations de l'*Amérique*, & c'est ainsi qu'ils font à l'égard des autres Iles, comme les Iles *Açores*, celles du *Cap Verd*, &c. L'*Irlande* leur fournit des cuirs & des étofes de laine, &c. Il n'y a pas d'aparence que les *Portugais* envahissent jamais tout le commerce étranger,

* *Essai on trade.*

ger, non plus que les *Suédois*, les *Danois* & les *Allemans*. Les uns ſont trop éloignez, & les autres trop foibles pour pouvoir étendre fort loin leur commerce.

La *Moſcovie* peut étendre le ſien par le grand Canal qui joint le *Wolga* à pluſieurs autres Riviéres : deſorte qu'on peut naviger de la *Mer Caſpienne* juſqu'en *Livonie*, & juſqu'en *Hollande*. Je ne doute pas que cet avantage, ſoutenu de la conquête de la *Livonie* & de la *Finlande*, ne puiſſe encourager le commerce des *Moſcovites*, & peut-être empêcher un jour le débit de pluſieurs choſes que les *Anglois* & les *Hollandois* leur portent, & que les *Ruſſes* tireront eux mêmes de l'Orient. Peut-être même qu'un jour ils fourniront à une partie de l'*Europe* pluſieurs choſes, à beaucoup meilleur marché que ceux qui les vont chercher avec peine, & en faiſant deux fois le tour de l'*Afrique*. Mais quoi qu'il en ſoit, ils ſont éloignez de nous, & la plus grande partie de l'*Europe* n'aura pas recours à eux, à moins qu'ils n'étendiſſent leurs conquêtes vers l'Occident. S'ils trouvoient moyen de naviger dans la Mer glaciale, dont ils ſont voiſins,

peut-être qu'avec le tems ils pourroient s'emparer de tout le commerce du Nord de l'*Asie* & de l'*Amérique*, & passer ensuite plus commodément que nous dans les Mers des *Indes*.

La *Hollande*, petite & stérile, s'est agrandie prodigieusement : elle a si bien mis à profit son industrie, que plusieurs grands Princes peuvent à peine se passer d'elle. Cet Etat vend sans façon & ce qu'il a & ce qu'il n'a pas, & le vend toujours avec profit. Malgré cela l'*Angleterre* surpasse la *Hollande* en puissance & en moyens, elle la surpasse encore en étendue & en manufactures, outre les productions de son cru, que la *Hollande* n'a pas.

On jugera par ce que je vais dire encore, de l'étendue du commerce des *Anglois*. Ils ont dans la *Turquie* un commerce fort étendu & très bien réglé. Ce commerce si essentiel pour leurs manufactures est affermi & protégé par des priviléges accordez aux Négocians, & par des traitez, &c.

Ils portent en *Italie* de quoi recevoir en retour ce que l'*Italie* produit d'essentiel.

Les *Hollandois* ont recours à eux pour plusieurs choses, comme le hareng, la morue, les draps d'*Angleterre*, &c.

Hambourg tire de chez eux des draps, du sucre, du tabac, &c. pour l'*Allemagne*, d'où ils tirent à leur tour des toiles & autres choses, sans préjudice à leurs propres fabriques.

La *Pologne* profite de ces mêmes manufactures, & l'on tire de la *Pologne* quelques toiles, des potasses, &c.

La *Russie* se sert de ces mêmes manufactures, & en retour on prend du chânvre, des potasses, des fourures, &c.

La *Suéde* se sert de ces mêmes manufactures, prend du sucre, du tabac, &c. de même que le *Danemarc* & la *Norwége*. Ces Pays du Nord donnent en retour du goudron, de la poix, des mâts, du bois, du fer, &c. choses absolument nécessaires pour la navigation.

Le *Portugal* & l'*Espagne* consoment bien des marchandises d'*Angleterre*, soit en *Europe*, soit dans les *Indes*. Les *Anglois* aiment mieux tirer quelques denrées de ces Pays-là, comme des vins, &c. qu'ils pourroient tirer des *François* leurs voisins. Mais la jalousie l'empêche, & d'ail-

d'ailleurs, s'il faut en croire ces Insulaires, il y a peu de choses en *France* dont ils ne puissent se passer, s'ils veulent. Un * Anglois prétend que le négoce de *France* est la ruine de l'*Angleterre*; „ parceque la *France* est comme un cabaret où les Anglois vont dissiper ce „ qu'ils ont gagné ailleurs. C'est une „ chose étrange, *ajoute-t-il*, qu'on soit „ si prévenu pour ce Peuple, chez qui „ l'on ne prend que des choses propres „ à entretenir le luxe, & qui n'ont pour „ valeur que notre estime : tandis qu'en „ même tems ils défendent nos manu„ factures, dans le dessein d'établir les „ leurs, que nous encourageons à no„ tre préjudice, &c. " Il y a plus de jalousie & d'animosité que de justesse en ce raisonnement. J'ose dire que les *François* non seulement ne doivent pas encourager le commerce des *Anglois*, mais qu'ils doivent aussi le borner sous main, & contrefaire leurs fabriques, tout autant qu'ils le pourront ; parcequ'ils n'ont pas de plus grands ennemis que les *Anglois*.

La *France* a des commoditez extraordinaires pour toute sorte de commerce. Deux

* *Essai on trade.*

Deux Mers qui l'environnent en partie, sa grandeur, l'habileté de ses Habitans, l'abondance des choses qu'elle produit, & sur toutes choses sa puissance.

Ces réflexions tendant à encourager le commerce des *François*, qu'on me permette de rassembler ici les moyens qui peuvent servir à l'étendre.

Il faut établir de grandes manufactures dans tout le Royaume, & leur donner des priviléges, & des droits qui servent à les fortifier. Pour empêcher l'entrée des étofes étrangéres, &c. il faut les charger de gros droits, & ce qui seroit encore mieux, il faudroit en défendre l'entrée, sous peine de confiscation.

Il est nécessaire d'encourager les Artisans par de bonnes récompenses & par un gain raisonnable. Il faut donner la facilité à *déboucher*, comme les *Anglois* ont soin de le faire à l'égard de leurs gens de métiers.

On n'a pas érigé jusqu'à présent aucune *Ecole de Marine & de Commerce*. Peut-être ne seroit il pas mauvais d'en établir une, & d'avoir soin d'élever un certain nombre de jeunes gens dans ces deux arts.

Pour faire de bons vaisseaux & mettre la Marine en meilleur ordre qu'elle n'est, il faudroit traiter en secret avec quelques Puissances du Nord, mais autant qu'il se pourroit, à l'exclusion de tout autre Prince.

Pour étendre la navigation, il faudroit avoir un grand nombre de vaisseaux, & de bons équipages. Il seroit aussi nécessaire d'attirer d'habiles Matelots de tous les Pays étrangers. Je crois, avec un Auteur * *Anglois*, qu'il y a plus d'avantage à transporter soi même & dans ses propres vaisseaux les denrées de son cru & celles des Pays étrangers, que de les faire porter par les Etrangers: la navigation domestique est découragée par ces transports des Etrangers.

Je crois qu'il faut former de bonne heure à la Marine, autant de jeunes gens qu'il sera possible. C'est en partie pour cela qu'il faudroit nétoyer les rues de tout ce qui s'apelle Mandians. Ces gens seront bons à mettre sur les flotes: du moins on pourra les transporter dans les Colonies, jusqu'à ce qu'ils soyent en état de se former aux fatigues de la Marine, &c.

* *Essai on trade.*

Il faudroit établir un Conſeil de commerce. Qu'il me ſoit permis de parler ici ſur le plan d'un * *Marchand Anglois.* Ce Conſeil ou *Committé* de commerce, ſera compoſé de gens de probité & d'expérience. On ne s'y attachera qu'à examiner l'état du commerce, & comment on pourra l'étendre, par les manufactures, les arts, la navigation, &c. On y recherchera en quoi tel ou tel négoce étranger eſt plus ou moins avantageux; quelle eſt la méthode que ſuivent ceux qui ſont la cauſe de notre excluſion de certains commerces, ou du moins qui les font plus avantageuſement que nous; quelles ſont les choſes dont l'entrée, ou la ſortie, doit être défendue. On y écoutera les plaintes des *Facturies* établies dans les Pays étrangers. On dreſſera des mémoires de ces plaintes, & ces mémoires ſeront remis entre les mains de nos Miniſtres dans les Cours étrangéres. On s'aſſemblera à certains jours, pour délivrer ſes mémoires & ſes projets. On ne prendra que des gens experts pour membres de ce Conſeil, ſans avoir égard à d'autres qualités qu'au mérite. Sur tout on n'y admettra que des gens véritablement in-

* *Eſſai on trade.*

intéressez au commerce. On s'y mettra au dessus de ce préjugé si ordinaire, que le commerce est une occupation grossiére, peu honorable aux gens de naissance, & où il ne faut que fort peu d'esprit ; tandis qu'au contraire le commerce demande beaucoup de subtilité & d'adresse, un grand jugement, de l'expérience, de la politesse. On aura soin de ceux qui seront devenus invalides, par un long service dans la Marine, &c. On fera un fond pour entretenir ces gens là ; sans quoi on décourageroit le peuple, & l'on multiplieroit les pauvres, au lieu de les diminuer. On prendra des mesures pour faire prospérer les Colonies, on travaillera à en établir de nouvelles. J. F. B.

FIN.

I I.

DISSERTATION

Sur la maniére de Voyager utilement.

SI les hommes tirent peu de fruit de la lecture des Voyages, & si l'on ne voit en général que des Lecteurs desœuvrez & peu attentifs s'attacher à cette sorte de Livres; il ne faut s'en prendre qu'aux Auteurs de la plus grande partie des Voyages que nous avons. Les vues des Voyageurs sont presque toujours trop bornées & trop particuliéres, pour pouvoir être utiles à un grand nombre de gens Ils ne nous parlent guéres dans une relation, que de ce qui les concerne eux-mêmes: c'est l'histoire de leurs courses, des périls qu'ils ont évitez, des maux & des travaux qu'ils ont essuyez, des routes qu'ils ont tenues, & tout cela ne manque pas d'être exagéré, selon qu'ils jugent que la chose leur peut être avantageuse & les faire valoir dans l'esprit de leurs Lecteurs. L'envie de dire des choses nouvelles & inconnues à ceux qui les ont devancez, leur fait débiter une infinité de fables. Six mois de sé-

jour dans un lieu où ils ne s'entretiennent ordinairement que par la bouche d'un Interpréte, qui dit ce qui lui plait, & souvent peut-être tout le contraire de ce qu'il pense, leur suffisent pour décrire les mœurs & les coutumes de quelque Peuple que ce soit. Ils osent raisonner alors à perte de vue sur le génie de l'Etat & de toute la Nation, & sur le Gouvernement, &c. Il faut avouer que des Lecteurs superficiels n'en demanderont pas davantage, parcequ'ils ne lisent que pour s'amuser; mais il n'en est pas de même de ceux qui lisent pour s'instruire, & qui ne veulent pas être trompez.

Cependant c'est une chose sure, ce me semble, que l'usage qu'on peut tirer d'une relation exacte & bien faite, n'est pas beaucoup diférent de celui qu'on peut tirer de l'histoire, & que, si l'on étudie dans celle ci les passions des hommes, leur conduite & tous les motifs qui les font agir, on doit aprendre à connoitre dans celle là les mœurs des gens qu'on s'est vu obligé de fréquenter, les suites & les effets de leurs vices & de leurs vertus, leur caractére & les ressorts qui les font agir, l'origine de leurs coutumes, les raisons de leurs usages. Il y a donc encore plus à aprendre dans les

Voyages que dans l'hiſtoire.

L'utilité des Voyages ſe doit conſidérer par raport à trois objets importans, qui ſont l'hiſtoire des hommes, l'hiſtoire naturelle, la deſcription des lieux où l'on eſt & des objets qu'on y rencontre. Ce qui regarde les deux derniers objets eſt très certainement digne de remarque. J'ai tâché d'en donner l'idée dans les précédentes Diſſertations. Je prendrai la liberté de m'expliquer ici ſur le premier objet, qui eſt l'hiſtoire des hommes. Voici donc les régles que je voudrois obſerver, & les fautes que j'ai remarquées contre ces régles.

Peu de Voyageurs ſont capables de bien faire l'hiſtoire des hommes, parce-qu'il faut beaucoup de jugement & de raiſon pour s'en acquiter dignement, & qu'il eſt difficile de diſcerner ce qui eſt l'effet de la prévention d'avec la pure vérité. Les défauts dans le ſtile & dans la juſteſſe ſont les premiers que je rencontre. Le ſtile d'un Voyage étant le même que celui de l'hiſtoire, on doit éviter de le guinder vers un faux ſublime; au contraire il doit être ſimple, grave, naturel, enjoué quelquefois, ſi l'on veut, mais ſans affecter de l'être,

& ſans chercher un badinage, qui ſouvent eſt plus burleſque qu'ingénieux & délicat. En quelque narration que ce puiſſe être, il eſt aiſé de donner le change au Lecteur, & de déguiſer les idées des choſes, lorsqu'on ſe ſert d'un ſtile pompeux & élevé qui ne repréſente rien que d'une maniére exceſſive, ou d'un ſtile burleſque dans lequel l'Auteur ne cherche qu'à être plaiſant ou badin. Il ne faut pas non plus qu'un Voyageur montre à chaque page ſa mauvaiſe humeur, & revienne toujours à la charge ſur les injuſtices qu'on lui fait. De ces retours continuels de plaintes & de mauvaiſe humeur, le Lecteur ne peut que tirer des conſéquences contre la ſincérité du Voyageur. Je laiſſe à penſer ſi dans les Voyages que *la Hontan* nous a donnez, il n'auroit pas mieux fait de parler modeſtement des chagrins qu'on lui a faits au Canada, & s'il n'auroit pas dû préférer un ſtile ſimple & naturel, au ſtile plaiſant qu'il afecte, & qui lui plait ſi fort, que pour mieux réuſſir à être agréable, il a emprunté la plume d'un homme dont le caractére eſt ſuſpect à tous égards, & qui même ne s'en cache pas, puisqu'il affecte de ſemer le liber-

bertinage dans * ses Ouvrages, ce qui sans doute fait tort au crédit de ce Baron. Mais à s'en tenir aux propres termes de la Préface de ce Voyageur, que doit on dire *du sens conservé pendant qu'on a donné un nouveau tour à la meilleure partie de l'Ouvrage, & de ce qu'on ne s'est pas fait scrupule de mettre la vraisemblance par tout où l'on a jugé qu'elle manquoit?* Que faut-il penser de cette vraisemblance ajoutée? Je ne dis rien des Voyages en eux-mêmes, où les Connoisseurs trouveront de l'utile & de l'amusant.

Peut-être que celui qui a mis en ordre les Mémoires de *Tavernier* n'a pas été plus scrupuleux que le Réformateur du Baron, & qu'en donnant du tour aux relations de son Voyageur, il l'a dirigé & fait parler ainsi qu'il l'a jugé à propos. On prétend que *Tavernier* payoit *Chapuzeau* à la feuille, & que cela donna occasion au Compilateur de grossir & d'embellir ses Mémoires; pratique de tout tems en usage chez les Ecrivains à gages. Quoi qu'il en soit, il semble que *Chapuzeau* auroit dû adoucir la passion du Voyageur contre les *Hol-*

* *Gueudeville*, Auteur de l'Atlas historique.

Hollandois, qu'il afecte de noircir, parcequ'on ne lui avoit pas rendu toute la justice qu'il prétendoit. Il est singulier que toute une Nation devienne coupable des fautes de quelques Commis d'une Compagnie *Hollandoise*: la partialité est trop marquée. Ce défaut est ordinaire aux Voyageurs, tous les jours ils dégradent des Peuples entiers, pour se vanger de deux ou trois Particuliers qui les choquent, ou dont ils croyent avoir raison de se plaindre. C'est là un défaut essentiel, qui jette le Lecteur dans une prévention aveugle, & qui est la source de quantité de fables que les Voyageurs se plaisent à débiter des lieux où ils ont eu du desagrément. Pour revenir à *Tavernier* on voit qu'il aime à se passionner contre les *Hollandois*, & que sa passion lui fait inventer des incidens fabuleux: c'est ce qui paroitra sans doute à ceux qui compareront ce qu'il dit *contre les Chrétiens*, dans sa *Relation des Révolutions du Japon*, avec ce que d'autres Voyageurs en ont écrit. A l'égard de l'affaire du Japon & de quelques autres semblables, on peut dire des *Hollandois* une chose qui est généralement vraye à l'égard de quelque autre Nation que ce soit; c'est que les
Hol-

Hollandois ont ſouvent laiſſé des perfidies ou des malverſations impunies, & qu'ils pouvoient en arrêter le cours, mais qu'ils ne l'ont pas fait, parceque leur commerce en profitoit; que ſouvent même ils ont bien voulu ignorer que la juſtice & la Religion étoient ſacrifiées aux deſirs du gain. Cependant on ne ſauroit dire qu'ils ont autoriſé directement ces deſordres.

On doit éviter auſſi de charger une relation de ce qui s'apelle contes & erreurs populaires: parceque la crédulité fait douter avec raiſon du jugement du Voyageur. Par exemple, on ne donne pas facilement aujourd'hui dans certaines croyances de bonne femme touchant les opérations du Diable, telle qu'eſt celle dont parle un bon *Hollandois* nommé *Rechteren* dans ſon voyage qui ſe trouve parmi ceux du *Recueil concernant l'établiſſement de la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales*. De pareils contes reſſemblent aux contes des fées, auſſi bien que ceux que débite le Pére d'*Acunha* dans ſa relation *de la Riviére des Amazones*, touchant les *Curiqueres*, qui, dit-il, ont ſeize palmes de haut, les *Guaiaſis*, qui ne ſont pas plus hauts que des nains,

nains, les *Matayes* qui ont les pieds tournez le devant derriére. Le Pére raporte cela de ces peuples comme l'ayant apris des *Indiens*, & peut-être pouroit on lui répondre que les *Indiens* ont voulu se moquer des *Espagnols*. De même, tout ce que le Pére d'*Acunha* dit pour nous persuader qu'il y a des *Amazones* sur les bords du Fleuve de ce nom, qu'elles se gouvernent sans hommes, & qu'elles ne les reçoivent qu'une fois l'année, &c. n'est pas capable de persuader un Lecteur judicieux. Il ne faut point se rendre garent de telles choses; car, si je l'ose dire, un fait extraordinaire devient suspect, quelque vrai qu'il soit dans le fond, lorsqu'il n'y a que l'autorité d'une ou de deux personnes pour justifier la verité de ce fait.

Je mets encore au rang des fautes de jugement dans la narration, les réflexions peu justes & les applications forcées qui reviennent fréquemment dans les relations de quelques Voyageurs Missionaires: on pourroit les apeller l'*onction d'une piété hors d'œuvre*. Par exemple, on trouve au bord d'une riviére du *Chili* des pierres qui représentent parfaitement une croix, & si l'on casse une grosse pier-

pierre, on trouve encore, ſelon le Pére *Feuillée*, dans chacune de ſes parties la figure d'une Croix : ſelon ce Pére, c'eſt une merveille, qui, prouve l'Empire de Jéſus-Chriſt ſur toutes les ames de la terre. Cette réflexion eſt elle fort juſte? C'eſt au Lecteur judicieux à en juger. Si toutes les figures naturelles de la Croix qu'il y a eu dans le monde, avant ou après l'établiſſement du Chriſtianiſme, étoient capables de prouver l'Empire de Jéſus-Chriſt, on pourroit dire qu'il y auroit beaucoup de Miſſions inutiles; car ces Croix auroient dû toucher le cœur de quantité d'Infidelles. Il y a tant d'autres choſes plus belles ſans doute & plus remarquables, où un habile homme peut admirer avec raiſon les effets de la Providence, & faire valoir la puiſſance de Dieu ſur toute la nature. L'induſtrie que la néceſſité donne aux Nations les plus ſauvages, & le moins à portée du commerce des autres Peuples & de la plupart des commoditez de la vie, fournit abondamment de quoi faire des réflexions juſtes & utiles. Pour vouloir trop faire valoir le Chriſtianiſme, quelquefois les Miſſionaires s'arrêtent à des minuties qui lui ôtent une partie de ſa dignité.

Il n'y a rien de plus hazardé, si je l'ose dire, que les raisonnemens de certains Voyageurs sur ce qui regarde les conversions des Sauvages à la Religion Chrétienne. Quelques uns d'eux reconnoissent de bonne foi que la conversion des Sauvages est mal aisée, à cause de la grossiéreté de leurs mœurs, de leur ignorance, & de leur brutalité. Ils disent hardiment que batiser ces Peuples c'est prophaner le Batême, au lieu de convertir & gagner des ames: car le Batême destitué de l'éficace de la foi, qui est une œuvre de Dieu, ne sufit pas à la conversion. Au contraire les Sauvages batisez & désignez Chrétiens retournent, malgré le Batême, à leurs grossiéres & sales superstitions. Par cette réflexion, je ne veux pas insinuer qu'il faille négliger la conversion de ces Peuples; mais voici ma pensée. 1. Puisque la foi est une œuvre de Dieu, & qu'il ne nous l'envoye plus comme dans le tems des Apôtres; on ne sauroit faire comprendre les véritez Chrétiennes aux Sauvages sans une longue suite de raisonnemens. 2. Ces Sauvages étant presque incapables de raisonner à cause de leur grossiéreté, & ne concevant qu'avec peine les con-

conséquences qu'on veut leur faire tirer de certains raisonnemens, doivent être préparez à la Religion par des idées très simples, & par les principes qui se raportent le plus aux sens. Considérons les comme vivans dans une erreur, qui n'est *vincible* qu'avec le tems aux Missionaires.

3. Après cela qu'un Lecteur judicieux nous dise de bonne foi ce qu'il doit croire de ces relations, où l'on nous parle des conversions presque subites de plusieurs milliers d'ames. Il y a grande aparence que ces conversions ne sont qu'un simple Batême sans fruit & sans conviction. Il est vrai que, si l'on croit le Baron de *la Hontan*, les Sauvages du *Canada* ont l'esprit assez subtil & même capable de grands raisonnemens; bien qu'à juger de ces gens par leurs mœurs, leur conduite, & leurs occupations, ils ne paroissent guéres en état de dire tout ce que le Baron leur prête, quelque bon sens naturel qu'ils puissent avoir d'ailleurs. Mais il faut avouer aussi qu'en cela il contredit plusieurs de ceux qui ont voyagé au *Canada*. * Ce Dieu qui contient tout, &c le raisonnement des Sauvages contre la mortalité de l'ame, son immor-

* *Tom.* 2. *p.* 114. *&c.*

mortalité prouvée par les fâcheux accidens auxquels les honnêtes gens sont sujets dans cette vie, paroissent bien plutot les raisonnemens d'un Européen, que d'un *Algonquin*, ou d'un *Huron*. On peut lire l'ouvrage même: on verra si des *Canadois*, tels que le Baron les représente lui même ailleurs, sont fort capables des raisonnemens sophistiques qu'il leur prête. On leur fournit contre le Christianisme des subtilitez étudiées, auxquelles on répond si foiblement, qu'il est aisé de voir qu'on souhaite que le Sauvage l'emporte sur le Chrétien. Si le Sauvage se contredit quelquefois, ce sont des contradictions afectées. Qui pouroit ne pas sentir le venin du raisonnement d'un *Algonquin*, pour rendre le Christianisme absurde, sous prétexte qu'il ne s'accorde pas avec notre raison? &c. D'ailleurs les Sauvages du Baron sont très foncez dans l'Antiquité, ils démontrent savamment *que les écrits des Siécles passez sont faux, changez, altérez ou supposez, que les Histoires de nos jours ont le même sort*, &c. Si le Baron dispute avec le Sauvage, celui ci gagne la victoire, ou du moins le Baron est plus batu que batant: mais il ne faudroit que

des

des raiſonnemens médiocres, pour les battre & l'un & l'autre. Lorsque le Sauvage donne un tour burleſque à nos miſtéres, le Baron répond à cet habile *Algonquin* par des exclamations, & par des paroles en l'air. Le Baron a même ſoin de nous avertir, avec beaucoup de ſincérité, *qu'il s'eſt trouvé très embarraſſé à répondre à leurs objections ;* à la vérité il ajoute *impertinentes.* Seroit-ce pour adoucir le chagrin qu'il a de ſe voir battre par un Sauvage? Il eſt bon d'apprendre au public que le Sauvage *Adario* eſt un Moine défroqué, & libertin, Auteur de quelques Ouvrages, dans lesquels on ne trouve qu'un groſſier burlesque, & beaucoup d'irreligion.

A dire librement ce que je penſe des Américains, je crois qu'ils ont le bon ſens naturel & le jugement comme nous : on ne peut ſans injuſtice refuſer ces facultez à des hommes faits comme les autres. Mais je crois en même tems que leurs idées & leurs préjugez les éloignent beaucoup de notre Religion. Diſons hardiment qu'on ne ſauroit les gagner qu'à force de tems & de raiſonnemens. J'avoüe que le Pére *Hennepin* nous les repréſente comme in-

incapables des raisonnemens communs à tous les hommes, & comme n'ayant pas même l'idée de la Divinité; mais je crois avec l'Auteur *Anglois* de l'*histoire de la Virginie* traduite & imprimée en 1708. que ce Pére est allé trop loin. Voici ce qui est certain. Les * peuples de la *Virginie* & de la *Nouvelle France* reconnoissent un bon Principe, qu'ils regardent comme un Dieu bienfaisant, mais indolent, indiférent sur les afaires des hommes, & qu'il est inutile de prier; & un mauvais Principe ennemi & persécuteur des hommes, qui est le Diable, qu'ils adorent, parcequ'il leur nuit. On sait que plusieurs autres Peuples idolatres, même des Peuples éclairez, ont aussi conservé cette idée de deux Principes; idée répandue dans tout l'Orient, & plus ancienne que *Manes*, qu'on fait généralement auteur de cette opinion. Il est bon de lire ce que dit cet Auteur *Anglois*, dans son *Histoire de la Virginie*, touchant l'autorité des Prêtres *Virginiens*, leur culte, leurs enchantemens, la discipline par laquelle ils font passer leurs jeunes hommes, sur quoi ils disent que c'est un reméde contre les mauvaises impressions de l'en-

* *Voy. l'Histoire de la* Virginie.

l'enfance & les préjugez qu'elle contracte, avant que la Raiſon puiſſe agir : on peut, dis je, voir en tout cela l'artifice de ces Prêtres, qui étant en même tems médecins, ainſi que cela ſe pratique chez la plupart des Peuples de l'*Amérique*, tiennent entre leurs mains la vie du corps, & la Religion, que les hommes regardent comme la vie de l'ame. Et ſi dans le Chriſtianiſme il y a des gens dont la conduite tend à prouver que l'ignorance & une croyance aveugle nourriſſent la Religion & la dévotion; de même les Prêtres Gentils travaillent à établir ces principes, du mieux qu'ils peuvent, dans l'eſprit des Peuples. Ils les chargent d'auſtéritez, ils leur impoſent le joug de certaines pratiques, ils leur inculquent des opinions qui vont à l'agrandiſſement de leur Hiérarchie & à la propagation des droits qu'ils veulent s'attribuer. De tout cela je conclus avec raiſon, ce me ſemble, que la converſion eſt une œuvre difficile, qu'il faut vaincre beaucoup d'obſtacles dans ceux qu'on prétend convertir. On a beau enſeigner aux gens des priéres & des catéchiſmes : la foi doit aller au cœur par un autre chemin que celui de la mémoire. Il

ne ſufit pas de ſavoir réciter comme un enfant les points fondamentaux de la Religion Chrétienne. * Le Miniſtre *Candidius* reconnoit de bonne foi que la converſion des idolatres eſt très malaiſée; en cela plus raiſonnable qu'un certain Pére *Bechameil*, qui dit, dans ſa relation de la *Guiane*, qu'il a inſtruit, baptiſé & fait un Chrétien en moins de 24. heures. † A peine peut on s'empêcher de rire, quand on lit dans cette même relation, que trois Indiens conducteurs de ce Pére le conſoloient beaucoup en demandant leur ſouper par le ſigne de la croix : comme s'il y avoit eu autre choſe de remerquable en cela qu'une imitation de ce qu'ils voyoient faire à ce bon Pére aux heures du repas, & qu'ils prenoient ſans doute pour une formalité de table.

Un autre défaut aſſez ordinaire aux Miſſionaires Catholiques, c'eſt de ne nous parler jamais des Schiſmatiques du Levant, que comme de gens ſi groſſiers, qu'on les prendroit preſque pour dépour-

vus

* Dans ſa Relation de *Formoſa*, inſerée dans *le Recueil de Voyages qui ont ſervi à la Compagnie &c.*

†p. 209. & 210. de ſa Relat: *Ed.* : *d'Holl* : 1716.

vus d'eſprit & de jugement. La relation du Pére *Zampi* Théatin, que *Chardin* a inſérée dans ſes Voyages, fournit un exemple de ce défaut. A cela près cette relation contient des particularitez curieuſes concernant les mœurs & la Religion des *Mingreliens* & des *Géorgiens*. Il ſeroit pourtant à ſouhaiter, que le Moine Italien fût moins crédule ſur l'article des Reliques. Je remarquerai en paſſant que ces Peuples communient ſous les deux Eſpéces, & ne ſont pas du ſentiment des Catholiques ſur la conſécration du pain & du vin par le Prêtre. Il ſemble même qu'ils ignorent la Transſubſtantiation, & c'eſt ce qu'on pourroit inférer de la réponſe d'un *Papas* au Théatin. Je ne ſaurois m'empêcher d'ajouter ici, à propos de la Religion, que certaines abſurditez & certains défauts conſidérables que les Voyageurs blâment avec raiſon dans les Religions diférentes du Chriſtianiſme, ſe trouvent à peu près les mêmes en pluſieurs pratiques Chrétiennes. Si de ces défauts les Habitans des autres parties du monde vouloient conclure que nous ſommes & groſſiers & vicieux, ſeroient ils moins injuſtes à notre égard que nous le ſommes au leur?

Qu'on ne s'imagine pas que nous parlons au hazard : voici des exemples.

I. La maxime d'un grand nombre d'Ecclésiastiques Chrétiens est de ne se point croire obligez de garder la foi aux Hétérodoxes, ou gens d'une autre Communion. S'ils ne prêchent pas ouvertement la maxime, du moins agissent ils comme la croyant légitime. Les *Imans* & plusieurs autres Docteurs *Mahométans* enseignent la même chose, & là dessus on peut voir *Chardin* au tome 6. de ses Voyages. Sur cela on crie au Turc & à l'Infidelle, sans penser que notre maniére d'agir avec ceux d'une autre croyance n'est que trop conforme à une maxime, qui doit son origine aux mêmes passions qui se trouvent dans tous les hommes.

II. Le *Cheik* de la *Méque* a beaucoup de conformité avec le Pape des *Chrétiens*; il est, comme celui-ci, le Chef de la Religion. Les *Turcs* vont en pélerinage à la *Méque* comme les *Chrêtiens* vont à *Rome*. Les Princes *Mahométans* augmentent, par le moyen d'une libéralité qu'on pouroit apeller dévote, les trésors du *Cheik*, comme les Princes *Chrétiens* ceux du *Pape:* & le Grand-

Grand-Pontife *Mahométan* gratifie ces Souverains de piéces de tapis ſaints & benis, de même que le *Pape* diſtribue de Agnus, des Reliques, &c. aux Princes Chrétiens. Il n'y a point de Chrétien Catholique qui ne condamne ces pratiques, ſans ſonger peut-être, qu'il fait des pratiques de ſon Egliſe un abus pareil à celui des Muſulmans.

III. Un Voyageur attentif pourra remarquer auſſi que les Chrétiens prononcent leur condamnation, lorſqu'ils déteſtent la barbarie des *Mahométans* envers les *Chrétiens* qui ſont ſous leur domination: que n'avons nous pas fait contre les *Américains* idolatres? Oſerions nous dire que les *Mahométans* ont exercé plus de barbaries contre les *Chrétiens Aſiatiques?* Comme les *Mahométans*, nous avons violé les principes de l'humanité, pour nous emparer des pays & des richeſſes des *Indiens*, ſans autre droit que la force. Il eſt vrai qu'on a voulu nous perſuader que le *Pape* a pu donner le *Nouveau-Monde* aux *Eſpagnols*; mais quelle que ſoit l'autorité du Vicaire de J. C. avoit il plus de droit ſur le *Nouveau-Monde*, que le *Cheik de la Méque* en auroit aujourd'hui ſur *l'Europe*, s'il s'aviſoit

ſoit de la partager aux *Mahométans?* Abandonnons une maxime ſi injuſte aux aveugles Supots de la Cour de Rome.

IV. Il n'y a point de Voyageur qui ne ſe plaigne des maniéres intéreſſées des Prêtres & des Religieux *Mahométans* & Idolatres. Si ce que les Voyageurs raportent eſt vrai, que des Miſſionaires célébres y négocient ſous prétexte de faire des converſions, & que pour cacher leur négoce ils ſe déguiſent en *Faquirs* ou Moines *Mahométans* & en *Bramines* & *Bonzes*, ceux-ci n'ont ils pas droit de recriminer? On aſſure que les *Indiens* leur reprochent qu'ils ne ſuivent pas les principes & la conduite de *Jéſus Chriſt*, ni les maximes de l'Evangile qu'ils retorquent contre les Miſſionaires en cette occaſion.

V. On jugera des lumiéres des *Eſpagnols* du *Pérou*, par la circonſtance ſuivante que raconte le Pére *Feuillée*. Les *Eſpagnols* de ce Pays là furent longtems ſi peu experts dans la navigation des *Mers du Sud*, qu'ils mettoient ſix mois a faire le voyage de *Callao* dans le *Pérou* à la *Conception* dans le *Chili*. Un Capitaine de vaiſſeau fut accuſé de magie pour s'être aviſé de faire ce voyage en trois mois. On fit bien plus, on le cita à l'In-

quiſition, & il fallut, pour ſe juſtifier, que le Capitaine fit un ſecond voyage avec un équipage non ſuſpect, & en compagnie d'un autre navire dont la foi n'étoit pas ſuſpecte non plus au ſaint Tribunal. Belle conſéquence à tirer en faveur de cette formidable Inquiſition, qui prétend convertir les Gentils & les Hérétiques !

Après ce qui regarde la Religion, il n'y a rien où un Voyageur doive plus travailler à éviter les préjugez, & à ne pas ſe laiſſer éblouir, qu'en ce qui concerne la politique. Ici on ne doit ni condamner ni admirer trop légérement ; tous les Etats ont leurs maximes, & ces maximes dérivent ſouvent du génie des Habitans. Il ſemble que les hommes naiſſent ſi méchans dans les Pays Orientaux & Méridionaux, qu'ils ne ſeroient preſque bons à rien, ſi comme l'on dit, on ne leur commandoit, à baguette. La molleſſe, le défaut de courage, & la pareſſe les conduiſent à mille vices, autant, peut-être, que l'ignorance & les opinions abſurdes que les Docteurs Mahométans & Gentils introduiſent parmi les Peuples. On doit dire d'eux & du Gouvernement ſous lequel ils vivent, que le *mal particulier fait le mal public, comme le mal*

public fait ensuite à son tour le particulier: & c'est par ce moyen que le Despotisme qui a regné autrefois en *Perse* & par tout *l'Orient*, n'a pas diminué aujourd'hui. Les Voyageurs nous fournissent d'afreux exemples de la tirannie des Princes Orientaux; mais malgré cela la soumission des Peuples y est aussi remarquable que la domination des Princes y est cruelle. Il n'y a pas de comparaison à faire entre l'état des Européens & celui des Asiatiques: cependant il est difficile de comprendre comment les peuples d'*Asie* ne se soulévent que rarement contre des Tirans, dont les exactions sont des plus insuportables, suivant les relations de *Chardin*, de *Tavernier*, de *Bernier*, &c. Cette tirannie & la crainte continuelle des vexations allument, pour ainsi dire, les passions, & entretiennent la mauvaise foi à laquelle ces peuples d'Orient paroissent enclins. C'est pourquoi l'on remarque que le défaut de sincérité & de bonne foi est ordinairement très grand dans les Pays gouvernez trop absolument, ou exposez à la merci de Souverains despotiques, & de ces Tirans subalternes qui enlévent tout & ne laissent aucune propriété; tels que sont les

Khans

Khans & les Gouverneurs de Provinces en *Perse*, & les *Omrahs* au *Mogol*. La violence & la ruse y sont presque toujours aux prises l'une avec l'autre, les friponneries & les faussetez, seuls secours contre l'oppression & contre l'usurpation des biens, y sont ordinaires. Les Grands oppriment le peuple à force ouverte, le peuple se revange par la fourberie. De là j'ose conclure qu'il s'en faut beaucoup que les revenus d'un Etat, où le peuple est exposé aux vexations, ne soyent aussi grands & aussi solidement établis, que ceux d'un petit Etat qui est gouverné par la douceur. De tous ces desordres il résulte un corps monstrueux de politique, où la tête est toujours à charge aux membres, où les membres n'ont aucune liaison naturelle & proportionnée de l'un avec l'autre. Chez les Turcs ce corps ne s'entretient que par les caprices & la cruauté. Comme ils ne connoissent point de noblesse, que les dignitez & les honneurs ne se donnent point à la naissance, & que celui qui les a ne les garde qu'autant qu'il plait au Souverain, qui les retire ensuite pour les distribuer à qui il lui plait: on ne voit chez eux aucune véritable émula-

tion. Le Grand-Seigneur, qui aſſiſte preſque toujours au Divan ſans ſe laiſſer voir, & derriére une tapiſſerie, ôte la liberté des délibérations; & cette contrainte jointe à l'eſpérance de s'avancer tout à coup, eſt cauſe que l'on eſt toujours diſpoſé à ſe trahir les uns les autres. En ce pays là c'eſt une maxime de Religion, que l'on doit obéir aveuglément à ſon Prince, le ſervir dans tous ſes caprices, & lui ſacrifier tout: ainſi le *Baſſa* doit même ſe défier de ſes plus intimes Amis, comme d'autant d'eſpions du *Sultan*. La *Perſe*, où le corps politique n'eſt pas mieux formé, eſt auſſi un théâtre toujours terrible, à cauſe des paſſions violentes de ceux que le Roi éléve aux honneurs. On ne connoit aucun Etat en *Europe*, où la vangeance ſoit ménagée de plus loin & avec plus d'artifice & de prudence; ſans même en excepter *l'Italie*, à laquelle on attribue tout ce que cette paſſion a de plus adroit & de plus ſubtil. Au *Japon* * le corps politique ne ſe ſoutient que par l'oppreſſion des forces d'une Nobleſſe, qui paroit trop puiſſante à un Prince auſſi abſolu que le Monarque de ces Iles: toute une

* *Ambaſſades des Hollandois par Niewhof.*

une famille, quelque grande qu'elle puisse être & quelque innocente qu'elle soit, y est punie de mort pour le crime d'un seul homme. Les plus grands Seigneurs y sont obligez de résider six mois auprès de leur Empereur, & de lui faire des présens quand ils arrivent & quand ils s'en vont. Et comme la vanité de ces Gentilshommes est aussi grande que leur ambition & leur orgueil, ils se surpassent les uns les autres en cette occasion, soit par le faste ou par la magnificence, jusqu'à dissiper une bonne partie de leurs revenus. Voila les moyens dont l'Empereur *du Japon* se sert, pour afoiblir & pour énerver cette Noblesse qui lui fait ombrage.

De ce que j'ai dit sur la politique je crois pouvoir conclure, I. qu'un gouvernement doux & réglé contribue tout au moins à modérer les desordres des passions. II. Que les gens lâches, oisifs, luxurieux & sans cœur, tels que la plus grande partie des *Orientaux*, sont beaucoup plus exposez à la tirannie des Grands, que les Peuples actifs & courageux. III. Qu'il y a apparence que le même tempérament qui porte aux vices des *Orientaux*, les rend aussi propres à la servitude.

de. IV. Que si des Peuples vertueux & courageux, tels qu'on nous représente les *Japonois*, souffrent patiemment la servitude, jusques là même qu'ils se livrent à la mort avec une espéce de fureur ; c'est encore une suite d'un tempérament qui les porte à l'orgueil & à l'opiniâtreté. Si la vertu doit consister dans la pratique juste & nécessaire d'un bien convenable à Dieu, à soi-même, & à toute la Société ; ce seroit en avoir une étrange idée que de la chercher chez * un homme qui se fait mourir soi-même, pour n'avoir pas su retenir un vent, ou chez des Sujets qui se fendent le ventre pour suivre leur Prince à l'autre monde. Nous ne trouverons donc ni gloire, ni vertu dans ces deux actions. Ainsi tous les Voyageurs sont blâmables en ce qu'ils disent que cette Nation aime extrêmement l'une & l'autre, & il ne paroît que trop que ces Voyageurs les connoissent peu, à en juger par ce qu'ils nous disent de la vertu des *Orientaux*. Il nous paroit aussi qu'ils passent rarement l'écorce, lorsqu'ils décrivent les mœurs des Peuples éloignez. Ils disent, par exemple, que

* Voyez la Relation de *Caron*, dans ce Recueil.

que les *Japonois* ſont fort défians & fort attachez aux opinions qu'ils ont une fois conçues ; d'où je conclus contre ces mêmes Voyageurs, que ces Peuples ne ſont ni véritablement juſtes ni véritablement intrépides ; parceque la défiance nait du défaut de courage, & l'obſtination d'une vanité qui dégénére ſans peine en férocité. Un homme éclairé pourra aiſément conclure de la même ſorte en examinant les mœurs, & remarquer que les Voyageurs aiment quelquefois à donner aux Peuples qu'ils ont fréquentez certaines vertus imaginaires, qui ſont l'effet de la conſtitution du climat. C'eſt ainſi qu'on aſſure que les *Orientaux* ſont bien plus ſobres que les *Européens*, enſuite de quoi l'on ſe récrie en faveur de cette ſobriété. Peut-être vaudroit il mieux dire avec *Chardin*, que la bonté du climat, & l'humeur ſédentaire de ces Peuples, laquelle empêche la diſſipation des eſprits, ſont les véritables cauſes de cette ſobriété, de même que le tabac & l'opium qui contribuent à amortir l'apétit.

A l'égard des mœurs & des coutumes des Nations plus reculées, & que nos idées nous font apeller ſauvages,

les Voyageurs nous en content des choses si étonnantes, & si bizarres, quelquefois même si contraires à la plus grossiére nature, qu'il faut suspendre son jugement, & demander si *cela est vrai*, avant que de chercher l'origine & la raison de ces monstrueuses irrégularitez. On nous dit que les femmes de l'Isle *Formosa* sont obligées de se faire avorter, jusqu'à ce qu'elles ayent atteint l'âge de 36. ou 37. ans. Cela est si contraire à la nature & à l'humanité, qu'aucun Voyageur n'a pu en rendre raison. Mais avant que de la rendre, demandons si la chose est véritable, & supposé qu'elle le soit, demandons encore si c'est une pratique générale. Ne se pourroit il pas qu'un point de Religion assujettît à cette cruelle loi un certain nombre de femmes? D'où les Voyageurs ont conclu à leur ordinaire du particulier au général. On peut faire le même jugement d'une infinité d'autres récits qui ont un caractére d'erreur, ou de fausseté, faute d'avoir bien examiné les circonstances des choses. D'un autre côté les Peuples font souvent scrupule d'enseigner certaines choses aux Etrangers, par un faux principe de Reli-
gion

gion qui eſt aſſez général chez les Nations infidelles, & qui a même paſſé chez les Chrétiens, ſous une fauſſe aparence de reſpect & de dévotion. C'eſt ainſi qu'il ne faut pas ſe fier beaucoup aux relations de cette partie de l'*Arabie* où *la Méque* eſt ſituée : les Chrétiens n'oſent approcher de cette Ville, qui eſt le centre de la ſuperſtition Muſulmane, & en laquelle le faux Prophéte *Mahomet* eſt né ; deſorte qu'en cette occaſion on ne parle guére que ſur des oui-dire, & ſur les récits des *Arabes* & des Pélerins *Mahométans* qui impoſent peut-être aux Chrétiens : car ils ſont dificulté de révéler les miſtéres de ce fameux pélerinage à des gens qu'ils eſtiment infidelles.

Il me ſemble encore qu'un Voyageur ne doit pas traiter ſi généralement de barbares, les modes & les coutumes des Peuples qui différent des *Européens*. On doit être perſuadé qu'il y a très ſouvent en tout ce qui s'appelle *modes* & *coutumes*, une abſurdité imperceptible aux yeux des gens, & qui ne les ſauroit fraper tant qu'ils les pratiquent actuellement. La ridiculité que l'on trouve aux vieilles modes & aux anciennes maniéres, prouve peut-

être ce que j'avance. Du reſte je ne ſai ſi avec toutes leurs lumiéres nos Peuples *Européens* pourroient s'empêcher de tomber en certains cas dans le caracté-re des *Chinois*, qu'on n'a pu réduire qu'avec peine à porter les cheveux courts, comme les *Tartares* leurs vain-queurs: ou dans le caractére des *Ton-quinois*, qui regardent comme une choſe honteuſe d'avoir les dents blanches. Il n'y a donc de véritablement barbares, que les coutumes qui péchent contre la nature & contre la bienſéance: mais pour toutes les autres il ne faut pas en juger ſi ſévérement: parcequ'elles ſont arbi-traires, quoi qu'en puiſſent dire les Vo-yageurs Européens. Elles peuvent mê-me varier ſelon les ſiécles & les Pays; être deshonnêtes & même infames en un tems & en certains lieux, pendant qu'elles ſeront bonnes & louables en un autre tems & en d'autres lieux. C'eſt ainſi que *Néron* étoit mépriſé au-trefois, parcequ'il danſoit, & qu'apa-remment il ne le ſeroit pas aujourd'hui. De même la Danſe eſt indécente en *O-rient*, & c'eſt en ces Pays là l'exercice des femmes publiques & des *Chatirs* ou Valets de pied des Rois & des grands

Seigneurs : deſorte qu'il n'y a rien à redire au jugement d'un *Perſan*, qui voyant danſer le Roi Louis XIV. à un ballet, s'écria *que c'étoit un excellent Chatir.*

Pour ce qui regarde certaines modes & coutumes qu'on peut apeller fixes, il y a apparence que le climat en eſt la cauſe. De là il réſulte encore que les mœurs des Peuples changent moins qu'on ne ſe l'imagine, par les diverſes révolutions. Par exemple, les Habitans modernes de la *Tartarie Crimée*, (autrefois *Cherſoneſe Taurique*,) de la *Colchide* ou *Mengrelie*, & autres peuples qui habitent autour de la *Mer Noire*, des *Palus Méotides*, &c. ſont aſſez ſemblables aux anciens. Ce qu'on apelloit autrefois *Punica fides*, & *Græca fides* ſe peut appliquer aux perfidies des *Grecs* & des *Africains Mores* d'aujourd'hui. D'autre côté les *Anglois* nez en *Irlande* dégénérent avec le tems en *Irlandois*, & les autres Peuples dégénérent de même façon. Le climat ne contribueroit il pas aux mœurs, autant pour le moins que l'imitation? &c. On doit lire *Chardin* ſur les mœurs, les maniéres, & la nouriture des Orientaux. Ces endroits ſont curieux.

curieux & utiles: il y rend fort bien raiſon des néceſſitez auxquelles les Nations ſont aſſujetties, à cauſe de l'air des Pays où elles vivent, & il ajoute fort ſagement ; „ Que ſi les mœurs ſuivent „ le tempérament du corps, le tempé„rament du corps ſuit la qualité du „ climat: deſorte que les coutumes des „ Peuples ſont l'effet de quelques cau„ſes, ou de quelques néceſſitez naturel„les, & les Voyageurs ne les découvrent qu'après une exacte recherche. „ Ces mêmes mœurs, *ajoute-t-il*, ti„rent auſſi en partie leur origine des „ dogmes de leur foi. “ Et cela ſe prouve par les diverſes habitudes & coutumes, que l'on contracte dans toutes les Religions par des dogmes bien ou mal entendus. Cependant, ſi la Religion & le tems aportent du changement dans les principales habitudes & dans les inclinations, il eſt pourtant vrai que la qualité du climat où les hommes vivent empêche qu'ils ne deviennent méconnoiſſables d'un ſiécle à l'autre. C'eſt ce que d'habiles Voyageurs ont déja remarqué, & que d'autres pourront remarquer encore à l'imitation de *Chardin*, *Thevenot*, *Olearius*, &c. C'eſt ainſi que malgré

malgré les révolutions des Etats & de la Religion, les coutumes des *Orientaux* modernes tiennent toujours de celles de leurs Ancêtres. On reconnoit dans les *Bataves* du tems des Romains la grossiéreté qu'on reproche aux *Hollandois* : on trouve dans les *Bataves* & dans les *Bretons* des anciens tems, cet amour de la liberté que l'on voit dans les *Anglois* & dans les *Hollandois* d'aujourd'hui. L'intrépidité des mêmes *Anglois*, ce feu qui les rend si vifs, si inquiets, & si remuans, n'est pas nouveau pour ceux qui ont lu l'Histoire. Enfin les *François* d'aujourd'hui, fort semblables aux Gaulois dont parle *César*, ont conservé ce feu si redoutable à ceux qui ne l'ont jamais éprouvé, mais qui d'ordinaire se ralentit, se perd & s'évapore fort vite: *primo impetu plus quam homines*. En un mot il est absolument nécessaire qu'un habile Voyageur examine les coutumes des Nations; en quoi elles contribuent aux mœurs, en quoi le climat & la Religion les rendent fixes & constantes, &c. en quoi elles dépendent de l'éducation & de l'opinion; deux principes qui sont la source de l'honneur & de la vertu de beaucoup de gens.

La

La recherche de l'origine des coutumes est aussi d'un grand secours à l'histoire. Pour le prouver, j'alléguerai ce que dit *Chardin* au Tome 9. de ses voyages, touchant la maniére de servir les viandes aux conviez en Orient: maniére si semblable à celle des Moines d'Occident, qu'il infére de là que la régle de ceux-ci dans le manger &c. en a pris son origine. On peut voir dans cet Auteur la comparaison de ces maniéres, dont la ressemblance ne surprendra pas ceux qui savent que les Moines sont venus d'Orient. J'ai fait plus d'une fois cette réflexion à l'égard des Moines, que la bonne constitution de leur corps ne vient pas de cette oisiveté qu'on leur attribue souvent avec beaucoup d'injustice, puisqu'il y en a de très laborieux. Elle vient bien plus vraisemblablement de l'uniformité de vie que prescrit la régle: & il y a apparence que les Orientaux, si réglez dans leur maniére de vivre, seroient beaucoup plus robustes & vivroient bien plus longtems que nous autres *Européens*, qui aimons la diversité & l'abondance, si d'un autre côté la luxure n'abrégeoit leurs jours. L'étendue que la Loi de Mahomet laisse à la

luxure

luxure des Orientaux par la pluralité des femmes, &c. eſt ſans doute un effet de la politique du Légiſlateur, dont les vues étoient d'étendre ſa Loi par tous les moyens imaginables, & ſur tout par la propagation ou plutôt par la volupté & par les armes.

Pour revenir à l'origine des coutumes, je ſuis perſuadé qu'un habile homme découvriroit par cette recherche des choſes très utiles ſur l'origine des Peuples. Mais il faut du jugement en cette occaſion. Car comme les hommes ſont faits d'une même maniére, & que leurs eſprits ſont tous capables des mêmes penſées; on ne doit point trouver étrange que des peuples éloignez ſe rencontrent dans les idées, dans les coutumes & dans les inventions. Par exemple on ſe ſert de raquetes en *Canada*, pour paſſer les neiges, & l'on ſe ſert de pareilles raquettes pour paſſer les neiges des Monts * *Caucaſe:* oſeroit on en conclure que ces Peuples ſe ſoyent communiqué cette invention? L'uſage d'enivrer ſes hôtes & de s'enivrer avec eux, eſt très commun en Orient, chez les *Perſans*, chez les *Géorgiens*, les *Mogols*, &c. Ils ne cédent de ce côté là ni aux *Alle-*

* *Chardin & autres.*

Allemans, ni aux *Moscovites*, & peut-être que cette coutume a passé des uns aux autres: peut-être aussi l'ont ils tirée de leur propre fond. * On a à *Cochin*, & dans le Royaume de *Lowando* en *Afrique*, la coutume bizare d'apeller à la succession les fils de la sœur & non les enfans du Roi, à cause de l'incertitude où l'on doit être, disent ils, touchant celui qui est le véritable pére; mais, ajoutent ils, on ne peut pas douter que les enfans des sœurs du Roi ne soyent du sang Royal. Les *Virginiens* de même excluoient de la Couronne les enfans de Rois, & la transportoient au frére maternel, ou, à son défaut, aux enfans de la sœur ainée, &c. C'est-là l'effet de la jalousie de ces Peuples: mais des coutumes qui ont pour principe une passion si violente ne prouvent rien, non plus que l'usage d'immoler ses ennemis, usage si commun chez diférens Peuples. Deux passions, telles que la jalousie & une extrême superstition, peuvent, à ce qu'il me semble, fournir les mêmes idées aux hommes, quelque

* *Voyez les Voyages de* van der Haghe *& de* van den Broek *dans le* Recueil de Voyages *&c.* *&* l'histoire de la Virginie.

quelque éloignez qu'ils soyent les uns des autres. Je crois encore qu'à la faveur de cette superstition, les Prêtres se sont attribué le droit de servir de médecins parmi des Peuples éloignez les uns des autres. Tels sont les *Lamas* chez les *Tartares*, les *Bramines* & les *Bonzes* aux *Indes*, à la *Chine* & au *Japon*, les. : . au *Canada* & en *Virginie*, les *Piaias* ou *Boyers* au *Bresil* &c. : étant naturel de croire que ceux qui ont commerce avec Dieu, comme ils le croyent de leurs Prêtres, doivent avoir la faculté de guérir les maladies.

Peut-être qu'une même configuration de visage, de taille, &c. telle qu'on prétend la remarquer en diférens peuples, prouveroit mieux cette origine dont je parle ici. Quelques Voyageurs observent cela à l'égard d'une bonne partie des *Asiatiques*, c'est à dire de ceux qui s'étendent à l'Orient & au Septentrion de la *Mer Caspienne*, & même jusqu'au Midi & jusqu'au Sud-Ouest de *la Chine*. On observe encore la même chose à l'égard des Peuples Septentrionaux qui habitent au *Nord-Est* & au *Nord-Ouest* du Pole, & là-dessus on peut lire *la Peirere* dans sa *Relation de Groenland*, *Martin*

Martin Frobisher, *Linschooten* & quelques autres. L'usage du *Calumet*, dont le refus ou l'acceptation signifient la guerre ou la paix chez les peuples de l'*Amérique Septentrionale*, semble prouver aussi qu'ils viennent d'une même tige. Peut-être que les *Galibis*, qui habitent aux environs de l'*Orenoque* & de *Caiane*, ont pris de ceux-là l'usage d'aller chanter & danser chez leurs voisins, & de faire la guerre ou la paix, selon qu'on reçoit ou refuse les danses & les chansons : car le Calumet des *Amériquains* Septentrionaux est toujours accompagné de chants & de danses.

Après les coutumes & les mœurs, il n'y a rien qui suive plus naturellement que le régime & la santé. C'est ici que la nature, plus éclairée que les hommes, ou plutot la Providence, leur fournit toujours des expédiens pour se soutenir ; & ces expédiens deviennent avec le tems si respectables, s'il est permis de le dire, que l'on en fait quelquefois un point de Religion. C'est ainsi, peut-être, que les *Indiens Mahométans* & les Idolâtres Orientaux ont fait du bain fréquent une pratique essentielle dans leurs dévotions ; parceque le

le bain fréquent est d'un usage très salutaire pour ceux qui sont incommodez du flux de ventre, mal assez ordinaire dans les *Indes*. Ces usages dans le régime étant exactement observez, il est sûr * qu'on en jugera beaucoup moins témérairement de la nourriture, des habits & du logement de divers Peuples du monde, comme aussi de leurs coutumes, de leur industrie, &c.

Je finis mes réflexions sur ce qui concerne l'histoire des hommes, par quelques nouvelles remarques sur le négoce. J'ai prouvé que c'est un point qui ne doit pas être méprisé de ceux qui voyagent pour s'instruire, & pour instruire les autres. Le négoce est beaucoup plus respecté en *Asie* qu'en *Europe*. Le † Roi de *Perse* est marchand lui-même; il vend & envoye vendre aux autres Pays ses soyes, ses tapis, &c. La méthode de plusieurs autres Princes *Asiatiques* n'est guéres diférente de celle-là; & le *Czar*, Monarque voisin de la *Perse* est le premier négociant de son Empire, s'il en faut croire les Relations. Au raport de
„ *Chardin*, les Négocians sont en Orient
„ des gens sacrez à qui on ne touche

* *Voi. Chardin.* † *Tavernier, Chardin &c.*

„ jamais, pas même durant la guerre: „ eux & leurs effets paſſent libres au „ milieu des armées. C'eſt à leur égard „ ſur tout que la ſureté des chemins eſt „ ſi grande en toute l'*Aſie*, & particu- „ liérement en *Perſe*, &c. Il eſt certain que le commerce change de route, lorsqu'il n'eſt pas reſpecté. Les impôts & les vexations des *Eſpagnols* en *Flandres* ont fait paſſer les manufactures en *Angleterre* & en *Hollande*, il y a cent cinquante ans. Il en fut de même de pluſieurs manufactures fort conſidérables qui ſortirent de *France* ſous le regne de Louis XIV. par la fuite & la proſcription des Proteſtans, par les guerres continuelles de ce Monarque avec ſes voiſins, & par les changemens faits à diverſes repriſes dans les tarifs & dans les Monoyes; changemens qui avec le tems détruiſirent la confiance, & donnérent en pluſieurs occaſions un nouveau cours au commerce. Il faut regarder auſſi comme une cauſe de la décadence du commerce des *Eſpagnols*, cette multitude infinie de Moines & de Prêtres, qui, ſous prétexte de Religion & de converſions, attirent à eux dans les *Indes* & ailleurs tout ce que le commerce produit de meilleur.

L'or-

L'orgueil & la fainéantise y ont aussi contribué : c'est à ces deux causes qu'il faut attribuer la décadence de leur Marine, (qui est la principale force du commerce,) en *Europe* & aux *Indes Occidentales*, où, selon *Dampier*, ils dédaignent absolument d'être Matelots. Ce principe d'orgueil a fait aussi tomber le commerce des *Portugais* aux *Indes Orientales*, où ils n'ont que *Goa* de considérable. Au contraire la vigilance des *Hollandois* a rendu la prévention des *Orientaux* tout à fait grande en leur faveur, * „ Ils les croyent les Rois de l'*Europe*, raisonnant „ sur le pied de leur commerce, qu'ils „ voyent toujours fleurir, tandis que celui des autres Nations ne fait que „ ramper ". Les *Hollandois* des *Indes* ont soin de baisser beaucoup leurs marchandises, quand ils voyent quelque *Européen* faire le même trafic C'est à quoi ils ont travaillé presque aussitot qu'ils se sont vus un peu affermis. Ils en ont usé ainsi pour ruiner les *Portugais* en divers endroits, comme du côté de *Macao*, où ils donnoient les marchandises à 30. pour cent meilleur marché, & achetoient trente pour cent plus cher.

* *Chardin.*

Cette perte s'est récompensée sur d'autres marchandises dont ils ont seuls le débit, & sur lesquelles ils font d'immenses profits, comme sur les épiceries, qu'ils tiennent à beaucoup plus haut prix aux *Indes*, qu'en *Europe*, pour en empêcher le trafic à d'autres qu'à leur Compagnie. La sagesse de la *Compagnie Angloise* de *Turquie* est aussi un modelle à suivre. Elle se gouverne à la pluralité des voix, sans avoir des Directeurs en chef. Elle empêche l'envoi des Marchandises, qu'elle ne juge pas propres pour le *Levant*. Elle éléve en *Turquie* divers jeunes gens, qui aprennent le commerce sur le lieu; & pour prévenir les disputes que cause l'envie du gain entre les gens de même négoce, ce qui souvent les achemine à leur ruine, ou du moins faisant hausser & baisser les marchandises mal à propos leur cause de grandes pertes; pour prévenir donc ces desordres, on envoye les Marchandises d'*Angleterre* au *Levant*, avec le tarif du prix qu'il faut les vendre & de celui auquel on doit les acheter, &c. Il s'en faut bien que le commerce des *François* au *Levant* ne soit aussi bon que celui-là. La desunion & le peu de fond avec lequel ils hazardent un gros commerce

merce en ſont la cauſe, de même que la trop grande envie de gagner beaucoup en peu de tems; ce qui aſſez ſouvent a fait tort à nos *François*. On peut voir à cette occaſion, dans *Chardin* & *Tavernier*, l'hiſtoire des *Timmins*, ou piéces de cinq ſous. La négociation des cinq Députez *François* en *Perſe* & la conduite d'un certain de *Seſy*, qu'on peut lire dans les mêmes Voyageurs, ſont auſſi des exemples d'une mauvaiſe conduite. Je n'oſerois m'étendre plus amplement ſur ce qui regarde le commerce, & je me contenterai de dire qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'un homme éclairé & habile négociant donnat ſes réflexions ſur un ſujet ſi important, qui fait la meilleure partie du bonheur & de la proſpérité des Etats. J. F. B.

RELATIONS
DE
L'ISLANDE,
ET DU
GROENLAND,

Par la PEYRERE,
Auteur des Præadamites.



A SON ALTESSE SE'RE'NISSIME MONSEIGNEUR LE PRINCE.

ONSEIGNEUR,

Si Votre Alteſſe Séréniſſime me fait l'honneur de m'accorder la grace, que je lui demanderai quelque jour, d'écrire les merveilles de ſa Vie, je ferai ſon Panégirique en faiſant ſon Hiſtoire: & la narration toute nue des éclatantes actions qu'elle a faites, éface-

ra tout ce que l'Antiquité a dit & écrit des plus Grands hommes des ſiécles paſſez. En attendant, MONSEIGNEUR, que j'aye l'eſprit rempli du Génie qui m'inſpire une ſi haute penſée, Je vous ſuplie très humblement de trouver bon que je diſe en ce lieu, que vos inclinations ne ſont pas toutes pour la guerre: que vous en avez d'auſſi fortes pour les belles lettres: & que l'ardeur incomparable de votre eſprit vous porte auſſi avant dans les ſciences, que celle de votre cœur vous engage dans les combats.

Trouvez bon auſſi, MONSEIGNEUR, qu'en vous donnant le divertiſſement d'une Relation, que j'ai autrefois écrite à M. de la Mothe le Vayer, illuſtre par ſon rare ſavoir, & par le glorieux emploi que ſa vertu lui a aquis auprès d'un ſi grand Prince, qu'eſt le FRERE UNIQUE DE NOTRE GRAND ROI; j'en-

j'entretienne V. A. S. de quelques reflexions que j'ai faites sur ce que les anciens Géographes n'ont presque rien connu du globe de la terre, ou qu'ils n'en ont connu que de fort petites parties. Ils ont cru que toute l'étendue de ce globe, qui est entre les deux Tropiques, & qu'ils ont apellée Zone Torride, étoit inhabitée & inhabitable. Ils n'ont su du levant que ce qui est au deça du Gange, & presque rien au delà, que par présomption & par oui-dire. Ils ont fixé leur couchant aux Iles fortunées, qui sont aparemment nos Canaries. Ils se sont imaginé que la mer Hiperborée, & que l'Islande, dont je fais ici la relation, étoient les derniers termes de ce que l'on pouvoit découvrir du Septentrion. Et ne sachant que dire de la Terre Australe, ils l'ont tellement ignorée, qu'ils se sont figuré que c'étoit la demeure des

Morts, & la fable de leurs Enfers.

Illam, *dit le Poëte*,

Sub pedibus Stix atra videt, Manesque profundi.

Je ne parlerai pas de quelques Péres de l'Eglise, qui ont eu de si grandes lumiéres pour les choses du Ciel, & si peu de connoissance de celles de la Terre, qu'ils ne se sont pu persuader qu'il y eût des Antipodes, & n'ont su comprendre par quelles raisons ils étoient eux mêmes Antipodes à ceux qui étoient les leurs.

J'avoue, MONSEIGNEUR, que notre siécle est beaucoup plus éclairé que n'ont été les précédens. J'avoue que depuis deux cens ans il y a eu des Mariniers, & plus hardis, & plus savans sans comparaison, que n'étoit l'ancien Typhis des Argonautes. Et j'avoue que l'on a pénétré le monde dans toutes ses parties, beau-

coup

coup au delà de ce que les plus célébres Géographes de l'Antiquité nous en ont apris. Cela n'empêche pas, MONSEIGNEUR, que nous ne soyons toujours dans une profonde ignorance de ce qui se peut encore découvrir, & qui nous est inconnu de la Terre universelle. Je craindrois de passer pour extravagant, si j'avançois déterminément, que nous n'en connoissons que la moitié. Mais je dirai sans hésiter, que nous n'en connoissons pas les deux tiers; & que ce qui reste à découvrir, va sans contredit au delà du tiers.

Il me sera aisé de le démontrer, quand je dirai que nous ne connoissons presque rien de ce qui est au delà des deux cercles polaires. Que le cercle arctique passe à l'extrémité de l'Islande Septentrionale; & que nous n'avons qu'éfleuré les bords du Groenland, au delà de la mer glacée, qui sépare cette

Ile de ce continent. Ceci eſt conſidérable, MONSEIGNEUR, *que le cap Faruel, qui eſt du Groenland, & au Nord-Oueſt de l'Ecoſſe, eſt entre le 60. & 61. degré d'élévation: & que de ce cap au pole, il y a près de trente degrez de latitude, qui nous ſont inconnus. Il eſt vrai que toute la côte du Groenland, ſoit au levant, ſoit au couchant du cap Faruel, & dont on ne ſauroit déterminer la longitude, n'eſt pas ſi méridionale que ce cap. Mais je ſuplie très humblement V. A. S. de ſe repréſenter qu'il y a une terre au Nort du Japon, que nos Géographes apellent* la terre de Jeſſo, *tout à fait inconnue à nos Matelots; quoiqu'elle ſoit d'une grandeur ſi prodigieuſe, qu'elle a quarante ſix degrez de latitude, ſur vingt deux degrez de longitude.*

Si nous paſſons du Nort au Sud, il

il se trouvera, MONSEIGNEUR, que ce qui est inconnu de la terre Australe, est de plus grande conséquence que ce que nous ignorons de la Septentrionale. La grandeur de cette terre Australe étonnera tous ceux qui la verront décrite dans nos cartes; s'ils considérent qu'elle embrasse les deux Hémisphéres, depuis le Pole méridional jusques à la ligne Equinoctiale; & aux endroits où la nouvelle Guinée unit les deux horisons. Cela seul, MONSEIGNEUR, emporteroit la moitié du monde, si ce qui est entre les bras de cette Terre, & au deça du cercle Antarctique, soit de l'Asie, soit de l'Afrique, soit de l'Amérique, n'étoit découvert, & dans le commerce. J'ajouterai, MONSEIGNEUR, à ce que j'ai dit: Que l'on ne sait pas encore si le Japon est Ile, ou Terre ferme: & qu'il y a des es-

espaces comme infinis au delà des Philippines, jusques à la côte du Pérou, sur lesquels nos Géographes font passer la mer pacifique. Ils inondent ce qu'ils ne connoissent pas, & noyent dans leurs Cartes quantité de peuples qui se portent bien dans les terres qu'ils habitent.

Pour dire les choses, telles qu'elles pourroient être, MONSEIGNEUR, ce qui resteroit à découvrir du Globle terrestre iroit beaucoup au delà du tiers, & aprocheroit bien fort de la moitié, si la nouvelle Guinée, qui joint les deux bouts de la terre Australe, joignoit aussi la Tartarie & l'Amérique, du côté du Septentrion, comme il y en a qui le croyent. L'Océan ne seroit plus en ce cas la ceinture de la Terre, au contraire, la Terre seroit la ceinture de l'Océan. Et ce qui seroit bien surprenant, pour ne

pas dire incroyable, on pouroit frayer divers chemins, pour aller par terre d'un pole à l'autre.

Je ne doute pas, MONSEIGNEUR, que tant de Peuples inconnus ne ſoient quelque jour connus, pour avoir la connoiſſance de Dieu, & celle du miſtére de ſon Fils, mort pour nos offenſes, & reſſuſcité pour notre juſtification. C'eſt pour cela qu'il eſt écrit, * Que tous Peuples, que toutes Nations, & que toutes Langues, adoreront Dieu, & le ſerviront. † Que Dieu verſera de ſon Eſprit ſur tous les hommes de la terre. ‡ Et que tous les hommes de la terre connoitront Dieu, depuis le glus grand juſques au plus petit. *La même Ecriture Sainte nous enſeigne que Dieu établira un Roi, pour être le Conducteur & le Souverain de tous les Peuples de l'Univers; & pour répandre*

la

* Daniel. 7. † Joel 2. ‡ Jérémie 31.

la Prédication de ſon Evangile dans toutes les contrées du monde. Dieu parlant à ce Roi par ſon Prophéte Iſaye * *, lui dit ces paroles très conſidérables à ce propos.* Tu appelleras la Nation que tu ne connoiſſois pas; & la Nation qui ne te connoiſſoit pas, te deſirera, & courra après toi. Ce ſera à cauſe de moi, qui ſuis ton Seigneur & ton Dieu †; & à cauſe de mon SAINT, qui eſt le Saint de mon peuple Iſrael. C'eſt pour cela que je t'ai exalté, & c'eſt pour cela que je t'ai glorifié.

Je ne croi pas, MONSEIGNEUR, que l'on doive trouver étrange le zéle que j'ai étant né François, ſi je dis que la Prophétie ſe doit entendre d'un Roi de France. J'ai outre cela beaucoup de raiſons qui me le perſuadent. Il me ſufira de dire que toutes les

* Chap. 55. † Jéſus-Chriſt.

les conjectures & toutes les aparences me font présumer que la Prophétie regarde notre GRAND ROI. Car il a toutes les qualitez, de majesté, de justice, & de valeur, que l'Ecriture Sainte atribue à ce Roi Prophétique. S'il n'a pas tout le tems qui sera requis, pour achever une si vaste entreprise qu'est la conquête du Monde ; il ouvrira sans doute, & aplanira un grand chemin à son GLORIEUX SUCCESSEUR, pour l'assujettir de bout en bout. Ce qui me fortifie dans cette croyance, est que, pour seconder les hauts desseins de notre VICTORIEUX MONARQUE, le Ciel lui a donné un Prince de son sang tel que VOUS, MONSEIGNEUR, dont les conseils peuvent être apellez CONSEILS DE DIEU, comme l'Histoire Sainte qualifie les conseils des grands Politiques:

& dont L'E'PE'E aura la même vertu, qu'avoit celle de GE'DE'ON, contre les ennemis du nom Chrétien. Je n'ai pas assez de vie pour voir de si grandes choses, mais j'ai toute la passion qu'il faut pour les souhaiter. J'ai aussi tous les sentimens qui m'obligent d'être avec respect & soumission,

MONSEIGNEUR,

de V. A. S.

Le très humble, très obéissant, & très fidéle serviteur,
LA PEYRERE.

TABLE

TABLE DES CHOSES

Contenues aux Articles de cette Relation.

XI. Evé-

Fin de la Table.

RELA-


L'ISLANDE
Par P. Du Val
Geographe du Roy
A PARIS
OCEAN SEPTENTRIONAL
Grims-ey
C Skaga
G. de Nord
C de Straum
G. de Kalla
G de Skaga
G d'Eya
G de Skialkandi
G de Pistils
C. de Longa
G d'Iokuls
Biedilesa
G d'Isa
Stadur
Glama
Natz
G d.Arunar
Hola
Modur Valle
Pingier
Astat
Nid
Giles
Munhaspuera
Naki
Gremastar
Hop
Kurbsar
G d'Hopna
Mokrufeld
Cercle Polaire Arctique
PAPEI
G de Gils
Ikrida
SNE LAND
G de Haums
Kolbeinstas
Stapholt
Skalholt
G de Reide
G de Bern
C.d'Ondut
Melastader
Poma
Hienkeid
G de Borger
G. de Hual
M.Hekla
Kirkebar
Breit
Gardar
G.de Hane
Haner
Oddo
Ilta
Pirnekop
Keplawick
Seluoge
Haske
G d'Horna
Reibre
C. d'Hekla
Premier Meridien
Illestmanna ejar
353
354
355
356
357
358
359
360
1
2
3
4
5
6
68
67
66
65



RELATION DE L'ISLANDE.

A MONSIEUR DE *LA MOTHE LE VAYER.*



ONSIEUR,

I. Vous m'avez prié de vous écrire de ce pays du Nort, où nous errons depuis quelque tems, ce que j'ai pu aprendre de l'Islande, & du Groenland. Je n'ai point de plus grande passion au monde, que de vous servir, & de vous plaire. Je vous écrirai ce que je sai de l'un & de l'autre, le mieux qu'il me sera possible; mais ce sera s'il vous plait, l'un après l'au-

l'autre. L'Islande est une Ile célébre, le Groenland est un pays de très grande & de très vaste étendue. Je commencérai la premiére des deux Relations, que je vous ai destinées, par celle de l'Islande, dans laquelle vous verrez ce que j'ai lu de particulier touchant cette Ile, chez divers Auteurs, & principalement dans les œuvres d'Angrimus Jonas, Ecrivain Islandois. J'écris *Angrimus*, comme on le prononce, & non pas *Arngrimus*, comme il est imprimé; parcequ'on a trop de peine à le lire. Je vous raporterai ce que j'ai oui dire de plus curieux sur ce sujet, dans les conversations que j'ai eues en Danemark, avec des personnes de condition & de savoir; & ce que m'en a dit bien particuliérement le Docteur Olaus Wormius, Médecin de la faculté de Copenhague, qui connoit à sont tout le Septentrion. Je vous dirai aussi ce que Blefkenius Danois, qui a eu la curiosité d'aller en Islande, a écrit de plus remarquable dans la Relation qu'il en a faite. Je ne croi pourtant pas tout ce qu'il en a écrit, & je ne m'arrêterai qu'aux choses qu'il dit y avoir vues. Car j'y ajoute la même foi que je fais à Hérodote, aux endroits où Hérodote dit

qu'il

qu'il a vu : n'étant pas croyable que des gens d'honneur & de lettres ayent voulu prostituer la vérité & leur réputation, de propos si délibéré, que de dire qu'ils ont vu ce qu'ils n'ont pas vu. Quoi qu'il en soit, je ferai comme Saluste, & dirai, soit de Blefkenius, soit d'Angrimus Jonas, soit du Docteur Wormius, soit de tous ceux dont je vous alléguerai ce que j'ai lu & oui dire ; car je n'en puis parler que pour avoir lu & oui dire ; *Fides penes auctores sit.*

II. L'ISLANDE est une Ile de l'Océan Deucalédonien, à 13. degrez 30. minutes de longitude, & à 65. degrez 44. minutes de latitude. Cette situation est prise sur l'Evêché Septentrional de l'Ile, nommé *Hole*, qu'Angrimus Jonas raporte dans sa Crimogée Islandique ; où il dit qu'il la tient de l'Evêque même de Hole, Gundebrand de Thorlac, son compatriote & intime ami, auditeur de Ticho-Brahé, & grand Astrologue. Les limites de l'Islande sont, au Levant la mer Hyperborée ; au Midi, l'Océan Deucalédonien ; le Couchant regarde le Groenland, vers le cap Faruel ; & le Nort est exposé à la mer glacée du même Groenland. La longueur de l'Ile s'étend du

Levant au Couchant, en autant de chemin qu'un homme en peut faire en vingt jours: & sa largeur du Midi au Nort, à l'endroit le plus large, en autant de pays qu'un homme en peut traverser en quatre jours. Le même Angrimus, de qui je tiens cette mesure, ne sait si ces journées sont d'un homme à cheval, ou à pied.

III. Pour bien juger de l'étendue de l'Islande, on croit qu'elle est deux fois plus grande que la Sicile. On connoitra aussi par la Sphére, & par l'élévation que j'ai raportée de cette Ile, que ce que l'on en dit est véritable: Qu'au Solstice d'Eté, & tant que le Soleil est dans les signes de Gemini & de l'Ecrevice, c'est-à-dire deux mois durant, le Soleil ne se couche pas tout entier sous l'horison de l'Islande Septentrionale, que l'on en voit toujours quelque peu, & la moitié aux jours les plus longs, depuis les dix heures du soir jusques à deux heures du matin, qu'il se léve tout à fait. D'où il s'ensuit qu'au Solstice d'hiver, & tant que le Soleil est dans les signes du Sagittaire & du Capricorne, c'est-à-dire deux mois durant, le Soleil ne se léve pas tout entier sur le même horison; & qu'il n'en paroit que

ſa moitié aux jours les plus courts, depuis les dix heures après midi qu'il ſe couche tout à fait.

IV. Cette Ile eſt nommée *Islande*, à cauſe de la blancheur de ſes glaces. On dit qu'elle a été fertile autrefois, qu'elle a porté de beaux blez, & qu'elle a été couverte de grands bois, dont les Iſlandois bâtiſſoient de beaux & grands navires, & dont il ſe trouve encore aujourd'hui de grandes & profondes racines aux mêmes lieux où étoient jadis leurs forêts, mais brulées & noires comme de l'ébéne. L'Iſlande eſt maintenant ſi infertile, que le blé n'y ſauroit naitre. Et il n'y croît pas un arbre, quel qu'il ſoit, que du petit & méchant bouleau. Si bien que l'on y mourroit de faim & de froid, ſi l'on n'y aportoit des farines des provinces voiſines, & ſi les glaces qui ſe détachent au mois de Mai des terres qui ſont encore plus proches du Pole, ne leur portoient une ſi grande quantité de bois, qu'ils en ont ſufiſament pour ſe chaufer, & pour ſe faire des maiſons, à la mode des autres peuples du Nord. Ils ſe ſervent outre cela, pour l'un & pour l'autre, d'os de baléne, & d'autres grands poiſſons, comme auſſi de deux ſortes de tourbes pour ſe chau-

chaufer ; l'une faite de gazons, qui eſt le *Ceſpes bituminoſus* ; & l'autre, que l'on tire de la terre, comme d'une carriére, qu'Angrimus Jonas apelle *Glebam foſſilem*, que l'on fait cuire au Soleil, & qui brule, quand elle eſt ſéche, comme le gazon. L'une & autre eſpéces de tourbe témoignent aſſez le vice de la terre, qui la rend incapable de porter ni blé ni arbre. Ces glaces qui abordent en Iſlande des terres plus Septentrionales, ſont quelquefois chargées d'arbres prodigieuſement grands. Et les Annales Iſlandiques font mention d'un entr'autres, qui avoit ſoixante trois coudées de longueur & ſept de groſſeur.

V. Lorſque ces glaces détachées du Nord, ſont jointes à celles de l'Iſſande, les habitans de l'Ile courent à la quête du bois, & à la chaſſe de quantité de bêtes, qui s'étant trop avant engagées dans la mer glacée, voguent deſſus, & abordent où les glaces les portent : comme des Renards roux & blancs, des Loups Cerviers, des Ours blancs & noirs, & des Licornes. La grande & précieuſe corne que le Roi de Danemark garde à Frederisbourg, qui eſt ſon Fontainebleau, eſt d'une Licorne (à ce que l'on

m'a

m'a dit) prise sur les glaces d'Islande. L'Isle est plus longue & plus grosse que celle de S. Denis. Monsieur le Comte Ulfeld, Grand-Maitre de Danemark, en a une entiére, & petite, de deux piez de long, prise sur les mêmes glaces. Il m'a fait l'honneur de me la montrer, & de me dire que, lorsqu'on la lui donna, il y avoit encore à la racine de la chair & du poil de la bête.

VI. L'Islande est montagneuse & pierreuse. Les paturages y sont si excellens, qu'il en faut chasser le bétail, de peur qu'il ne créve. L'herbe y sent si bon, que les étrangers la recueillent, & la font sécher, pour la mettre parmi leur linge. On dit néanmoins que la chair de bœuf n'y est pas bonne, & que leur mouton sent le bouc. Les Islandois y sont accoutumez. Ils durcissent & conservent leurs viandes, en les exposant au vent & au Soleil : ce qui les rend & de meilleur gout, & de meilleure garde, que si on les avoit salées. Ils font quantité de beurre, qu'ils serrent dans des vaisseaux, ils l'amoncélent dans leurs maisons, comme des piles de chaux. Leur breuvage ordinaire est de lait, qu'ils boivent pur, ou

ou mêlé avec de l'eau. L'Ile porte de bons chevaux, que l'on nourrit en hiver de poiſſons ſecs, auſſi bien que les bœufs & les moutons, quand le foin leur a manqué. Les hommes mêmes en font de la farine & du pain, quand ils n'ont plus de farine de blé; & quand les rigueurs d'un long hiver empêchent l'abord de leur Ile aux étrangers qui ont commerce avec eux. Si bien que l'on peut dire des bêtes de ce pays là, qu'elles ſont *Icthiofages*, auſſi bien que les hommes.

VII. Il y a dans l'Iſlande quantité de fontaines froides, dont les eaux ſont claires & agréables à boire; d'autres, qui ſont ſaines & nourriſſantes comme de la biére; quantité de ſources chaudes & ſalutaires pour les bains; quantité de beaux & grands étangs poiſſonneux; quantité de belles & grandes riviéres navigables, dont je ne vous écrirai pas les noms, non plus que des ports, & des Promontoires, parcequ'ils ſont imprimez dans les livres.

VIII. Bleſkenius raconte qu'il y a, dans la partie Occidentale de l'Iſlande, un Lac qui fume toujours, & qui eſt néanmoins ſi froid, qu'il pétrifie tout ce

que

que l'on y jette. Si l'on y fiche un bâton, le bâton devient fer à l'endroit par où il est fiché dans la terre; ce qui touche l'eau, se pétrifie, & ce qui est au dessus de l'eau, demeure bois. Blefkenius dit l'avoir éprouvé deux fois; il ajoute qu'ayant mis au feu ce qui lui sembloit fer, ce fer brula comme du charbon. Il dit aussi qu'au milieu de l'Islande, il y a un autre Lac, qui exhale une vapeur si dangereuse, qu'elle tue les oiseaux qui volent par dessus. Ce Lac est comme l'Averne des Grecs, dont Virgile parle au 6. de l'Enéide.

Quem super haud ullæ poterant impune volantes
Tendere iter pennis, talis sese halitus atris
Faucibus effundens, supera ad convexa ferebat.
Unde locum Graij dixerunt nomine Aornon.

Blefkenius ajoute, à ce qu'a dit Angrimus des fontaines chaudes de l'Islande, qu'il y en a de si chaudes en quelques endroits, que qui les touche s'y brule. Quand cette eau se refroidit, elle laisse du soutre au dessus de sa superficie; de même qu'aux marais salans l'eau de la

la mer y laisse du sel. On voit sur ces eaux des plongeons rouges, que l'on perd de vue, sitot que l'on s'en aproche, & qui remontent sur l'eau pour peu que l'on s'en éloigne. Le même dit encore qu'en un endroit de l'Ile, que l'on apelle *Turloskhaven*, il y a deux fontaines, l'une froide, & l'autre chaude, que l'on fait venir par divers canaux dans un même bassin ; & que les eaux de ces deux fontaines mêlées ensemble, composent un bain très excellent. Assez près de là, dit-il, il y a une autre fontaine, dont l'eau a le gout du blé, & a cette vertu, de guérir les maux vénériens, que Blefkenius assure être fort ordinaires dans cette Ile.

IX. Il n'y a dans toute l'Islande aucune miniére de quelque métal ou minéral que ce soit, si ce n'est de souffre, qui est très commun dans toute l'Ile ; mais que l'on tire en plus grande abondance d'une Montagne nommée *Hecla*, qui est le Mont Gibel de l'Islande ; car elle jette des flames qui causent de grands embrasemens aux environs. Cette montagne est du côté de la partie Orientale, déclinant à la

Méri-

Méridionale, & assez proche de la mer. Blefkenius dit que ce mont ne jette pas seulement des flames, mais des torrens d'eau, qui brulent comme l'eau de vie. Il jette quelquefois aussi des cendres noires, & une quantité prodigieuse de pierres ponce. La tempête qui agite ce mont, cesse au vent d'Ouest, qui est le zéphire des anciens. Tant que ce vent soufle, ceux qui connoissent ce mont, & qui en savent les chemins surs, montent hardiment à son plus haut sommet, & à l'endroit par où il vomit ses flames; où ils jettent de grosses pierres, que le mont rejette avec furie, & comme une mine fait voler les éclats d'un mur qu'elle emporte. Il est très dangereux d'en aprocher, à ceux qui n'en connoissent pas les avenues, parceque la terre qui brule au dessous, venant à fondre, a bien souvent englouti des hommes vivans, dans ces fournaises ardentes.

X. Les habitans de l'Ile croyent que cette montagne est le lieu où les ames des dannez sont tourmentées. De quoi ils font de plaisans contes. Car ils voyent quelquefois, à ce qu'ils disent, des fourmiliéres de Diables, qui entrent dans la gueule de ce mont, chargez d'ames dan-

 nées;

nées ; & qui ressortent ensuite, pour en aller chercher d'autres. Blefkenius raporte que, lorsque cela a paru, on a remarqué qu'il s'est donné une sanglante bataille en quelque endroit. Les Islandois croyent aussi que le bruit que font les glaces, quand elles heurtent leur côte & s'attachent à leurs rivages, sont les cris & les gémissemens des dannez, pour le grand froid qu'ils endurent. Car ils croyent qu'il y a des ames condannées à geler éternellement. Peut-être le suplice seroit il égal ; puisque, *penetrabile frigus adurit*, & qu'il est vrai qu'un grand froid brule comme du feu.

XI. Le même Blefkenius dit qu'étant en Islande sur la fin du mois de Novembre & à minuit, on vit un grand feu sur la mer aux environs du mont Hecla, & que ce feu éclaira toute l'Ile : ce qui étonna tous les habitans. Les plus expérimentez & les plus sensez assuroient que cette lueur venoit du mont Hecla. Une heure après l'Ile trembla, & ce tremblement fut suivi comme d'un éclat de tonnerre, si épouvantable, que tous ceux qui l'ouïrent, crurent que ce devoit être la chute du monde. On sut peu de jours après que la mer s'étoit

tarie

tarie à l'endroit où le feu avoit paru, & qu'elle s'étoit retirée à deux lieues de là.

XII. Les Islandois ne vendent & n'achétent quoi que ce soit, car il n'y a pas d'argent monnoyé parmi eux. On leur aporte de la farine, & de la biére, du vin, de l'eau de vie, du fer, du drap, & du linge. Ils baillent en échange ce qu'ils ont, c'est à dire, des poissons secs, du beurre, du suif, des draps grossiers, du souffre, & des peaux de renards, d'ours, & de loups cerviers. Bletkenius dit que les Allemans qui trafiquent en Islande, dressent des tentes près des havres où ils ont abordé, & y étalent leurs marchandises, qui sont des manteaux, des souliers, des miroirs, des couteaux, & quantité de bagatelles qu'ils échangent avec ce que les Islandois leur aportent. Les filles qui sont fort belles dans cette Ile, mais fort mal vétues, vont voir ces Allemans, & ofrent à ceux qui n'ont pas de femme, de coucher avec eux, pour du pain, pour du biscuit, & pour quelqu'autre chose de peu de valeur. Les Péres mêmes, dit-on, présentent leurs filles aux Etrangers. Et si leurs filles de-

viennent grosses, ce leur est un grand honneur : car elles sont plus considérées, & plus recherchées par les Islandois, que les autres : il y a même de la presse à les avoir.

XIII. Quand les Islandois ont acheté, (c'est à dire échangé) du vin, ou de la biére, des Marchans étrangers, ils convient à boire leurs parens, leurs amis, & leurs voisins, & ils ne se quirent point que tout ne soit bu. Ils chantent en buvant les faits héroïques de leurs Capitaines, mais leur musique est sans régle & sans art, telle enfin qu'on peut l'apeller *Musique enragée.* C'est une incivilité parmi eux que de sortir de table, quand ils boivent, pour aller faire de l'eau. Les filles qui, comme je viens de le dire, ne sont pas laides en ce pays-là, se glissent sous les treteaux, & présentent des pots de chambre aux buveurs.

XIV. Mais Angrimus Jonas traite cette raillerie d'imposture, & s'emporte contre Blefkenius, qu'il accuse de calomnier les Islandoises. Le bon homme ne peut soufrir qu'on parle avec mépris de ses compatriotes, & qu'on les traite de barbares. Sur tout, là où le même

Blef-

Blefkenius dit que les Islandois se gargarisent tous les matins de leur urine, & s'en frotent les dents. Catulle a dit la même chose des Celtibéres.

Nunc Celtiber in Celtiberiâ terrâ,
Quod quisque minxit, hoc sibi solet mane
Dentem, & russam defricare gingivam.

Pour vous dire, Monsieur, ce que j'en pense, je crois que les Islandois ne sont pas maintenant si sauvages qu'ils l'ont été. Mais il est à présumer que des peuples si éloignez des climats temperez, ne sont pas des plus polis, ni des plus raisonnables du monde. Je parle pour le commun, dans lequel je ne comprens pas les honnêtes gens, qui y peuvent être, & y sont sans doute, puisqu'il y a par tout d'honnêtes gens, & qu'il n'y a pour cela de la différence que du plus au moins.

XV. Blefkenius dit que les Islandois ont des Esprits familiers : que ces Esprits les servent comme des valets, & les avertissent la nuit, quand il fait bon le lendemain aller à la chasse, ou à la pêche. Ortelius va plus avant, & nous aprend que les Islandois apellent cette sorte de

Démons

Démons, *Drollos*. Ce qui a du raport à ce que *Troll*, en Danois, eſt un Diable en François. Peut-être que ce que l'on apelle en France *un bon drole*, eſt la même choſe *qu'un bon Diable* en Iſlandois & en Danois. Bletkenius dit auſſi que les mêmes Iſlandois vendent le vent, & il aſſure cela, comme l'ayant, dit il, expérimenté. Le bon Angrimus s'en moque aſſez plaiſamment : car il dit que le matelot Iſlandois connoit le ſoir, par la diſpoſition de l'air, quel tems & quel vent il fera le lendemain ; & que quand il conjecture qu'il doit faire le vent que l'Etranger attend pour partir, il le va trouver, & s'engage de lui vendre ce vent là. Pour cet effet il demande à l'Etranger ſon mouchoir, dans lequel il fait ſemblant de murmurer quelques paroles ; après cela il le noue proprement, comme de peur que les paroles qu'il a prononcées ne s'envolent. Il rend enſuite le mouchoir noué, & lui recommande de le garder avec grand ſoin, tel qu'il le reçoit, l'aſſurant qu'il aura le vent bon durant ſon voyage. En effet il arrive quelquefois que ce vent ſoufle le lendemain : mais le plus ſouvent le vent change

change après que l'Etranger est parti, & qu'il est engagé en pleine mer. S'il est accueilli de quelque tempête, comme cela arrive bien souvent aussi, l'Etranger se trouve fort embarassé des Diables qu'il croit porter dans sa poche : car il n'ose les jetter dans la mer, & fait conscience de les garder. Que si, dit Angrimus, il est arrivé de cent fois une que le vent ait conduit l'Etranger là où il devoit aller, cette seule fois autorise l'erreur contre cent expériences contraires. Et l'erreur se répand même par celui qui dit hardiment, comme il le croit, qu'il a acheté le vent en Islande, & que ce vent l'a mené à bon port chez lui.

XVI. Quoique ces sortes de contes ne fassent aucune impression sur des esprits raisonnables, ils ne laissent pas d'être divertissans. Il y a du plaisir d'entendre ce que l'on en dit, & ce que l'on en croit : car on ne le diroit pas, si on ne le croyoit. Blefkenius raconte qu'il y a des Magiciens en Islande, qui ont le pouvoir d'arrêter en pleine mer des vaisseaux qui vont à pleines voiles. Il ajoute que ceux qui sont arrêtez, se servent pour contrecharme de certaines *sufumigations* puantes,

puantes, dont il fait la deſcription; avec leſquelles, dit-il, ceux qui ſont arrêtez chaſſent les Démons qui les arrêtent, après quoi les vaiſſeaux deſenchantez reprennent leur cours. Si le charme eſt bien inventé, le contrecharme ne l'eſt pas moins. Revenons à ce qu'il y a de plus ſérieux dans l'hiſtoire de l'Iſlande.

XVII. L'ancienne Iſlande étoit diviſée en quatre Provinces, ſelon les quatre parties du monde. Chaque Province étoit diviſée en trois Baillages, que les Iſlandois apellent *Repes*: excepté la Province Septentrionale, qui, comme la plus grande & la plus importante, en avoit quatre. Chaque Baillage étoit ſubdiviſé en ſix, ſept, huit, ou dix Judicatures, ſelon ſon étendue. Chaque Province aſſembloit ſes Baillages une fois l'année, & la convocation ſe faiſoit par de petites croix de bois, que le Gouverneur de la Province envoyoit à ſes Baillis, que les Baillis diſtribuoient à leurs Juges, & que les Juges faiſoient courir par les familles de ceux qui ſe devoient trouver à ces aſſemblées. Le Chef de la Juſtice, qui préſidoit aux quatre Provinces, & qui étoit comme le Souverain de l'Iſlande, ſon *Nomophylax*, ou le conſervateur de

ſes

les loix, assembloit aussi en certain tems les Etats Généraux de l'Ile. La convocation s'en faisoit par quatre haches de bois, que ce Chef envoyoit aux Gouverneurs des quatre Provinces.

XVIII. Il y avoit dans chaque Baillage trois temples principaux, pour la Justice & pour le culte de leurs Dieux; à cause de quoi la charge de Bailli s'apelloit *Godorp*, qui signifie divine. Leur principal soin étoit de pourvoir à la nécessité des pauvres, qui est très grande dans un pays pauvre; d'empêcher que les pauvres d'une Repe ou Baillage ne courussent à l'autre; & d'arrêter la licence des Mandians volontaires, contre lesquels les loix étoient très rigoureuses: car on permettoit de les tuer, ou de les châtrer, de peur qu'ils ne multipliassent, & ne fissent d'autres coquins comme eux. Il étoit même défendu, sur peine de l'exil, à un homme pauvre de se marier avec une femme pauvre comme lui. On défendoit sous la même peine, à celui qui n'avoit de quoi vivre que pour lui seul, de prendre une femme qui n'eût pas de quoi s'entretenir elle même.

XIX. Ce gouvernement Aristocratique, & cet ordre de Justice, durérent

parmi

parmi les Islandois jusques à l'an 1263, lorsque les Rois de Norvége se rendant maitres de l'Ile la rendirent tributaire, par la mauvaise intelligence des Islandois, qui briguoient entr'eux & excitoient des séditions, pour le gouvernement. Les Rois de Danemark ayant ensuite réduit le Royaume de Norvége en Province, donnérent des Vicerois à ces peuples, qui n'ont retenu depuis ce tems-là qu'une ombre légére de leur ancienne forme d'Etat. La demeure de ces Vicerois est à la partie Occidentale de l'Islande, dans un Château, nommé *Besestat*. Ils ne sont pourtant obligez à résider actuellement dans l'Ile, qu'en cas de nécessité; & ils n'y vont qu'une fois l'année, pour en recevoir les tributs, qui consistent à ces mêmes choses, que les Islandois échangent avec les Etrangers, & dont le Roi de Danemarck pourvoit une bonne partie de ses navires, soit pour nourir soit pour habiller ses Matelots. Le dernier Viceroi d'Islande étoit M. Prosmont, Amiral de la derniére flote Danoise, que les Suédois défirent sur cette Mer, il y a environ trois mois. Il se batit vaillamment, & mourut sur son bord l'épée à la main, ayant refusé le quartier que

les

les Ennemis de son Roi vouloient lui donner.

XX. Angrimus Jonas ne fait l'Islande Chrétienne qu'en l'an 1000. de notre salut: Ce n'est pas qu'il n'y ait eu des Chrétiens longtems auparavant dans cette Ile: mais il dit que le Paganisme n'en fut absolument bani qu'alors. Les Islandois payens adoroient entr'autres Dieux, *Thor*, & *Odin*. *Thor* étoit comme le Jupiter, & *Odin* comme le Mercure des anciens Grecs & Latins. Ils nomment encore leur Jeudi, *Thorsdag*, qui est le *dies Jovis*; & le Mercredi, *Odensdag*, qui est le *dies Mercurij*. Les Autels consacrez à ces Dieux étoient revêtus de fer, un feu perpétuel y bruloit, il y avoit sur cet Autel un vase d'airain, dans lequel on versoit le sang des sacrifices, & dont on arrosoit les assistans. Au côté de ce vase il y avoit un anneau d'argent, du poids de vingt onces, qu'ils empoignoient quand ils vouloient faire quelque serment solennel. Leurs Annales portent qu'ils ont sacrifié des hommes à leurs Idoles. Ils les écrasoient sur des rochers, ou les jetoient dans des puits profonds, creusez & destinez pour cela à l'entrée de leurs temples.

ples.

ples. Dans la ſuite, comme les Iſlandois payens avoient bâti deux principaux temples à l'honneur de leurs faux Dieux, au Nord & au Midi de leur Ile: de même les Iſlandois Chrétiens ont établi les deux ſeuls Evêchez qu'ils ont, aux mêmes endroits de l'Ile. Ces deux Evêchez ſont *Hole*, au Nord, & *Schalhold*, au Midi. Ils ſont Luthériens de la Confeſſion d'Ausbourg, de même que tout le Danemarck.

XXI. Les anciens Iſlandois étoient de haute ſtature, forts, adroits, & vaillans; grands gladiateurs, grands pirates. La Monomachie étoit autoriſée parmi eux, & ils ne refuſoient qui que ce fût, qui les voulût combatre ſeul à ſeul. Ils vuidoient leurs procès par le duel, & celui qui y étoit vaincu, perdoit la choſe conteſtée; celui qui refuſoit le combat, la perdoit auſſi comme s'il eût été vaincu. C'étoit chez eux un moyen légitime pour acquérir des poſſeſſions: car de deux Gladiateurs qui ſe batoient, celui qui avoit tué ou vaincu ſon homme, étoit maitre de ſon bien. Il n'y avoit qu'une reſſource pour les héritiers légitimes du défunt, ou du vaincu; c'étoit d'amener un grand taureau,

reau, si le vainqueur ne l'assommoit pas d'un seul coup, il ne tenoit rien.

XXII. Outre que les Islandois étoient extrêmement forts & courageux, ils étoient encore spirituels, & si curieux, qu'ils conservoient avec soin les mémoires des choses mémorables qui se passoient dans tous les Royaumes voisins. C'est ce qui fait dire au bon Angrimus dans son *Specimen Islandicum*, parlant de ses compatriotes, qu'ils sont, *Ad totius Europæ res historicas lyncej*. En effet, Saxon le Grammairien, dans la Préface de son Histoire Danoise, avoue qu'il s'est très utilement servi des mémoires qu'il a pris dans les Annales des Islandois, qu'il apelle, *Tylenses*. Le Docteur Vormius m'a assuré que ces Annales sont très curieuses, & qu'il y a des choses très rares touchant ce qui s'est passé anciennement dans les Orcades, dans les Hebrides, dans l'Ecosse, dans l'Angleterre, & même chez les anciens Ducs de Normandie; parceque les Islandois ont sans doute été autrefois puissans sur la mer Deucalédonienne ou Ecossoise, & qu'ils ont pu avoir aussi des commerces particuliers dans notre Normandie.

XXIII. Les plus anciennes histoires

res Iſlandoiſes, & auquelles les Iſlandois ajoutent le plus de foi ſont celles qui ſont compoſées en vers. Sur quoi, Monſieur, vous remarquerez, s'il vous plait, que les anciens Rois & Capitaines du Nord allant à la guerre amenoient toujours quelque Poéte avec eux, pour compoſer des vers ſur leurs victoires. Ces vers ſe chantoient par les Soldats de l'armée, & ſe répandoient enſuite par toutes les contrées voiſines. Or les Iſlandois ont été de tout tems eſtimez excellens Poétes, par tous leurs voiſins: & l'on a cru qu'il y avoit une certaine vertu magique dans leurs vers, capable d'évoquer les Démons des Enfers, & d'arracher les Planétes du Ciel. Leurs Poétes naiſſent Poétes, & ne le deviennent pas par étude. Car le meilleur eſprit qui ſoit parmi eux, ne ſauroit compoſer des vers, s'il n'a le don naturel de les faire: tant les régles de leur Poéſie ſont ſévéres & contraintes. Mais ceux qui ont cette vertu naturelle, les compoſent avec tant de facilité, que leurs diſcours ordinaires ſont des vers. La verve prend ces Poétes aux nouvelles Lunes. Quand cette fureur les ſaiſit, ils ont le viſage égaré, les yeux en-

enfoncez, la couleur pâle; & ressemblent en un mot à la Sibile Cumée, telle que Virgile nous l'a décrite. Il fait en ce tems-là très mauvais avoir afaire avec ces possédez: car la morsure des chiens enragez n'est pas plus dangereuse, que la médisance de ces Poétes.

XXIV. Je vous dirai là dessus ce que le Docteur Wormius m'a raconté. Il y a quelque années, qu'étant Recteur de l'Académie de Copenhague, un Ecolier Islandois se plaignit que son *Lansman* (ou compatriote) & camarade, l'avoit outragé dans des vers difamatoires. Le Recteur apella le Poéte, qui avoua les vers, mais nia qu'ils fussent faits contre son camarade. En effet M. Wormius n'y voyoit quoi que ce soit, dont le Lansman se dût ofenser, selon la connoissance qu'il a du langage Islandois, qui dérive de l'ancienne langue Runique. L'Ecolier ofensé, voyant que le Recteur croyoit ce que lui disoit le Poéte, se mit à pleurer chaudement, & à lui dire qu'il étoit perdu s'il l'abandonnoit. Là dessus il lui fit comprendre, par un détour étrange de figures & de fables, les médisances

qui étoient contenues dans cette Satire. Il lui dit qu'il passeroit pour un infame en Islande, si ces vers y étoient portez; que ses biens en soufriroient ; & que cette poésie étoit telle, qu'en quelque lieu du monde où il allat, le charme, ou le sortilége de ces vers le suivroit par tout, & le feroit enfin mourir. Le Docteur Wormius surpris de la frayeur de ce jeune homme, tira le Poéte à part, lui mit devant les yeux les devoirs de la charité Chrétienne, & les rigueurs des loix de Danemark, qui punissent les sorciers très sévérement. Enfin ayant menacé le Poéte de le mettre entre les mains de la justice, si par malheur son camarade tomboit malade de l'apréhension qu'il avoit, il lui imprima une telle peur, qu'il avoua la malice de ses vers, les déchira, promit de ne les dire à personne, & courut embrasser son camarade, qui témoigna beaucoup de joye d'avoir fait sa paix avec le Poéte.

XXV. Les Poétes Islandois ont leur Mythologie, qu'ils apellent *Edda.* Ils y posent pour Principe éternel, un Géant qu'ils apellent *Immer.* Ils disent que du Cahos sortirent de petits hommes, qui se jettérent sur le Géant, & le

mirent

mirent en piéces : que de son crane, ils firent le Ciel; de son œil droit, le Soleil; de son œil gauche, la Lune; de ses épaules, les Montagnes; de sés os, les Rochers; de sa vessie, la Mer; de son urine, les Riviéres; & ainsi de toutes les autres parties de son corps. De sorte, que ces Poétes apellent le Ciel, le crane d'Immer; le Soleil, son œil droit; la Lune, son œil gauche; les Rochers, ses os; les Montagnes, ses épaules; la Mer, sa vessie; les Riviéres, son urine, &c. Le Docteur Wormius m'a fait voir une vieille copie de l'Edda, écrite en Islandois, de la main d'un Islandois, dont il m'a expliqué les gentillesses que je vous écris.

XXVI. Les Islandois, à ce que disent leurs Annales, ont mis autrefois de grandes flotes en mer, & donnoient par là de la jalousie aux Rois de Norvége & de Danemark. Ils n'ont pas maintenant de quoi faire de petits bateaux de pêcheurs. Autrefois ils avoient un grand commerce avec les Etats voisins, mais ils ne sortent présentement de leur Ile, que pour venir étudier à Copenhague; où ils conservent un desir si violent de retourner en leur pays, que les Danois

n'en peuvent retenir un ſeul pour leur ſervir de Prêtres, ou de Prêcheurs, quoiqu'ils l'ayent eſſayé diverſes fois, parcequ'il y en a qui ont l'eſprit bon, & qui réuſſiſſent aux études. On a beau leur repréſenter la pauvreté de leur Ile, & les agrémens des climats plus doux: ils ſont, pour ainſi dire, acoquinez à leur miſére, & la préférent à tous les autres plaiſirs. Il y a dans l'Académie de Copenhague douze ou quinze Ecoliers, que nous voyons quelquefois. Ils ſont ordinairement petits & minces, quoique Blefkenius aſſure qu'il a vu en Iſlande un Iſlandois ſi fort, qu'il prenoit une tonne de biére, meſure de Hambourg, & la portoit à la bouche pour boire, comme il auroit pris un de nos barils.

XXVII. Les Iſlandois retiennent, comme je l'ai déja dit, quelque ombre légére de leur ancien gouvernement: mais leurs loix ſont à préſent mêlées de tant d'autres loix, de Norvége, & de Danemark, qu'étant forcez d'obſerver celles-ci, & voulant garder les premiéres, ils s'engagent dans mille chicanes, ſur l'explication, & ſur l'accord de leur droit, avec celui de Danemark. C'eſt

ce

ce qui a obligé le bon Angrimus à dire de fort bonne grace qu'il n'y a pas moins de Pantinomies dans le droit Islandois, qu'il y a d'Antinomies dans le droit Romain.

XXVIII. Les Islandois d'à présent habitent leur Ile comme leurs Péres l'habitoient, dans des maisons dispersées deçà & de là de peur du feu, parcequ'elles sont bâties de bois. Leurs fenêtres sont d'ordinaire des trous sur les toits, à cause que leurs maisons sont fort basses, & qu'il y en a même plusieurs d'enfoncées dans la terre, afin de se mieux garentir du vent & du froid. Leurs toits ainsi que ceux de Suéde, sont couverts d'écorces de bouleau comblées de gazons. Telle étoit la cabane de Titire, dans les Bucoliques de Virgile.

Pauperis & tuguri congestum cespite culmen.

Les Islandois sont cachez comme des bléreaux dans ces maisons, où ils vivent au delà de cent ans, sans se servir ni de Médecins ni de médecines.

XXIX. Il n'y a dans toute l'Islande que deux villages, aux deux Evêchez

de Hole & de Schalholt; dont le plus grand, qui eſt celui de Hole, ne conſiſte qu'en fort peu de maiſons contigues. Et comme il n'y a ni villes, ni villages dans l'Iſlande, il n'y a point auſſi de grands chemins: ce qui oblige ceux qui voyagent dans cette Ile, à ſe ſervir de bouſſoles, pour aller d'un lieu à l'autre, & à planter des baliſes aux endroits où il y a des goufres de nége, & où l'on tomberoit, ſi l'on n'y mettoit ces marques. Les Iſlandois n'habitent d'ordinaire que ſur les rivages de la mer, ou près de riviéres, à cauſe de la pêche, & des paturages: ainſi le milieu de l'Ile eſt comme deſert. Il y a un Collége à Hole, où les enfans étudient juſques à la Rétorique, & viennent enſuite à Copenhague, faire leur cours de Philoſophie, & de Théologie. Ils ont une Imprimerie, où depuis peu l'on a imprimé le vieux Teſtament en Iſlandois. Le nouveau n'eſt pas achevé, faute de papier.

XXX. L'Evêché de Hole a été pourvu de grands Evêques, dont le catalogue ſe trouve dans la Crimogée d'Angrimus. Jonas. Gundebrand de Torlac, dont j'ai parlé ci-deſſus, homme de grand ſavoir

voir & de grande probité, eſt le dernier Evêque mort. Angrimus Jonas a été ſon Coadjuteur, & a refuſé l'Evêché qu'il devoit avoir après la mort de Gundebrand, & que le Roi de Danemark lui vouloit donner. Il a prié le Roi de l'en diſpenſer, tant pour n'être pas ſujet à l'envie, que pour vaquer à ſes études avec plus de repos. Le bon homme eſt encore vivant, & le Docteur Vormius ſon bon ami m'a aſſuré qu'il a plus de quatre vingts dix ans: il m'a dit de plus qu'il n'y a que quatre ans qu'il s'eſt remarié avec une jeune fille. Il eſt ſavant, fort homme de bien, en grande eſtime parmi les doctes & les curieux du Nord, & tous ceux qui le connoitront, l'eſtimeront pour les beaux livres qu'il a faits.

XXXI. J'oubliois de vous dire une particularité d'eſprit des Iſlandois, qui n'eſt pas à mépriſer. C'eſt qu'ils ſont tous joueurs d'échets, & qu'il n'eſt point de ſi chetif Payſan en Iſlande, qui n'ait chez lui ſon jeu d'échets, faits de ſa main, & d'os de poiſſon taillez à la pointe de ſon couteau. La diférence qu'il y a de leurs piéces aux notres, c'eſt que nos Fous ſont des Evêques parmi eux, &

qu'ils tiennent que les Ecclésiastiques doivent être près de la personne des Rois. Leurs Rocs sont de petits Capitaines, que les Etudians Islandois qui sont ici apellent *Centuriones*. Ils sont représentez l'épée au côté, les joues enflées, & sonnant du cor qu'ils tiennent des deux mains. J'aurois à vous faire un long discours sur le sujet des cors, que les Capitaines du Nord portoient à la guerre, pareils à celui de notre Roland, & pour prendre la chose de plus haut, semblables au cor, ou trompette de Miséne, dont Virgile a dit, *Hectoris hic magni fuerat comes:* où l'on voit un Trompette camarade d'Hector. C'est de là sans doute que les Trompettes Allemans, & de tous ces pays-là, ne passent pas pour valets, comme ils sont ordinairement en France, mais pour Oficiers des compagnies où ils servent. Je me réserve à vous en parler dans une autre occasion. Reprenons le discours de nos échets.

XXXII. Ce jeu n'est pas seulement ancien & commun chez les Islandois, mais même dans tous les pays du Nord. La Cronique de Norvége raporte que le Géant Drofon, qui avoit nourri Heralde le chevelu, tout ainsi

que

que Chiron avoit nourri Achille, ayant oui parler des grands exploits que faisoit son Nourisson Roi de Norvége, lui envoya des présens de grand prix: entr'autres, la Cronique fait mention d'un très beau jeu d'échets. Ce Herald regnoit environ l'an 870. Si Encolpe dans Petrone a eu la curiosité d'écrire qu'il avoit vu jouer Trimalcion aux Dames, sur un Tablier de térébinte & de cristal, avec des Dames d'or & d'argent; je vous dirai que j'ai eu l'honneur de jouer aux Echets avec Madame la Comtesse Eléonor, fille du Roi de Danemark, & femme de Monsieur le Comte Ulfeld, Grand-Maitre & Premier-Ministre du Royaume, sur un Tablier d'ambre blanc & jaune, avec des piéces d'or, émaillées de mêmes couleurs que le Tablier, & très curieusement travaillées. Les Rois & les Reines de ce jeu là sont assis sur des trones, avec le manteau royal, la couronne sur la tête, le sceptre à la main. Les Evêques y sont richement mitrez, & les Chevaliers montez sur des chevaux bien faits & bien harnachez. Les Rocs, sont des Eléfans portans des tours, & les Pions de petits Mousquetaires qui couchent en

joue, & ſemblent attendre l'ordre pour tirer.

XXXIII. Je vous ai dit que la langue des Iſlandois eſt fondée ſur l'ancienne langue Runique. Le Docteur Wormius, qui entend ce Runique, & qui en a fait un livre, m'a aſluré que l'Iſlandois eſt le plus pur Runique que nous ayons. Pour preuve de cela, les caractéres Iſlandois, dont Blefkenius a donné un Alphabet dans ſa Relation, ſont Runiques: & le même dit que parmi ces caractéres, il y en a d'hiéroglifiques, qui ſignifient des mots entiers. Angrimus s'eſt étendu ſur ce chapitre dans ſa Crimogée; mais ce livre étant fort rare en ce pays-ci, & ſans doute auſſi au lieu où vous êtes, vous trouverez bon que je vous en donne ici des extraits: les découvertes touchant l'ancien langage Iſlandois, nous donnent une grande connoiſſance des antiquitez du Nord.

XXXIV. Angrimus dit que les Annales d'Iſlande font venir les premiers habitans du monde Arctique d'un Prince Aſiatique, nommé *Odin*, ou *Ottin*; qui, pouſſé par les armées Romaines, que Pompée commandoit dans la Phrigie Mineure,

neure, prit la route du Nord, & vint se rendre en ces quartiers, avec des troupes Phrigiennes qui le suivirent. Le bon Angrimus avoue que l'époque de ses Annales Islandiques ne s'étend pas plus loin qu'Odin. Il assure cependant que plusieurs autres peuples du Nord ont de plus anciennes époques, & que leurs Histoires font mention d'un Prince apellé *Norus*, qui donna les premiéres loix à la Norvége, & l'érigea en Royaume: que Norus étoit fils de Thorré, Roi de Gotland & de Finland, le plus grand, le plus vertueux, & le plus excellent Prince de son siécle: que ses peuples l'adorérent comme un Dieu après sa mort: que la Norvége apella le mois de Janvier, *Thorré*, de son nom: & que ce nom est gardé encore aujourd'hui dans l'Islande. Que le Roi Thorré eut une fille d'une grande beauté, nommée *Goa*, qui fut enlevée par un Prince étranger: que son frére Norus courut après le ravisseur: & que le mois suivant celui de Janvier fut nommé, *Goa*, qui est le même nom dont se servent encore aujourd'hui les Islandois, pour le mois de Février. Angrimus fait ensuite une carte généalogique des

prédéceſſeurs de Norus, qui ont été mis par les peuples du Nord au nombre des Dieux, ſoit de la mer, ſoit des vents, de la nége, ou du froid &c. Ils en adorérent un ſous le nom de Dieu du feu, mais il n'étoit pas mal fait & boiteux comme le Vulcain des Grecs, mais le mieux formé & le plus beau de tous les hommes. Ils l'apellérent à cauſe de ſa grande beauté, *Halogie*, c'eſt à dire, grande & belle flame. La généalogie deſcend juſques à un neveu de Norus, apellé *Gilue*: auquel tems, dit la Cronique, le grand Odin Aſiatique entra dans le Nord.

XXXV. Cette diverſité d'Annales a obligé Angrimus d'aller encore plus avant que ces premiers Rois de Norvége, & de raporter l'origine des peuples du Nord aux anciens Géans Cananéens, que Joſué chaſſa de la terre promiſe, & qui vinrent peupler cette contrée de Géans, tels qu'ont été les premiers habitans du monde Arctique, & d'où l'on croit que ſont dérivez les premiers Goths, mot qui ſignifie, *Géant*. Or, Monſieur, il ne ſera pas hors de propos que je vous diſe deux mots en cet endroit, & de ce grand

Odin

Odin Asiatique, & de l'opinion reçue ici, que les premiers hommes du Nord ont été Cananéens.

XXXVI. Le grand Odin Asiatique a été adoré dans tout le Septentrion sous le nom de Mercure, à cause de son excellent esprit. On croit qu'il est le premier Auteur de cette Poésie, & de cette Magie Septentrionale, si fameuses. Je vous ai parlé de sa Poésie, & j'aurois beaucoup de choses à vous dire de sa Magie: mais le sujet mérite une narration particuliére, & je la réserve à une autre fois. Je me contente présentement de vous dire que je ne puis assez m'étonner de la négligence de quantité d'honnêtes gens, qui suivent avec si peu de réflexion des erreurs invétérées, & s'y laissent emporter sans résistance. Jusques là même, que plus ces erreurs choquent le bon sens, & plus elles sont sans vraisemblance; plus aussi les croyent ils, & plus tâchent ils de les faire acroire aux autres. Car quelle aparence de pouvoir ajuster ensemble tous les contes que l'on fait d'Odin Asiatique; & quel raport peuvent avoir des fables si fables, avec le siécle de Pompée, qui est un siécle si éclairé & si connu?



XXXVII. Mais n'admirez vous pas ceux qui parlant des fondateurs des Nations, ou des grands hommes de l'antiquité, en font des Géans? On diroit qu'ils parlent de quelques loups, que l'on fait toujours plus grands qu'ils ne font. Hercule, à ce qu'on dit, étoit trois fois plus grand que les autres hommes. Virgile fait Enée & Turne hauts comme des montagnes. *Quantus Athos, aut quantus Erix.* Le même compare Pandarus & Bitias à deux grands chênes. Tous les portraits & toutes les ftatues qui fe voyent de Charlemagne dans les temples des Allemans, font beaucoup plus grandes que les hommes ne le font ordinairement. Et j'ai vu un Roland, élevé en coloffe de bois au milieu de la place de Brême, de la hauteur d'une pique. Saxon le Grammairien a fait fes premiers Danois, Géans. Joannes & Olaus Magnus, fréres, & hiftoriens Suédois,&c. en ont fait de même de leurs premiers Suédois, auffi bien qu'Angrimus Jonas de fes premiers Iflandois Géans. Il dit que *Got* fignifie *Géant*, & que les premiers Goths étoient Géans. Et parceque les premiers Géans, dont la Bible parle depuis le déluge, font les

Géans

Géans Cananéens, que Josué défit & chassa de la Terre Sainte ; il veut que ces Géans se soyent retirez dans les pays froids du Septentrion, parcequ'il faisoit trop chaud pour eux dans la Palestine.

XXXVIII. Les deux fréres Suédois, & qui ont été l'un après l'autre Archevêques d'Upsal, vont plus loin qu'Angrimus Jonas, & déterminent que les premiers Suédois sont descendus de Japhet. Ils prétendent même avoir démontré que la ville d'Upsal a été bâtie du tems d'Abraham. Je m'étonne qu'Angrimus Jonas ne les ait pas suivis, & qu'il n'ait pas fait sortir les premiers habitans de son Ile de la même tige de Japhet. Il y auroit peut-être quelque vraisemblance à cela, parcequ'il est écrit des enfans de Japhet au chap. 10. de la Genése : *Ab his divisæ sunt Insulæ gentium, in regionibus suis, unusquisque secundùm linguam suam, & familias suas, in nationibus suis.* Car l'opinion étant reçue généralement que les enfans de Noé ont peuplé le monde après le déluge, & que ceux de Japhet ont particuliérement peuplé les Iles ; Angrimus pouvoit dire avec plus de certitude des premiers habitans de son Ile, ce que Joannes & Olaus Magnus a-

voient

voient dit des premiers habitans de Suéde: & les faire sortir sans hésiter de la branche de Japhet, puisque la Genése autorisoit plus fortement sa conjecture pour son Ile, qu'elle n'autorisoit celle des Suédois pour leur terre ferme. De cela il s'ensuivroit aussi que l'Islande auroit pu être habitée longtems avant la venue des Géans Cananéens dans le Nord.

XXXIX. A vous dire ce que je pense de ceux qui recherchent trop exactement quels ont été les premiers hommes qui ont peuplé le monde après le déluge, je croi que leur curiosité est vaine & inutile, parcequ'on ne le peut savoir, & que toute sorte d'histoire nous manquant pour cela, ce que l'on en peut dire n'est fondé que sur des conjectures, ou sur le raport de quelque Cronique, fabuleuse ou historique, mal conçue, & plus mal expliquée encore. En cela je ne prétens pas contredire le seul Angrimus, que j'honore & que j'estime infiniment. C'est un vice général, & cet Auteur n'est pas le premier qui a fait sortir les premiers habitans du Nord, des Géans Cananéens. Et ce qui l'a d'autant plus engagé dans cette erreur, sur

l'opi-

l'opinion reçue, c'eſt qu'il a cru avoir trouvé des mots Iſlandois, qui avoient raport à quelques mots de la langue Hébraïque, que l'on a apellée, *le langage de Canaan*, depuis que les Juifs furent maitres de la terre promiſe, & qu'ils en eurent chaſſé les Géans Cananéens. Mais le bon homme n'a pas conſidéré que ces Géans ne parloient pas Hébreu; que l'Hébreu leur étoit étranger; & qu'ils n'ont pu porter dans le Nord, quand même ils l'auroient habité, l'uſage d'une langue, qu'ils n'entendoient ni ne parloient pas.

XL. Ce que je dis vous fera remarquer de ſemblables bévues dans les écrits de quelques ſavans Critiques de notre ſiécle, qui ont cherché l'origine des premiers peuples dans certains mots Allemans, ou Hébreux, qu'ils ont cru avoir quelque raport ou avec le langage, ou avec les noms de ces mêmes peuples. Mr. Grotius a écrit, dans ſa diſſertation ſur l'origine des peuples de l'Amérique, que les Américains ſont Allemans d'origine; parcequ'ils ont beaucoup de mots finiſſant en *lan*, & que *land*, eſt un mot Allemand. Parcequ'il y a des peuples dans l'Amérique que l'on apelle *Alavar-*

des,

des, (que Mr. Laet dit cependant avoir été ainſi apellez d'un Capitaine Eſpagnol, nommé *Alvarado* qui les conquit) Mr. Grotius aſſure que les Américains *Alavardes* ont été originaires Lombards; & qu'ils ont été apellez *Alavardes*, par la même corruption de langage, qui fait que les François d'aujourd'hui apellent *Halebardes*, les armes des Lombards, que les anciens François apelloient *Lombardes*.

XLI. C'eſt ſur de pareilles origines, & ſur de ſemblables conjectures, que Bochard, non moins ſavant que Grotius, a compoſé ſon docte *Phaleg*, où il établit le partage & les premiéres habitations de toutes les terres du monde. J'admire que la ſubtilité de ſon eſprit, & la connoiſſance qu'il a des langues Orientales, lui ayent fourni dans l'Hébreu l'interprétation des vers Carthaginois qui ſe liſent dans le *Pœnulus* de Plaute. Mais quoique ſes conjectures ſoyent fort ingénieuſes, je ne ſaurois croire que ce Carthaginois ait été de l'Hébreu. La raiſon eſt, que Didon qui a bâti Carthage étoit Phénicienne; que le langage Phénicien a été diférent de l'Hébraïque; & qu'il ne ſe peut que le Carthaginois

que l'on parloit du tems de Plaute, ait été, je ne dis pas de l'Hébreu, diférent du Phénicien, mais ce même Phénicien que l'on parloit du tems de Didon. Samuel Petit, autre ſavant homme, & grand critique, avoit trouvé avant Bochard une autre explication des vers Puniques de Plaute, & d'autres paroles que celles du ſavant Bochard. Ce qui me fait croire qu'un troiſiéme, auſſi ſavant qu'eux dans l'Hébreu, trouveroit, s'il vouloit, un troiſiéme ſens dans ces mêmes vers, par des tranſpoſitions de lettres & de points, dont ces Meſſieurs ſe ſont ſervis, & que l'uſage permet aux Critiques de la langue Hébraïque, à qui l'on fait dire, comme aux cloches, tout ce que l'on veut, par de ſemblables licences.

XLII. Vous excuſerez, Monſieur, la digreſſion que j'ai faite, parceque je ne l'ai pas cru éloignée de mon ſujet, & que le bon homme Angrimus dans l'étimologie qu'il a cherchée de quelques mots Iſlandois chez les Hébreux, a ſuivi une erreur aſſez ordinaire aux ſavans. Il n'en doit pas être cru, non plus que les autres; puiſqu'il n'eſt rien de ſi trompeur, ni de moins ſolide, que des conjectu-

jectures fondées ſur de ſemblables étimologies.

XLIII. Je croyois qu'Angrimus Jonas feroit ſortir ſes premiers Iſlandois des mêmes Géans Cananéens, qui avoient peuplé ſelon lui toutes les contrées du Nord. Mais il n'a pas voulu que l'Islande ait été habitée de ce tems-là. Ce qu'il en a dit eſt curieux, & mérite de vous être écrit. Il dit que l'Iſlande a été premiérement découverte par un certain Naddocus, qui aloit aux Iles de Faro, & qui fut jetté par la tempête à la côte Orientale de l'Iſlande, qu'il nomma *Snelande*, à cauſe des hautes néges qu'il y trouva. Naddocus ne s'y arrêta pas. Le ſecond qui la découvrit, fut un Suédois nommé Gardarus, qui alla chercher cette Ile ſur ce qu'il en avoit oui dire à Naddocus & l'ayant trouvé en l'an 864. y paſſa l'hiver, & apella l'Ile *Gardarsholm*, c'eſt à dire, l'Ile de Gardarus. Le troiſiéme qui la découvrit, fut un Pirate renommé de Norvége, nommé *Flocco*, qui ſe ſervit d'une invention très belle pour trouver cette Ile, ſur le raport qui lui en avoit été fait. On ne ſavoit encore en ce tems-là quoi que ce ſoit de l'aiguille aimantée ni de l'uſage du com-

pas.

pas. Comme il alloit d'une Ile à l'autre, sans découvrir celle qu'il cherchoit, il prit trois corbeaux en partant de l'Ile de Hetland une des Orcades, & en lâcha un, lorsqu'il crut être bien avant en mer: mais il connut qu'il n'étoit pas si éloigné de terre qu'il l'avoit cru, parce que le corbeau reprit la route de Hetland, & s'y envola. Il poussa plus avant dans la mer, & lâcha le second corbeau, qui roda de tous côtez, & ne voyant pas de terre retourna dans le vaisseau. Il ne fut pas trompé au troisiéme corbeau, qui découvrit l'Ile, & fondit dessus. Flocco l'ayant suivi des yeux & des voiles, car il avoit le vent favorable, aborda heureusement à la partie Orientale de Gardarsholm, où il passa l'hiver; & le printems venu, se voyant assiégé des glaces, que les Islandois apellent Groenlandiques, il donna à cette Ile le nom *d'Islande*, qui signifie le pays des glaces. Ce troisiéme nom lui est demeuré. Flocco passa un autre hiver dans la partie Méridionale de l'Islande; mais n'y ayant pas trouvé son compte, non plus qu'à l'Orientale, il retourna en Norvége, où il fut apellé *Rafnafloke*, c'est à dire,

Flocco

Flocco le corbeau, à cause des corbeaux dont il s'étoit servi pour découvrir l'Islande.

XLIV. Le premier fondateur des Islandois, est un Ingulfe, Baron de Norvége, qui se retira en Islande avec son beaufrére Hiorleifus, pour avoir tué deux fréres des plus grands Seigneurs de leur contrée. Comme c'étoit la coutume des banis de Norvége, d'arracher les portes des maisons qu'ils laissoient en leurs pays, & de les emporter avec eux, Ingulfe étant à la vue de l'Islande, jetta ses portes dans la mer, pour aborder où le hazard & les flots les pousseroient. Mais il arriva à un autre endroit, quoiqu'à la même partie Méridionale de l'Ile. Il ne trouva ses portes que trois ans après: ce qui l'obligea à changer de demeure, & à s'arrêter au lieu où ses portes s'étoient arrêtées. Ingulfe & son beau-frére visitérent premiérement l'Islande, en l'an de Grace 870., & ne l'habitérent que quatre ans après, en l'an 874. qui est l'époque déterminée & définie dans les Annales de l'Islande, pour la premiére habitation de cette Ile. Les mêmes Annales assurent qu'Ingulfe trouva l'Islande *inculte & deserte*, lorsqu'il y arriva.

On

On recônnut néanmoins que quelques Mariniers Anglois, ou Irlandois, avoient mis autrefois pied à terre aux rivages de l'Ile, par quelques cloches, par quelques croix, & par quelques autres ouvrages faits à la mode d'Irlande & d'Angleterre, que l'on y avoit laissez, & par quelques livres qui y furent trouvez. On demeure aussi d'acord que les Irlandois avoient fait diverses descentes dans cette Ile, avant la venue d'Ingulfe. Et leurs Annales raportent que les anciens Islandois apelloient ces Irlandois, *Papas*; & qu'ils nommérent la partie Occidentale de l'Islande *Papey*, parceque les Irlandois avoient accoutumé d'y aborder, comme à la plus proche & à la plus commode.

XLV. Or, Monsieur, sur ce que les Annales de l'Islande assurent constamment que l'Islande étoit *inculte & deserte*, lorsqu'Ingulfe y arriva; Angrimus Jonas assure fortement aussi que l'Islande n'a jamais été habitée avant ce tems-là, & s'emporte contre ceux qui disent le contraire. C'est un plaisir de lire ce qu'il écrit dans son *Specimen Islandicum*, contre Pontanus, & les Auteurs que Pontanus a alléguez, pour prouver que l'Islande

l'Islande étoit l'ancienne Thulé, dont Virgile disoit à Auguste, *Tibi serviat ultima Thule.* Car, dit il, si notre Islande étoit cette *ultima Thule*, elle auroit été habitée au tems d'Auguste. Et que deviendroit la foi de nos Annales, qui assurent qu'elle n'a été habitée qu'au tems d'Ingulse?

XLVI. Mais je le prie de se ressouvenir de ce qu'il a lui même écrit, & que je viens d'alléguer, que des Mariniers Irlandois avoient acoutumé de mettre pied à terre en Islande, avant la venue d'Ingulse, & que les anciens Islandois apelloient ces Irlandois, *Papas*: Je le prie de me dire qui étoient ces anciens Islandois? J'acorde à Angrimus que l'Islande ne fut absolument Chrétienne, que quelques années après la descente d'Ingulse. Mais il ne peut pas nier qu'il n'y eût en ce tems-là beaucoup de Chrétiens dans la contrée du Nord. Les Irlandois l'étoient, & Ingulse en trouva des marques, arrivant à l'Ile La Crimogée remarque que le beau-frére même d'Ingulse, qui aborda l'Islande avec lui, s'il n'étoit pas Chrétien, avoit du moins des sentimens Chrétiens. Et il est certain que le

le Christianisme étoit en ce temps-là répandu dans toutes les contrées du Nord & dans l'Islande: comme je le prouverai un peu plus bas. Cela étant, quel tems veut donner Angrimus à ces Islandois payens, qui étoient si fort atachez à leur ancienne Religion, & principalement à celle de leur Odin, par lequel ils juroient, & qu'ils apelloient le grand Protecteur Asiatique? Il est certain que de toutes les superstitions Payennes, les plus anciennes sont les sacrifices des hommes: & j'ai fait voir ci dessus que ces sacrifices ont été pratiquez avec grande dévotion parmi les Islandois. Leurs Annales disent qu'en la partie Occidentale de l'Islande, il y avoit un Cirque, au milieu duquel s'élevoit un grand Rocher, où ils écrasoient les hommes, & versoient le sang en sacrifice à leurs Idoles. Ces mêmes Annales remarquent que cette coutume ayant été abolie dans l'Islande, comme elle le fut par tout ailleurs, le rocher retint plusieurs siécles après la couleur du sang humain qui y avoit été répandu. Je demande à Angrimus quel tems il veut donner à ces *plusieurs siécles*, dont ses Annales mêmes font mention. Je lui demande aussi en quel tems ont été in-

inventées les fables de l'Edda, qui ſont ſi anciennes, & ſi bien nées avec les Iſlandois, qu'elles ne ſont preſque point connues des autres peuples du Nord, & du tout point de toutes les autres Nations du monde.

XLVII. Ajoutons à cela, Monſieur, que les Annales d'Iſlande, où ſe liſent les voyages de Naddocus, de Gardarus, & de Flocco, avant celui d'Ingulfe, ne diſent point que l'Iſlande étoit deſerte lorsqu'ils y arrivérent. Flocco y a vécu deux ans entiers. Et il eſt à préſumer qu'il y a vécu des commoditez qui ſe trouvoient dans un pays habité. Mais que dira Angrimus à ce qu'il a dit, que les Iſlandois ont été ſi curieux, qu'ils ont recueilli dans leurs Annales toutes les hiſtoires des peuples de l'Europe? Et pour me ſervir de ſes propres termes, qu'ils ont été, *Ad totius Europæ res hiſtoricas Lyncei.* C'eſt ce qu'Hérodote & Platon ont écrit des Egyptiens, qu'ils avoient dans leurs Bibliothéques les anciennes hiſtoires de tous les pays du monde; & que c'étoit par cela même que les Egyptiens prétendoient prouver l'antiquité prodigieuſe de leur nation. Pour autoriſer ce qu'Angrimus a dit de ſes Iſlan-

Islandois, je vous dirai que le Docteur Wormius a une copie Islandoise des Annales de la partie Occidentale de l'Islande, qu'il m'a lue & expliquée en divers endroits. J'y ai remarqué plusieurs histoires de Norvége, de Danemark, de l'Angleterre, des Orcades, & des Hebrides; & entr'autres, l'irruption des Normans dans notre Normandie, qui est sans date. Après cela vient la descente d'Ingulfe dans l'Islande. D'où il s'ensuit qu'il y avoit des Ecrivains dans l'Islande, avant la venue d'Ingulfe, & que l'Islande étoit par conséquent habitée avant ce tems-là.

XLVIII. Je croi que les Annales d'Islande, qui font mention d'Ingulfe, & qu'Angrimus cite, sont véritables. Je croi qu'Ingulfe n'est venu en Islande qu'en l'an de Grace 874. Et il s'est pu faire que les endroits de l'Ile Méridionale où il aborda, étoient inhabitez, ou par quelque grande mortalité, ou parceque des Pirates en avoient exterminé les habitans: mais il ne s'ensuit pas de là que toute l'Ile fût inhabitée. Il est certain qu'Ingulfe seul ne l'a pas peuplée: car les Annales mêmes d'Islande assurent que diverses Nations, voisines & Méridionales,

les, en ont peuplé diverſes parties. Angrimus ſpécifie entre autres un habitant des Hebrides nommé *Kalmannus*, & dit expreſſément que ce fut le premier qui s'arrêta à la partie Occidentale de l'Iſlande. Il eſt remarquable qu'Angrimus ne raporte aucune date de la venue de Kalmannus, non plus que de quantité d'autres Irlandois, Ecoſſois, & Orcades, qui ont habité les autres parties de notre Ile. Ceci me fait croire qu'il faut diſtinguer les Annales de l'Iſlande, ſelon qu'elle a été Payenne, ou Chrétienne. Les Annales de l'Iſlande Chrétienne, ſe doivent prendre à la venue d'Ingulfe. Ce que l'Ere Chrétienne marque évidemment par l'an 874. Les Annales de l'Iſlande Payenne n'ont pas de date, & ſont d'un tems indéfini.

XLIX. Cela poſé, il n'eſt rien de ſi aiſé que de concilier l'Iſlande Payenne avec l'Iſlande Chrétienne, d'accommoder les Annales de l'une avec les Annales de l'autre, d'acorder Angrimus avec Angrimus même, & de l'acorder particuliérement avec Pontanus, qui veut que l'Iſlande d'aujourd'hui ſoit la *Thulé* des Anciens, & qui le prouve par quantité d'autoritez priſes de divers Auteurs Grecs, & Latins, de l'hiſtoire

d'A-

d'Adam de Brême qui a écrit en l'an de Grace 1067, de Saxon le Grammairien qui l'a suivi de près, d'Andreas Vellejus qui a traduit Saxon en Danois, & qui a toujours pris de sa traduction les *Tylenses* de Saxon pour les Islandois d'aujourd'hui. Qu'Angrimus ne dise pas qu'Adam de Brême a écrit des sotises dans son histoire comme celle-ci. Que de son tems la vieille tradition étoit reçue, qu'il y avoit en Islande des glaces si anciennes & si séches, qu'elles bruloient quand on les jettoit dans le feu, comme le charbon que les Flamans apellent *Houille*. Il ne s'agit pas ici de la sotise simplement, il n'est question que de l'antiquité de la sotise, & du tems qu'elle a été crue. Car plus la sotise est grande, plus nous devons présumer qu'il y a longtems qu'elle est en crédit: & celle-ci nous oblige d'autant plus à croire que l'Islande étoit connue de toute ancienneté. Angrimus dira que les Auteurs Grecs & Latins se seroient trompez en la situation précise de l'Ile de Thulé, s'ils l'avoient prise pour l'Islande. A cela je répons que les mêmes Auteurs ne se sont pas moins trompez dans la description de bien d'autres endroits, dont eux & nous demeurons d'acord.

Il n'eſt pas ici queſtion de ſavoir ſi ces Auteurs ont décrit préciſément l'Iſlande, telle qu'elle a été, ou telle qu'elle eſt maintenant: mais ſi l'Iſlande qu'ils ont voulu décrire a été celle dont il s'agit, & ſi l'Iſlande qu'ils ont cherchée, a été celle que nous avons.

L. Ce qui m'oblige d'autant plus à croire que c'eſt la même dont nous parlons, c'eſt que Caſaubon le croit ainſi, & qu'il a décidé, dans ſes doctes commentaires ſur Strabon, que la Thulé de ce grand Géographe eſt l'Iſlande d'aujourd'hui. La choſe même autoriſe cette croyance, en ce que l'Iſlande eſt miſe aujourd'hui, comme autrefois, par tous les Géographes, à l'extrémité de l'Océan Deucalédonien, ou Mer d'Ecoſſe, qui eſt l'Océan Britannique; & que la Thulé des Anciens a été crue la derniére des Iles Britanniques. C'eſt une choſe connue que l'Ecoſſe a été apellée Calédonienne, du nom de la grande forêt Calédonienne, dont il ne reſte, dit on, maintenant que le ſeul nom en Ecoſſe. Seldenus a écrit que les Ecoſſois Septentrionaux ont été apellez, *Deucalédoniens:* c'eſt à dire en leur langue, noirs & ſombres Calédoniens.

niens. C'est de là sans doute que l'Océan qui lave l'Ecosse Septentrionale & ses Iles voisines, a été apellé *Deucalédonien ;* soit pour les ombres perpétuelles qui couvrent cette mer, soit pour l'épaisseur de l'air qui la rend pesante. A cause de quoi Pline l'a apellée, *Mare pigrum*, & Adam de Brême, *Mare jecoreum, & pulmoneum* : parceque cett mer a de la peine à s'émouvoir, & qu'elle ne court non plus que si elle étoit asmatique. C'est dans ce même sens que Plaute a dit d'un mauvais piéton, qu'il avoit des piez pulmoniques.

Pedibus pulmoneis mihi advenisti.

LI. Angrimus se laisseroit persuader que l'Islande seroit la même que l'ancienne Thulé, s'il pouvoit être convaincu que son Ile eût été habitée avant la venue d'Ingulfe. Quoique les preuves que j'en ai raportées le dussent pleinement satisfaire, je lui vai faire voir de plus que l'Islande étoit habitée avant ce tems-là, par d'autres raisons très pressantes. J'ai deux Croniques du Groenland en Danois, l'une en vers commence son histoire par l'an 770., auquel le

Groenland fut découvert. La Cronique en prose raporte que celui qui partit de Norvége pour aller en Groenland, passa par l'Islande: & marque expressément que l'Islande étoit habitée en ce tems-là. D'où il s'ensuit que l'Islande n'a pas commencé d'être habitée en l'an de Grace 874.

LII Angrimus dira que ma Cronique Danoise ne s'acorde pas avec sa Cronique Islandoise, qui porte que le Groenland ne fut découvert qu'en l'an 982., & habité qu'en 986. Mais j'apuyerai ma Cronique Danoise de l'autorité d'Ansgarius, grand Prélat & François de nation, que tout le monde Arctique reconnoit pour son premier Apôtre. L'Empereur Louis le Debonnaire, le fit Archevêque de Hambourg, & étendit la jurisdiction de son Archevêché par toutes les contrées du Nord, depuis l'Elbe jusques à la mer glaciale, & au delà. Les Lettres patentes de l'Empereur, qui érigérent Hambourg en Archevêché, & qui firent Ansgarius Archevêque de Hambourg, sont de l'année 834. Elles furent confirmées & ratifiées par le Pape Grégoire IV. l'année aprés 835. Pontanus raporte l'ori-

riginal des Lettres patentes de l'Empereur, & de la Bulle du Pape confirmative de ces Lettres, dans le livre 4. & dans l'année 834. de son histoire Danoise. Or il est dit expressément dans les Lettres patentes, *que la porte de l'Evangile avoit été ouverte, & que Jésus-Christ avoit été annoncé dans l'Islande, & dans le Groenland:* de quoi l'Empereur rend particuliérement graces à Dieu dans ces mêmes Lettres.

LIII. Cela prouve deux choses. L'une, que l'Islande étoit habitée & Chrétienne avant l'année 834., & quarante ans avant l'an 874 lorsqu'Ingulfe l'habita. L'autre, que le Groenland étoit habité & Chrétien avant la même année 834. Cela se raporte aussi avec ma Cronique Danoise, qui pose la découverte du Groenland en 770. Angrimus ne sachant que dire à cela, dit néanmoins qu'il doute que la Bulle de Gregoire IV. alléguée par Pontanus, soit originale, & croit que ce n'est qu'une méchante copie. Il me permettra de lui repliquer qu'il n'a pas fait consister le véritable honneur de

de l'Islande, là où il le devoit poser. Il a cru qu'il étoit obligé à soutenir la vérité prétendue de ses Annales, & il auroit été beaucoup plus avantageux pour lui d'avoir renoncé à ses Annales, que d'avoir voulu ôter à son Ile, qui est sa Patrie, cette belle couronne de vieillesse, qui a blanchi dans les glaces qui l'environnent depuis tant de siécles. Qui ne sait que le siécle d'Ingulfe étoit un siécle de barbarie pour les Lettres? Les Goths ont été accusez de l'avoir introduite en ce tems-là par toute l'Europe. Et les mêmes Goths ne se doivent pas scandaliser, si on leur dit qu'elle étoit en ce tems-là chez eux, comme dans son trône. Qui voudroit m'obliger à croire tout ce qui est écrit dans les Croniques d'un siécle si peu éclairé, me persuaderoit aussi aisément toutes les folies qui se lisent dans nos Romans d'Oger le Danois, des quatre fils Aymon, & de l'Archevêque Turpin, qui sont de ce même tems, ou n'en sont pas éloignez.

LIV. Je souhaiterois, Monsieur, que vous eussiez lu les livres d'Angri-

grimus Jonas, que je n'ai eu le moyen que de parcourir. Vous y remarqueriez sans doute beaucoup de raisons que j'ai obmises, pour l'antiquité de l'Islande. Il vous sera aisé d'avoir le *Specimen Islandicum*, imprimé à Amsterdam en 1643. Je ne sai si la Crimogée sera si facile à recouvrer. Celle que j'ai lue a été imprimée à Hambourg en 1609. Vous prendrez plaisir à lire ces livres, si l'un & l'autre vous tombent entre les mains. Je vous y renvoye, pour avoir une connoissance plus exacte de ce que je vous ai écrit succinctement, qui est tout ce que j'ai pu aprendre de l'Islande, & que j'ai trouvé digne de vous être communiqué. Je vous envoyerai la Relation du Groenland, si vous me témoignez que celle ci ne vous ait pas été desagréable. J'avoue que, pour la présenter à une personne de votre mérite, je devois aporter plus de soin que je n'en ai employé à la polir. Mais je devois avoir aussi plus de tems & plus de repos, que n'ai eu pour cela. Souvenez vous, je vous prie, que vous m'avez obligé d'entreprendre cet ouvra-

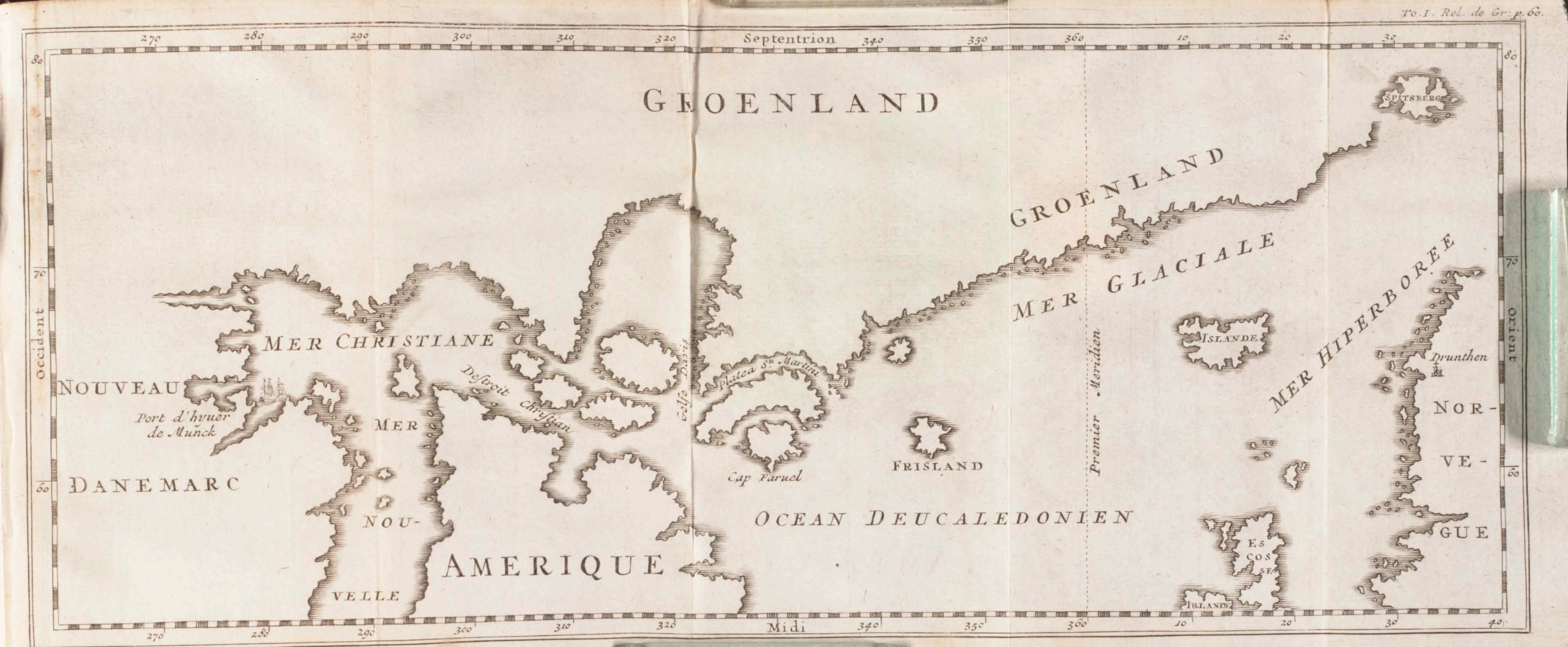
ge, & que vous êtes par cela même obligé d'en excuser les défauts. Faites moi l'honneur aussi de me croire,

MONSIEUR,

Votre très humble & très obéissant serviteur,
LA PEYRERE.

Ecrite de Copenhague, le 18. Décembre 1644.

AVER-



Septentrion
Midi
Occident
Orient
270
280
290
300
310
320
340
350
360
10
20
30
40
80
70
60
GEOENLAND
SPITSBERG
GROENLAND
MER GLACIALE
MER HIPERBOREE
ISLANDE
Drunthen
NOR-
VE-
GUE
MER CHRISTIANE
NOUVEAU
DANEMARC
Port d'hyuer
de Munck
MER
NOU-
VELLE
AMERIQUE
Destroit Christian
Golfe Davis
Platea Sta. Martini
Cap Faruel
FRISLAND
Premier Meridien
OCEAN DEUCALEDONIEN
ES
COS
SE
IRLANDE



AVERTISSEMENT SUR LA CARTE DU GROENLAND.

CEtte Carte est dressée sur quatre Elévations qui m'ont été particuliérement connues, du cap Faruel, de l'Islande, du Spitsberg, & de cet endroit de la Mer Christiane, où les glaces arrêtérent le Capitaine Munck, qui est ici marqué, & nommé Port d'hiver de Munck.

J'ai pris les longitudes de tous ces lieux sur le Méridien de l'Ile de Fer des Canaries, par l'avis de Monsieur Roberval Mathématicien de grand nom, & de Monsieur Sanson excellent Géographe, que j'ai consultez pour la construction de cette Carte.



La longitude du Port d'hiver de Munck, m'a été plus précisément connue que les autres, par une éclipse de Lune, qui est raportée dans la Relation même de ce Capitaine, qui dit l'avoir vue étant à ce port, sur les huit heures du soir, du vingtiéme Décembre de l'année mil six cens dix neuf. Elle dut paroitre à Paris suivant les Tables des mouvemens célestes, sur les trois heures du matin, ou environ, du 21. du même mois. Mais parceque cette éclipse dura trois heures & plus, & que le Capitaine Munck ne dit pas s'il la vit, ou à son commencement, ou à son milieu, ou à sa fin; Monsieur Gassendi, à qui j'ai eu recours touchant cette difficulté, & dont la suffisance est connue de tous ceux qui font profession d'aimer les belles lettres, m'a conseillé, pour la vraisemblance de la conjecture, & pour ne pas tomber dans l'une ou l'autre extrémité, de poser que cette éclipse fut aperçue au port de Munck, entre son commencement & sa fin; c'est à dire, vers le milieu du tems qu'elle dura, & à l'heure, ou environ, qu'elle dut paroitre à Paris. D'où il résulteroit que lorsqu'il est trois heures du matin à Paris, il n'est que huit heures du soir du jour précédent au Port de Munck; & qu'il y a sept heures de dif-

férence

ference d'un lieu à l'autre. Or, en prenant quinze degrez pour chaque heure, selon les régles de la science, il s'ensuivroit aussi que le Méridien du Port de Munck seroit éloigné du Méridien de Paris de cent cinq degrez, & que mettant Paris au vingt troisiéme degré & ½ de longitude, le Port de Munck devroit être mis au 278. degré ½, c'est à dire, 81. degrez & ½ au delà du Méridien des Canaries. Et il seroit évident par la même raison qu'à compter douze lieues communes de France pour chaque degré de ce Paralléle, dont les degrez sont d'environ la moitié plus petits que les degrez des grand Cercles, ce Port seroit éloigné de Paris d'environ 1260. lieues.

J'ai divisé la partie Méridionale du Groenland, prise au cap Faruel, en deux Iles, de la façon qu'elles sont ici représentées. Ce que j'ai fait, non pas sur les Relations Danoises, dont je me suis servi pour ma Relation, car elles n'en parlent point; mais sur une Carte de la Bibliothéque de MONSEIGNEUR LE CARDINAL MAZARIN, que Monsieur Naudé m'a fait la grace de me communiquer. Ces mots sont écrits au pié de cette Carte: Hæc delineatio facta est per Martinum filium Arnoldi, natum in Hollandiâ, in civitate dictâ, *den Briel*, qui bis navigationem ad *Insulam* dictam

dictam *Antiquam Groenlandiam*, instituit, tanquam supremus gubernator, an. 1624. & 1625. *Ce Martin fils d'Arnoul, apelle le Groenland*, une Ile; *quoique l'on ne sache pas encore s'il est Ile, ou continent, ou composé d'Iles. Il dit que c'est la Carte du* Vieux Groenland. *Il pouvoit dire du vieux & du nouveau, car on n'en connoit point d'autre. Et ce que nous en connoissons devroit plutot être apellé le nouveau, que le vieux. La raison est, qu'encore que le vieux Groenland ait été certainement placé en quelque endroit de la Terre qui est ici décrite, & à l'Ouest de l'Islande; on ne sauroit néanmoins déterminer cet endroit. Il n'est pas même connu des Norvégues d'aujourd'hui, quoique leurs péres l'ayent trouvé & habité des siécles entiers; comme on le dira plus particuliérement dans cette Relation.*

Ce qui est ici représenté de la liaison du cap Faruel, avec le détroit Christian & la mer Christiane, & du Port d'hiver de Munck, a été tiré sur une Carte que le Capitaine Munck fit faire de son voyage, & qui est imprimée avec sa Relation. Je l'ai suivie d'autant plus volontiers, qu'elle a du raport avec la Carte même du Capitaine Hudzon, qui découvrit le premier ce détroit & cette mer: comme je l'ai reconnu en les conférant ensemble.

Je

Je n'ose pas assurer que toute la côte de la mer Christiane & du Couchant, qui est ici décrite, entre le golfe Davis, & le Port d'hiver de Munck, soit du Groenland; parcequ'il se peut faire qu'il y ait quelque riviére considérable, ou quelque détroit, que je ne connois pas, qui coupe cette Terre, & sépare le Groenland de l'Amérique. Ce qui me rend plus irrésolu sur ce point, est que je n'ai pas oui dire en Danemarc que toute cette côte fût du Groenland, comme je l'ai oui affirmer de toute la côte du Nord-Est, qui est entre le cap Farnel & le Spitsberg. Je laisse la résolution de ce doute à ceux qui en auront plus de connoissance par les Relations Angloises & Hollandoises, n'ayant fait dessein que d'écrire ici ce que j'ai appris de cette Terre par les Livres Danois, & les conversations que j'ai eues en Danemarc.

LA PEYRERE,

RELA-



RELATION DU GROENLAND.

A MONSIEUR DE *LA MOTHE LE VAYER.*



ONSIEUR,

Je vois qu'il ne me ſuffit pas de vous avoir écrit une longue lettre ſur l'Iſlande, il eſt juſte que je tienne ma promeſſe, & que je vous envoye une Relation du Groenland. Ne vous étonnez pas du

du tems que j'ai mis à passer de l'un à l'autre. Si vous considérez les difficultez & les périls qui se rencontrent dans cette navigation, vous trouverez que j'ai eu raison de ne me pas hâter, & de m'informer tout à loisir de la route que je devois prendre pour trouver cette Terre Septentrionale, qui mérite mieux le nom d'inconnue, que la Terre Australe. Ce n'est pas que les Norvégues ne l'ayent habitée, & que durant l'espace de cinq ou six cens ans ils n'y ayent entretenu leurs commerces & leurs colonies. Mais ne confondons point les choses, & ne mettons pas à la tête de ce discours ce qui en doit composer le corps. Je vous dirai ce que j'ai appris de cette Terre presque inaccessible, avec tout l'ordre que j'ai pu tirer de ce qui m'en a été raconté, & selon tout ce que j'en ai pu comprendre des écrits les plus confus, qui m'ont été expliquez d'une langue que je n'entens pas, comme sont les livres Danois, que Mr. Rets Gentilhomme Danois a eu la bonté de lire & de m'expliquer en ma présence. Vous le verrez bientot à Paris; car le Roi de Danemarc l'a nommé, à cause de son mérite & de sa vertu, pour être son Résident en

France; & il vous certifiera ce que je vous vais écrire.

CHAPITRE I.

LE GROENLAND est cette Terre Septentrionale qui serpente du Midi au Levant, déclinant vers le Nord, depuis le cap Faruel de l'Océan Deucalédonien, tout le long des côtes de la mer Glaciale, qui tirent vers le Spitsberg & la Nova Zembla. Quelques uns ont dit qu'elle se va joindre avec les terres de la Tartarie; mais la chose est incertaine, comme vous l'entendrez ci après. Elle a donc à l'Orient, la mer Glaciale; au Midi, l'Océan Deucalédonien; à l'Occident, le détroit de Hudzon, ou Christian, & la mer de Hudzon, ou Christiane, qui la séparent de l'Amérique; sa largeur est inconnue du côté du Septentrion. La Chronique Danoise dit à ce propos que c'est l'extrémité du Monde vers le Nord, & qu'au delà il ne se trouve point de Terre plus Septentrionale. Il y en a qui croyent que le Groenland est continent avec l'Amérique, depuis que les Anglois, qui ont voulu passer le détroit de Davis pour

chercher par là une route dans le levant, ont trouvé que ce que Davis avoit pris pour un détroit, étoit un golfe. Mais j'ai la * Relation Danoiſe du Capitaine Jean Munck, qui a tenté ce paſſage du Levant par le Nord-Oueſt du golfe Davis, & ſelon ce qu'il en a dit, l'aparence eſt grande que cette terre eſt tout à fait ſéparée de l'Amérique. Nous verrons cela, lorsque je vous parlerai de ce voyage. L'élévation du Groenland, priſe au cap Faruel, qui eſt ſa partie la plus méridionale, ſuivant la meſure qu'en a priſe le Capitaine Munck, Marinier fort entendu, eſt de ſoixante degrez trente minutes. Ses autres parties ſont beaucoup plus élevées, ſelon qu'elles s'aprochent plus du Pole; & je n'en ai point d'élévation déterminée que celle de Spitsberg, que les Danois comptent entre les Terres de Groenland, & diſent être de ſeptante huit degrez, ou environ. Je ne vous parle pas de la longitude de cette Terre, parceque mes Relations n'en parlent point, & que je n'en ai rien apris de plus particulier que ce que nos cartes en diſent. Il me ſuffit de vous faire remarquer que le cap Faruel eſt au delà

des

* *Ce Voyage de Munck eſt inſéré dans cette Relation.*

des Canaries, & de notre premier Méridien.

Je me ſuis principalement ſervi pour l'hiſtoire du Groenland, de deux Chroniques, l'une Iſlandoiſe & l'autre Danoiſe; la premiére ancienne, & l'autre en vers; & toutes deux écrites en langage Danois. L'original de l'Iſlandoiſe eſt Iſlandois, compoſé par *Snorro Storlefonius*, Iſlandois, qui a été *Nomophylax*, comme l'apelle Angrimus Jonas, ou Juge ſouverain de l'Iſlande, en l'année 1215. C'eſt le même qui a compilé l'Edda, ou les fables de la poéſie Iſlandoiſe, dont je vous ai autrefois parlé. La Chronique Danoiſe a été compoſée en vers Danois, par un Prêtre Danois, nommé *Claude Chriſtopherſen*, qui eſt mort depuis quinze ans, ou environ. Cette Chronique Danoiſe raporte que des Arméniens, agitez par une grande tempête, furent emportez dans l'Océan du Nord, & abordérent par hazard en Groenland, où ils demeurérent quelque tems, & de là paſſérent en Norvégue, où ils habitérent les rochers de la mer Hyperborée. Mais cela n'eſt appuyé que ſur la fable, & l'ancienne coutume de faire venir des Peuples éloignez pour fonder des origines,

mes. L'hiſtoire eſt plus reçue & plus certaine, que les Norvégiens ont paſſé en Groenland, qu'ils l'ont découvert & habité, de cette maniére ci.

Un Gentilhomme de Norvégue, nommé TORVALDE, & ſon fils ERRIC, ſurnommé LE ROUSSEAU, ayans commis un meurtre en Norvégue, s'enfuirent en Iſlande, où Torvalde mourut. Son fils Erric, homme impatient & colére, tua bientot après un autre homme en Iſlande, & comme il ne ſavoit où aller, pour échaper à la rigueur des Juges qui le pourſuivoient, il ſe réſolut de chercher une Terre, qu'un nommé *Gundebiorne* lui dit avoir vue à l'Oueſt de l'Iſlande. Erric trouva cette Terre, & y aborda par une embouchure que font deux Promontoires, dont l'un eſt au bout d'une Ile, qui eſt vis à vis du continent de Groenland, & l'autre dans le continent même. Le promontoire de l'Ile s'apelle, *Huidſerken* ; celui du continent, *Huarf* ; & entre les deux il y a une très bonne rade, nommée *Sandſtafin*, où les vaiſſeaux ſont à couvert du mauvais tems, & en grande ſureté. *Huidſerken* eſt une prodigieuſement haute montagne, ſans comparaiſon plus grande que *Huarf*.

Erric le Rousseau l'apella du commencement, *Mukla Jokel*, c'est à dire, le grand glaçon. Elle a été depuis apellée *Bloserken*, comme qui diroit, chemise bleue; & pour la troisiéme fois *Huidserken*, qui signifie chemise blanche. La raison de ces deux derniers changemens de noms est vraisemblablement celle ci; que les néges qui se fondent & se glacent en même tems, composent du commencement une glace qui est de la couleur de la mousse, ou de l'herbe, ou des petits arbres qui croissent sur les rochers. Mais comme par une longue chute de néges, qui s'entassent les unes sur les autres, la glace devient extraordinairement épaisse, elle reprend sa couleur, & la blancheur qui lui est naturelle. Ce que je vous dis par l'expérience de ce qui se fait en Suéde, où nous avons vu des rochers qui nous ont paru bleuâtres, & blancs, par la même raison. Je ne vous dissimulerai pas, & Monsieur l'Ambassadeur le certifiera, qu'en revenant ce même hiver de Suéde en Danemarc, & passant en carosse sur la mer, qui est entre Elseneur & Copenhague, nous avons vu de grandes piéces de glace amoncelées en divers endroits, dont les

piles entiéres nous paroiſſoient, les unes extrêmement blanches, les autres comme teintes du plus bel azur qui ſe puiſſe voir; de quoi nous ne pouvions rendre aucune raiſon, car elles étoient faites de même eau, & nous les voyions toutes d'un aſpect qui ne nous ſembloit pas aſſez différent, pour cauſer cette différence de couleurs. Je me ſouvins alors d'un vers de Virgile touchant les deux Zones froides.

> *Cæruleâ glacie concretæ, atque imbribus atris.*

Mais je crois que *Cærulea glacies* ſe doit prendre en ce lieu, pour de la glace noire, telle que Virgile ſe l'eſt figurée dans ces pays noirs & ténébreux; & ſelon qu'il dit, en un autre endroit,

> *Olli cæruleus ſupra caput adſtitit imber.*

Et

> ——— *ſtant manibus aræ,*
> *Cæruleis mæſtæ vittis, atrâque cupreſſo.*

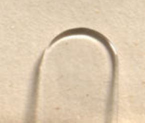
Revenons à notre propos. Erric le

Rousseau, devant que de s'engager dans le continent, jugea à propos de reconnoitre l'Ile, & y descendit. Il la nomma, *Erricscun*, c'est à dire, l'Ile d'Erric, & y demeura tout l'hiver. Le printems venu, il passa de l'Ile au continent, qu'il nomma GROENLAND, c'est à dire, *Pays verd*, à cause de la verdeur de ses paturages, & de ses arbres. Il descendit à un Port, qu'il nomma *Erricsfiorden*, c'est à dire, le port d'Erric; & non guére loin de ce port il fit un logement, qu'il nomma *Ostrebug*, c'est à dire, bâtiment de l'Est. L'automne d'après, il alla du côté de l'Ouest, où il fit un autre logement, qu'il nomma *Westrebug*, c'est à dire, bâtiment de l'Ouest. Mais, soit que le continent lui parût plus froid & plus rude que son Ile, ou qu'il y trouvat moins de sureté, il retourna l'hiver d'après à Erricscun. L'Eté suivant Erric passa au continent, & alla du côté du Nord, jusques au pied d'un grand rocher, qu'il nomma *Sneefiel*, c'est à dire, rocher de nége, & découvrit un port, qu'il nomma *Ravensfiorden*, c'est à dire, le port des corbeaux, à cause du grand nombre de corbeaux qu'il y trouva. Ra-

vens-

vensfiorden répond du côté du Nord à Erricsfiorden, qui eſt du côté du Sud, & on va de l'un à l'autre par un bras de mer qui les joint. Erric retourna dans ſon Ile ſur la fin de l'automne, & y paſſa le troiſiéme hiver. Le printems revenu, il ſe réſolut d'aller en perſonne en Iſlande, & pour obliger les Iſlandois, avec leſquels il avoit fait ſa paix, de le ſuivre en Groenland, il publia les merveilles de la nouvelle Terre qu'il avoit découverte. Il raporta qu'elle abondoit en gros & en menu bétail, en paturages excellens, en toute ſorte de chaſſe & de pêche. Enfin il les perſuada ſi bien, qu'il retourna en ſon pays de conquête, avec grand nombre de vaiſſeaux, & d'Iſlandois qui le ſuivirent.

Le fils d Erric nommé Leiffe, ayant paſſé de Groenland en Iſlande avec ſon pére, paſſa enſuite d'Iſlande en Norvégue, où, ſelon ma Chronique Iſlandoiſe, il trouva le Roi Olaus Fruggerus, & lui dit la bonté de la Terre que ſon pére avoit trouvée. Ce Roi de de Norvégue, qui depuis peu s'étoit fait Chrétien, fit inſtruire Leiffe au Chriſtianiſme, & l'ayant fait batiſer, l'obligea de demeurer l'hiver ſuivant à ſa Cour. Il



le renvoya l'Eté d'après vers ſon pére en Groenland, & lui donna un Prêtre pour inſtruire Erric, & le peuple qui étoit avec lui, dans la Religion Chrétienne. Leiffe étant de retour chez ſon pére en Groenland, fut apellé par les habitans du lieu, *Leiffdenhepne*, c'eſt à dire, Leiffe l'heureux, parcequ'il avoit échapé de grands périls dans ſon voyage. Son pére le reçut mal, parcequ'il amenoit des étrangers avec lui. Ces étrangers étoient quelques pauvres matelots, qu'il avoit trouvez ſur la quille de leur vaiſſeau, jetté par l'orage & renverſé en pleine mer ſur des rochers de glace. Leiffe, ému de compaſſion pour ces miſérables, les avoit reçus dans ſon navire, & menez en Groenland. Mais Erric étoit fâché de ce que Leiffe avoit, diſoit-il, enſeigné à des étrangers la route d'une Terre qu'il ne vouloit pas faire connoitre à tout le monde. Cependant ce fils généreux adoucit l'eſprit farouche de ſon pére, & lui fit entendre les devoirs de l'humanité qui fait les hommes. Il lui parla enſuite de la Charité qui fait les Chrétiens, & le pria d'écouter le Prêtre que le Roi de Norvégue lui avoit donné. En quoi il réuſſit de telle ſorte, qu'il

qu'il lui persuada de se faire batiser, lui, & le peuple qui étoit sous lui.

C'est tout ce qui se lit, & tout ce que j'ai pu aprendre d'Erric le Rousseau, de son fils Leiffe, & de ces premiers Norvégiens qui ont habité le Groenland. La Chronique Islandoise met le départ de Torvalde, & d'Erric le Rousseau son fils, du port de Jedren en Norvégue, au tems de *Hakon Jarls*, dit le *Riche*, qui est le commencement de cette Chronique; & au regne d'Olaus Truggerus Roi de Norvégue, ce qui se raporte à l'an de grace 982. ou environ. Mais la Chronique Danoise va plus avant, & la met en 770. Je vous ai fait voir dans ma Relation de l'Islande, que cette derniére suputation est plus aparente que la premiére, par une Bulle du Pape Grégoire IV. d'environ l'an de grace 835., adressée à l'Evêque Ansgarius pour la propagation de la Foi dans toutes les terres du Nord, & notamment de l'Islande & de Groenland. Je ne m'arrêterai pas sur cette dispute, & vous dirai seulement deux choses à ce propos. La premiére, que la même Chronique Danoise porte que les Rois de Danemarc s'étant faits Chrétiens sous l'Empire de Louis le De-

bonnaire, le Groenland faisoit grand bruit dès ce tems-là. La seconde, que M. Gunter, Sécretaire du Roi de Danemarc, homme docte, d'excellent esprit, & mon intime ami, m'a dit avoir vu dans les archives de l'Archevêché de Brême une vieille Chronique écrite à la main, dans laquelle étoit une copie de la Bulle qui constituoit l'Archevêque de Brême Métropolitain de tout le Nord, & par exprès de la Norvégue, & des Iles qui en dépendent, *Islande*, & *Groenland*. Qu'il ne se souvenoit pas précisément de la datte de la Bulle, mais qu'il étoit assûré qu'elle étoit datée d'avant l'an 900. de notre salut.

La Chronique Danoise dit que les successeurs d'Erric le Rousseau, s'étant multipliez en Groenland, s'engagérent plus avant dans le pays, & trouvérent entre des montagnes, des terres fertiles, des prairies, & des riviéres. Ils divisérent le Groenland en *Oriental* & *Occidental*, selon la division qu'en avoit faite Erric, par les deux bâtimens *d'Ostrebug* & *Westrebug*. Ils bâtirent à la partie Orientale une Ville, qu'ils nomérent *Garde*; où, selon la Chronique, les Norvégiens portoient toutes les années diverses marchan-

diſes, & les vendoient aux habitans du pays pour les y attirer. Leurs enfans allérent plus avant, & bâtirent une autre Ville, qu'il apellérent *Albe*. Et, comme le zéle s'augmentoit entre ces nouveaux Chrétiens, il édifiérent un monaſtére ſur le bord de la mer, à l'honneur de Saint Thomas. La Ville de Garde fut la réſidence de leurs Evêques, & l'Egliſe de Saint Nicolas, Patron des Matelots, bâtie dans la même Ville, fut le Dôme, ou la Cathédrale de Groenland. Vous verrez la ſuite & le catalogue de ces Evêques, dans cette partie du *Specimen Iſlandicum* d'Angrimus Jonas, où il parle du Groenland, depuis leur établiſſement juſques à l'année 1389. Et Pontanus remarque dans ſon hiſtoire de Danemarc, qu'en la même année 1389. un nommé Henri, Evêque de Garde, aſſiſta aux Etats de Danemarc, qui ſe tenoient à Nieubourg en Funen, ſur les bords du grand Belt. Comme le Groenland relevoit des Rois de Norvégue pour le temporel, les Evêques relevoient des Evêques de Drunthen en Norvégue, pour le ſpirituel ; & les Evêques de Groenland paſſoient bien ſouvent en Norvégue, pour conſulter les Evêques de

Drunthen, ſur ſes difficultez qui leur ſurvenoient. Le Groenland a vécu ſelon les loix d'Iſlande, ſous des Vicerois que les Rois de Norvégue y ont établis. Vous ſaurez les noms de ces Vicerois, & les actions de ſemblables Héros Iſlandois aux champs Groenlandiques, dans le *Specimen Iſlandicum*, où le bon Angrimus, ardent compatriote, ne les a pas oubliez ; & où je vous renvoye, n'ayant pas jugé à propos de vous en écrire.

La Chronique Danoiſe raporte qu'en l'année 1256. le Groenland ſe révolta, & refuſa de payer le tribut au Roi Magnus de Norvégue. Le Roi Erric de Danemark, à la priére du Roi Magnus, qui avoit épouſé ſa niéce, équipa une armée navale pour cette expédition. Les habitans de Groenland voyant rougir les étendars Danois, & reluire les armes ſur les vaiſſeaux, eurent ſi grand' peur, qu'ils criérent merci, & demandérent la paix. Le Roi de Danemarc ne ſe voulut pas prévaloir de la foibleſſe du Roi de Norvégue, & lui laiſſa le Groenland, en faveur de ſa niéce & de ſes petits neveux. Cette paix fut faite en mille deux cens ſoixante un. Et Angrimus Jonas, qui en fait mention, raporte les

noms des trois principaux habitans de Groenland qui ſignérent le traité en Norvégue. *Declarantes*, dit Angrimus, *ſuis factum auſpiciis, ut Groenlandi perpetuum tributum Norvego denuò juraſſent.*

La Chronique Iſlandoiſe, qui eſt une petite rapſodie d'autres Relations, fait un chapitre intitulé, *Deſcription du Groenland.* Et cette deſcription eſt de l'état, ce ſemble, le plus floriſſant des Norvégues dans cette terre. Je vous tranſcrirai mot à mot ce qui eſt écrit dans ce chapitre, ſelon qu'il m'a été expliqué de Danois en François; & ne me demandez ni année ni ordre dans ce diſcours, car je ne vous garentis ni l'un ni l'autre.

La Ville la plus orientale de Groenland eſt apellée *Skagefiord*, où il y a un rocher inhabitable, & plus avant dans la mer il y a un écueil, qui empêche que les navires n'y entrent, ſi ce n'eſt au gros d'eau. Et c'eſt à ce gros d'eau, par où, quand l'orage eſt impétueux, il entre dans ce port quantité de balénes, & autres poiſſons, que l'on pêche en abondance. Un peu plus haut vers le Levant, il y a un port nommé *Funchebuder*, du nom d'un Page de ſaint Olaus,

Roi de Norvégue, qui y fit naufrage avec plusieurs autres. Plus haut encore, & proche des Montagnes de glace, il y a une Ile nommée *Roansen*, où il se fait grande chasse de toutes sortes de bêtes, & entre autres de quantité d'ours blancs. Il ne se voit au delà que des glaces, tant par mer que par terre. Du côté Occidental se trouve *Kindelfiord*, qui est un bras de mer, dont la côte est toute habitée. Du côté droit de ce bras de mer, est une Eglise nommée *Corskirke*, c'est à dire, Eglise bâtie en croix, qui s'étend jusques à *Petresuik*, où est *Vandalebug*; & au delà un monastére de Religieux consacré à saint Olaus, & à saint Augustin. Ce monastére s'étend jusques à *Bolten*. Proche de Kindelfiord est *Rumpesinfiord*, où il y a un couvent de Religieuses, & diverses petites Iles, où se trouvent quantité d'eaux chaudes, & si chaudes en hiver, que l'on n'en peut aprocher; elles sont tempérées en Eté. Ces eaux sont très salutaires, & l'on y guérit de beaucoup de maladies. Proche de là est *Eynetsfiord*. Entre *Eynetsfiord* & *Rumpesinfiord* il y a une maison royale nommée *Fos*, & une grande Eglise dédiée à saint Nicolas. Dans *Lunes-*

fiord il y a un promontoire nommé *Klining*, & plus avant un bras de mer nommé *Grantevig*. Au delà, une maison apellée *Daller*, qui apartient au Dome de Groenland. Le Dome posséde tout Lunesfiord, & nommément la grande Ile qui est au delà d'Einetsfiord, apellée *Reyatsen*, à cause des * Rénes qui l'habitent. Dans cette Ile se trouve une Pierre nommée *Talguestein*, si forte, que le feu ne la peut consumer, & si douce à couper, que l'on en fait des vases à boire, des chaudiéres, & des cuves, qui contiennent dix ou douze tonneaux. Plus avant dans l'Occident il y a une Ile apellée *Langen*, où il y a huit métairies. Le Dome posséde toute cette Ile. Proche de l'Eglise d'Einetsfiord il y a une maison royale, apellée *Hellestad*. Près de là est *Erricsfiord*; & dans l'entrée de ce bras de mer il y a une Ile apellée *Herrieven*, qui signifie l'Ile du Seigneur, dont la moitié apartient au Dome, l'autre moitié à l'Eglise apellée *Diurnes*, qui est la premiére Eglise qui se trouve en Groenland; & l'on voit cette Eglise quand on entre dans Erricsfiord. *Diurnes* posséde

* *Les Rénes sont une espéce de Cerfs, qui se trouvent dans le Nord.*

tout jusques à *Midfiord*, qui s'étend d'*Erricsfiord* en Nord-Ouest. Proche de là est *Bondefiord*, du côté du Nord. Et dans ce Nord, il y a quantité d'Iles & de ports. Le pays est inhabité & desert entre *Ostrebug* & *Westrebug*. Proche de ce desert il y a une Eglise apellée *Strosnes*, qui a été le tems passé Métropolitaine, & la résidence de l'Evêque de Groenland. Les *Skreglingues*, ou *Skreglingres*, tiennent tout le Westrebug. Il s'y trouve des chevaux, des chévres, des bœufs, des brebis, & toutes sortes de bêtes sauvages, mais point de peuple, ni Chrétien, ni Payen. Iver Bert a fait cette Relation. Il a été longtems Maitre d'hôtel de l'Evêque de Groenland. Il a vu tout ceci, & fut un de ceux que le Juge de Groenland nomma pour aller chasser les Skreglingres. En arrivant là ils ne trouvérent personne, mais quantité de bétail, & en prirent autant que leur navire en put porter. Au delà de Westrebug il y a un grand rocher apellé *Himmelradsfield*, & au delà de ce rocher il n'y a personne qui ose naviger, à cause des Charibdes qui se trouvent dans cette mer.

C'est

C'eſt le contenu de tout le chapitre, que j'ai copié le plus ingénuement que j'ai pu. Et n'ayant pas de carte particuliére du Groenland, ni d'autre hiſtoire, qui juſtifie, ou contrediſe ce diſcours; je ne ſai, Monſieur, que vous en dire, & je vous le donne de même que je l'ai reçu. Ce qui me choque en ceci eſt, que l'Egliſe de Strofnes, bâtie entre les deſerts d'Oſtrebug & Weſtrebug, ait été du commencement de l'habitation de Groenland, *Métropolitaine, & la réſidence de l'Evêque*; car il n'eſt point révoqué en doute que la ville de Garde n'ait eu cet avantage de tout tems. La Chronique Danoiſe, regrettant la perte de ce pays que l'on ne peut plus trouver, aſſure que ſi la ville de Garde, *Réſidence de l'Evêque*, étoit encore debout, & que l'on y pût aller, on y trouveroit quantité de mémoires, pour une grande & véritable hiſtoire du Groenland. Angrimus Jonas Iſlandois, parlant de cette réſidence, dit expreſſément, *Fundatâ in Bordum*, (il faut lire, *in Garden*) *Epiſcopali reſidentiâ, in ſinu Eynatsfiord Groenlandiæ Orientalis*. Je croi que l'Auteur de cette Relation étoit bon maître d'hôtel, mais très mauvais Ecrivain.

Et il n'a pas expliqué qui étoient ces Skreglingres, contre lesquels il fut envoyé. Je vous dirai ce que le Docteur Wormius, le plus entendu de tous les Docteurs dans les recherches du Nord, m'en a dit de vive voix, & par écrit. C'étoient des Sauvages originaires de Groenland, à qui vraisemblablement les Norvégues donnérent ce nom, & je ne sai pourquoi. Ils habitoient aparemment l'autre rive du bras de mer de Kindelfiord, de la partie Occidentale de Groenland, dont l'une des côtes étoit habitée par les Norvégues. Et lorsque ce Relateur a dit que les Skreglingres tenoient tout le Westrebug, il ne l'a entendu que de la rive qui regarde le Couchant; n'étant pas croyable qu'il ait voulu parler de l'oposée au Levant, que les Norvégues occupoient. Or il est à présumer que quelques Avanturiers Norvégues ayant passé Kindelfiord en petit nombre, furent battus par ces Skreglingres. Le Viceroi de Norvégue, que la Relation apelle *Juge de Groenland*, selon la façon de parler Islandoise, voulant tirer raison de cet affront, y envoya un parti plus fort, & équippa un bon navire pour ce dessein. Mais

les

les Sauvages, qui virent venir le vaiſſeau, firent ce qu'ils ont accoutumé de faire lorsqu'ils ſe ſentent les plus foibles ; ils s'enfuirent, & ſe cachérent tous ou dans des bois, ou dans des rochers, ou dans des taniéres. Les Norvégues, qui ne trouvérent qui que ce ſoit ſur le rivage, rafflérent ce qu'ils trouvérent de butin, & l'emportérent dans leur navire. C'eſt ce qui a obligé ce Relateur innocent d'écrire qu'il ſe trouve chez le Skreglingres des chevaux, des chévres, des bœufs, des brebis, &c. mais point de peuple, ni Chrétien, ni Payen. M. Wormius croit que ces Skreglingres n'étoient pas éloignez du golfe Davis, & que ce pouvoient être des Américains; ou bien que c'étoient les originaires habitans du Groenland nouveau, que les Danois ont découvert ſous le regne de ce Roi de Danemarc, Chriſtian IV., & dont je vous parlerai ci après : qu'ils étoient voiſins du vieux Groenland que les Norvégues ont habité, & qu'ils occupoient une partie de Weſtrebug, avant qu'Erric le Rouſſeau ſe fût ſaiſi de l'autre.

Pour vous dire ce qui m'en ſemble, il n'étoit pas beſoin de faire venir ici des Amé-

Américains ; & la derniére conjecture de M. Vormius est très judicieuse, & véritable ; à laquelle j'ajouterai que par la même raison, que le Westrebug avoit ses habitans originaires, lorsque les Norvégues y arrivérent, l'Ostrebug les avoit aussi : & que, comme la partie de l'Est étoit plus proche de la mer glaciale, moins fertile, & par conséquent plus deserte, que celle de l'Ouest, les Norvégues qui trouvérent moins de résistance de ce côté-là que l'autre, s'emparérent plus facilement de l'Ostrebug, que du Westrebug. Et c'est pourquoi je ne voi pas dans mes Relations qu'ils se soyent opiniâtrez à tenter des passages du côté de l'Ouest, mais bien du côté du Nord ; où je remarque qu'ils ont marché huit jours entiers, sans découvrir quoi que ce soit, que des néges & des glaces, dont les vallées sont toutes pleines. De sorte, Monsieur, que vous pouvez juger par là, que l'endroit que les Norvégues ont possédé en Groenland, a été resserré entre les mers du Midi & du Levant ; entre les montagnes du Nord, inaccessibles à cause des glaces, & les Sklelingres, qui arrêtérent leurs progrès du côté du Westrebug. Vous noterez encore

core à ce propos que la Chronique Islandoise nous donne pour véritable & constant, que les Norvégues ont tenu si peu de chose dans le Groenland, qu'il n'eût pu être compté en Danemarc que pour la troisiéme partie d'un Evêché ; & les Evêchez de Danemarc ne sont pas plus grands que ceux de France. La Chronique Danoise dit la même chose en ces termes ; que tout le Groenland est cent fois plus grand, que ce que les Norvégues y ont possédé ; que divers peuples l'habitent, & que ces peuples sont gouvernez par divers Seigneurs, dont les Norvégues n'ont jamais eu connoissance.

La Chronique Islandoise parle diversement de la fertilité de cette Terre, selon la diversité des Relations qui la composent. Elle dit en un lieu qu'il y croît du meilleur froment qui se puisse trouver en aucun autre endroit du monde, & des chênes si vigoureux, & si forts, qu'ils portent des glands gros comme des pommes. Elle dit en un autre lieu qu'il ne croît en Groenland quoi que ce soit que l'on y séme, à cause du froid, & que ses habitans ne savent ce que c'est que de pain. Ce qui a du raport avec

la Chronique Danoiſe qui dit que quand Erric le Rouſſeau entra dans ce pays, il ne vivoit que de pêche, à cauſe de l'infertilité de la terre. Néanmoins la même Chronique Danoiſe raporte que les ſucceſſeurs d'Erric, qui s'avancérent dans le pays après ſa mort, trouvérent entre des montagnes, des terres fertiles, des prairies, & des riviéres, qu'Erric n'avoit pas découvertes. Et la Chronique Iſlandoiſe, qui ſe contrarie elle même, n'eſt pas croyable en ce qu'elle avance qu'il ne croît quoi que ce ſoit en Groenland, à cauſe du froid. La raiſon qu'elle allégue me fait douter de ce qu'elle dit: car il eſt aſſuré que cette partie de Groenland que les Norvégues ont habitée, eſt de même élévation que l'Uplande, qui eſt la province la plus fertile de Suéde, où il eſt certain qu'il croît quantité de beau & bon froment. Joint que par la même raiſon d'élévation, cette Chronique dit ailleurs fort véritablement qu'il croît de fort beau blé en Norvégue; & ce que je vous dirai à ce propos, vous ſemblera étrange, mais des perſonnes croyables me l'ont certifié. Il y a des endroits dans la Norvégue, où l'on fait double moiſſon en trois mois de

tems,

tems, par l'ordre & la raiſon que vous allez entendre. Ces endroits ſont des plaines opoſées à des rochers, que le Soleil bat continuellement durant les ardeurs des mois de Juin, de Juillet, & d'Aout; & la chaleur de ces rochers eſt réfléchie ſi vivement ſur ces plaines, qu'en ſix ſemaines on laboure, on ſéme, & on recueille du blé mûr. Or comme ces terres ont beaucoup de graiſſe, & & de ſuc, par la quantité de néges fondues qui les ont abreuvées, & que le Soleil a cuittes; on les enſemence encore une fois, & au bout de ſix autres ſemaines on ne manque pas de faire une ſeconde moiſſon, auſſi bonne que la premiére.

Il y a de l'aparence que le Groenland eſt, comme toutes les autres terres, compoſé de bons & de mauvais endroits; de plaines & de montagnes, les unes fertiles, les autres infertiles. Il eſt certain qu'il y a quantité de rochers. La Chronique Iſlandoiſe dit que l'on y trouve des marbres de toutes ſortes de couleurs. On demeure d'accord que l'herbe des paturages y eſt excellente, & qu'il y a quantité de chevaux, de liévres, de cerfs, de rénes, de loups communs,

muns, de loups cerviers, de renards, quantitité d'ours blancs & noirs; & il se lit dans la Chronique Islandoise que l'on y a pris des castors, & des martres aussi fines que les sibelines de Moscovie. On y trouve des * faucons blancs & gris en très grand nombre, & plus qu'en autre lieu du monde. On portoit anciennement de ces oiseaux par grande rareté aux Rois de Danemarc, à cause de leur bonté merveilleuse; & les Rois de Danemarc en faisoient des présens aux Rois & Princes leurs voisins ou amis, parceque la chasse de l'oiseau n'est du tout point en usage dans le Danemarc, non plus qu'aux autres endroits du Septentrion

La mer est très poissonneuse en Groenland. Elle est pleine de loups, de chiens, & de veaux marins, & porte un nombre incroyable de balénes. Je ne sai si je dois mettre les ours blancs de Groenland entre les animaux terrestres, ou aquatiques; car, comme les ours noirs ne quittent pas la terre, & ne se nourrissent que de chair, les blancs ne quittent point la mer, & ne vivent guéres que de poisson. Ils sont beaucoup

* *Gerfaut.*

coup plus grands & plus ſauvages que les noirs. Ils vont à la quête des loups & des chiens marins, qui font leurs petits ſur les glaces, de peur des balénes. Ils ſont avides de baleneaux, & les trouvent friands ſur tous les autres poiſſons. Ils ne s'engagent pas volontiers en pleine mer, lorsque les glaces ſont fondues. Ce n'eſt pas qu'ils ne nagent, & ne puiſſent vivre dans l'eau, comme les poiſſons; mais ils craignent les balénes, qui les ſentent, & les pourſuivent par une antipathie naturelle, parcequ'ils mangent leurs petits. C'eſt pourquoi, quand les glaces ſont détachées du Groenland Septentrional, & qu'elles ſont pouſſées vers le Midi, les ours blancs qui ſe trouvent deſſus, n'en oſent ſortir; & comme ils abordent, ou dans l'Iſlande, ou dans la Norvégue, à l'endroit que les glaces les portent, ils deviennent enragez de faim.

Heu malè tum ſolis Norvegûm erratur in oris:

Et il ſe dit d'étranges hiſtoires des ravages que ces animaux ont faits dans ces terres.

Le Groenland a été de tout tems très fertile

fertile en cornes, que l'on appelle de licornes. Il s'en voit en Danemarc beaucoup d'entiéres, quantité de tronçons & de bouts, & un nombre infini de piéces, qui les rendent très communes dans ce Royaume. Vous me demanderez quelles ſont les bêtes qui portent ces cornes. Je vous dirai, Monſieur, que ces cornes, improprement dites cornes, n'ont rien de commun avec les véritables & proprement nommées telles, de quelque nature qu'elles puiſſent être ; & que comme le nom de celles-ci eſt ambigu, il y en a qui doutent encore ſi les bêtes qui les portent, ſont chair, ou poiſſon. Vous noterez que les cornes de licornes, que nous avons vues en Danemarc, ſoit entiéres, ſoit en piéces, ſont de même matiére, de même forme, & de même vertu, que celles qui ſe voyent en France, & autre part. Cette belle corne entiére, de laquelle je vous ai autrefois parlé, & que j'ai vue à Friderisbourg, chez le Roi de Danemarc, eſt ſans contredit plus grande que celle de Saint Denis. Il eſt vrai qu'elle n'eſt pas droite, & qu'elle eſt faucée à deux ou trois piez de la pointe ; mais du reſte elle eſt de même couleur, de même figure, & de même poids, que

celle

celle de S. Denis. Pour les piéces de ces cornes que nous avons vues en divers endroits de Copenhague, il eſt certain qu'on les croit des antidotes contre les venins, tout ainſi que celles qui ſe voyent à Paris, & ailleurs. Cela poſé pour conſtant, que toutes ces ſortes de cornes qui ſe voyent en Danemarc, ſont entiérement ſemblables à celles de France, & que celles de Danemarc viennent de Groenland; il eſt queſtion de ſavoir quelles ſont les bêtes qui portent des cornes en Groenland. M. Wormius m'a dit le premier que ce ſont des poiſſons. Sur quoi je vous dirai que j'ai eu de grandes diſputes avec lui, lorsque nous étions à Chriſtianople; parceque cela renverſe l'opinion de tous les anciens Naturaliſtes, qui ont traitté des licornes, & nous en ont parlé comme d'animaux terreſtres & à quatre piez; & que cela choque quantité de paſſages de l'Ecriture Sainte, qui ne peuvent être entendus que des licornes à quatre piez. M. Wormius, exact & ſavant dans les curioſitez du Nord, me récrivit de Copenhague ce que je vais vous tranſcrire de ſa lettre.

Il y a quelques années, qu'étant chez

Mr.



Mr. Fris, Grand-Chancelier de Danemarc, prédéceſſeur de Mr. Thomaſſon, qui l'eſt à préſent; je me plaignis à ce grand homme, l'ornement & le ſoutien de ſa patrie lorſqu'il vivoit, du peu de curioſité de nos Marchands & Mariniers qui vont en Groenland, de ne pas s'informer quels ſont les animaux dont ils nous aportoient tant de cornes, & de n'avoir pas pris quelque piéce de leur chair, ou de leur peau, pour en avoir quelque connoiſſance. Ils ſont plus curieux que vous ne penſez, me répondit Mr. le Chancelier, & me fit aporter ſur l'heure même un grand crane ſec, où étoit attaché un tronçon de cette ſorte de corne, long de quatre piez. J'eus bien de la joye de tenir une choſe ſi rare & ſi précieuſe, mais il me fut d'abord impoſſible de comprendre ce que c'étoit. Je priai Mr. le Chancelier de me permettre de l'emporter chez moi, pour le conſidérer tout à loiſir; ce que volontiers il m'accorda. Je trouvai que ce crane reſſembloit proprement à celui d'une tête de baléne; qu'il avoit deux trous au ſommet, & que ces trous perçoient dans le palais; que c'étoient ſans doute les

deux

deux tuyaux, par leſquels cette bête rejettoit l'eau qu'elle buvoit. Et je remarquai que ce que l'on apelloit ſa corne, étoit fiché à la partie gauche de la machoire ſupérieure. Je conviai mes amis les plus curieux, & mes écoliers à venir voir cette rareté dans mon cabinet. Un peintre, que j'avois apellé, s'y étoit rendu: je lui fis tirer en préſence des aſſiſtans la figure de ce crâne avec ſa corne, afin qu'ils fuſſent témoins que la copie avoit été priſe ſur un véritable original. Ma curioſité ne s'arrêta pas là. Ayant eu avis qu'un ſemblable animal avoit été porté & pris en Iſlande, j'écrivis à l'Evêque de Hole, nommé *Thorlac Scalonius*, qui a été autrefois mon diſciple à Copenhague, & le priai, comme mon ami, de m'envoyer le portrait de cette bête; ce qu'il fit, & me manda que les Iſlandois l'apelloient *Narhual*, comme qui diroit, baléne qui ſe nourrit de cadavres; parceque *Hual* ſignifie une baléne, & que *Nar* ſignifie un cadavre. C'étoit en effet le portrait d'un véritable poiſſon, qui reſſembloit à une baléne. Et je vous promets de vous le faire voir à votre retour de Chriſtianſtadt, avec celui du crâne que j'ai eu de Mr. le Chancelier Fris.



Mr. Wormius ne manqua pas, à notre retour, de ſatisfaire à ſa promeſſe, & au delà ; car il ne ſe contenta pas de me faire voir les portraits de ces poiſſons, il me mena dans ſon cabinet, où je vis ſur une table dreſſée pour cela l'original & le crâne même, avec la corne de cette bête, que Mr. le Chancelier Fris lui avoit autrefois confiée. Il l'avoit eue d'un Gentilhomme de Danemarc, gendre de M. Fris, à qui ce partage étoit échu, qu'il eſtime huit mille riſdalles ; & l'avoit fait porter de vingt lieues de Copenhague, pour la faire voir à Monſieur l'Ambaſſadeur. Je ne me pus laſſer d'admirer cette curioſité, & l'ayant raportée à Monſieur l'Ambaſſadeur, il la voulut voir dans le même cabinet. Son Excellence conſidéra cette rareté avec plaiſir, & pria Mr. Wormius de la lui prêter, pour en faire tirer la figure, qu'il emporta depuis à Paris.

Il eſt certain que le nom d'Unicorne eſt équivoque, & apartient à pluſieurs ſortes d'animaux ; témoin l'Onix, & l'Ane des Indes dont Ariſtote a fait mention ; & cette bête farouche dont Pline parle, qui a la tête d'un cerf, le corps d'un cheval, & le pié comme celui d'un élé-

éléphant, & qui eſt d'une légéreté & d'une force incomparables. C'eſt en effet cette véritable Licorne, dont l'Ecriture Sainte a parlé en divers endroits: ſi agile, que Dieu dit qu'il fera ſauter le *Schirion*, qui eſt une montagne du Liban, comme le faon d'une Licorne; & ſi forte, que la force de Dieu même eſt comparée à la ſienne: *Deus fortis*, diſoit Moyſe, *eductor Judæorum*, *vires ejus ut Monocerotis*. Or quelle aparence de mettre nos Licornes aquatiques du Nord ſous l'eſpéce de ces Licornes, que l'on croit être des animaux du Midi ou du Levant, & qui ſont terreſtres ſans contredit? Le Prophéte Iſaye, prédiſant aux Juifs que Dieu les chaſſeroit de Jéruſalem, eux & leurs Rois, nomme les Licornes qu'il apelle *Unicornes*. *Deſcendent*, dit-il, *Unicornes cum eis*. Ce qui ne peut être entendu que d'une deſcente terreſtre. Et ſi le Prophéte avoit cru que les Licornes euſſent été des poiſſons, il auroit dit ſans doute *natabunt*, au lieu de, *deſcendent*.

Je ſupoſerois donc une eſpéce de Licornes de mer, ou marins, comme l'on a poſé des eſpéces de chiens, de veaux, & de loups marins. Et la choſe ne ſeroit pas nouvelle, puisque Bartolin, Auteur Danois, a fait un chapitre ex-

près des Licornes de mer, dans ſon traité des Licornes. Mais il ſe rencontre une difficulté, contraire à cette poſition. Car il eſt queſtion de ſavoir ſi ces Licornes marins, dont nous parlons, ſont véritablement Licornes; & ſi ce que nous apellons leurs cornes, ſont véritablement des cornes, ou des dents. La réſolution du premier doute dépend du dernier. Car ſi ce ſont des dents, ces poiſſons ne peuvent être dits Licornes ou Unicornes, parcequ'ils n'auront point de cornes; & ſi ce ſont des cornes, ils ſeront notoirement Unicornes, parcequ'ils n'auront qu'une corne. Mr. Wormius aſſure que ce ſont des dents, & non pas des cornes. Et je vois qu'Angrimus Jonas les apelle des dents, dans cet endroit de ſon *Specimen Iſlandicum*, où il parle du naufrage que fit un Evêque de Groenland, nommé *Arnaud*, paſſant en Norvégue, dont le vaiſſeau fut rompu par la tempête, dans l'Iſthme de l'Iſlande Occidentale. Le naufrage arriva l'an de Chriſt 1126. Et dans le dénombrement qui fut fait des choſes recueillies du débris, *Reperti ſunt*, dit le bon Angrimus, *dentes Balenarum pretioſi, & potiores, maris æſtu in ſic-*

cum

cum rejecti, ac literis Runicis, indelebili glutine rubescentis coloris, inscripti; ut Nautarum quilibet suos, peractâ aliquando navigatione, recognosceret. Et il est constant que ce qu'Angrimus Jonas apelle ici *dentes Balenarum pretiosos*, est entendu en Danemarc, & se doit entendre de ces cornes, que nous apellons de Licornes, & dont nous parlons maintenant. Ce qui me fait croire que ce sont des dents, & non pas des cornes, c'est qu'Aristote nous donne pour véritable & certain que tous les Unicornes portent leurs cornes au milieu du front, dans la région ordinaire des cornes, & que ces poissons portent ce que nous apellons leurs cornes, au bout de leurs machoires & de leurs gencives, à l'endroit où se fichent les dents: que les cornes s'attachent au front *par Symphyse*, que les dents s'enfoncent dans les machoires *par Gomphose*; & que nous avons vu clairement dans ce crâne, que nous a montré Mr. Wormius, que ce que nous avons pris pour une corne, étoit enfoncé dans la machoire, environ un pié de profondeur. Cette même chose étoit étendue en long au dehors, comme une lance couchée; de même que le poisson Pristis

porte sa scie, & l'autre poisson Xiphias son épée.

J'ai lu dans Aristote une belle raison, ou plutot une belle remarque, sur l'unité de cornes des Unicornes. Il dit que tous les animaux qui ont deux cornes, ont l'ongle divisé en deux, & que tous les Unicornes ont l'ongle solide, & non divisé. Que la nature a fait une même union, & une même consolidation d'ongles & de cornes, aux piez & à la tête des Licornes; comme elle a fait une même division d'ongles & de cornes, aux piez & à la tête des autres animaux. D'où il résulte que la seule diférence des Licornes avec les autres animaux, consiste dans l'unité & solidité de leurs ongles & de leurs cornes. Et que, par la même raison que les Unicornes portent leurs ongles aux piez, comme les autres animaux, ils portent leurs cornes au même endroit de la tête, qui est le front. Et que, comme les autres animaux, qui ont deux cornes, les portent aux deux côtez du front, les Unicornes, qui n'en ont qu'une, la portent au milieu du front. Mais tout ainsi que les poissons, dont nous parlons, n'ayant ni ongles, ni piez, ne peuvent avoir de cornes à la tête; il s'ensuit

s'enſuit que ce que nous apellons leurs cornes, étant enfoncé dans leur machoire, & n'étant pas attaché à leur front, ne peut être des cornes, & partant que ce ſont des dents.

Je n'étois pas du commencement de cet avis; &, comme je le conteſtois avec Mr. Wormius, Monſieur le Grand-Maitre de Danemarc, (dont vous ſavez la naiſſance, le mérite, & la dignité,) m'a dit là deſſus une choſe qui me confirmoit dans ma premiére opinion, que c'étoient des cornes, & non pas des dents. Il m'à raconté que le Roi de Danemarc ſon maitre, voulant faire préſent d'une piéce de cette ſorte de cornes, lui commanda de ſcier une corne entiére qu'il avoit, & de la ſcier au tronçon de la racine, qui eſt l'endroit le plus gros & le plus beau. Ayant ſcié une partie de cette corne, qu'il croyoit ſolide, il rencontra une concavité, & fut étonné de voir dans cette concavité une petite corne, de même figure & de même matiére que la grande. Il continua de ſcier la grande tout autour, ſans toucher à la petite; & trouva que la petite étoit avancée, de même que la concavité, dans la grande, environ un pié, & que le

reste de la grande étoit solide. Je m'allai représentant sur ce récit que les bêtes qui portoient ces cornes, muoient comme les cerfs; que leurs grandes cornes tomboient, & que d'autres renaissoient en leur place; & que c'étoit sans doute la raison pour laquelle tant de cornes, détachées de leurs têtes, étoient portées sur les glaces de Groenland, en Islande. Mais je me rendis à ma derniére opinion, quand j'eus vu le crâne, dont je vous ai parlé, & que j'eus considéré cette longue racine, fichée dans sa machoire. Cela même que m'avoit dit Mr. le Grand-Maitre, me fit croire que ce qu'il avoit scié étoit une dent, & non pas une corne: qu'il se peut faire que les dents tombent & renaissent à ces poissons, comme elles tombent & renaissent aux enfans, & à quelques hommes; & que l'on voit assez souvent que les dents qui tombent, sont poussées par d'autres dents, qui sortent même avant que les vieilles soyent tombées: qu'une pareille chose n'arrive jamais aux cerfs qui muent, & que leurs têtes demeurent nues, comme s'ils n'avoient jamais eu de cornes, jusques à ce que les nouvelles renaissent & se forment.

Je

Je vais finir ce discours en disant un mot de la corne, qui est à saint Denis. Je vous ai dit qu'elle est en tout & par tout semblable à celles de Danemarc. J'ajouterai à cela que les Danois croyent fermement que toutes ces cornes, qui se voyent en Moscovie, en Allemagne, en Italie, & en France, viennent de Danemarc, où cette sorte de traffic a eu grande vogue, lorsque le passage de Norvégue en Groenland a été libre & connu. Les Danois, qui les envoyoient de côté & d'autre, n'avoient garde de dire que ce fussent des dents de poissons; ils les vendoient pour des cornes de Licornes, afin d'en retirer plus de profit. Ils pratiquent cela tous les jours encore, & il n'y a pas longtems que la Compagnie du nouveau Groenland, qui est à Copenhague, envoya un de ses associez en Moscovie, avec quantité de grosses piéces de cette sorte de cornes, & un bout entre autres de grandeur fort considérable, pour le vendre au Grand-Duc de Moscovie. On dit que le Grand-Duc le trouva beau, & le fit examiner par son Médecin. Ce Médecin, qui en savoit plus que les autres, dit au Grand-Duc que c'étoit une dent de poisson; & l'En-

voyé retourna ſur ſes pas à Copenhague, ſans rien vendre. Comme il rendoit raiſon de ſon voyage à ſes aſſociez, il jetta toute la cauſe de ſon malheur ſur ce méchant Médecin, qui avoit décrié ſa marchandiſe, en diſant que tout ce qu'il portoit, n'étoit que des dents de poiſſons. Vous êtes un mal-adroit, lui répondit un aſſocié qui me l'a redit, il faloit donner deux ou trois cens ducats à ce Médecin, pour lui perſuader que c'étoient des Licornes. Ne doutez pas, Monſieur, que la corne qui eſt à Saint Denis, ne ſoit venue originairement du même lieu, & n'ait été vendue de cette ſorte. Si je m'en ſouviens bien, c'eſt une dent ſemblable à celles que nous avons vues en Danemarc; car elle a même racine que les autres, & cette racine eſt creuſe & corrompue par le bout, comme une dent gâtée. Je ſoutiens donc que c'eſt une dent, qui eſt tombée d'elle même de la machoire de ce poiſſon, que les Iſlandois apellent *Narhual*, & que ce n'eſt point une corne.

Revenons en Groenland. La Chronique Iſlandoiſe raporte que l'air y eſt plus doux & plus tempéré qu'en Norvégue, qu'il y nége moins, & que le froid

n'y

n'y eſt pas ſi rude. Ce n'eſt pas que quelquefois il n'y géle fort âprement, & qu'il n'y ait des orages très impétueux; mais ces grands froids & ces grands orages n'arrivent pas ſouvent, & ne durent pas longtems. La Chronique Danoiſe remarque, comme une choſe bien étrange, qu'en l'année 1308. il fit des tonnerres épouvantables dans le Groenland, & que le feu du ciel tomba ſur une Egliſe, nommée *Skalholt*, qui brula entiérement. Qu'enſuite de ce tonnerre & de ce feu, il s'éleva une tempête prodigieuſe, qui renverſa les ſommets de quantité de rochers, & que des cendres volérent de ces rochers rompus en ſi grande abondance, que l'on croyoit que Dieu les faiſoit pleuvoir pour punir les peuples de cette terre. Cette tempête fut ſuivie d'un hiver ſi rude, qu'il n'y en eut jamais de pareil en Groenland; & la glace y demeura un an entier, ſans ſe fondre. Comme je racontois le prodige de cette pluye de cendres à Monſieur l'Ambaſſadeur, il me dit qu'étant à la Rochelle, un Capitaine de mer, qui revenoit des Canaries, l'avoit aſſuré qu'étant à l'ancre à ſix lieues de ces Iles, une pareille pluye de cendres étoit tombée ſur la rade où il étoit, & que ſon

vaisseau en avoit éte couvert, comme s'il eût nége dessus : qu'un orage si extraordinaire étoit venu d'un grand tremblement de terre, qui avoit écroulé des montagnes de feu qui sont aux Canaries, & que le vent en avoit jetté les cendres jusques à six lieues dans la mer. Il y a de l'aparence que les cendres qui étoient sorties de ces rochers du Groenland, venoient d'une pareille cause, & qu'il y a dans cette contrée des montagnes ardentes, & des souterrains qui brulent, comme aux Canaries & ailleurs. Autant en voit on au mont *Hecla* en Islande, qui est beaucoup plus septentrionale, que cette partie du Groenland. On voit aussi des montagnes ardentes chez les Lapons plus élevez, bien loin au delà du cercle Arctique. Enfin cela est confirmé par ce que vous avez pu remarquer ci-dessus dans la vieille description de cette terre, qu'il y a des bains si chauds, que l'on ne les peut souffrir en hiver.

L'Eté de Groenland est toujours beau, jour & nuit, si l'on doit apeller nuit, ce crépuscule perpétuel qui y occupe en Eté tout l'espace de la nuit. Comme les jours y sont très courts en hiver, les nuits en récompense y sont très longues ; &

la

la Nature y produit une merveille, que je n'oſerois vous écrire, ſi la Chronique Iſlandoiſe ne l'avoit écrite comme un miracle, & ſi je n'avois une entiére confiance en Mr. Rets, qui me l'a lue, & fidélement expliquée. Il ſe léve en Groenland une lumiére avec la nuit, lorsque la Lune eſt nouvelle, ou ſur le point de le devenir, qui éclaire tout le pays, comme ſi la Lune étoit au plein: & plus la nuit eſt obſcure, plus cette lumiére luit. Elle fait ſon cours du côté du Nord, à cauſe de quoi elle eſt apellée, *Lumiére Septentrionale.* Elle reſſemble à un feu volant, & s'étend en l'air comme une haute & longue paliſſade. Elle paſſe d'un lieu à un autre, & laiſſe de la fumée aux lieux qu'elle quitte. Il n'y a que ceux qui l'ont vue, qui ſoyent capables de ſe repréſenter la promtitude & la légéreté de ſon mouvement. Elle dure toute la nuit, & s'évanouit au Soleil levant. Je laiſſe à ceux qui ſont plus entendus que moi en Phyſique, à rechercher la cauſe de ce météore, & s'il ſe léve quelque vapeur de cette terre, qui s'échauffe & s'enflame par ſon mouvement avec la même viteſſe que nous voyons les fuſées s'enflamer, ou ces langues de feu qui tom-

bent de l'air ou le traversent, ou de même enfin que des feux voltigent sur les cimetiéres. On m'a assuré que cette lumiére Septentrionale se voit clairement de l'Islande & de la Norvégue, lorsque le ciel est serain, & que la nuit n'est troublée d'aucun nuage. Elle n'éclaire pas seulement les peuples de ce continent Arctique, elle s'étend jusques à nos climats: & cette lumiére est la même sans doute, que notre ami célébre, le très savant & très judicieux Philosophe Monsieur Gassendi, m'a dit avoir observée plusieurs fois, & à laquelle il a donné le nom d'AURORE BORE'ALE. La plus remarquable qu'il ait jamais vue, fut celle qui parut par toute la France, *Silente Lunâ*, (car elle n'avoit qu'un jour) durant la nuit du douze au treiziéme de Septembre de l'année 1621. Il l'a inserée sommairement dans la vie de Mr. Peiresc: mais elle est très bien décrite dans ses doctes observations qui sont à la suite de son ouvrage contre le Docteur Flud. Je vous y renvoye, pour ne m'engager pas plus avant dans ce discours, & reprendre le fil de ma Relation.

La Chronique Danoise raporte qu'en l'année

l'année 1271. un gros vent de Nord-Eſt porta tant de glaces en Iſlande, & chargées de tant d'ours & de bois, que l'on crut que ce que l'on avoit découvert à l'Oueſt de Groenland, n'étoit pas tout le Groenland, & que cette terre s'étendoit plus avant dans le Nord-Eſt. Ce qui obligea quelques Matelots Iſlandois de tenter cette découverte, mais ils ne trouvérent que des glaces. Des Rois de Norvégue & de Danemarc avoient eu longtems auparavant même penſée & même deſſein, ils y avoient envoyé divers vaiſſeaux, & y étoient allez en perſonne, mais ils n'y avoient non plus réuſſi que les Matelots Iſlandois. Ce qui avoit obligé les uns & les autres de tenter ce voyage, étoit, ou le raport, ou l'opinion reçue & fondée ſur quelque raport, qu'il y a dans cette contrée quantité de veines d'or & d'argent & de pierres précieuſes ; ou peut-être que ce paſſage de Job avoit fait impreſſion ſur leurs eſprits, *Aurum ab Aquilone venit.* Et je vous dirai à ce propos ce que la même Chronique Danoiſe raconte, qu'il y a eu autrefois des Marchands qui ſont revenus de ces voyages avec de grands tréſors. Elle dit auſſi que du tems de ſaint

ſaint Olaus, Roi de Norvégue, des Mariniers de Friſland entreprirent le même voyage à même fin: &, comme ils ſe trouvérent engagez dans de grandes tempêtes, qui les jettoient ſur les rochers de cette côte, ils furent contraints de gagner le couvert dans quelques mauvais ports. Elle ajoute que s'étant hazardez de deſcendre, ils virent aſſez près du rivage de méchantes cabanes enfoncées dans la terre, & autour de ces cabanes des tas de pierres de mine, où reluiſoit quantité d'or & d'argent: ce qui les incita d'en aller prendre. Chacun en prit tout autant qu'il en put porter, mais, comme ils ſe retiroient dans leur vaiſſeau, ils virent ſortir de ces foſſes couvertes des hommes malfaits & hideux comme des Diables, avec des arcs & des frondes, & de grands chiens qui les ſuivoient. La peur ſaiſiſſant ces Matelots, les obligea de doubler le pas, pour ſauver ce qu'ils portoient, & ſe ſauver eux-mêmes: mais par malheur un d'entre eux tomba entre les mains de ces Sauvages, qui le déchirérent à la vue de ſes compagnons. Le Chroniqueur Danois dit, enſuite de cette hiſtoire, que ce Pays eſt plein de richeſſes, & que c'eſt pour
cela

cela qu'on dit que Saturne y a caché ſes tréſors, & qu'il n'eſt habité que par les Diables.

Il y a un chapitre dans la Chronique Iſlandoiſe, intitulé, *route & navigation de Norvégue en Groenland*. Le texte porte, la vraye route de Groenland, ſelon que les ſavans pilotes, nez en Groenland, ou qui en ſont revenus depuis peu, nous l'ont racontée, eſt celle-ci. De *Nordſtaden Sundmur* en Norvégue, tirant droit vers le Couchant, juſques à *Horenſunt*, du côté de l'Orient d'Iſlande, la navigation eſt de ſept jours. De *Suofuels Jokel*, qui eſt une montagne de ſouffre en Iſlande, juſques en Groenland, la plus courte navigation eſt de prendre vers le Couchant. On trouve à moitié chemin d'Iſlande en Groenland, *Gundebiurne Skeer*: ç'a été l'ancienne route devant que les glaces vinſſent de la terre du Nord, qui ont rendu cette navigation périlleuſe. Il eſt enſuite écrit, mais en article ſéparé: De *Languenes* en Iſlande, qui eſt ſon extrêmité Septentrionale, tirant vers le Nord, il y a dix huit lieues juſques à *Oſtrehorn*, qui ſignifie, corne Orientale. De Oſtrehorn juſques à *Huallsbredde*, la na-

navigation eſt de deux jours & de deux nuits.

Je ne prétens pas que perſonne entreprenne le voyage de Groenland ſur cette route: & tout ce que j'y ai pu comprendre, c'eſt que la navigation de cette Mer a été de tout tems difficile & périlleuſe. Vous avez pu remarquer la même choſe, par ce que je vous ai dit du retour de Leiffe en Groenland chez ſon pére Erric le Rouſſeau; par le naufrage que je vous ai raporté de l'Evêque Arnauld; & par ce que je viens de vous dire des Mariniers de Friſland.

Il y a dans la même Chronique Iſlandoiſe un chapitre, dont le titre eſt tel. *Tranſcrit d'un vieux livre intitulé*, Speculum Regale, *touchant les affaires de Groenland.* Le texte en eſt beaucoup plus clair que du précédent. On a vu, dit-il, autrefois trois monſtres marins, d'énorme figure, dans la mer de Groenland. Le premier a été apellé par les Norvégues, *Haffſtramb*, qu'ils ont vu de la ceinture en haut au deſſus de l'eau. Il eſt ſemblable à un homme, du col, de la tête, du viſage, du nez, & de la la bouche; ſi ce n'eſt que la tête étoit extraordinairement élevée, & pointue en

en haut. Il avoit les épaules larges, & aux bouts de ſes épaules deux tronçons de bras, ſans mains. Le corps étoit délié en bas, & l'on n'a jamais vu comment il étoit formé au deſſous de la ceinture. Son regard étoit de glace. Il y a eu de grands orages, toutes les fois que ce fantôme a paru ſur l'eau. Le ſecond monſtre a été apellé, *Marguguer*. Il étoit formé juſques à la ceinture comme le corps d'une femme. Il avoit de gros tetons, la chevelure éparſe, de groſſes mains aux bouts de ſes tronçons de bras, & de longs doigts attachez enſemble, comme ſont les piez d'une oye. On l'a vu tenant des poiſſons dans ſes mains, & les mangeant; & ce fantôme a toujours précédé quelque grand orage. Si le fantôme ſe plongeoit dans l'eau, le viſage tourné vers les Matelots, c'étoit un ſigne qu'ils ne feroient pas naufrage. S'il leur tournoit le dos, ils étoient perdus. Le troiſiéme monſtre a été apellé, *Hafgierdinguer*, qui n'étoit pas un monſtre proprement, mais trois groſſes têtes, ou montagnes d'eau, que la tempête élevoit; & quand par malheur des navires ſe trouvoient engagez dans le triangle que ces trois montagnes

gnes formoient, ils périssoient presque tous. Ce prétendu monstre étoit engendré par des courans de mer, & des vents contraires, très impétueux, qui surprenoient les vaisseaux, & les engloutissoient. Ce même livre raporte qu'il y a dans cette mer de grandes masses de glace, élevées comme des statues d'étrange figure. Il donne avis à ceux qui veulent aller en Groenland, de s'avancer vers le Sud-Ouest, devant que d'aborder le pays, à cause de la quantité de glaces qui flottent sur cette mer, bien avant même dans l'Eté. Il conseille aussi à ceux qui se trouveront en péril dans ces glaces, de faire ce que d'autres ont fait en semblables rencontres; c'est, de mettre leurs chaloupes sur l'endroit le plus épais de ces glaces, avec le plus de vivres qu'ils pourront avoir, & d'attendre que ces glaces les portent à quelque terre, ou d'essayer, si elles se fondent, de se sauver dans leurs chaloupes.

CHAPITRE II.

VOila où finit l'hiſtoire du vieux Groenland. L'hiſtoire de Danemarc cote ici préciſément l'année 1348. en laquelle une grande peſte, apellée *la Peſte noire*, dévora la plus grande partie des peuples du Nord. Elle tua les principaux Matelots, & les principaux Marchands de Norvégue & de Danemarc, qui compoſoient les Compagnies du Groenland dans les deux Royaumes. On a remarqué auſſi que de ce tems là les voyages & les commerces du Groenland furent interrompus, & commencérent de ſe perdre. Cependant M. Wormius m'a aſſuré qu'il a lu dans un vieux Manuſcrit Danois, qu'environ l'an de grace 1484., ſous le regne du Roi Jean, il y avoit encore dans la ville de Bergues en Norvégue, plus de quarante Matelots qui alloient toutes les années en Groenland, & en raportoient des marchandiſes de prix: que ne les ayant pas voulu vendre cette année là à quelques Marchands Allemans, qui étoient allez à Bergues pour les acheter, les Marchands Allemans n'en dirent mot, mais con-

conviérent ces matelots à ſouper, & les tuérent tous en une nuit. La choſe a peu d'aparence de la façon qu'elle eſt écrite; car il n'eſt pas croyable que l'on allat ſi librement en ce tems-là de Norvégue en Groenland. Cela répugne à la narration que je vais vous faire, & qui eſt conſtante, de la ruine entiére du commerce, & de la communication que la Norvégue & le Danemarc ont eue avec le Groenland.

Vous ſaurez, Monſieur, que les tributs du Groenland étoient anciennement deſtinez pour la table des Rois de Norvégue, & qu'aucun Marinier n'eût oſé aller en Groenland ſans congé, ſur peine de la vie. Il arriva qu'en l'année 1389. Henri Evêque de Garde paſſa en Danemarc, & aſſiſta, comme je vous ai dit, aux Etats de ce Royaume, qui ſe tenoient en Funen, ſous le regne de la Reine Marguerite, qui avoit fait la jonction des deux Couronnes de Norvégue & de Danemarc. Des Marchands de Norvégue, qui étoient allez en Groenland ſans congé, furent accuſez d'avoir enlevé les tributs, dont le fonds étoit dû pour la table de la Reine. La Reine traitta ſévérement ces Marchands, & ils auroient été pendus, ſans

ſans les ſermens exécrables qu'ils firent ſur les ſaints Evangiles qu'ils avoient été en Groenland ſans deſſein, & que la tempête les y avoit jettez: qu'ils n'en avoient raporté que des marchandiſes achetées, & n'avoient touché en aucune façon aux tributs de la Reine. Ils furent relâchez ſur leur ſerment. Mais le danger qu'ils échapérent, & les défenſes rigoureuſes qui furent réitérées d'aller en Groenland ſans congé, intimidérent ſi fort les autres, que depuis ce tems-là qui que ce fût, ni marchand, ni matelot, ne s'y oſa haſarder. La Reine y envoya quelque tems après des navires, que l'on n'a jamais revus depuis; & l'on a ſu qu'ils avoient péri, par cela même que l'on n'a jamais pu ſavoir ni où, ni comment. Les vieux Matelots de Norvégue furent effrayez de cette nouvelle, & n'oſérent retourner ſur cette mer. La Reine, qui ſe trouva en même tems engagée dans les guerres de Suéde, ne les voulut pas preſſer, & ne tint nul compte du Groenland.

La Chronique Danoiſe, de qui j'ai apris cette hiſtoire, raporte qu'environ ce même tems, & l'an de grace 1406., l'Evêque *Eſkild* de Drunthen voulut

avoir le même ſoin du Groenland que ſes prédéceſſeurs avoient eu, & y envoya un nommé *André*, pour ſuccéder à la place de *Henri* Evêque de Garde, en cas qu'il fût mort, ou lui en raporter des nouvelles, s'il étoit vivant. Mais depuis qu'André fut monté ſur ſon vaiſſeau, & qu'il eut fait voile, on n'en a eu aucunes nouvelles, & quelque ſoin que l'on y ait aporté, il a été impoſſible d'aprendre ce que lui, & l'Evêque Henri étoient devenus. C'eſt le dernire Evêque qui a été envoyé de Norvégue pour le Groenland. La même Chronique Danoiſe fait un dénombrement de tous les Rois de Danemarc, depuis la Reine Marguerite juſques au Roi Chriſtian IV. à préſent regnant; pour faire voir, ou le peu d'état que les uns ont fait du Groenland, ou le deſir que les autres ont eu de retrouver cette terre. Et il importe, Monſieur, que vous apreniez cette ſuite de fatalitez, ou de malheurs, qui nous ont fait perdre la connoiſſance d'un Pays célébrel, qui a été autrefois connu, habité, & fréquenté des peuples de notre monde.

Le Roi Erric de Poméranie ſuccéda à la Reine Marguerite; &, comme c'étoit un Prince étranger & nouveau venu

en

en Danemarc, il ne s'informa pas seulement s'il y avoit une contrée au monde qui s'apellat *Groenland.*

Christophe de Baviére, qui succéda à Erric, employa tout son regne à faire la guerre aux Vandales, qui sont les Poméraniens. La famille d'Oldembourg, qui regne aujourd'hui en Danemarc, commença de regner en l'an grace 1448. Le Roi Christian premier de ce nom, & le premier de cette Maison, au lieu de penser au Nord, se tourna vers le Midi. Il fut en pélerinage à Rome, obtint du Pape le pays de Dithmartche pour la couronne de Danemarc, & une permission d'établir une Académie à Copenhague.

Christierne II. succéda à Christian I. & promit solennellement, lorsqu'il fut couronné Roi, de faire tout ce qui lui seroit possible pour recouvrer le Groenland. Mais bien loin de recouvrer une terre que ses prédécesseurs avoient perdue, il perdit les Etats mêmes qu'il possédoit. Ses cruautez le firent chasser de la Suéde, que la Reine Marguerite avoit jointe aux deux Couronnes de Norvégue & de Danemarc, des trois n'en ayant fait qu'une. Il se retira en Da-

nemarc, avec le même eſprit de fureur qui l'avoit poſſédé en Suéde ; & les Danois, qui ne le purent ſouffrir non plus que les Suédois, le dépoſérent. C'eſt pour cela qu'il eſt peint entre les Rois de Danemarc avec un Sceptre caſſé. Son Chancelier, Erric Valkandor, Gentilhomme Danois, de grande vertu & de grand eſprit, fut fait Archevêque de Drunthen. Après la diſgrace de ſon maitre, il ſe retira dans ſon Archevêché, où il occupa tout ſon eſprit à la recherche du Groenland, & aux moyens pour y parvenir. Il lut tous les livres qui en parloient, examina tous les Marchands & tous les Matelots de Norvégue qui en avoient quelque connoiſſance, & ſe fit faire une carte de la route que l'on y devoit tenir. Mais comme il voulut exécuter ce deſſein en l'année 1524, un grand Seigneur de Norvégue lui fit quitter l'Archevêché & le Royaume. Il ſe ſauva dans la ſuite à Rome, où il mourut : car Frédéric premier, oncle de Chriſtierne, & qui avoit occupé les Royaumes de Danemarc & de Norvégue, ſoupçonnant Valkandor d'être de la faction de Chriſtierne qui n'étoit pas encore bien éteinte, le fit chaſſer de Norvégue,

végue, & dissipa les Compagnies qu'il avoit formées pour la découverte du Groenland.

Christian III. succéda à Frédéric I. Il fit tenter le passage de Groenland, mais ceux qu'il y envoya ne le purent découvrir. Cela obligea ce Roi de lever les défenses rigoureuses, que les Rois ses prédécesseurs avoient faites d'aller en Groenland sans leur congé. Il permit à qui que ce fût qui en auroit envie, d'y aller sans permission. Mais les Norvégiens se trouvérent en ce tems-là si foibles, & si pauvres d'ailleurs, qu'ils n'eurent pas le moyen de s'équiper pour un voyage si difficile & si hazardeux.

Le Roi Frédéric II. eut la même pensée que son pére Christian III. Il envoya un nommé *Magnus Heigningsen* à la découverte du Groenland. Et si la chose est telle que l'Historien l'a écrite, il y a je ne sai quoi d'inconnu, qui s'oppose au dessein que l'on a pour découvrir cette terre. Magnus Heigningsen après beaucoup de dangers découvrit le Groenland, mais ne le put aprocher; parceque son navire s'arrêta tout court à une des côtes: dont il fut extrêmement

étonné, & avec raiſon, car c'étoit en pleine mer, dans un grand fonds d'eau, où il n'y avoit point de glace, & le vent étant frais. Ne pouvant donc avancer, il fut contraint de reculer, & de retourner en Danemarc, où il fit le raport de ce qui lui étoit arrivé, & dit au Roi qu'il y avoit ſans doute de l'aimant au fonds de cette mer, qui avoit arrêté ſon vaiſſeau. S'il avoit ſu l'hiſtoire de la Remore, peut-être qu'il l'auroit alléguée auſſi à propos que celle de l'aimant. Cette prétendue avanture arriva l'an 1588. ou environ, que le Roi Frédéric II. regnoit. Et notre Chronique Danoiſe, qui s'eſt attachée à la ſuite du tems, a inſéré entre les Rois Chriſtian & Frédéric une longue narration d'un voyage que Martin Forbisher, Capitaine Anglois, entreprit pour le même Groenland en l'année 1577. Cette narration donne beaucoup plus de connoiſſance du Groenland & de ſes peuples, que celle que nous avons eue juſques ici. C'eſt pourquoi j'ai cru devoir vous envoyer un extrait de ce qu'elle en dit.

Martin Forbisher partit d'Angleterre pour Groenland, en l'année, comme j'ai dit,

dit, 1577. Il le découvrit, mais ne le put aborder cette année là, à cauſe de la nuit, des glaces, & de l'hiver qui l'avoient ſurpris dans ſon voyage. Etant de retour en Angleterre, il fit ſon raport à la Reine Elizabeth, qui crut, ſur ſa relation, avoir gagné cette terre inconnue. Elle lui donna donc au printems d'après trois vaiſſeaux avec leſquels Forbisher partit. Ayant revu la terre, il y aborda du côté du Levant. Les Habitans du lieu où il prit terre, s'enfuirent à l'abord des Anglois, & abandonnérent leurs maiſons, pour ſe cacher, qui ça, qui là. Il y en eut qui grimpérent de peur, ſur les pointes des rochers les plus hauts, d'où ils ſe précipitérent en bas dans la mer. Les Anglois, qui ne purent aprivoiſer ces Sauvages, entrérent dans les maiſons qu'ils avoient abandonnées. C'étoient proprement des tentes, faites de peaux de veaux marins, ou de balénes, étendues ſur quatre groſſes perches, & couſues adroitement avec des nerfs. Ils remarquérent que toutes ces tentes avoient deux portes, l'une du côté de l'Oueſt, l'autre du côté du Sud; & qu'ils s'étoient mis à couvert des vents Eſt & Nord qui les incommodoient le plus. Ils ne trouvérent

rent dans ces maisonnettes qu'une vieille hideuse & une jeune femme enceinte, qu'ils emmenérent, avec un petit enfant qu'elle tenoit par la main. Ils les arrachérent des mains de la vieille qui heurloit horriblement. Etant partis de là, ils côtoyérent cette mer du côté de l'Est, & virent un monstre sur l'eau, de la grosseur d'un bœuf, qui portoit au bout du muffle une corne longue d'une aulne & demie, qu'ils crurent être un Licorne. Ils singlérent de là vers le Nord-Est, & découvrirent une terre qu'ils abordérent, parcequ'elle leur parut agréable. Quoique cette terre fût dans le continent du Groenland, ils l'apellérent, *Anavavich*, pour la pouvoir retenir sous un autre nom. Ils trouvérent que cette contrée étoit sujette à des tremblemens de terre, qui renversoient de grands rochers sur les plaines, & que le séjour y étoit fort dangereux. Ils ne laissérent pas de s'y arrêter quelque tems, parceque rencontrant des graviers, où l'or reluisoit abondamment, ils en remplirent trois cens * tonneaux. Ils firent tout ce qu'ils purent pour aprivoiser les Sauvages de cette terre, & même

* *Mesure de Danemarc.*

même les Sauvages firent semblant de se vouloir aprivoiser avec eux. Ils répondirent par signes, aux signes que les Anglois leur faisoient, & leur donnérent à entendre que, s'ils vouloient aller plus haut, ils trouveroient ce qu'ils cherchoient. Forbisher leur répondit qu'il y iroit, & s'étant mis sur une chaloupe avec quelques Soldats, donna ordre à ses trois vaisseaux de le suivre. Il côtoya le rivage en haut, mais ayant aperçu quantité de Sauvages sur des rochers, il apréhenda d'être surpris. Les Sauvages qui le conduisoient du rivage, reconnurent la crainte qu'il avoit eue; &, pour ne le pas effaroucher firent paroitre de dessous la digue trois hommes beaucoup mieux faits & mieux habillez que les autres, qui le priérent par signes & démonstrations d'amitié de vouloir aborder. Forbisher alloit à eux de bonne foi ne les voyant que trois sur le port, & des Sauvages sur des rochers assez éloignez. Mais les autres qui étoient cachez sous la digue, furent impatiens quand ils virent venir Forbisher, & se précipitérent en foule sur le port. Ce qui fit reculer Forbisher. Mais les Sauvages ne se rebutérent point pour cela.

Ils tâchérent toujours d'attirer à eux les Anglois, & jettérent quantité de chairs crues ſur le rivage, comme s'ils euſſent eu à faire à des dogues. Les Anglois n'avoient garde d'en aprocher, & les Sauvages alors s'aviſérent d'une autre ruſe. Ils portérent au bord de la mer un homme eſtropié, ou du moins qui feignoit de l'être, & l'ayant laiſſé là, ils ne parurent pas de quelque tems, feignant de s'être retirez tout à fait. Ils s'étoient imaginé que les Anglois, ſelon la coutume des Etrangers, viendroient enlever ce miſérable qui ne ſe pouvoit ſauver, pour leur ſervir de truchement. Mais les Anglois qui ſe doutérent de la tromperie, tirérent un coup de mouſquet ſur le Sauvage eſtropié, qui ſe leva en ſurſaut, & gagna le terrain bien plus vite que le pas. Ce fut alors que les Sauvages en très grand nombre bordérent la digue, & tirérent ſur les Anglois une quantité prodigieuſe de pierres & de fléches avec des frondes & des arcs; dont les Anglois ſe moquérent, & firent à leur tour une décharge de mouſquets & de canons, qui les écarta en un moment.

La Relation dit que ces Sauvages

ſont

ſont traitres & farouches, & qu'on ne peut les aprivoiſer ni par careſſes, ni par préſens. Ils ſont gras, diſpos & de couleur olivâtre. On tient qu'il y en a de noirs parmi eux, comme des Ethiopiens. Ils ſont habillez de peaux de chiens marins couſues de nerfs. Leurs femmes ſont échevelées. Elles renverſent leurs cheveux derriére les oreilles, pour montrer leurs viſages, qui ſont peints de bleu & de jaune. Elles ne portent point de cotillons, comme nos femmes, mais quantité de caleçons, faits de peaux de poiſſons, qu'elles mettent les uns ſur les autres. Chaque caleçon a ſes pochettes, où elles fourrent leurs couteaux, leur fil, leurs aiguilles, leurs petits miroirs, & autres bagatelles que les Etrangers leur portent, ou que la mer leur jette, quand des étrangers ſont naufrage ſur leur côte. Les chemiſes des hommes & des femmes ſont faites d'inteſtins de poiſſons, couſus avec des nerfs fort déliez. Les habits des uns & des autres ſont larges, & ils les ſanglent avec des courroyes de peaux de poiſſons. Ils ſont puans, ſales & vilains. Leur langue leur ſert de ſerviéte & de mouchoir, & ils n'ont nulle honte. Ils

eſtiment riches ceux qui ont quantité d'arcs, & de frondes, de bateaux, & de rames. Leurs arcs ſont courts, & leurs fléches déliées, & armées au bout d'os ou de cornes aiguiſées. Ils ſont adroits à tirer de l'arc & de la fronde, & à darder les poiſſons dans l'eau avec des javelots. Leurs petits bateaux ſont couverts de peaux de chiens marins, & il n'y peut entrer qu'un homme ſeul. Leurs grands bateaux ſont faits de bois, attachez les uns aux autres, avec des liens de bois, & couverts de peaux de balénes couſues de gros nerfs. Ces bateaux portent vingt hommes pour le plus. Leurs voiles ſont faites de même que leurs chemiſes d'inteſtins de poiſſons couſus de plus petits nerfs. Et quoiqu'il n'y ait point de fer dans ces bateaux, ils ſont liez avec tant d'adreſſe & de force, qu'ils s'engagent librement deſſus en pleine mer, & ne ſe ſoucient point des orages. Il n'y a dans leur terre aucune bête venimeuſe, que des aragnées. Ils ont des couſins en grand nombre, qui piquent âprement, & leur piquure fait des élevures difformes ſur le viſage. Ils n'ont point d'eau douce, que celle qu'ils

qu'ils réservent des néges fondues. L'Historien dit que le grand froid, qui serre les veines de la terre, bouche le passage des sources. Ils ont des chiens extraordinairement grands, qu'ils attellent à leurs traineaux, s'en servant comme on se sert ailleurs des chevaux.

C'est-là la fin de cette narration; & je ne sais si le Danois l'a tirée de la Relation Angloise de Martin Forbisher; ou s'il l'a écrite sur le récit qu'il en a oui faire, à l'exemple de ces anciens Danois, qui composoient sur des vaudevilles les histoires de leur tems.

Revenons aux Rois de Danemarc. Christian IV. à présent regnant, fils de Frédéric II, prit à cœur le Groenland, & se résolut de le trouver, quoique son pére & son ayeul l'eussent tenté inutilement. Pour réussir dans ce dessein, il fit venir d'Angleterre un Pilote expert, qui avoit la réputation de connoitre bien cette mer & cette route. Ayant ce Pilote, il équipa trois bons navires, sous la conduite de Godtske Lindenau, Gentilhomme Danois, leur Amiral, qui partit du Sundt aux premiéres chaleurs de l'année 1605. Les trois vaisseaux vo-

guérent enſemble quelque tems, mais quand le Capitaine Anglois fut à la hauteur qu'il cherchoit, il prit la route du Sud-Oueſt, de peur des glaces, & pour aborder le Groenland avec moins de riſque. Le chemin qu'il prit avoit du raport à l'ancienne route d'Iſlande, que je vous ai alléguée, en ce qu'elle donne le même avis. L'Amiral Danois, croyant que le Capitaine Anglois ne devoit pas prendre cette route du Sud-Oueſt, continua la ſienne droit vers le Nord Eſt, & arriva ſeul de ſon côté en Groenland. Il n'eut pas plutot mouillé l'ancre, que quantité de Sauvages, qui l'avoient découvert du haut de la rive où ils étoient, ſautérent dans leurs petits bateaux, & le vinrent voir dans ſon vaiſſeau. Il les reçut avec grande joye, & leur préſenta du bon vin à boire; mais les Sauvages le trouvérent amer, & firent la mine en le buvant. Ils virent de la graiſſe de baléne, ils en demandérent, & on leur en verſa de grands pots, qu'ils vidérent avec plaiſir & avidité. Ces barbares avoient porté des peaux de renards, d'ours, de veaux marins, & un grand nombre de cornes, (que le Danois nomme précieuſes,) en piéces, bouts, & tronçons,

qu'ils

qu'ils troquérent avec des aiguilles, des couteaux, des miroirs, des agraffes, & autres semblables vetilles, que les Danois avoient étallées. Il se moquoient de l'or & de l'argent monoyez qu'on leur offroit, & témoignoient au contraire une passion extrême pour des ouvrages d'acier; car ils l'aimoient sur toutes choses, & donnoient pour en avoir, ce qu'ils avoient de plus cher, leurs arcs, leurs fléches, leurs bateaux, leurs rames: quand ils n'avoient rien plus à donner, ils se dépouilloient, & donnoient jusqu'à la chemise. Gotske Lindenau demeura 3. jours à cette rade, & la Chonique ne dit point qu'il y mit pied à terre. Il n'osa pas, sans doute, hazarder une descente, ni exposer le petit nombre de ses gens à la multitude incomparablement plus grande des Sauvages de cette contrée. Il leva l'ancre, & partit le quatriéme jour; mais avant partir, il retint deux Sauvages dans son vaisseau, qui firent tant d'efforts pour se défaire des mains des Danois, & s'élancer dans la mer, qu'il falut les lier pour les arrêter. Ceux qui étoient à terre, voyant garroter & emmener leurs compatriotes, jettérent des cris horribles, & un nombre épou-

vantable de pierres & de fléches contre les Danois, qui leur lâchérent un coup de canon, & les écartérent. L'Amiral retourna seul en Danemarc, comme il étoit arrivé seul à l'endroit qu'il avoit abordé.

Le Capitaine Anglois suivi de l'autre navire Danois, entra dans le Groenland, comme dit le même Historien, à l'extrêmité de la terre qui répond au Couchant; & cette extrêmité ne peut être que le Cap Faruel. Aussi est-il certain qu'il entra dans le Golfe Davis, & côtoya la terre de l'Est de ce Golfe. Il découvrit quantité de bons ports, de beaux pays, & grandes plaines verdoyantes. Les Sauvages de cette contrée négociérent avec lui, comme ceux de l'autre avoient négocié avec Gotske Lindenau: mais ils témoignérent plus de défiance, car ils n'avoient pas plutot reçu ce qu'ils troquoient avec les Danois, qu'ils s'enfuyoient à leurs bateaux, comme s'ils l'eussent dérobé, ou que l'on eût couru après eux. Les Danois eurent envie de mettre pied à terre à quelqu'un de ces ports, & s'armérent pour cela. Le pays leur parut assez beau à l'endroit où ils descendirent, mais sablonneux & pier-

reux, comme celui de Norvégue. Ils jugérent par les fumées de la terre qu'il y avoit des mines de ſouffre, & trouvérent grand nombre de pierres de mine d'argent, qu'ils portérent en Danemarc, où l'on tira du cent peſant de pierre vingt ſix onces d'argent. Ce Capitaine Anglois, qui trouva tant de beaux ports tout le long de cette côte, leur donna des noms Danois, & en fit une carte, avant de partir. Il fit prendre auſſi quatre Sauvages des mieux faits que les Danois purent attraper, & l'un de ces quatre devint ſi enragé de ſe voir pris, que les Danois ne le pouvant trainer, l'aſſommérent à coups de croſſes de mouſquets, ce qui intimida les autres trois qui ſuivirent volontairement. Il ſe forma en même tems un corps de Sauvages, pour vanger la mort de l'un, & pour ravoir les autres. Ils coupérent chemin aux Danois, pour livrer combat ſur le port, & les empêcher de s'embarquer: mais les Danois firent une décharge de mouſquets & de canon ſi à propos, que les Sauvages, étonnez du bruit & du feu, s'enfuirent çà & là, & laiſſérent le paſſage libre aux Danois, qui remontérent ſur leurs vaiſſeaux, levérent l'ancre, &

retournérent en Danemarc, avec les trois Sauvages qu'ils présentérent au Roi leur maitre, qui les trouva beaucoup mieux faits, plus polis, & diférens en mœurs, langage & habits, de ceux de Gotske Lindenau.

Le Roi de Danemarc, satisfait de ce premier voyage, se résolut au second; & renvoya l'année d'après 1606. le même Gotske Lindenau, avec cinq bons vaisseaux, en Groenland. Cet Amiral partit du Sunt le 8. jour du mois de Mai, & mena avec lui les trois Sauvages que le Capitaine Anglois avoit pris dans le Golfe de Davis, pour lui servir de guides & d'interprétes. Ces pauvres innocens témoignérent une joye sans pareille de leur retour en leur pays. Un d'eux mourut de maladie en pleine mer, & fut jetté hors de bord. Gotske Lindenau tint la route de l'Amérique, que le Capitaine Anglois avoit tenue, qui est celle du Sud Ouest & du Golfe de Davis, par le Cap Faruel. Un de ces cinq navires s'égara par les brouillards, & les quatre arrivérent en Groenland, le 3. d'Aout. A la premiére rade où les Danois mouillérent l'ancre, les Sauvages parurent en grand nombre sur le rivage,

mais

mais ne voulurent point trafiquer ; & comme ils témoignérent de ſe défier des Danois, de même les Danois ne voulurent point ſe fier à eux, ce qui les obligea de monter plus haut. Ils trouvérent là un port plus beau que le premier, mais des Sauvages d'auſſi mauvaiſe humeur que les autres, car ils regardoient les Danois avec défiance, & dans le deſſein de les combattre, en cas qu'ils vouluſſent mettre pied à terre. Les Danois qui ne voulurent point auſſi ſe fier à eux, ni hazarder une deſcente, allérent plus loin, & comme ils raſoient la côte, & que les Sauvages côtoyoient auſſi avec leurs petits bateaux, les Danois ſurprirent à diverſes fois, & menérent à leur bord ſix de ces Sauvages, avec leurs bateaux & les petits équipages qui étoient dedans. Les Danois ayant enſuite mouillé l'ancre à une troiſiéme rade, un valet de Gotske Lindenau, ſoldat hardi & entreprenant, pria inſtamment ſon maitre de lui permettre de deſcendre ſeul, pour reconnoitre ces Sauvages. Il lui dit qu'il tâcheroit, ou de les apprivoiſer par les marchandiſes qu'il leur porteroit, ou de ſe ſauver, en cas qu'ils euſſent quelque mauvais deſſein

deſſein contre lui. Le maitre ſe laiſſa vaincre par l'importunité de ſon valet. Mais le valet eut à peine mis pied à terre, qu'il fut ſaiſi, tué & mis en piéces par les Sauvages, qui ſe retirérent après cette action, & ſe mirent à couvert du canon des Danois. Les couteaux & les épées de ces Sauvages ſont faites des cornes, ou des dents de ces poiſſons que l'on apelle Unicornes, émoulues & aiguiſées avec des pierres; & ces épées ne tranchent pas moins, que ſi elles étoient de fer & d'acier. Gotske Lindenau voyant qu'il n'y avoit rien à faire pour lui en ce pays-là, fit voile vers le Danemarc, & un de ſes priſonniers Groenlandois eut tant de regret de quitter ſon pas, qu'il ſe jetta de deſeſpoir dans la mer & ſe noya. Les Danois trouvérent en revenant le cinquiéme navire qui s'étoit égaré en allant; mais ils ne furent que cinq jours enſemble, car une tempête qui ſe leva les écarta tous cinq, & ils ne purent ſe rejoindre qu'un mois après que l'orage eut fini. Ils arrivérent à Copenhague, après avoir eſſuyé bien du péril, le 5. jour d'Octobre ſuivant.

Le Roi de Danemarc entreprit le troiſiéme

ſiéme & dernier voyage qu'il ait fait faire en Groenland, avec deux grands vaiſſeaux, ſous le commandement d'un Capitaine de Holſtein, nommé *Karſten Richkardtſen*, à qui il donna des Mariniers de Norvégue & d'*Iſlande*, pour lui ſervir de guides. La Chronique dit que ce Capitaine partit du Sunt le 12. du mois de Mai, ſans marquer l'année que je n'ai jamais pu ſavoir. Le huitiéme jour du mois de Juin ſuivant il découvrit les pointes des montagnes de Groenland, mais il ne put aborder la terre, à cauſe des glaces qui y étoient attachées, & qui s'étendoient bien avant dans la mer. Il y avoit ſur ces glaces d'autres glaces amoncelées, qui ſembloient de grands rochers. Et la Chronique remarque en cet endroit qu'il y a des années que les glaces de Groenland ne ſe fondent point en été. Le Holſteinois fut contraint de revenir ſans rien faire; & ce qui l'obligea encore plus à cela fut, que ſon ſecond navire s'étoit écarté du ſien, dans une tempête qui les avoit ſéparez, & qu'il étoit ſeul lorſqu'il aborda les glaces. Le Roi de Danemarc reçut ſes excuſes, & l'impoſſibilité qu'il allégua.

Vous me demanderez ce que sont devenus les quatre premiers Sauvages, & les cinq derniers, qui étoient restez des deux premiers voyages. Je vous en ferai ici une petite histoire; & vous dirai, Monsieur, que le Roi de Danemarc établit des Personnes, qui eurent un soin particulier de les nourrir & de les garder; de telle sorte néanmoins qu'ils avoient la liberté d'aller par tout où ils vouloient. On les nourrissoit de lait, de beurre, & de fromage, de chairs crues, & de poissons cruds, de la même façon qu'ils vivoient en leur pays; parcequ'ils ne se pouvoient accoutumer à notre pain & à nos viandes cuittes, moins encore au vin, & qu'ils ne buvoient quoi que ce soit de si bon cœur, que de grands traits d'huile ou de graisse de baléne. Ils tournoient souvent la tête vers le Nord, & soupiroient avec tant d'amour pour leur patrie, que leur garde étant relâchée, ceux qui se purent saisir de leurs petits bateaux & de leurs rames, se mirent en mer pour en hazarder le trajet. Mais un orage, qui les surprit à dix ou douze lieues du Sund, les rejetta sur les côtes de Schonen, où des Pay-

sans

ſans les prirent, & les ramenérent à Copenhague. Cela obligea leurs gardes à les obſerver avec plus de ſoin, & leur donner moins de liberté. Mais ils devenoient malades, & mouroient de langueur.

Il en reſtoit cinq en vie & ſains, lorſqu'un Ambaſſadeur d'Eſpagne arriva en Danemarc. Le Roi de Danemarc, pour le divertir, lui fit voir ces Sauvages, & lui donna le paſſetems de l'exercice de leurs petits bateaux ſur la mer. Pour bien comprendre la forme ou la façon de ces bateaux, repréſentez vous, Monſieur, une navette de tiſſeran, longue de dix ou douze piez, faite de côtes de baléne larges & épaiſſes à peu près d'un doigt, couverte deſſus & deſſous, comme les bâtons d'un paraſol, de peaux de chiens ou de veaux marins, couſues de nerfs. Cette machine eſt ouverte en rond par le milieu, de la largeur d'un homme à l'endroit des flancs, & elle s'étrécit en pointe par les deux bouts, à proportion de ce qu'elle eſt groſſe par le milieu. La force & l'adreſſe de ſa ſtructure conſiſte aux deux bouts, où ces côtes de baléne ſont jointes & liées enſemble, à l'ouver-

verture, qui eſt le cercle de deſſus, à la circonférence duquel toutes celles de deſſus ſe vont rendre, & au demi cercle de deſſous, qui eſt attaché au cercle de deſſus, comme une anſe renverſée à ſon panier. Figurez vous que les côtes de deſſous & celles des côtez paſſent par le demi cercle, ou y aboutiſſent; & que tout eſt ſi bien lié, ſi bien couſu, & ſi bien tendu, que le bateau peut ſoutenir, par ſa légéreté & par l'adreſſe dont il eſt compoſé, les efforts d'un orage en pleine mer. Les Sauvages s'aſſoient au fond de ces bateaux, par l'ouverture d'en haut, les piez tendus vers l'un ou l'autre des deux bouts; ils bouchent cette ouverture avec le bas de leurs camiſoles, faites de peaux de chiens ou de veaux marins, qu'ils ſanglent par deſſus; ſe ſerrent les poignets des manches, s'embeguinent, ſe brident avec des coëffes attachées au bout de leurs camiſoles; de telle ſorte qu'encore que l'orage les renverſe dans la mer, (comme il arrive aſſez ſouvent) l'eau ne ſauroit entrer par aucun endroit, ni de leurs bateaux, ni de leurs habits. Ils remontent toujours ſur l'eau, & ſe ſauvent d'une tempête beaucoup mieux que

que s'ils étoient dans un grand navire. Ils ne se servent que d'une petite rame, de cinq à six piez de long, platte & large par les deux bouts, d'un demi pié ou environ : ils l'empoignent avec les deux mains, par le milieu, qui est rond. Elle leur sert de contrepoids, pour les tenir en équilibre, & de double rame, pour nager des deux côtez. Ce n'est pas sans raison que j'ai comparé ces bateaux à des navettes, car les navettes, qui partent de la main des tisserans les plus adroits, ne glissent pas plus vite sur le métier, que ces bateaux glissent sur l'eau maniez avec ces rames, par l'adresse des Sauvages. L'Ambassadeur d'Espagne fut ravi de voir faire cet exercice aux cinq Sauvages du Roi de Danemarc. Ils se croisoient, & s'entrelassoient avec tant d'adresse, que pas un d'eux ne se touchoit. Le Roi voulut éprouver la vitesse d'un de ces petits bateaux, contre une chaloupe, équipée de seize bons rameurs ; mais la chaloupe eut de la peine à suivre le bateau. L'Ambassadeur envoya une somme d'argent à chaque Sauvage en particulier, & chacun d'eux employa son argent à se faire habiller à la Danoise. Il y en

eut

eut qui mirent de grandes plumes à leurs chapeaux, ſe bottérent & éperonnérent, & firent dire au Roi de Danemarc qu'ils le vouloient ſervir à cheval.

Cette belle humeur ne leur dura pas longtems, car ils retombérent dans leur mélancolie ordinaire; & comme ils ne ſongeoient qu'aux moyens de retourner en Groenland, deux de ceux qui s'étoient mis en mer, & que l'orage avoit rejettez en Schonen, que l'on ſoupçonnoit moins que les autres, en ce que l'on ne croyoit pas qu'ils ſe duſſent expoſer une ſeconde fois au péril qu'ils avoient couru, ſe ſaiſirent de leurs bateaux, & regagnérent le Nord. On courut après, & ils furent joints près de l'embouchure de la mer; mais on n'en put attraper qu'un, l'autre ſe ſauva, c'eſt à dire ſe perdit; car il n'y a pas d'aparence qu'il ſoit jamais arrivé en Groenland. On avoit remarqué de celui-ci, qu'il pleuroit toutes les fois qu'il voyoit un enfant au col de ſa mére, ou de ſa nourrice. On jugeoit par là qu'il étoit marié, & qu'il regrettoit ſa femme & ſes enfans. Ceux qui étoient retenus à Copenhague, furent reſſerrez

plus

plus étroitement que de coutume ; ce qui ne fit qu'accroitre le desir qu'ils avoient de revoir leur patrie, & le desespoir d'y retourner jamais.

Deux moururent de regret, les deux autres vécurent dix ou douze ans en Danemarc, après la mort de leurs compagnons. Les Danois firent ce qu'ils purent pour leur persuader de vivre, & leur donnérent à entendre qu'ils seroient traittez parmi eux comme leurs amis & leurs compatriotes ; ce qu'ils feignoient de gouter en quelque façon. On tâcha de les faire Chrétiens, mais ils ne purent jamais aprendre la langue Danoise ; & la Foi étant de l'ouie, il fut impossible de leur faire comprendre nos mistéres. Ceux qui prenoient garde de plus près à leurs actions, leur voyoient souvent lever les yeux au ciel, & adorer le Soleil levant. L'un d'eux mourut de maladie à Kolding en Jutland, pour avoir pêché des perles en hiver. Vous noterez, Monsieur, que les moules de Danemarc sont pleines de semence de perles imparfaites, & que ceux qui en mangent, ne trouvent presque autre chose que de cette sorte de gravier sous les dents. On pêche de ces moules en abon-

dance dans la riviére de Kolding. Il y en a qui ont des perles fines, quantité de petites, & quelques unes d'aſſez groſſes, & rondes. Ce Groenlandois avoit fait connoitre que l'on pêchoit des perles en ſon pays, & qu'il étoit expert en cette pêche. Le Gouverneur de Kolding le mena avec lui dans ſon gouvernement, & lui donna de quoi s'exercer dans la riviére qui porte des perles. Le Sauvage y réuſſit à merveille, car il alloit ſous l'eau comme un poiſſon, & n'en revenoit point ſans moules qui euſſent des perles fines. Ce Gouverneur ſe perſuada que, ſi cela continuoit, il meſureroit bientot les perles au boiſſeau. Mais ſon avidité lui fit perdre ſon eſpérance, parceque l'hiver le ſurprit, & que ne ſe voulant pas donner la patience d'atendre que l'Eté fût revenu, pour continuer ſa pêche, il envoyoit ce pauvre Sauvage à l'eau comme un barbet, & le faiſoit plonger ſi ſouvent dans les glaçons, qu'il en mourut. Son camarade ne ſe put conſoler de cette perte. Il trouva moyen, aux premiers beaux jours du printems, d'avoir par adreſſe un de ſes petits bateaux: s'étant mis dedans, il paſſa le Sundt, avant que l'on ſe fût aperçu de ſa fuite. Il fut ſuivi en diligence, mais com-

comme il avoit le devant, on ne le put atteindre qu'à 30. ou 40. lieues avant dans la mer. On lui fit entendre par ſignes qu'il n'auroit jamais ſu trouver le Groenland, & qu'infailliblement il auroit été englouti des vagues. Il répondit par ſignes qu'il auroit ſuivi la côte de Norvégue, juſques à une certaine hauteur, d'où il auroit pris la traverſe, & ſe ſeroit conduit par les étoiles vers ſon pays. Etant de retour à Copenhague, il tomba en langueur, & mourut.

Voila quelle a été la fin de tous ces malheureux Groenlandois. Ils étoient tels que je vous ai dépeint les Lappons, de petite taille, & quarrez; *forti pectore & armis*, bazanez, camus, & comme tels ils avoient les lévres groſſes & relevées. Leurs bateaux, leurs rames, leurs arcs, leurs fléches, leurs frondes, & leurs habits, ſont demeurez en Danemarc. Nous avons vu à Copenhague deux de ces bateaux avec leurs rames; l'un chez Mr. Wormius, & l'autre chez l'hôte de Monſieur l'Ambaſſadeur. Leurs habits faits de peaux de chiens & de veaux marins, leurs chemiſes d'inteſtins de poiſſons, & une de leurs camiſoles faite de peaux d'oiſeaux, avec leurs plumes de

diverſes couleurs, ſont gardez dans le cabinet de Mr. Wormius, avec leurs arcs, leurs fléches, leurs frondes, leurs couteaux, leurs épées, & les javelots dont ils ſe ſervent à la pêche, armez, de même que leurs fléches, de cornes ou de dents aiguiſées. Nous y avons vu un Calendrier Groenlandois, compoſé de 25. ou 30. petits fuſeaux, attachez à une courroye de peau de mouton, qui n'eſt à l'uſage de qui que ce ſoit, que des originaires Groenlandois.

Le Roi de Danemarc rebuté n'envoya plus au Groenland. Mais des Marchans de Copenhague entreprirent cette navigation, & formérent une Compagnie, qui ſubſiſte encore ſous le nom de *Compagnie du Groenland*, dans laquelle ils engagérent des perſonnes de condition. Cette Compagnie y envoya deux navires en l'année 1636. Ces navires allérent dans le golfe de Davis, & à cette partie du Groenland nouveau, qui eſt ſur la côte de ce golfe. Ils n'eurent pas mouillé l'ancre, que huit Sauvages allérent à eux, avec leurs petits bateaux. Ils étoient ſur le tillac, où les Danois d'un côté avoient étalé leurs couteaux, leurs miroirs, leurs aiguilles, &c., & les Sau-

vages

vages de l'autre, leurs peaux de renards, de chiens, & de veaux marins, & quantité de cornes, que l'on apelle de Licornes: lorsque, ſans autre deſſein, un coup de canon fut tiré du vaiſſeau, pour quelque ſanté qui ſe buvoit. Les Sauvages épouvantez du bruit & de la ſecouſſe, coururent aux bords du navire, qui d'un côté, qui de l'autre, & s'élancérent dans la mer, où ils ne levérent la tête qu'à deux ou trois cens pas du vaiſſeau. Les Danois ſurpris firent ſigne à ces Sauvages qu'ils revinſſent, & les aſſurérent qu'on ne leur feroit aucun mal; ce que les Sauvages crurent. Ils revinrent donc au navire, mais ſeulement après qu'ils furent revenus de la peur, qu'ils ne virent plus de fumée, & que l'air ſe fut remis dans ſa premiére tranquillité. Voici leur façon de négocier. Ils choiſiſſent ce qui leur plait dans les marchandiſes étrangéres, & en font un blot. Ils font un autre blot des marchandiſes qu'ils veulent donner, pour celles qu'ils ont choiſies; & les uns & les autres ajoutent à ces blots, ou en ôtent, juſques à ce qu'ils ſoyent d'accord. Pendant que les Danois trafiquoient avec ces Sauvages, ceux-ci virent de leur navire un de ces poiſſons

à cornes, couché ſur l'herbe du rivage, où le retour de la marée l'avoit laiſſé. On tient que c'eſt la coutume des veaux marins de ſe retirer ſur l'herbe, & que ces poiſſons, qui ſont comme de grands bœufs marins, ont cette coutume auſſi. Les Sauvages ſe jettérent en foule ſur ce poiſſon, le tuérent, & mirent en piéces ſa corne, ou ſa dent, qu'ils vendirent ſur l'heure même aux Danois. Ce poiſſon, qui eſt hors de défenſe ſur terre, eſt extrêmement dangereux en mer. Il eſt à la baléne, ce que le rinoceros eſt à l'éléphant. Il ſe bat contre elle, & la perce avec ſa dent, qui lui ſert de lance. On dit qu'il en a heurté des navires avec tant de force, qu'ils ſe ſont ouverts, & ont coulé à fonds.

Mais un commerce de bagatelles n'étoit pas le principal ſujet qui avoit obligé les Danois à ce voyage. Le Pilote qui les conduiſoit avoit reconnu un rivage ſur cette côte, dont le ſable étoit de la couleur & de la peſanteur de l'or. Il courut en diligence à ce rivage, & ayant rempli ſon vaiſſeau de ce ſable prétendu or, il dit à ſes compagnons qu'ils étoient tous riches, & fit voile en

Dane-

Danemarc. Monſieur le Grand-Maitre du Royaume, chef de la Compagnie de Groenland, & qui l'avoit principalement formée pour reconnoitre ce Pays & s'y établir, s'il étoit poſſible, fut étonné d'un retour ſi promt. Le Pilote échauffé lui dit pour raiſon qu'il avoit une montagne d'or dans ſon vaiſſeau. Mais il avoit à faire à un homme qui n'eſt pas de légére croyance. Il ſe fit aporter de ce ſable, & l'ayant fait examiner par les orfévres de Copenhague, ces orfévres n'en ſurent tirer pas un ſeul petit grain d'or. Monſieur le Grand-Maitre, outré de ce que ce pauvre Pilote s'étoit laiſſé dupper, & pour faire voir qu'il n'y avoit nulle part, lui commanda de s'en retourner au Sundt, où étoit ſon vaiſſeau, d'en lever l'ancre, & de le mettre en pleine mer Baltique, pour y enſevelir & ſon or & ſa folie, afin qu'il ne fût jamais parlé de l'un ni de l'autre. Le Pilote fut contraint d'obéir, & ſoit qu'il crût avoir jetté tout ſon bien dans la mer, ou qu'il ſe vît déchu des eſpérances qu'il avoit conçues, il eſt certain qu'il mourut bientot après de l'un ou de l'autre déplaiſir. Monſieur le Grand-Maitre n'eſt pas à ſe re-

 pentir

pentir fur l'article de ce Pilote; car il m'a dit que l'on a trouvé depuis dans les miniéres de Norvégue du ſable pareil à celui de Groenland, dont je viens de vous parler; & qu'un orfévre intelligent en a tiré de très bon or & en quantité, à proportion du ſable. Le Grand-Maitre fut porté à cette précipitation par l'ignorance des autres orfévres, qui n'auroient pas plus tiré de l'or de la matiére même d'où il ſe tire dans le Pérou, que de ce ſable. C'eſt le dernier voyage qui a été fait au Groenland nouveau; & c'eſt de ce voyage que fut aporté le grand bout de corne, que le Médecin du Czar dit être une dent de poiſſon. L'hôte de Monſieur l'Ambaſſadeur à Copenhague, qui eſt de cette Compagnie, nous a fait voir cette piéce, qu'il eſtime ſix mille riſdalles. Les Danois, avant que de partir du Groenland, avoient retenu & attaché deux Sauvages dans leur vaiſſeau, pour les mener en Danemarc. Ils les déliérent en pleine mer; & ces enragez amoureux de leur patrie, ſe voyant libres, ſe jettérent dans la mer, pour retourner à la nage en leur pays. Il y a de l'aparence qu'ils ſe ſont

noyez

nôyez en chemin, car ils en étoient trop éloignez.

Je vous ai écrit jusques ici tout ce que j'ai pu aprendre de l'un & de l'autre Groenland, du vieux & du nouveau. Du vieux, que les Norvégiens ont habité; du nouveau, que les Norvégiens, les Danois, & les Anglois ont découvert en cherchant le vieux. Les passages du trajet d'Islande au vieux Groenland ont été vraisemblablement bouchez par les glaces, que les vents rudes & impétueux du Nord-Est ont chassées & accumulées dans cette manche. Si bien que les Matelots, qui n'ont pu tenir cette ancienne route, ont été contraints de suivre celle qui les a menez au Cap Faruel & au Golfe de Davis; dont le rivage qui répond au Levant, est ce que l'on apelle, *Nouveau Groenland.* Or il est croyable que les anciens passages d'Islande en Groenland ont été bouchez, puisque la route en a été perdue. Et la Chronique Islandoise, que je vous ai raportée ci dessus, nous en donne une preuve plus certaine, au chapitre de cette navigation, où il est écrit que l'on trouve à moitié chemin d'Islande en Groenland, *Gondebiurne Skeer*, qui sont de pe-

tites Iles de rochers, ſemées dans cette mer, & habitées par des ours, où les glaces ſe ſont vraiſemblablement arrêtées, & ſi fort attachées, que le Soleil ne les ayant pu fondre, elles s'y ſont, par ſucceſſion de tems, comme pétrifiées; de ſorte que ce chemin ayant été fermé, la communication que l'on avoit avec le vieux Groenland, a été fermée auſſi: d'où vient que l'on n'en a pu avoir depuis aucunes nouvelles, ni ſavoir ce que ſont devenus les pauvres Norvégiens qui l'ont habité. Il y a de l'aparence que la peſte noire, qui ravagea le Nord environ l'an 1348, & qui leur fut portée infailliblement de Norvégue, les dévora comme les autres. Je croirois preſque que Gotske Lindenau, qui dans ſon premier voyage tint, comme je vous l'ai dit, la route au Nord-Eſt, avoit abordé le vieux Groenland; & je me perſuaderois de même que les deux Sauvages qu'il amena de cet endroit, étoient deſcendus de ces anciens Norvégiens dont nous recherchons les reſtes. Mais pluſieurs perſonnes qui les ont vus à Copenhague, m'ont aſſuré que ni ceux-ci ni ceux qui furent amenez du Golfe de Davis, quoique différens entre eux

&

& de langage & de mœurs, n'avoient pourtant aucun raport pour le même langage & les mœurs, aux Danois & aux Norvégiens ; & que le langage de ces Sauvages étoit si différent de celui de notre continent, que les Danois & les Norvégiens n'y pouvoient rien du tout comprendre. La Chronique Danoise remarque aussi que les trois Sauvages que le Pilote Anglois amena du Golfe de Davis parloient si vite, ou plutot bredouilloient si fort, qu'ils ne prononçoient rien distinctement, que ces deux mots, *Oxa indecha*, dont on n'a jamais su la signification. Il est certain que ce que nous apellons le vieux Groenland, n'a été qu'une petite partie de toute cette grande Terre Septentrionale, que je vous ai decrite, & que c'étoit la côte la plus voisine de l'Islande. Les Norvégiens, qui l'ont habitée, ne se sont pas engagez dans la terre ; non plus que ceux qui ont découvert le nouveau Groenland, qui n'en ont pour ainsi dire effleuré que les ports & les rivages, &, comme vous l'avez pu remarquer, ne se sont presque pas hazardez d'y mettre pied à terre. Monsieur le Grand-Maitre de Danemarc m'a dit que les Danois du

dernier voyage de Groenland, en 1636., s'étant informez par ſignes des Groenlandois, avec leſquels ils trafiquérent, s'il y avoit des hommes faits comme eux, au dela des montagnes qu'ils voyoient dans la terre, à dix ou douze lieues de mer; ces Sauvages leur avoient de même répondu par ſignes qu'il ſe trouvoit plus d'hommes au delà de ces montagnes, que de cheveux ſur leurs têtes; que c'étoient de grands hommes, qui avoient de grands arcs & de grandes fléches, & qu'ils tuoient tous ceux qui s'aprochoient d'eux. Or ces hommes, non plus que la terre qu'ils habitent, n'ont jamais été connus de qui que ce ſoit, dont l'hiſtoire ſoit venue à notre connoiſſance; & tout le Groenland eſt, comme je vous l'ai déja dit, ſans comparaiſon plus grand, que ce que les Norvégiens, les Danois, & les Anglois en ont découvert.

CHA-

CHAPITRE III.

JE ME SUIS engagé dès l'entrée de ce discours, à vous faire voir deux choses. La premiére, qu'il n'est pas constant que le Groenland soit continent avec l'Asie, du côté de la Tartarie. La seconde, qu'il soit continent avec l'Amérique. A l'égard du premier article, je vous dirai que l'on n'a su encore percer les glaces de la Nova Zembla, pour savoir s'il y a un passage par là, dans la mer du Levant; & que ce passage a été tenté inutilement jusques ici par les Mariniers les plus déterminez dont nous ayons oui parler. Cette navigation, qui a rebuté les meilleurs Pilotes du Nord, a limité leurs courses au Spitsberg, que les Danois comptent entre les terres du Groenland; où se fait la grande pêche des balénes, & où nos Basques & les Hollandois font des voyages tous les ans. Il est nécessaire de vous dire ici ce que Monsieur le Grand-Maitre de Danemarc m'a apris de cette terre & de cette mer. Il ne s'est pas contenté de me le dire de vive voix, il m'a fait la grace de me l'écrire. Voici

donc le raport que lui en fit un Gentilhomme Eſpagnol, nommé Leonin, Naturaliſte ſavant & curieux, que le Grand-Maitre avoit à ſon ſervice, & qu'il envoya en Spitsberg, pour lui dire à ſon retour ce qu'il en auroit vu & découvert. Ce pays eſt au 78. degré d'élévation, & nommé très juſtement *Spitsberg*, à cauſe des montagnes aigues dont il eſt couvert. Ces montagnes ſont compoſées de graviers, & de certaines pierres d'ardoiſe griſe, entaſſées les unes ſur les autres. Elles ſe forment de ces petites pierres & de ce gravier, que les vents amoncellent, ou que les vapeurs élévent. Elles croiſſent à vue d'œil, & les Matelots en découvrent tous les ans de nouvelles Leonin, s'étant engagé aſſez avant dans la terre, ne trouva que de ces montagnes aigues, & des rénes qui paiſſoient. Il fut néanmoins étonné de voir tout au haut d'une de ces montagnes, & à une lieue de la mer, un petit mât de navire, qui avoit une poulie attachée à un de ſes bouts; & ayant démandé aux Matelots qu'il avoit menez avec lui, qui avoit porté là ce mât, ils lui répondirent qu'ils n'en ſavoient rien, & qu'ils l'avoient toujours

vu

vu là. Il eſt croyable que la mer avoit paſſé autrefois près de cette montagne, & que c'étoit un reſte de quelque vieux naufrage. On y trouve des prairies, mais l'herbe y eſt ſi courte, qu'à peine la peut on apercevoir hors de la terre, ou hors des pierres; car à proprement parler, cette terre n'a point de terre, mais de petites pierres; entre leſquelles, & cette petite herbe, croît une ſorte de mouſſe, ſemblable à celle qui croît ſur les arbres de nos climats, dont les Rénes de ce pays là ſe nourriſſent, & qui les engraiſſe ſi bien, que Monſieur le Grand-Maitre s'en eſt fait aporter qui avoient quatre doigts de lard. Ce pays eſt inhabité, & inhabitable, à cauſe du froid. Car bien que le Soleil ne s'y couche point pendant quatre mois, & que durant ſix ſemaines il ne s'abaiſſe que juſques à trois aunes de l'horiſon; (ſuivant la facon de parler Danoiſe, conforme à la meſure du ciel dans Virgile) c'eſt à dire encore qu'à minuit de ce pays-là, le Soleil durant ſix ſemaines ne s'aproche, comme en ſe couchant, que d'environ neuf à onze degrez & demi de l'horiſon: cependant le froid y eſt plus aigu, plus le Soleil eſt clair & étin-

celant. La raiſon en eſt, que l'air y eſt alors plus ſubtil, & par conſéquent plus froid. On ne peut durer ſur tout près de ces montagnes qui n'ont nulle ſolidité; parcequ'il en ſort une vapeur ſi froide, que l'on eſt gelé pour peu que l'on y demeure. Et pour ſe garentir de cette rigueur, il vaut encore mieux ſe mettre en lieu que le Soleil regarde de tous côtez. Il y a quantité d'ours dans cette contrée, mais ils ſont tous blancs, & beaucoup plus aquatiques que terreſtres. On en trouve en pleine mer nageant, & grimpant ſur de grandes piéces de glace. Monſieur le Grand-Maitre en a fait venir de vivans, & les a nourris à Copenhague. Quand il vouloit donner du divertiſſement à ſes amis, il s'alloit promener ſur la mer, & faiſoit ſauter ces ours dans quelque endroit ſablonneux, aſſez profond, mais aſſez clair, pour être vus au travers de l'eau. Il m'a dit que c'étoit un plaiſir ſingulier de voir jouer ces animaux au fonds de la mer, durant l'eſpace de deux ou trois heures; & qu'ils y auroient demeuré des jours entiers ſans incommodité, ſi on ne les eût retirez par les cordes & les chaines où ils étoient attachez. La

mer de Spitsberg porte quantité de balénes. On en prend de deux cens piez de long, & de grosseur proportionnée à la longueur. Les médiocres sont de cent trente, & de 160. piez. Elles n'ont point de dents. Quand on ouvre ces vastes corps, on n'y trouve qu'environ dix ou douze poignées de petites aragnées noires, qui naissent de l'air corrompu de cette mer; & quelque peu d'herbe verte rejettée du fonds de l'eau. Il y a de l'aparence que ces balénes ne vivent ni de cette herbe, ni de ces aragnées, mais de l'eau de la mer, qui produit l'herbe & les aragnées. Cette mer est quelquefois si couverte de cette sorte d'insectes, qu'elle en est toute noire; & c'est un signe infaillible pour les pêcheurs, que la pêche sera bonne; car les balénes suivent l'eau qui engendre cette peste. On prend alors de si grandes balénes, & en si grand nombre, que les matelots ne pouvant emporter toutes les graisses qu'ils ont fondues, sont contraints d'en laisser à terre, qu'ils viennent charger l'année d'après. Vous noterez, Monsieur, que rien ne se corrompt dans cette terre. Les morts qui y sont ensevelis depuis trente ans, sont en-

encore auſſi beaux & auſſi entiers, qu'ils l'étoient lorsqu'ils rendoient l'eſprit. On y a bâti depuis longtems quelques huttes, pour y cuire les graiſſes de balénes; mais elles ſont tout comme lorsqu'elles furent bâties, & le bois dont elles ſont faites, eſt auſſi ſain, qu'il l'étoit le jour qu'il fut coupé de l'arbre. En un mot les morts ſe portent bien dans ces Pays Septentrionaux, mais les vivans y deviennent malades: témoin le pauvre Leonin, qui revint de ce voyage perclus de froid, & qui en mourut quelque tems après Les oiſeaux que cette contrée produit, ſont tous oiſeaux de mer, & il n'y en a pas un qui vive ſur terre. Il y a quantité de canards, & beaucoup d'autres eſpéces de volatiles, qui nous ſont inconnues. Monſieur le Grand-Maître de Danemarc, n'ayant pu avoir de ces oiſeaux vivans, en a fait aporter de morts à Copenhague. Ils reſſemblent du bec & des plumes à des perroquets, & des piez à des canards. Ceux qui prennent de ces oiſeaux, aſſurent qu'ils ont un chant très doux & très agréable; & que quand ils chantent tous enſemble, il ſe forme de leur ramage un concert mélodieux ſur mer.

Les Matelots qui vont en Spitsberg, pour

pour la pêche des balénes, y arrivent au mois de Juillet, & en partent vers la mi-Aout. Les glaces les empêcheroient d'y entrer avant le mois de Juillet, & d'en sortir s'ils partoient plus tard que la mi-Aout. On trouve dans cette mer des monceaux prodigieux de glaces, épaisses de soixante, soixante dix, & quatre-vingts brasses;

—— Quæ tantùm vertice ad auras
Aërias, quantùm radice ad Tartara tendunt.

car il y a des lieux dans cette mer, où elle est glacée depuis le fonds jusques au haut; & il s'amasse sur ce haut des monceaux de glace, aussi élevez par dessus la mer, que la mer est profonde au dessous. Ces glaces sont claires & luisantes comme du verre. Ce qui rend la navigation de cette mer périlleuse, c'est qu'il y a des courans bizarres en des endroits, où les glaces se fondent en un moment, & se reprennent en même tems.

Ne trouvons pas étrange après cela de ne pouvoir déterminer rien de certain sur notre premier doute, ni assurer que le Groenland soit ou ne soit pas conti-

nent avec l'Asie & la Tartarie. La distance qu'il y a de nos mers à ces mers glacées; l'incertitude de trouver les glaces fondues; les grands orages qui se forment sur ces eaux glacées; l'inexpérience des routes; les deserts que l'on y trouve; &, ce qui est de plus incommode, nul secours à espérer, & nulle retraite dans ces deserts: toutes ces difficultez, accumulées ensemble, s'oposent aux desseins des curieux, & leur ôtent les moyens de découvrir ce qu'ils recherchent. Les mêmes difficultez, & par conséquent les mêmes incertitudes, se rencontrent pour l'autre doute. Nous ne saurions résoudre que le Groenland soit ou ne soit pas continent avec l'Amérique. C'est ce que je prétens vous faire voir, par la Relation du Capitaine Danois *Jean Munck*, qui tenta, comme je vous ai dit, un passage dans le Levant du côté du Nord-Ouest, entre l'Amérique & le Groenland. Je ne m'écarterai pas de mon sujet, en mettant ici cette Relation; car, outre qu'elle est divertissante, elle regarde le Groenland & les Iles adjacentes.

Le Roi de Danemarc, aujourd'hui regnant, commanda à Munck d'aller cher-

chercher un paſſage pour les Indes Orientales, par le détroit & la mer qui ſéparent l'Amérique du Groenland. Un Anglois, nommé *Hudzon*, avoit découvert ce détroit & cette mer quelque tems auparavant, ayant le même deſſein; mais il ſe perdit dans cette navigation, & l'on n'a jamais ſu comment. Il eſt certain que s'il eut dans cette occaſion l'audace d'Icare, ſes plumes ſe gelérent, plutot qu'elles ne ſe fondirent, dans cette hardie entrepriſe. Son avanture eut ceci de commun avec celle d'Icare, que ce détroit & cette mer portérent depuis le nom de *Détroit* de *Hudzon* & de *Mer* de *Hudzon*. Munck partit du Sundt pour ce voyage le 16. de Mai 1619, avec deux vaiſſeaux que le Roi de Danemarc lui avoit donnez. Il y avoit 48. hommes ſur le plus grand vaiſſeau, & 16. ſur le plus petit qui étoit une fregatte. Il arriva le 20. de Juin ſuivant au cap nommé *Faruel*, en langage Danois, comme qui diroit le cap *Vale* en latin, & le cap *d'Adieu* ou de *Bon voyage* en François. On l'a nommé ſans doute ainſi, parceque ceux qui vont au delà de ce cap, ſemblent paſſer dans un autre monde, & prendre un long congé de leurs

amis,

amis. Le Cap Faruel eſt, comme je vous l'ai dit, à 60. ½ degrez d'élévation, ſur un pays de montagnes couvertes de néges & de glaces. Il ſeroit mal aiſé de repréſenter ſa figure, à cauſe de ces néges & de ces glaces qui varient; & à cauſe de leur blancheur, qui éblouit les yeux. Le Capitaine Munk étant à ce cap prit la route de l'Oueſt au Nord, pour entrer dans le détroit de Hudzon, & trouva quantité de glaces, qu'il évita, parcequ'il étoit en pleine mer. Il conſeille à ceux qui feront ce voyage, de ne s'engager pas trop en cet endroit vers l'Oueſt, à cauſe des glaces & des courans, qui ſont impétueux aux côtes de l'Amérique. Il raconte que la nuit du huitiéme Juillet étant ſur cette mer, il fit un brouillard ſi épais & un ſi grand froid, que les cordages de ſon navire furent couverts de longs glaçons ſi ſerrez & ſi durs, qu'ils ne s'en pouvoient ſervir pour la maneuvre. Il ajoute que le lendemain, depuis les trois heures après midi juſques au Soleil couchant, il fit un chaud ſi ardent, qu'ils furent contraints de ſe mettre tous en chemiſe.

Il entra dans le détroit de Hudzon, qu'il

qu'il nomma *Détroit Christian*, du nom du Roi de Danemarc son maitre, & aborda le dix-septiéme du même mois à une Ile, qui est sur la côte de Groenland. Ceux qu'il envoya pour reconnoitre cette Ile, lui raportérent qu'ils avoient bien vu des traces d'hommes, mais qu'ils n'avoient point trouvé d'hommes: mais ils rencontrérent le lendemain matin une troupe de Sauvages, qui, surpris de l'abord des Danois, coururent en desordre cacher les armes qu'ils portoient derriére un monceau de pierres, assez près du lieu où ils étoient. Ils s'avancérent après cela, & rendirent gracieusement le salut que les Danois leur avoient fait; observant néanmoins soigneusement de se tenir toujours entre les Danois, & l'endroit où les armes étoient cachées. Mais les Danois firent si bien en les tournant & les amusant, qu'ils gagnérent la montjoye, où ils trouvérent un monceau d'arcs, de carquois, & de fléches. Alors les Sauvages desolez conjurérent les Danois, par des signes de priére & de soumission, de leur vouloir rendre ce qu'ils leur avoient pris. Ils faisoient entendre par ces gestes qu'ils ne vivoient que de la

chaſſe, que ces armes les faiſoient vivre, & qu'ils donneroient leurs habits pour les ravoir. Les Danois émus de compaſſion les leur rendirent, & les Sauvages ſe jettérent à leurs genoux, pour les remercier de tant de grace. La courtoiſie des Danois à l'égard de ces Sauvages ne s'arrêta pas là, ils déplierent leurs marchandiſes, & leur firent préſent de pluſieurs bagatelles, que les Sauvages admirérent, & qu'ils reçurent avec joye. En échange, ils donnérent aux Danois pluſieurs ſortes d'oiſeaux, & du lard de divers poiſſons. Un d'eux ayant jetté les yeux ſur un miroir, & s'y étant aperçu, fut ſi ſurpris de ſe voir, qu'il prit le miroir, le mit dans ſon ſein, & s'enfuit: mais les Danois n'en firent que rire, & ne rirent pas moins de ce que tous les autres Sauvages coururent embraſſer un Danois leur compagnon de voyage, & lui firent mille careſſes, comme s'ils l'avoient connu de longtems; parcequ'il avoit les cheveux noirs, qu'il étoit camus & bazané, en un mot, qu'il leur reſſembloit. Munck partit de cette Ile le jour d'après, qui étoit le dix-neuviéme de Juillet; ayant fait voile pour con-

continuer ſa route, il fut contraint de relâcher à cauſe des glaces, & de ſe retirer dans le même port; où, quelque ſoin qu'il pût aporter, il ne revit aucun Inſulaire. Les Danois trouvoient des filets étendus le long du rivage, & y attachoient des couteaux, des miroirs, & autres bagatelles propres aux Sauvages; mais pas un ne revint, ſoit qu'ils euſſent peur des Danois, ou qu'il leur fût expreſſément défendu par quelque eſpéce de Juge, ou de Gouverneur, d'avoir commerce avec eux. Munck ne pouvant trouver d'hommes, prit grand nombre de Rénes dans cette Ile, qu'il apella *Reinſundt*, c'eſt à dire Golfe des Rénes, & nomma le Port où il aborda de ſon nom, *Munckenes*. Cette Ile eſt à 61. degré & 20. minutes d'élévation. Il y arbora le nom & les armes du Roi de Danemarc ſon maitre, & en partit le vingt deuxiéme de Juillet. Mais il eſſuya des orages ſi violens, & les glaces les heurtérent ſi rudement, qu'à peine ſe put il ſauver le vingt huitiéme du même mois entre deux Iles, où après avoir jetté toutes ſes ancres, il amarra ſes vaiſſeaux à terre, tant l'orage étoit impétueux dans le port même. Le re-

tour de la marée laissoit les Danois à sec sur les vases, & le reflux qui venoit avec beaucoup de rapidité, leur raportoit tant de glaces, qu'ils étoient en aussi grand danger de périr là, qu'en pleine mer, s'ils n'y eussent pourvu avec grand soin & bien de la peine. Il y avoit entre ces Iles une grande piéce de glace, épaisse de vingt deux brasses, qui se détacha des terres, & se fendit en deux. Ces deux piéces tombérent des deux côtez au fonds de la mer, & causérent une si grande tempête en tombant, que peu s'en fallut qu'une de leurs chaloupes ne fût submergée des vagues. Ils ne virent point d'hommes dans ces deux Iles, mais des traces & des marques évidentes qu'il y en avoit, ou qu'il y en avoit eu. Ils y trouvérent des minéraux, & entre autres, quantité de talc, dont ils remplirent quelques tonneaux. Près de ces deux Iles, il y en avoit d'autres qui toutes étoient aparemment habitées, mais que les Danois ne purent aborder, parceque les avenues étoient inaccessibles & si sauvages, qu'ils n'en avoient jamais vu de pareilles. Ces Iles sont à 62. degrez & 20. minutes, & à cinquante

lieues avant dans le détroit Christian, ou de Hudson. Le Capitaine Munck apella le Golfe, ou détroit, où il aborda, *Haresunt*, c'est à dire, Golfe, ou détroit des liévres; à cause des liévres qu'il trouva en grande quantité dans cette Ile. Il y arbora le *Christianus Quartus* du Roi de Danemarc, qu'ils ont accoutumé de représenter de cette sorte C4. Il partit de ces Iles le neuviéme d'Aout, & fit voile vers l'Ouest-Sud-Ouest, avec un vent de Nord-Ouest. Le dixiéme il aborda la côte du détroit Christian, qui est la côte de l'Amérique. Etant sorti de là, il trouva une grande Ile, du côté du Nord-Ouest, qu'il apella *Sneeuland*, c'est à dire, l'Ile des néges, parcequ'elle étoit couverte de néges. Le vingtiéme d'Aout il prit son cours de l'Ouest au Nord; *Et alors*, dit le Relateur, *je tenois ma vraye route, sous l'élévation de soixante deux degrez & vingt minutes.* Mais les brouillards étoient si grands, qu'ils ne voyoient point de terre; *Quoique*, dit-il, *la largeur du détroit Christian ne fût en cet endroit que de seize lieues.* Ce qui nous fait croire qu'il est plus large en d'autres endroits. Il entra du détroit dans la mer de Hud-

zon, dont il changea le nom, comme il l'avoit changé au détroit, & lui en donna deux aulieu d'un. Il apella *Mare novum* la partie de cette mer qui regarde l'Amérique, & *Mare Christianum* celle qui regarde le Groenland. Il tint tant qu'il put la route de l'Ouest-Nord-Ouest, jusques à ce qu'il eût atteint soixante trois degrez & vingt minutes d'élévation; où les glaces l'arrêtérent, & l'obligérent d'hiverner à la côte de Groenland, à un Port qu'il nomma *Munckens Winterhaven*, (c'est à dire, le port d'hiver de Munck) & il apella toute la contrée *Nouveau Danemarc*. Il ne remarque point dans sa Relation quantité de lieux, par lesquels il passa en arrivant à ce port, parcequ'il dit en avoir fait une carte, à laquelle il renvoye le Lecteur. Il ne fait mention que de deux Iles de la mer Christiane, qu'il nomme *les Iles Sœurs*; & d'une autre plus considérable, qui est vers la mer nouvelle, qu'il apelle *Dixes Oeuland*. Il donne avis à ceux qui navigeront dans le détroit Christian, de tenir le plus qu'ils pourront le milieu du détroit, à cause des courans rapides & contraires qui se trouvent à

l'une

l'une & l'autre de ſes côtes, par les reflux opoſez des deux mers Océane & Chriſtiane, dont les glaces extraordinairement épaiſſes, s'entreheurtent avec une telle force, que les vaiſſeaux qui ſe trouvent entre deux y ſont briſez ſans rémiſſion. Il dit que le reflux de la mer Chriſtiane eſt réglé de cinq en cinq heures, & que ſes marées ſuivent le cours de la Lune.

Munck arriva le ſeptiéme de Septembre à *Munckenes Winterhaven*, où il ſe refit, lui, & ſes gens. Il retira ſes vaiſſeaux quelques jours après, & les mit à couvert du choc des glaces, dans un port proche du premier, où il les répara du mieux qu'il put. Ses compagnons pourvurent ſur toutes choſes à ſe bien loger, pour ſe garentir du mauvais tems, & de l'hiver qui les avoit ſurpris. Ce port faiſoit l'embouchure d'une riviére, qui n'étoit pas encore glacée au mois d'Octobre, quoique la mer fût priſe en pluſieurs endroits. Munck raporte que le 7. de ce mois là il monta ſur une chaloupe pour reconnoitre cette riviére, & qu'il ne put y avancer qu'environ une lieue & demie, à cauſe des cailloux qui la

bouchoient. N'ayant pu trouver de passage par la riviére, il prit une partie de ses gens, & marcha trois ou quatre lieues avant dans la terre, pour chercher des hommes; mais il ne rencontra qui que ce fût. Revenant par un autre chemin, il trouva une pierre élevée & assez large, sur laquelle étoit peinte une image qui représentoit le Diable avec ses griffes & ses cornes. Il y avoit près de cette pierre une place quarée, de huit piez en tout sens, environnée de pierres plus petites. Il remarqua à l'un des côtez de ce quarré une Mont-joye de petits cailloux plats, & de la mousse d'arbre mêlée parmi. Il y avoit de l'autre côté du quarré une pierre plate, mise en forme d'Autel sur deux autres pierres; & sur cet Autel, trois petits charbons, croisez l'un sur l'autre. Mais quoique le Capitaine Munck ne vît personne en chemin, cependant il rencontroit en plusieurs endroits de semblables Autels, avec des charbons posez dessus, comme les précédens, & par tout où il rencontroit de ces Autels, il y trouvoit des traces d'hommes: d'où il conjecturoit que les habitans de cette con-

trée

trée s'aſſembloient à ces Autels, pour ſacrifier, & qu'ils ſacrifioient au feu, ou avec du feu. Il voyoit de plus que par tout où il y avoit de ces traces d'hommes, on y trouvoit des os rongez, & conjecturoit de là auſſi que c'étoient peut-être les têtes des bêtes ſacrifiées, que les Sauvages avoient mangées à leur façon, c'eſt à dire, crues & déchirées, comme les chiens les déchirent. Il remarquoit en paſſant au travers des bois, quantité d'arbres coupez, avec des inſtrumens de fer & d'acier. Il trouvoit outre cela des chiens bridez, ou emmuzelez, avec des liens de bois. Et ce qui le confirmoit plus que tout dans la croyance que ce pays avoit ſes habitans, c'eſt qu'il voyoit des marques des tentes qui avoient été dreſſées en divers endroits, & qu'il trouvoit aux mêmes lieux des piéces de peaux d'ours, de loups, de cerfs, de chévres, de chiens, & de veaux marins, qui avoient ſervi de couverture à ces tentes. Ces peuples vivoient aparemment comme les Scythes, & campoient à la facon des Lappons.

Les Danois, huttez & établis dans leur quartier d'hiver, firent grande proviſion de bois pour ſe chauffer, & de

venaiſon pour ſe nourrir. Munck tuä le premier un ours blanc, que lui & ſes compagnons mangérent, & il dit expreſſément qu'ils s'en trouvérent fort bien. Ils tuérent quantité de liévres, de perdrix, & d'autres oiſeaux, qu'il ne nomme pas, mais qu'il dit être fort communs en Norvégue. Il dit auſſi qu'ils prirent quatre renards noirs, & quelques *ſables*, qui eſt le nom que l'on donne par tout le Nord aux martres zibelines.

Les Danois virent au ciel de ce pays-là des choſes qui ne ſe voyent pas ſi communément au ciel de Danemarc. La Relation dit que le vingt ſeptiéme de Novembre il parut trois Soleils diſtinctement formez dans le ciel, & remarque en même tems que l'air de cette contrée eſt fort groſſier. Il en parut deux non moins diſtincts le 24. de Janvier ſuivant; & le 10. de Décembre entre deux, qui eſt le 20. ſelon notre ſtile, ſur les huit heures du ſoir, il ſe fit une éclipſe de Lune. La même nuit la Lune fut environnée deux heures durant d'un cercle fort clair, dans lequel parut une croix, qui coupoit la Lune en quatre. Ce Météore

téore ſembloit annoncer les maux que ces Danois devoient ſouffrir, & leur perte preſque totale, comme vous l'allez entendre.

L'hiver devint ſi rude & ſi âpre, qu'il ſe trouvoit des glaces épaiſſes de 300. & de 360. piez. La biére, & le vin, même le vin d'Eſpagne le plus pur, & l'eau de vie la plus forte, ſe gelérent juſqu'au fond des vaiſſeaux. Le froid, qui rompoit les cerceaux & faiſoit crever les tonneaux, laiſſoit la biére & le vin en conſiſtence de glace ſi dure, qu'il les falloit couper avec des haches, pour les faire fondre, & pour les boire. Si par mégarde on avoit oublié le ſoir de l'eau dans les vaiſſeaux d'étain & de cuivre, on les trouvoit le lendemain rompus & caſſez, à l'endroit où l'eau s'étoit glacée. Cette rude ſaiſon, qui n'épargnoit pas les métaux, n'épargnoit pas davantage les hommes. Les pauvres Danois tombérent malades, & la maladie augmenta parmi eux avec le froid. Un flux de ventre les prenoit, & ne les quittoit point qu'il ne les eût emportez. Ils mouroient les uns après les autres, & ſi dru, qu'à l'entrée du mois de Mars

leur Capitaine fut contraint de faire la garde de ſa hutte. Cette maladie s'aigrit, au lieu de s'adoucir, à la venue du printems. Elle ébranla les dents des malades, & ulcéra le dedans de leurs bouches: ſi bien qu'ils ne pouvoient manger que du pain trempé dans de l'eau fondue. Elle attaqua les derniers mourans, vers le mois de Mai, avec tant de malignité, qu'à tous ces maux, il s'y joignit un flux de ſang, & des douleurs ſi grandes aux parties nerveuſes, qu'il ſembloit qu'on les piquoit par tout avec de pointes de couteaux. Ils deſſéchoient à vue d'œil, devenoient perclus, livides, & noirs, par tout le corps, comme ſi on les eût rouez de coups. Cette maladie eſt proprement ce que l'on apelle *Scorbut*, mal connu & fréquent dans toutes les mers du Nord. Ceux qui mouroient ne pouvoient être enſevelis, parcequ'il ne ſe trouvoit perſonne qui eût la force de les porter en terre. Le pain manqua aux malades qui reſtoient. Ils furent contraints de fouiller dans la nége, où ils trouvérent une eſpéce de franboiſes, qui les ſoutenoient & les nourriſſoient en quelque façon. Il les man-

mangeoient en même tems qu'ils les cueilloient, & n'en pouvoient faire provision, parcequ'elles se conservoient fraiches sous la nége, & se flétrissoient pour peu qu'elles en fussent dehors. La Relation marque le douziéme d'Avril, comme un jour considérable, parcequ'il plut ce jour là, & qu'il y avoit sept mois qu'il n'avoit plu en ces quartiers. Le printems ramena mille sortes d'oiseaux, qui n'avoient point paru durant l'hiver; & ces malades mourans n'en pouvoient prendre, à cause de leur foiblesse. Ils virent, environ la mi-Mai, des oyes sauvages, des cignes, des canards, & un nombre infini de petits oiseaux hupez, des hirondelles, des perdrix, des beccasses, des corbeaux, des faucons, & des aigles. Munck lui-même tomba malade à la fin, comme les autres, le quatriéme de Juin; & demeura dans sa hutte accablé de douleurs, quatre jours entiers, sans sortir & sans manger. Il se résolut à la mort, & fit son testament, par lequel il prioit les Passans de le vouloir ensevelir, & de faire tenir le Journal qu'il avoit fait de son voyage au Roi de Danemarc son maitre. Les quatre jours passez, il se sentit quelque for-

ce, & sortit de sa hutte, pour voir ses compagnons, morts, ou vivans. Il n'en trouva que deux en vie, de 64. qu'il avoit menez avec lui. Ces deux pauvres Matelots, ravis de joye de revoir leur Capitaine debout, allérent à lui, & le menérent près de leur feu, où il revint un peu à soi. Ils s'encouragérent l'un l'autre, & se résolurent de vivre, mais ils ne savoient de quoi. Ils s'avisérent de gratter la nége, & de manger l'herbe qu'ils trouvérent dessous. Ils rencontrérent heureusement de certaines racines, qui les nourrirent & fortifiérent de telle sorte, qu'ils furent refaits en peu de jours. La glace commença de se rompre, (c'étoit le dix huitiéme de Juin,) & ils pêchérent des plyes, des truittes, & des saumons. Leur pêche & leur chasse achevérent de les fortifier, & le courage qu'ils reprirent, les fit résoudre à essayer, malgré leur mauvais état, à repasser tant de mers & de périls, pour arriver en Danemarc. Il commença en même tems à faire un peu chaud, & il plut, après quoi on vit paroitre une telle quantité de moucherons, qu'ils ne savoient où se mettre pour s'en garentir. Ils laissérent leur

grand navire, & s'embarquérent dans leur fregate, le seiziéme de Juillet. Ils firent voile de ce port, où je vous ai dit qu'ils avoient mis leurs vaisseaux à couvert des glaces; que Munck apella de son nom, *Jens Munckes bay*, c'est-à-dire, la baye, ou le port de Jean Munck. Il trouva la mer Christiane couverte de glaçons flotans, où il perdit sa chaloupe, & eut même bien de la peine à dégager son vaisseau; car le gouvernail se rompit, & en attendant qu'il fût refait, il attacha son vaisseau à un rocher de glace, qui suivoit le courant de la mer. Il fut délivré de cette glace qui se fondit, & retrouva sa chaloupe dix jours après l'avoir perdue. Mais il ne demeura pas longtems en cet état; car la mer redevint glacée, se fondit bientot après, & varia longtems de cette sorte, à se glacer & se fondre d'un jour à l'autre. A la fin il passa le détroit Christian, revint au cap Faruel, & rentra dans l'Océan, où il fut accueilli le troisiéme de Septembre d'une grande tempête, dans laquelle il pensa périr: car lui & ses deux matelots étoient si las, qu'ils furent contraints d'abandonner la maneuvre, & de

de ſe rendre à la merci de l'orage. La vergue de leur voile ſe rompit, & la voile fut renverſée dans la mer, d'où ils eurent toutes les peines du monde à la ravoir. La tempête ſe relâcha pour quelques jours, & leur donna le tems d'arriver le 21. de Septembre à un port de Norvégue, où ils s'ancrérent avec un ſeul bout d'ancre qui leur reſtoit, ſe croyant au deſſus de tout: mais l'orage les alla aſſaillir ce même jour dans ce port avec tant de furie, qu'ils ne furent jamais en plus grand danger de ſe perdre. Ils ſe ſauvérent par bonheur, où les autres périſſent: car ils trouvérent un couvert entre des rochers, d'où ils gagnérent la terre, ſe refirent, & quelques jours après arrivérent en Danemarc, dans leur fregate. Munck rendit compte de ſon voyage au Roi, qui le reçut comme l'on reçoit une perſonne que l'on croit perdue.

Il ſembloit que ce dût être la fin des malheurs de ce Capitaine, mais ſon avanture eſt bizarre, & mérite d'être ſue. Il demeura quelques années en Danemarc; où, après avoir longtems penſé aux fautes qu'il avoit faites dans ſon voyage, par l'ignorance des

lieux & des choſes, & faiſant réflexion ſur la poſſibilité de trouver le paſſage qu'il cherchoit par le Nord-Oueſt, l'envie le prit de refaire ce même voyage. Ne le pouvant entreprendre ſeul, il y engagea des Gentilshommes diſtinguez & des Bourgeois qualifiez de Danemarc, qui tous enſemble formérent une Compagnie conſidérable, & équipérent deux vaiſſeaux pour ce long cours, ſous la conduite de Munk. Il avoit pourvu à tous les inconvéniens & à tous les desordres, qui lui étoient ſurvenus au premier voyage, & il étoit comme ſur le point de s'embarquer pour le ſecond, lorsque le Roi lui demanda le jour de ſon départ D'un diſcours à l'autre il lui reprocha que l'équipage avoit péri par ſa mauvaiſe conduite, à quoi le Capitaine répondit un peu bruſquement; ce qui fâchant le Roi, l'obligea de le pouſſer du bout de ſon bâton dans l'eſtomac. Le Capitaine outré de cet affront, ſe retira chez lui, ſe mit au lit, & mourut dix jours après de déplaiſir & de faim.

Revenons au but de cette longue narration. Il réſulte de ce que je vous ai écrit qu'il y a un long & large détroit, & une vaſte mer enſuite, entre l'Amérique

rique & le Groenland; & que ne sachant pas où aboutit cette mer, nous ne saurions juger non plus si le Groenland est continent avec l'Amérique, ou non. Il y a apparence que non, comme je vous l'ai déja dit, puisque le Capitaine Munck a cru qu'il y avoit un passage dans cette sorte mer pour aller à l'Est; & qu'il le persuada à quantité de personnes qualifiées de Danemarc, qui avoient fait une Compagnie pour découvrir ce passage.

Je trouve en même tems l'erreur de celui qui a fait des dissertations sur l'origine des peuples de l'Amérique, qu'il fait venir de Groenland, & les premiers habitans de Groenland du Royaume de Norvégue. D'où il conclut que les premiers habitans de l'Amérique ont été des Norvégiens: & nous l'a prétendu faire accroire, par une certaine affinité qu'il s'est imaginé entre quelques mots Américains, qui finissent en *lan*, & le *land* des Allemans, des Lombards, & des Norvégiens; & par le raport de mœurs, qu'il prétend entre les Américains & les Norvégiens, qu'il prend pour les Allemans de Tacite. Vous jugerez, Monsieur, par la suite de mon discours que cet Auteur s'est mécompté en toutes façons.

Pre-

Premiérement, en ce que les Norvégiens n'ont pas été les premiers habitans du Groenland, comme il paroit par la Relation que je viens de vous en donner; & parceque Mr. Wormius, très ſavant dans les antiquitez du Nord, bien loin de raporter l'origine des peuples de l'Amérique aux peuples de Groenland, croit que les *Sklegringres*, habitans originaires du *Veſtrebug* de Groenland, étoient venus de l'Amérique.

Secondement, l'Auteur des diſſertations s'eſt trompé, en ce qu'il y a peu, ou point d'aparence, que le Groenland ſoit continent avec l'Amérique; & que le paſſage de l'un à l'autre n'a pas été ſi connu, ni même ſi poſſible, qu'il ſe l'eſt imaginé. Il s'eſt abuſé enfin, en ce que je vous ai fait voir qu'il n'y a nulle affinité de langage ni de mœurs entre le Groenland & la Norvégue; & que s'il veut que les Norvégiens ayent communiqué leur langue & leurs mœurs aux Américains, il faut qu'ils ayent paſſé par ailleurs que par le Groenland, pour aller en Amérique.

Je pourrois inſiſter davantage ſur les autres erreurs du Diſſertateur, & le renvoyer au pays des viſions & des ſonges. Mais

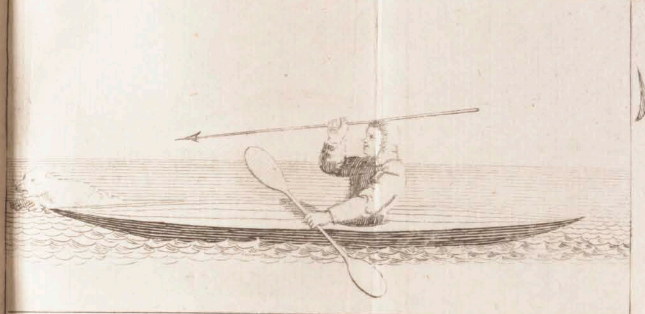
Mais puisqu'il dort de son dernier sommeil, laissons le dormir en repos, & finissons ce discours pour notre commune satisfaction. Je fais conscience d'interrompre le cours de vos élégantes & savantes compositions, par la lecture d'un Ecrit qui n'aproche pas du prix de vos excellens Ouvrages; & quelque bonté que vous ayez pour moi, je ne doute pas que vous ne soyez aussi content d'avoir achevé de lire ma Relation, que je le suis d'avoir achevé de l'écrire, & de vous dire,

MONSIEUR,

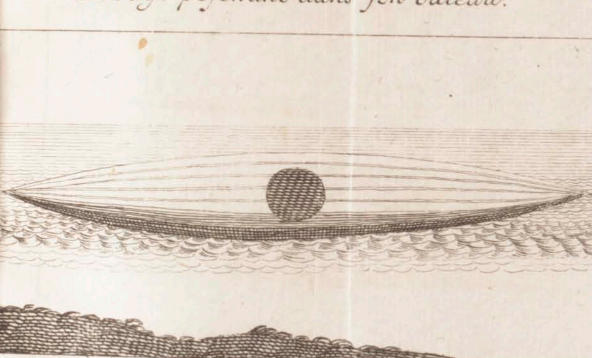
Votre très humble, &
très affectionné serviteur,

LA PEYRERE.

De la Haye le 18.
Juin, 1646.



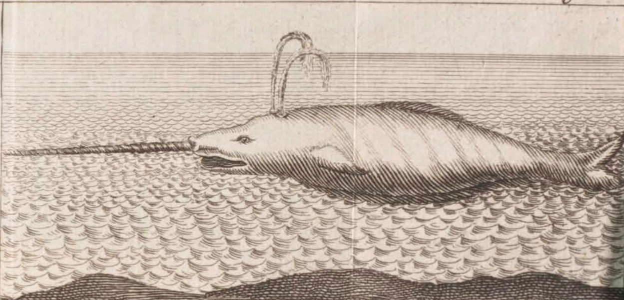
Sauvage peſchant dans ſon bateau.



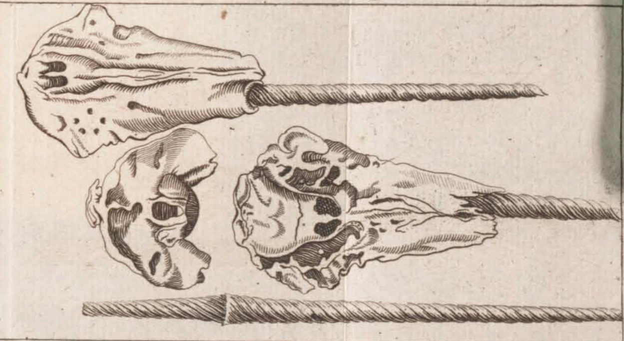
Petit bateau de Groenland.



SAUVAGES GROENLENDOIS.



Poiſſon nommé par les Iſlandois NARWAL qui porte la corne, ou dent, que lon dit de Licorne.



Teſte du Poiſſon NARWAL, avec un troncon de ſadent, ou de ſa corne, long de quatre pieds.

LES TROIS NAVIGATIONS *DE* MARTIN FROBISHER.



LES TROIS NAVIGATIONS DE MARTIN FROBISHER,

Pour chercher un paſſage à la

CHINE ET AU JAPON PAR LA MER GLACIALE,

En 1576. 1577. & 1578.

Ecrites à bord du Vaiſſeau de Frobisher.

TRADUITES DE L'ANGLOIS.

MArtin *Frobisher*, convaincu par une expérience de pluſieurs années de navigation, qu'il y a un chemin plus court par Mer pour ſe rendre à la *Chine* & au *Catay*, que celui du *Cap* *de*

de Bonne Esperance, communiqua en . . . à plusieurs de ses Amis le dessein qu'il avoit de chercher une nouvelle route par le Nord. Il démontra même sur la Carte que ce passage devoit se chercher par le *Nord-Ouest*, & qu'il étoit vraisemblable qu'on le trouveroit: sur quoi il résolut d'exécuter son projet, & de justifier à son retour par des témoignages non recusables les fondemens de sa recherche, ou de ne revenir jamais. C'étoit là sans doute un dessein bien glorieux: mais quoi qu'il en soit, & quelque raison qu'eût *Frobisher* d'espérer que sa découverte seroit infaillible, le succès ne répondit pas à son entreprise.

Quinze années se passérent à chercher les moyens d'en venir à bout. Il en parla souvent à ses intimes Amis & à plusieurs Marchands, qui ne firent pas grand compte de ce projet. Il s'adressa donc à la Cour, où l'on fit plus de cas de son dessein, puisque Milord Comte de *Warwick* (Ambroise *Dudley*) le favorisa si bien, qu'il lui fit compter pour cette navigation une somme d'argent assez considérable, dont il acheta & équipa deux petits bâtimens de 20. à 25. tonneaux, & un autre de 10. tonneaux. Avec cela il

il ſe pourvut de munitions de bouche & de tout ce qui pouvoit lui être néceſſaire pour une navigation d'une année.

Le Jeudi 7. Juin 1576. nos bâtimens, le *Michel* commandé par *Rindekly*, & le *Gabriel* par *Ratcliff*, mirent en mer avec notre pinaſſe, & firent voile vers *Depfort*, où nous fumes obligez de mouiller, parceque le mât de miſéne & le beaupré de notre pinaſſe ſe rompirent au choc d'un gros vaiſſeau, qui étoit à à la rade, & contre lequel elle donna. Sans cet accident nous aurions pu arriver ce même jour à *Greenvich*, où étoit alors la Cour.

Le 8. nous levames l'ancre ſur le midi, & arrivames le même jour à *Greenwich*, nous fimes pluſieurs ſalves de gros canon à l'honneur de la Cour. Sa M. nous fit l'honneur de nous ſouhaiter un bon voyage, & de nous envoyer un Gentilhomme à bord.

Le 9. le Sécretaire *Woolly* ſe rendit à bord, & exhorta l'Equipage de la part de S. M. à être ſoumis aux ordres des Capitaines. En même tems Sa M. nous fit ſouhaiter un bon ſuccès dans l'entrepriſe projettée.

Le

Le 10. étant à la hauteur de *Gravesend*, nous primes notre latitude qui étoit de 51.e degrez 33. minutes. L'aiman varioit de 11. degrez & demi.

Le 24. à deux heures après midi, nous eumes la vue de *Fair-Ile* qui nous demeuroit au *Nord-Est*. Nous nous tinmes un peu au Sud de l'Ile, & la rangeames au *N. O.* quart à *l'Ouest*.

Le 25 depuis 4. heures du matin jusqu'à 8. nous eumes un frais de *N. O.* quart au *N.*, & fimes *l'Ouest*. La pointe de l'*Ecosse* nommée *Swinborne* nous demeurant à l'*O. S. O.*, nous fillames *N. N. O.* vers *Fair-Ile*. Nous courumes droit à la pointe Septentionale, & trouvames assez près de terre 60. 50. 40. brasses d'eau sur un fond de coquillages. A demie lieue de l'Ile nous trouvames 36. brasses, & nous avançames pour voir de trouver quelque bonne rade à l'abri des vents *Nord-Ouest*. Nous fondames dans la longueur de deux cables de la côte, & trouvames un fond de rochers fort sale avec beaucoup d'eau. Nous ne jettames point l'ancre, & laissames notre voile de misène avec la grande voile, jusqu'au retour de la marée.

La

La Marée alloit *N. O.* & *S. E.*, le vent *S. E.*, & l'Ebbe ou le Juſſant *N. O.*

Le 26. nous ſillames de *Fair-Ile* à *la pointe de Swinborn* par un vent forcé du Sud, & primes notre hauteur qui ſe trouva de 59. *D.* 46. *M.*, la diſtance du ſoleil à notre zenit étant de 37. *D.* Nous avions l'Ile *Fowlay* à ſix lieues O. *N.* O., & la pointe de *Swinborn E. S. E. Le Gabriel* s'étant ouvert, & de plus ayant beſoin de faire de l'eau, nous entrames dans la Baye de *S. Tronion*, & mouillames ſur 7 braſſes bon fond de ſable. L'embouchure de cette baye a 17 braſſes d'eau, plus avant 15., puis 12. 10. 9. 8., & enfin 7, comme on vient de le dire. Cette baye git *N. N.* O. Après que nous eumes bouché la voye d'eau & fait aiguade, nous debouquames, le ſoleil étant au *N. N.* O. & vent, *S. S. E.* Après avoir débouqué, nous virames à l'Eſt par la hauteur de *Fowlay*. On jetta la ſonde, & l'on trouva 50 braſſes fond de ſable mouvant. A une lieue de là, même profondeur & fond de ſable blanc mêlé de coquillages rougeâtres, à la pointe méridionale de *Fowlay*.

Le 27 le Soleil au Sud, l'Ile *Fowlay*

O. N. O., hauteur 59. *D.* 56. *M.* Notre cours par un vent *S. S. O. O.* quart au *N.* Depuis midi jusqu'à 4. *h.* par un beau frais nous fimes 6 lieues *O.* quart au *N.* On jetta la sonde sur 60 brasses fond de pierres mêlé de coquillages. L'Ile nous demeura à huit lieues à l'Est.

Le 1. Juillet de 4 à 8. *h.* nous fimes 4 lieues à l'Ouest. Nous eumes un vent fort, qui nous empêcha de tenir la mer. Nous fimes 2 lieues *S. O.*

Le 3. la boussole varia d'un rumb à l'Ouest. De 4. *h.* à 8 du matin nous fimes 6 lieues, de 8 à 12. 4. lieues *O.* quart au *N.*

Le 11. nous vimes étant au *S. E* le *Friesland*, ou l'*Islande*, à 16 lieues de nous *O. N. O.*, paroissant une haute pointe couverte de neige. Nous étions à la hauteur de 60. *D.* On fit voile vers la terre, & l'on sonda sans trouver fond sur 150 brasses d'eau. On mit en mer la chaloupe, où notre Capitaine suivi de quatre hommes se fit nager vers la terre, qui se trouva inaccessible par la quantité de glaces qui bordoient les côtes: ainsi il falut retourner à bord. Nous eumes peine à éviter les glaces à cause d'une

forte

forte brume : mais malgré cela on ne laiſſa pas de faire vingt lieues au *Sud-O*, du Jeudi matin à 8. *h.* au Vendredi à midi.

Le 16. le ſoleil *S. E.* à 33. *D.* du zenit, & enſuite *S. S. E.* à 40 *D.* A ſa plus grande hauteur 52. *D.* Le compas varioit alors de deux rumbs & demi à l'Eſt.

Le 20 nous aperçumes une terre haute, à laquelle on donna le nom de *Queens Eliſabeth foreland*, (*Cap*, ou *Promontoire de la Reine Elizabeth*) & courant au long de la côte au Nord, nous découvrimes une autre pointe avec un golfe ou enfoncement, ou peut-être même un détroit entre ces deux Iles. Nous trouvames beaucoup de glaces, & tinmes le Nord, ſans pouvoir venir juſqu'au prétendu détroit, le vent nous étant contraire.

Le 21. nous vimes un continent de glace, & courumes Oueſt, pour éviter d'y tomber.

Le 26. on vit comme une terre couverte de glace. Hauteur 62. *D.* 2. *M.*

Le 28 au matin tems fort embrumé, qui s'étant enſuite éclairci nous fit voir une terre, que nous primes pour la *Terre de Labrador*, entourée de glaces. Nous

mimes le Cap ſur la côte, mais ne trouvant point de fond ſur 100 braſſes d'eau, on crut que c'étoit de la glace & non une côte. Ainſi ne pouvant prendre terre, nous remimes le Cap à la mer, par où nous évitames les glaces.

Le 30. nous aprochames à une lieue du rivage, cherchant un havre. La baye ſe trouva pleine de glaces, & le *Bot*, s'étant avancé près de la côte à la longueur d'un cable, ne put trouver de fond ſur 100 braſſes. Nous ſillames au long de la côte *O. N. O.*, ſelon le giſement de cette terre. Les courans y ſont fort rapides, & nous jugeames que l'on pouvoit dériver en avant à la faveur de ces courans au moins 3 lieues & demie en une heure. Le 31. nous vimes à 4 heures du matin, le tems étant fort ſerain, une terre haute Nord quart à l'Eſt de nous. Nous courumes *N. E.* quart à l'Eſt de cette terre, mais étant plus près nous trouvames que les glaces s'étendoient le long de la côte au moins de la largeur de cinq lieues. Ce qui nous la rendit inacceſſible.

Le 1. Aout calme. On mit la chaloupe à la mer, & l'on ſonda à la diſtance d'une grande Ile de glace, à peu près de

de la longueur de deux cables. On trouva 16 brasses sur un fond pierreux, & sondant une seconde fois, cent brasses sur un fond de sable.

Le 2. on sonda à un quart de lieue plus loin. On trouva 60 brasses sur un fond ferme, l'Ile de glace se sépara en deux piéces avec un fracas si grand, qu'on auroit dit qu'un rocher tomboit dans la mer. A 4. heures après midi on trouva 90 brasses fond noir, mêlé de petites pierres blanches comme des perles. La marée nous fit dériver vers la côte.

Le 10. notre chaloupe, où étoit le Capitaine avec quatre hommes, nagea vers une Ile gisant à une lieue de la grande Ile. Le courant y portoit au *Sud-Ouest*. Ils y descendirent en morte-eau, & montérent au haut de l'Ile : mais dans la crainte d'être surpris de la brume, ils retournérent à bord.

Le 11. hauteur de 63. *D.* 8. *M.* Nous entrames dans le détroit, dont on a parlé ci-dessus.

Le 12. on fit voile vers une Ile qui fut nommée l'Ile *Gabriel*, à 10 lieues de nous, & l'on mouilla dans une baye sabloneuse sur 8. brasses d'eau. Nous

avions la terre à l'*O. S. O.* Cette mauvaiſe baye, à 10. lieues de l'Ile *Gabriel*, fut nommée *Prior's-ſound.*

Le 14. on leva l'ancre, & l'on alla mouiller dans une autre baye ſur 8. braſſes beau fond de ſable, mêlé d'une terre noire. On eſpalma le vaiſſeau, & l'on fit aiguade.

Le 15. on fit voile du côté de *Prior's-Bay*, ou *ſound.*

Le 16. calme & glaces. En deux heures de tems nous fumes pris dans les glaces de l'épaiſſeur d'un quart de pouce, bien qu'il fît très beau.

Le 17. on leva l'ancre, & l'on vint à *Thomas-William-Ile.*

Le 18. courant *N. N. O.* Nous tombames ſous *Burchards-Ile*, à 10 lieues de *Thomas-William*, ſur 23 braſſes de bon fond.

Le 19. au matin le tems & la mer étant calmes, notre Chef & un Capitaine, eſcortez de 8. hommes, ſe firent nager vers la terre, pour voir ſi il n'y avoit point d'habitans. Etant au plus haut de l'Ile, ils aperçurent ſept canots du côté oriental nageant vers l'Ile; ſur quoi ils retournérent à bord, & après avoir délibéré ſur ce qu'on feroit, on

renvoya

renvoya la chaloupe avec cinq hommes, pour voir où ces Sauvages iroient. On leur fit ſigne avec un étendard blanc, & l'on engagea un des canots à ſuivre notre chaloupe le long de la côte: mais ayant aperçu notre bâtiment, ils ramérent au plus vite, pour ſe ſauver à terre. Le Capitaine ſautant après eux ſur le rivage, en ſaiſit un qu'il mena à bord; après l'avoir fait boire & manger, il le fit remettre à terre. Sur quoi tous les autres, au nombre de dix neuf vinrent à notre bord avec leurs canots. Ils parloient tous un même langage dont nous n'entendimes pas un mot, & ils avoient aſſez le même air que les *Tartares*: de grands cheveux noirs, le viſage large, le nez plat, un teint baſané. Hommes & femmes étoient vêtus de robes faites de peaux de chiens marins. Les hommes avoient les joues & le tour des oreilles peints de rayes bleues. Leurs canots étoient faits de ces mêmes peaux de chiens de mer, mais la quille étoit de bois. Ces canots étoient de la grandeur d'une chaloupe Eſpagnole.

Le 20. on leva l'ancre, pour aller au côté *oriental* de l'Ile. Le Chef, notre

Pilote, & quatre hommes allérent à terre, & virent les huttes des Sauvages qui ramérent vers notre chaloupe. Nos gens en amenérent un à bord, on lui donna une ſonette & un couteau, & après cela le Chevalier *Frobisher* ordonna à 5. de nos gens de le mettre à terre, *ſur un rocher & non ſur le rivage près du reſte de la troupe :* en quoi nos gens ne lui ayant pas obéi, mal leur en prit, car les Sauvages les retinrent avec la chaloupe.

Le 21. nous aprochames de la côte. On tira un coup de fauconeau, on ſonna de la trompette, mais tout cela fut inutile, & nous n'aprimes rien de nos gens. Cette baye fut nommée la baye des cinq hommes. (*five Men Bay*) Nous ſortimes de là, & allames jetter l'ancre ſur 13. braſſes bon fond. Nous paſſames la nuit à l'ancre, & le lendemain au matin nous trouvames qu'il avoit neigé ſur le tillac de l'épaiſſeur d'un pied.

Le 22. au matin on leva l'ancre, & l'on retourna à l'endroit où nous avions perdu nos hommes. Nous aperçumes 14. canots, dont quelques uns vinrent aſſez près de nous. Mais on ne put rien

aprendre

aprendre touchant nos gens. Nous fimes signe à ces canots, & nous les invitames à nous joindre en leur montrant une sonnette. Cela nous réussit: en ayant atrapé un avec le Sauvage qui étoit dedans, nous retournames à *Thomas-William Ile*, où nous passâmes la nuit à l'ancre.

Le 26 on leva l'ancre pour s'en retourner. A midi nous étions à la hauteur de *Trumpett-Ile*. Le 27. à la hauteur de *Gabriels Ile*, & le soir à 8. heures nous crumes être à 10. lieues du Cap *Labrador* à notre *Ouest*. Le 28. route *S. E.* Le 29. *E. S. E.* Nous fimes 22. lieues.

Le 1. Septembre au matin nous eumes la vue de *Friesland* à 8. lieues de nous. Les glaces nous empêchérent d'y toucher. Du 1. au 6 nous fimes voiles le long de l'*Islande*, & le matin à 8 heures la partie méridionale de l'Ile nous demeura à 10. lieues à l'*Est*.

Le 7 gros tems. La tempête jetta un de nos Matelots du haut du grand mât dans la mer, mais le balancement du vaisseau lui ayant donné le moyen de saisir un bout de la vergue de miléne, il eut le bonheur d'être secouru.

Le 25 nous eumes la vue d'*Orckney* une des *Orcades*, & le 8. Octobre du *Sheld*. Nous fillames en rangeant la côte d'Angletere, & vinmes ancrer à *Yarmouth*, & le jour fuivant à *Harwich*.

Le Chevalier *Frobisher* de retour à *Londres*, on lui demanda quel avantage il remportoit des Terres découvertes au Nord. Il ne put montrer qu'un morceau de pierre noire, qu'un Matelot lui avoit donné à bord. La femme d'un des intéreffez à cette navigation s'avifa, & peut-être par hazard, de le jetter dans le feu, de l'y laiffer rougir, & de l'éteindre enfuite dans du vinaigre. On y remarqua des veines d'or. Un Orfévre en tira même affez, à proportion de la pierre. Il n'en fallut pas davantage pour fe promettre des merveilles, au cas que l'on pût aporter quantité de ces pierres noires. L'avidité du gain fit entrer plufieurs perfonnes dans le projet de la découverte du paffage, & même il y en eut qui follicitérent le privilége pour cette navigation, à l'exclufion de tous les autres. Enfin l'efpérance du gain, plus qu'autre chofe, fit entreprendre une feconde navigation.

La Reine *Elisabeth* y entra dans les mêmes vues que les autres intéressez dont je viens de parler : à quoi le Comte de *Warwick* & plusieurs autres Seigneurs Anglois contribuérent beaucoup. La Reine donna à *Frobisher* le vaisseau l'*Aide*, du port de 200 tonneaux & de cent hommes d'équipage, outre les barques le *Gabriel* & le *Michel*. On se pourvut pour six mois de provisions de guerre & de bouche.

Le 25. Mai *Frobisher* se rendit à bord à *Blackwel*, où nos vaisseaux étoient à l'ancre. Il fut résolu de partir au premier bon vent.

Le 25. on alla mouiller à *Gravesand.*

Le 27. tout l'équipage communia des mains du Ministre de *Gravesend* : le soir nous partimes pour *Tilbery-hope.*

Le 28. à 9. heures du soir nous arrivames à *Harwich*, & nous y arrêtames jusqu'au 30.

Frobisher reçut des lettres du Conseil, par lesquelles il lui étoit ordonné expressément *de ne point passer ses ordres, & sur tout de ne pas augmenter ses équipages qui faisoient en tout* 120. *hommes.* Ce qui le porta à congédier plusieurs de ses hommes, qui étoient assez pro-

pres pour le voyage, mais peu dispo-sez à subir les ordres.

Le 31. nous remimes à la voile, & tinmes route au *Nord*, rangeant les côtes d'*Angleterre* & d'*Ecosse*.

Le 7. Juin nous parvinmes au passage de *S. Magnus* entre les Iles *Orcades*. Ces Iles, qui sont 30. en nombre, gisent au *Nord* de l'Ecosse dont elles dépendent. On les apelle en Anglois *Orckney*.

Nous nous rafraichimes aux *Orcades*, & fimes de l'eau: plusieurs de nos Soldats eurent permission d'aller à terre pour s'y divertir pendant un jour; mais à peine les Insulaires les eurent-ils aperçus, qu'ils prirent la fuite comme s'ils eussent vu des Ennemis. Notre Lieutenant qui se nommoit *George Best*, s'étant avancé tout seul vers eux, & ayant fait arrêter nos débarquez, leur fit entendre qu'ils étoient *Anglois* & amis. Sur quoi il se rassurérent. Ces pauvres gens nous donnérent pour de l'argent tout ce qu'ils eurent. Nos Rafineurs découvrirent là une mine d'argent.

Orckney, la principale des *Orcades*, git à 59. *D*. 30 minutes de latitude; eu égard au climat & à sa situation, il y fait.

fait grand froid : cependant il y croît sufisamment de grains & de fruits pour l'entretien des habitans, qui d'ailleurs paroissent contens dans leur pauvreté. Il y a beaucoup d'oiseaux, dont ils vivent, ainsi que d'œufs & de poissons. Ils mangent outre cela du pain d'orge, & boivent ordinairement du lait de vache. Ils ont pourtant de la bierre en quelques endroits. Leurs maisons sont pauvres & assez chetives, de cailloux & sans cheminées. Les Insulaires des *Orcades* sont grossiers, mais afables. Pour leur chaufage ils brulent des mottes de terre, des tourbes, & de la fiente séche de vache : car le pays est sans bois. Ils manquent de cuir, ce qui étoit cause qu'ils préféroient des vieux souliers & des cordes à l'argent que nous leur ofrions pour les provisions qu'ils aportoient : tant il est vrai que l'or & l'argent sont des biens fort inutiles, lorsqu'ils ne font pas aquérir le nécessaire. Il nous parut pourtant qu'ils savoient fort bien le prix de l'argent d'*Angleterre*. La Capitale de l'île s'apelle *Kyrwoy*. Ils sont de même Religion que les *Ecossois* : il y a une Abaye à l'Ouest de l'île qui

s'apelle *Saint Magnus*, & qui a donné le nom au paſſage dont j'ai parlé.

Après nous être pourvus de rafraichiſſemens pour le voyage, nous fimes voile d'*Orckney* le 8. Juin, & paſſames par un bon frais dans la nuit le paſſage de *S. Magnus*. Au point du jour nous avions déja perdu la terre de vue ; nous ſillames deux jours *O. N. O.* Le vent s'étant tourné, nous dérivames côté en travers. Nous fimes l'*Oueſt* autant qu'il fut poſſible, & le vent s'étant encore tourné, nous fimes *le Nord*.

Nous rencontrames en ce parage trois pêcheurs *Anglois* revenant d'*Iſlande*, & leur donnames des lettres pour nos amis d'*Angleterre*. Nous croiſames ces mers pendant 26 jours, ſans découvrir aucune terre, bien que de tems en tems nous viſſions floter du bois & même des arbres, que nous crumes venir des côtes de *Terre Neuve* par les courans de l'*Oueſt* qui portoient à l'Eſt. On trouve dans ces mers des poiſſons & des oiſeaux extraordinaires, qui vivent ſans doute de ce qu'ils trouvent dans cette mer, n'y ayant aucune terre voiſine.

Nous fimes voiles au bout de 20. jours par un vent très favorable, qui

continua

continua pendant 4. jours : le *S. Michel* étant de l'avant fit le ſignal par un coup de feu, & ſerra ſes voiles dans la crainte qu'étant près de terre, comme on le ſoupçonnoit, on ne tombat ſur la côte pendant la brume qui étoit forte. Nous fimes la même manœuvre. L'eau trouble & noiratre nous fit connoitre qu'en effet nous n'étions pas loin d'une côte.

Le Chevalier Frobisher envoya *Christofle Hall*, qui avoit fait le même voyage l'année d'auparavant, pour découvrir cette terre, dont celui-ci ne put aprocher. Il découvrit ſeulement pluſieurs grandes Iles de glace qui paroiſſoient 30. ou 40. braſſes au deſſus de l'eau, & qui n'étoient pas à 12. lieues du rivage ſelon notre eſtime.

Le 4. Juillet le tems s'étant éclairci, nous reconnumes que nous étions à la côte méridionale de *Frieſland*, parceque notre hauteur étoit de 60 degrez & demi.

La terre ou Ile nommée *Frieſland* paroit fort haute & briſée. Les montagnes y ſont entiérement couvertes de neige, & toutes les côtes de glace, comme d'un boulevard, en ſorte qu'on ne

ſauroit

ſauroit les reconnoitre On tient que c'eſt une Ile auſſi grande que l'*Angleterre*. Quelques Ecrivains la nomment *West-Frieſland*, peut-être parceque cette terre eſt plus occidentale qu'aucun endroit de *l'Europe*. Quoi qu'il en ſoit, il nous ſembla que le *Frieſland* s'étendoit aſſez loin au *Nord* S'il faut s'en raporter à la Relation des deux fréres Vénitiens *Nicolo* & *Antonio Zeni*, que la tempête pouſſa des côtes d'*Irlande* en *Frieſland* où ils firent naufrage il y a deux cens ans, ces deux Navigateurs ont été les premiers Européens qui ayent découvert cette terre, & donné la Relation de l'état des Inſulaires qui l'habitent. On y dit qu'ils ſont auſſi bons Chrétiens que nous. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que nous avons trouvé le giſement des côtes conforme à leurs Cartes La mer y doit être poiſſonneuſe, car allant à la dérive par le calme, nous jettâmes la ligne, & amorçâmes un fort gros poiſſon nommé *Hollibut* qui fournit pendant un jour de quoi manger à tout l'équipage, & avec cela ſe trouva de fort bon gout.

A 5. lieues de la côte la ſonde amena une eſpéce de corail blanc, mêlé de

petites

petites pierres blanches qui brilloient comme du criſtal. Ce qui nous fit croire que ſi cette terre étoit bien découverte, on pourroit y trouver quelques richeſſes. On n'y vit cependant quoi que ce ſoit qui ait vie, ſinon des oiſeaux. C'eſt une choſe remarquable qu'en ce parage on trouve des Iles de glace de plus de demie lieue de tour, extrêmement élevées, & qui vont à 70. ou 80. braſſes de profondeur dans la mer. Toute cette glace qui eſt douce s'étoit peut-être formée dans les détroits des terres des environs, ou peut-être ſous le pole, d'où les vents & les courans l'avoient détachée.

Nous ne trouvames aucun de ces monceaux de glace d'un gout ſalé, ni même d'un gout ſomache. D'où l'on peut croire que ce n'étoit point une eau de la mer congelée, puiſqu'elle eſt toujours ſalée, mais l'eau dormante de quelques lacs, ou quelque eau venant des ruiſſeaux voiſins des côtes, ou peut-être des néges fondues venant des montagnes, ou enfin l'eau de quelques torrens, de riviéres, &c. Ces maſſes s'étoient enſuite détachées, comme je l'ai dit. La véritable mer ne ſe géle point, & je ne crois

pas

pas qu'il y ait de fondement en ce qu'on a dit jusqu'à présent sur les glaces formées de l'eau de la mer.

Frobisher prit deux fois la résolution de descendre à terre, mais en vain, à cause des brouillards épais qui sont fréquens dans ces mers de glace, & qui lui faisoient perdre les vaisseaux de vue; sans parler du danger où nous aurions été exposez par la quantité de glaces flottantes.

Les travaux de notre pélerinage sur ces mers glacées au mois de Juillet, n'avoient d'autre adoucissement qu'un froid extrême, les vents impétueux du Nord, la neige, la grêle & les frimats, au lieu des fleurs, des fruits & du ramage des oiseaux qui sont ailleurs les agrémens de l'Eté. Cependant nous n'étions qu'à 61. *D.* de latitude, & il est très vrai que plus au *Nord*, par Ex. à 70. *D.* le froid n'y est pas si grand.

Après avoir rodé 4. jours & 4. nuits autour de *Friesland*, *Frobisher* résolut de prendre sa course vers le détroit qui porte son nom. C'est ce détroit que nous avions trouvé l'année d'auparavant, & par lequel notre Général avoit cru pouvoir se rendre dans la mer du *Sud*.

Nous

Nous essuyames entre le *Friesland* & le détroit un violent orage, dans lequel le gouvernail du *S. Michel* se rompit. Après avoir fait environ 50. lieues dans le détroit suivant notre estime, nous jugeames à propos de ferler nos voiles, parceque la mer étoit toujours grosse. Le 17 nous revimes les barques que nous avions perdues de vue.

Comme nous allions embouquer dans le détroit, il nous sembla de le voir fermé par un haut rempart de glace, ce qui jetta nos équipages dans une grande consternation; mais le Général, qui ne regardoit point au danger dans une affaire où il s'agissoit des intérêts de la Reine & de sa Patrie, franchit deux fois le péril à travers les glaces jusqu'aux rivages à l'*Est* & aux Ilets qui en sont proches, avec deux chaloupes destinées à cette traverse. Cependant on laissa notre vaisseau & les deux barques en pleine mer à cause des glaces.

Pendant que Frobisher cherchoit un lieu propre à débarquer, on aperçut quelques Naturels du pays, qui se mirent à courir & à danser en faisant des cris extraordinaires.

On tâcha de les attirer par des caresses,

reſſes, on leur préſenta des couteaux & autres bagatelles qu'ils refuſérent des mains de nos gens. Il falut mettre cela ſur le rivage, & ſe retirer enſuite, après quoi ils aportérent d'autres choſes en échange au même endroit. A la fin deux des plus courageux poſant leurs armes, s'avancérent vers le Général, qui, à leur exemple, s'avança auſſi avec un autre de nos gens, après avoir fait arrêter les hommes qui le ſuivoient. On trouva moyen de ſurprendre deux de ces Sauvages dont un s'échapa, & là-deſſus les autres coururent à leurs arcs & à leurs fléches, & revinrent à l'improviſte ſur nos gens, ſans avoir égard à ceux qui ſuivoient. Mais malgré cela nous gardames notre priſonnier, les fléches des Sauvages bleſſérent pluſieurs de nos gens.

Pendant que *Frobisher* tâchoit de reconnoitre la côte à l'Eſt & les iles des environs, notre vaiſſeau & les deux barques, évitant de trop prendre le large pour ne pas s'éloigner du Général, qui n'avoit preſque point de victuailles avec lui, eſſuyérent une violente tempête pendant la nuit dans les glaces, qui certainement étoient d'une groſſeur extraor-

traordinaire. Il plut à Dieu de nous aider en nous favoriſant par un tems clair, en ſorte que nous les voyions venir, & que par conſéquent nous pouvions éviter ces glaces énormes. En quatre heures de tems il y en eut quatorze qui vinrent nous aſſaillir, & ſi nous avions eu le malheur de ſuccomber au danger, nous aurions perdu par cet accident notre Général, le Capitaine & nos meilleurs Matelots, qui tous étoient à terre ſans proviſions. L'habileté de notre premier Canonier & de deux de nos Pilotes, gens d'expérience, nous tira d'affaire en ce danger, que nous eſſuyames plutot que de tenir la mer, & de hazarder de perdre notre Chef & le reſte de nos gens.

Cette haute terre, que notre Capitaine avoit découverte le premier en 1576. du haut du perroquet du grand mât, & qui fut nommée *Holtes* du nom de celui qui commandoit alors ſur le *Gabriel* ſous les ordres de *Frobisher*, fut nommée cette fois-ci *North-foreland.*

Nos Rafineurs mirent pied à terre à la petite Ile, où l'on avoit trouvé de l'or l'année d'auparavant. Ils n'y en trouvérent pas cette fois-ci de la groſſeur d'une

d'une noix. En revanche nos gens en trouvérent beaucoup dans les autres Iles: ſur quoi notre Général ſe rendit à bord le ſoir à 10 heures. On fit quelques ſalves en ſigne de réjouiſſance pour ſon arivée, & ſes gens aportérent des œufs, des oiſeaux, & un chevreau dont l'équipage ſe régala. On reconnut à quelques marques qu'il devoit y avoir eu là du monde.

Il y avoit déja quatre jours que nous faiſions voile par l'embouchure du détroit, lorſque les vents *Nord-Oueſt* & *Oueſt* ayant fait une grande ouverture dans les glaces, le paſſage du détroit nous fut entiérement libre le 19. Juillet. Le 20 notre Général & le Capitaine allérent ſonder près de la côte à l'*Oueſt*, & y trouvérent aſſez bon mouillage pour le vaiſſeau & les deux barques. La baye fut nommée *Jorkmans-Bay*, du nom d'un de nos Pilotes.

Le même jour, nos bâtimens étant ancrez, le Général alla à terre avec quelques uns de nos gens. Après avoir rendu graces à Dieu de ce qu'il nous avoit conſervez, on *prit poſſeſſion du pays au nom de la Reine*. Après quoi le Général ordonna à tous ceux qui étoient

préſens

préſens au nombre de 40 hommes, *d'obéir aux Commandans* Fenton *&* York *& à* Beſt *ſon Lieutenant, pendant ſon abſence.* Pour lui, il avança deux lieues dans le pays, & éleva des monceaux de pierres ſur les hauteurs, comme une marque de poſſeſſion. Il fit dreſſer une eſpéce de colomne ſur une montagne qui fut nommée le mont *Warwick* : après cela notre Général revint à bord avec bonne proviſion de cette terre minérale où l'on croyoit trouver de l'or. En revenant il trouva deux cabanes couvertes de peaux de chiens marins, d'où les Sauvages ſe ſauvérent auſſitot vers les montagnes. On y laiſſa quelques bagatelles, des ſonnettes & de petits couteaux, avec une lettre, du papier, des plumes & de l'ancre, afin que nos gens que les Sauvages avoient retenus l'année d'auparavant (ſuppoſant qu'ils étoient encore en vie) puſſent en faire uſage, & connoitre notre deſſein. Pluſieurs de nos gens qui allérent encore à terre, trouvérent que les cabanes dont on a parlé avoient été avancées près du rivage. C'étoit ſans doute une précaution des Sauvages, pour ſe ſauver dans leurs canots, au cas qu'ils ſe viſſent pourſuivis ſur ter-

re.

re. Notre monde se sépara en deux troupes, & ayant passé la montagne fut bientot près des Sauvages. Ceux-ci s'en étant aperçu prirent sans balancer la fuite du côté de leurs rames. Ils ramérent vers le bas de la baye, où ils trouvérent nos chaloupes qui les rechassérent vers le rivage, ce que l'on n'auroit jamais pu faire, s'ils eussent eu toutes leurs rames, parcequ'étant extraordinairement vites à ramer, on auroit perdu son tems à les suivre.

Dès que les Sauvages furent à terre, ils revinrent sur nos gens. Trois des leurs qui furent blessez par les notres en ce rencontre, sautérent en desespérez du haut des rochers dans la mer, & se noyérent; ce qui ne seroit pas arrivé, s'ils se fussent montrez plus soumis, ou si nous avions pu leur faire comprendre que nous n'étions pas leurs ennemis. On leur auroit conservé la vie, & pansé leurs blessez; mais ces pauvres malheureux ne connoissant point la compassion ne cherchent que la mort, lorsqu'ils se voyent réduits à l'extrêmité.

Le reste des Sauvages se sauva sur les hautes montagnes; deux femmes qui ne purent courir aussi vite que les hommes

tom-

tombérent entre nos mains. L'une étoit âgée, & l'autre embarassée d'un enfant. On laissa la vieille qu'on prit pour un diable, tant elle étoit laide & mal faite. On nomma l'endroit où l'on venoit d'être aux prises avec les Sauvages, la *Pointe de sang*, & le lieu où nous étions à l'ancre *York-Bay* du nom du Capitaine d'une de nos Barques.

Tout ceci montroit assez qu'il n'y auroit pas moyen de les gagner ni par douceur ni par amitié: on retourna à leurs cabannes, où l'on ne trouva que la main d'un vieillard, une espéce de pourpoint, une ceinture, & les souliers des hommes que nous avions perdus l'année d'auparavant. C'est tout ce que nous en avons jamais pu aprendre.

Cependant le Général Frobisher considérant que le tems pressoit, résolut de chercher une mine assez abondante pour fournir à la cargaison de nos bâtimens; remettant à une autre occasion de continuer la découverte de ces terres septentrionales. Sur cela il passa le 26. Juillet au *North-land* avec les deux barques, laissant l'*Aide* à l'ancre à *Jorkmans-Bay*, dans le dessein de poursuivre la navigation s'il étoit possible, lorsqu'il auroit

trouvé un bon havre & une cargaiſon ſufiſante pour nos vaiſſeaux. Les barques mouillérent cette même nuit là dans la baye de *North-land*: mais la marée étoit ſi forte, & les glaces flottoient avec une telle violence, que nous penſames périr pluſieurs fois. Enfin après avoir découvert une mine que nous eſtimions fort riche, & porté à bord environ 20. tonnes de la prétendue terre minérale chargée d'or, les glaces entrérent le 28. dans la baye avec tant de violence, que nos deux barques s'y trouvérent engagées.

Le *Gabriel* y perdit la ſeule ancre qui lui reſtoit, ayant perdu ſes deux autres ancres dans l'orage précédent: & malgré cela il fut comme miraculeuſement préſervé près d'une glace flotante, qui s'arrêtant près du *Gabriel* en défendit l'aproche aux autres glaces. Le *Michel* alla jetter l'ancre ſur cette glace, & y reſta comme ſous un boulevard: mais à minuit cette glace ſe ſépara de telle ſorte par la violence de la marée & par ſon propre poids, que l'équipage ſe crut perdu.

Nous levames l'ancre à la marée ſuivante, & nommames cet endroit *Beere-Bay*, & l'Ile *Leyceſters-Ile*. On trouva

va dans l'une de ces Iles un ſepulcre, où étoient renfermez tous les oſſemens d'un homme. Nous demandames par ſignes à nos priſonniers Sauvages, ſi ce n'étoient pas les os d'un homme mangé par ſes compatriotes, à quoi ils répondirent par d'autres ſignes que c'étoit le cadavre d'un homme déchiré des loups.

Un de nos Sauvages s'aviſa de planter 5. plumes en rond dans la terre, & un petit os au milieu. Les Matelots s'imaginérent qu'il alloit faire quelque ſortilége, mais nous en jugeames tout autrement, & crumes qu'il vouloit faire connoitre par là qu'il étoit, lui que cet os repréſentoit, priſonnier pour l'amour des cinq Matelots que ſes Camarades nous avoient pris l'année d'auparavant. Nous lui fimes voir le tableau de ſon compatriote emmené l'année précédente en *Angleterre*. D'abord il le regardoit avec beaucoup d'attention, & paroiſſoit attendre qu'il lui parlat : car il croyoit cette image en vie. Après cela il lui parla, & voyant qu'elle ne répondoit mot, il prit ce ſilence pour un mépris, & voulut lui donner un coup de poing. On lui fit remarquer que ce n'étoit qu'une image, mais malgré cela il ne

laissa pas de continuer dans sa surprise, & de nous regarder comme des hommes qui pouvions faire des gens ce qu'il nous plaisoit. Pour le mieux tromper, on lui avoit fait voir son Camarade équipé à l'Angloise & à la sauvage. Nous reconnumes par là qu'il avoit connoissance de la prise de ces cinq hommes : car il les compta par ses doigts, & nous montra un *Bot* de pareille fabrique à celui dans lequel nos gens avoient été pris. Nous lui fimes signe que les Sauvages les avoient tuez & mangez, il le nia par d'autres signes.

On trouva sous des pierres quelques provisions de poisson & autres choses que les Naturels du pays y avoient cachées, comme des couteaux d'os, une espéce de chaudiéres faites de peaux de poissons, des mors, &c. Notre Sauvage nous montra fort bien l'usage de toutes ces choses. Il prit un de ces mors, & saisissant un de nos chiens il le brida & le conduisit, en le gouvernant aussi bien que nous gouvernons nos chevaux. Il l'attela à une espéce de traineau, & s'y assit un fouet à la main. Nous reconnumes par ses signes qu'ils engraissent les petits chiens, de même que nous le bétail, pour

pour les manger, & qu'ils se servent des gros pour attelage.

Le 29. Juillet nous découvrimes à 5. lieues de *Beere-Bay* un havre défendu à droit & à gauche par quelques Ilets, où les courans s'amortissoient & qui arrêtoient les glaces. On jugea qu'il y feroit bon pour nos vaisseaux, & là dessus on y mouilla sous une petite Ile. Cette Ile, la baye, & le havre, furent nommez *Warwick* du nom de la Comtesse de *Warwick*. Tout ce quartier n'est pas à 30 lieues du Cap *Queens-foreland* à l'embouchure du détroit *Frobisher.* Nous trouvames-là quantité de ce minéral dont j'ai parlé. Après l'avoir lavé il paroissoit avoir beaucoup d'or. On crut devoir s'en charger ici plutot qu'ailleurs. On mit les travailleurs en œuvre.

Le 30 Juillet, on envoya à *Jorkmans-Bay* le *Michel*, pour faire revenir l'*Aide* & tout le reste de l'équipage. Nous vimes sur la grande terre vis-à-vis de l'Ile de *Warwick* les pauvres habitations, ou plutot les trous des Sauvages de cette contrée, & certainement nous ne pumes regarder sans surprise ces tristes & misérables logis. Ils se réfugient aparemment dans ces habitations souterraines

pour se garentir des rigueurs du froid. Elles ont deux brasses de profondeur sous terre, & sont rondes comme nos fours : avec cela elles sont si près les unes des autres, que l'on croiroit voir les taniéres des renards, ou les trous des lapins. Les Sauvages les creusent de telle sorte par dessous, que l'eau qui vient d'enhaut s'y écoule sans leur causer aucune incommodité. Elles sont ordinairement près, ou même au bas d'une baye, pour y être mieux à l'abri des vents, & pour bien se défendre contre le froid. L'entrée & les avenues y regardent toujours vers le *Sud*. Les parois de ces logis souterrains sont pour ainsi dire incrustées d'os de baleines depuis le bas jusqu'au haut, & agencées aussi artificiellement que nos aix, avec cela tout est cousu & fermé exactement dans toutes les ouvertures d'enhaut, par des nerfs qui joignent des peaux de chiens marins, en guise de tuilles. Ces maisons n'ont qu'un apartement : & la moitié de cet apartement, plus élevé d'un pied que l'autre moitié, est pavée de pierres larges ; au lieu que l'autre est couverte de mousse, & sert sans doute aux plus viles fonctions du ménage. Quoi qu'il en soit,

ils

ils y vivent comme des bêtes, & je crois qu'ils ſéjournent en un même lieu juſqu'à ce que l'extrême ſaleté les en chaſſe. Il nous parut auſſi que ces peuples ſont errans comme les Tartares, & diviſez en bandes ſans aucune demeure fixe. Outre ces habitations d'hiver, ils ont encore des tentes quarrées & couvertes de peaux de chiens marins.

Ils ont pour armes l'arc, la fléche, la fronde, & le dard. Leurs arcs ſont de bois, & de la longueur d'une aune d'*Angleterre*. Ils ſont renforcez par des nerfs, & les cordes de ces arcs ſont auſſi de nerfs. Leurs fléches ſont de trois piéces, le devant & le derriére ſont d'os, le milieu de bois; & le tout eſt de la longueur de deux pieds. Chaque fléche a deux plumes taillées ſur le devant du tuyau, & lorsqu'ils la veulent décocher, ils font repoſer le plat de la plume ſur le bois de l'arc. Ces fléches ont trois différentes têtes, de pierre, de fer en forme de cœur, ou d'os, & cet os eſt aiguiſé des deux côtez & pointu. Cette tête eſt peu ferme, parcequ'elle eſt attachée fort lâche & même n'eſt ſouvent que poſée dans une coche, de ſorte qu'il arrive que la

fléche ne fait que fort peu d'effet, à moins qu'elle ne soit décochée de fort près.

Leurs dards sont de deux sortes, ils en ont à diverses pointes qui avancent par devant. Le milieu est d'os; ils ont du raport à nos broches à rotir de la viande, mais ils sont plus longs. Les Sauvages ont des instrumens de bois, d'où ils lancent ces dards avec beaucoup de vitesse. L'autre sorte est beaucoup plus grande. Ces derniers ont des deux côtez & au devant un long os bien aiguisé. Ils ressemblent assez à nos épées.

Ils ont deux sortes de bateaux de cuir garnis en dedans de planches quarrées de bois, qui sont jointes fort industrieusement par des courroyes. Les plus grands de ces canots ressemblent à nos bateaux à rames, & peuvent tenir 16. 18. & même 20. personnes. Ils mettent vers la proue une voile de boyaux des bêtes qu'ils tuent, cousus ensemble fort proprement. Les plus petits de ces canots ne tiennent qu'un homme.

Ils chassent aux oiseaux & aux autres bêtes avec les armes dont j'ai parlé, & prennent le poisson avec le dard. On remarqua

remarqua qu'ils avoient du fer aux pointes de leurs fléches, de leurs couteaux, & des outils dont ils se servent pour faire leurs canots, &c. : mais ces instrumens sont si mal faits, qu'ils ne peuvent s'en servir qu'avec peine. Je crois qu'ils ont commerce avec des peuples qui leur fournissent du fer.

Ils ont sur la tête une espéce de capuchon de Moine long & pointu : lorsqu'ils veulent faire beaucoup d'amitié à quelqu'un, ils lui font présent de la pointe de ce capuchon. Les hommes ne le portent pas tout à fait si pointu que les femmes. L'un & l'autre sexe est chaussé de la même façon d'une chaussure qui va jusqu'aux genoux sans aucune ouverture ; & cette chaussure est de cuir. Ils en tournent le dehors en dedans pour mieux conserver la chaleur des jambes, & en mettent deux ou trois paires l'une sur l'autre, sur tout les femmes. Ils portent leurs couteaux, leurs éguilles, & autres choses semblables dans ces chaussures. Pour empêcher que ces bas ne leur tombent sur les talons, ils y passent un os qui prend du talon jusqu'au genou & fait à leur mode le même effet que nos jarretiéres.

Ils préparent leurs peaux avec le poil. Ces peaux ſont douces & unies. En hiver & en tems humide ils portent le poil en dedans, dans le chaud ils le mettent en dehors. Voila tout leur ornement. Nous n'avons pu remarquer quel eſt leur culte, ni quelle idée ils ont de Dieu. Je ne ſais s'ils ſont anthropophages. Ils mangent crue quelque ſorte de viande que ce puiſſe être, chair & poiſſon, ſans s'embaraſſer de la fraicheur de la viande.

Nos priſonniers Sauvages nous donnérent à connoitre qu'ils avoient communication avec des Peuples, qui portent des plaques d'or ſur le front.

Le pays eſt haut & pierreux au deux côtez du détroit de *Frobisher*. On y voit des montagnes couvertes de neige. Il n'y a preſque rien de plain & d'uni, & point du tout d'herbe; excepté quelque peu de mouſſe produite dans des lieux bas & humides. Pour du bois il n'y en a pas davantage. On peut dire en un mot qu'il n'y a ni arbre ni plante. On y trouve cependant quantité de cerfs à peu près de la couleur de nos ânes; leur bois eſt plus large & plus haut qu'aux notres, & leur pié, de 7. à 8. pouces de tour, reſ-

ressemble à celui de nos bœufs. On y trouve aussi des liévres, des loups, des ours blancs, & beaucoup de gibier.

Si cette terre est infertile, dure & ingrate, le génie des habitans répond fort bien à ces qualitez. Ils sont lourds, brutaux, & grossiers, incapables de cultiver la terre, & ne vivant que de chasse, de pêche & de gibier qu'ils abattent avec leurs fléches. Il semble que ce pays, quoique très froid, soit sujet au tonnerre & aux tremblemens de terre: car on y trouve de hautes montagnes de pierres poreuses, qui paroissent avoir été séparées des autres, & amoncelées ensuite par des moyens extraordinaires. Peut-être cela s'est-il fait par des tremblemens de terre.

On n'y voit ni riviéres, ni eaux courantes; il n'y a d'eau que celle qui provient des neiges qui se fondent en Eté, & qui coule des montagnes du pays. Il ne peut même y avoir aucune eau courante, à cause du froid âpre & violent qui dure sans cesse les quatre saisons de l'année, & qui endurcit & resserre la terre d'une telle force, que les eaux n'y sauroient avoir d'issue comme dans les autres pays, ni

former un baſſin & ſe répandre dans un lit. A l'égard de ces eaux de neige, qui coulent des montagnes en Eté, elles reſtent toutes dans des cavitez baſſes, comme dans un vivier ou dans un marais, juſqu'à ce que par la longueur du tems elles s'inbibent dans la terre. J'attribue tout cela aux gelées ſi rudes & ſi violentes, que dans la pluſieurs endroits la terre ſe trouve gelée à 4. ou 5. braſſes de profondeur, & les pierres attachées ſi fortement enſemble par cette gelée, qu'on ne peut les ſéparer qu'à coups de marteau.

Je crois que cela prouve aſſez que le cours des eaux & leur ſource y doivent être interrompus, ſans en chercher d'autres cauſes : & qu'ainſi ces eaux ne pouvant prendre leurs cours ſur terre, elles ſont contraintes de ſe détourner & ſe rendre à la mer, par des veines & des conduits ſouterrains. Je crois encore que ce froid extraordinaire augmente conſidérablement la chaleur dans les entrailles de la terre, parcequ'elle s'y trouve renfermée par le reſſerrement des pores : & je conclus que cette chaleur ainſi renfermée peut contribuer uniquement à la formation

des

des mines, & à la végétation de la matiére minérale qui se trouve en ces lieux ci.

Le 6. Aout notre Lieutenant alla à terre avec les Soldats, pour couvrir nos travailleurs. On fit des tentes sur l'Ile de la *Comtesse*, & l'on s'y retrancha du mieux qu'on put. Dans le fort du travail, un assez grand nombre de Sauvages se montra sur le haut d'une montagne vis-à-vis de nos gens. Ils avoient arboré une espéce de pavillon, & faisoient beaucoup de bruit. Il nous parut qu'ils étoient de la même troupe que nous avions vue à l'autre côté du détroit, & qu'ils venoient redemander les gens que nous avions à eux. Le Général s'avança avec nos deux prisonniers, sur une éminence, afin qu'ils pussent voir leurs compatriotes, & pour leur parler par le moyen de ces Sauvages. Notre homme aperçevant ses compagnons se mit à pleurer si amérement, que pendant longtems il ne lui fut pas possible d'ouvrir la bouche: mais reprenant enfin ses esprits, il leur parla & leur offrit les bagatelles que nous lui avions données. Il lui témoignérent beaucoup

d'amitié, & de regret pour ſon eſclavage.

Le Chevalier *Frobisher* leur fit connoitre par ſignes qu'il ſouhaitoit de ravoir les cinq hommes qu'on lui avoit pris, ſous promeſſe de leur rendre l'homme, la femme & l'enfant qu'il avoit à eux, & de leur faire divers préſens en récompenſe. Là-deſſus notre Sauvage nous donna à connoitre par d'autres ſignes que nos hommes étoient encore en vie, qu'on nous les rendroit, & que ſes compatriotes témoignoient qu'on pouvoit leur écrire. Cette circonſtance fait voir qu'ils ſavent ce que c'eſt que l'écriture, ou que cela leur avoit été apris par nos gens. Quoi qu'il en ſoit, on ſe ſépara ſans donner de lettre, parcequ'il étoit tard.

Cependant le jour ſuivant dès le matin ils démandérent la lettre, & montrant le ſoleil avec trois doigts de la main élevez, ils nous faiſoient connoitre que dans trois jours nous les verrions de retour. C'eſt auſſi à quoi les Sauvages ne manquérent pas, mais ils revinrent ſans nos gens.

La nuit ſuivante, le Lieutenant ordonna à notre Trompette de ſonner la

retraite,

retraite, afin que nos gens qui étoient encore à l'Ile ſe rendiſſent au drapeau, de peur de ſurpriſe de la part des Sauvages qui étoient fort près de nous. On repréſenta aux équipages que dans un ſi grand éloignement de chez ſoi, & au milieu de pluſieurs dangers, il falloit ſe précautionner contre les ſurpriſes des Sauvages, qui pouvoient venir nous attaquer au juſſant, lorsqu'il n'y a pas 3. piez de marée.

Le Général *Frobisher*, changeant alors de réſolution, ne jugea pas à propos d'entrer plus avant dans le détroit, ni de faire d'autre découverte. Il crut qu'il faudroit tâcher d'aprendre la langue du pays, par le moyen de nos priſonniers. A l'égard de nos gens retenus depuis un an par les Sauvages, il parut inutile d'en faire d'autre recherche. D'ailleurs le tems étoit court, & il n'y avoit guéres lieu de reſter plus longtems ſans danger dans ces parages. Ainſi on ne penſa qu'à charger la terre minérale, qui faiſoit en partie le ſujet de notre navigation. La recherche du paſſage fut remiſe pour une autre fois.

Le 9. on fit un Fort dans l'Ile de la *Comteſſe*, ſous l'angle d'un rocher que

la

la mer environne de trois côtez. On le ceignit d'une eſpéce de mur terraſſé du côté de terre, & on le nomma *Beſt* du nom de notre Lieutenant. C'étoit plûtot pour empêcher que les Sauvages ne nous accablaſſent par leur nombre, que dans la crainte d'être ſurmontez par leur bon ordre & par leur adreſſe. On prétendoit auſſi leur faire voir notre vigilance, d'autant plus que nos priſonniers diſoient par ſignes que leur Roi *Catchöe* s'avançoit pour les ſecourir. A tout hazard il falloit ſe précautionner, & voir ce qui en ſeroit.

Le 10. à minuit notre Lieutenant fit donner une fauſſe allarme, tant pour tenir plus alertes ceux de nos gens qui étoient à terre, que pour voir quel fond il y avoit à faire ſur le ſecours de ceux qui étoient à bord des vaiſſeaux.

Le 11 on aperçut encore pluſieurs Sauvages ſur une éminence, à l'autre côté de l'Ile. Notre Général s'avança de ce côté-là, dans l'eſpérance d'aprendre quelques particularitez touchant nos cinq hommes, & d'avoir réponſe à ſa lettre: mais cette multitude farouche diſparut tout auſſitot, & s'alla cacher derriére les rochers, excepté trois hommes;

croyant

croyant ſans doute ſurprendre quelques uns de nos gens par cette ruſe. Ils avoient deſſein d'attirer notre chaloupe derriére une pointe de terre, hors de la vue & de la portée du reſte de l'équipage. Mais, comme je dis, on ſe doutoit de leur ruſe, & il n'en arriva aucun mal. On mit un de nos priſonniers à terre. Les Sauvages lui offrirent une groſſe veſſie en échange d'un miroir, qui fut mis à la place de la veſſie & emporté par les Sauvages: après quoi le priſonnier fut renvoyé dans la chaloupe. En même tems nos gens qui étoient dans l'île, & pouvoient mieux voir le manége des Sauvages que *Frobisher* ſur la chaloupe, l'avertirent que les Sauvages, embuſquez derriére les rochers, l'obſervoient de près; ſur quoi il ſe retira à la chaloupe ſans autre nouvelle de ſes cinq hommes.

A l'égard de la veſſie, notre Sauvage nous fit connoître par ſignes qu'elle lui avoit été donnée pour y garder de l'eau à boire; mais nous comprimes que c'étoit pour s'en ſervir à ſe ſauver à la nage. L'homme & la femme avoient eſſayé plus d'une fois à ſe ſauver par le moyen de nos canots, qu'ils détachoient des vaiſſeaux. Dans la ſuite nous ne les

en

en laissâmes par aprocher. Peu de tems après ils parurent plus de vingt sur une montagne, les mains sur la tête, dansant & chantant avec beaucoup de bruit. Nous jugeames qu'ils se présentoient ainsi, comme pour dire que c'étoit là toute leur troupe, & que nous en fissions autant. Ils demeurérent en cette posture jusqu'à la nuit, mais à la décharge d'une piéce d'artillerie ils se sauvérent avec de grands cris dans les rochers.

Le 12. on fit l'exercice pour faire voir aux gens du Pays, qui nous voyoient de derriére leurs rochers, que nos hommes étoient bien dressez.

Le 14. notre Général, soupçonnant que les Sauvages épioient toutes nos démarches, alla avec deux canots bien équipez à une baye de l'Isle de la *Comtesse* y chercher de la terre minérale. Il y trouva des Sauvages, qui apercevant nos gens arborérent un pavillon blanc, fait de vessies cousues avec des boyaux. Ils le faisoient voltiger comme pour nous apeller, mais il ne parut que trois de ces Sauvages. Aussitot que nous fumes près, on en vit une grande troupe se cacher derriére les rochers, ce qui faisoit assez com-

comprendre leur vue. On leur fit entendre que s'ils vouloient s'aprocher ſans armes on les traiteroit en amis, quoique leurs démarches nous fuſſent très bien connues : mais ils répondirent mal à ces ſignes d'amitié, ils s'aprochoient par derriére les rochers pour prendre avantage ſur nous, croyant qu'on ne les verroit pas. Un d'eux faiſant le ſincére, nous incitoit à venir à terre. Il nous témoignoit beaucoup de civilité à ſa mode, & portoit ſes mains nues ſur la tête en ſigne de paix. Il jetta même tout près de nous une groſſe piéce de chair crue. Nous fimes tirer cette chair à bord. Notre homme voyant que ce mets ne nous tentoit pas, voulut nous mettre en gout par d'autre viande qui étoit cuite, qu'il nous fit porter par un Sauvage qui contrefaiſoit le boiteux. Et même, pour mieux ſoutenir leur role, un autre chargea le boiteux ſur ſes épaules, le porta près du rivage où nous étions, & l'y laiſſa. Ils eſpéroient que nous nous laiſſerions ſurprendre à cette ruſe, & que pour cette fois mettant pied à terre, ils ne manqueroient pas de nous attraper quelqu'un de nos Matelots. Nos gens auroient bien voulu aller à terre, ce que *Frobisher* ne

voulut

voulut pas permettre, ni que perſonne s'expoſat, de peur de retarder le départ. Mais cependant il permit de tirer un coup de canon, pour mieux découvrir l'artifice du boiteux, qui ſe ſauva bien vite vers la montagne. Alors une troupe de Sauvages s'avança le plus près du rivage qu'elle put, & eſcarmoucha longtems de l'arc, de la fronde, & du javelot. Ils nous pourſuivirent le long du rivage, ſans qu'aucun de leurs coups portat. La côte étoit bordée de ces Sauvages, mais ſi écartez les uns des autres, qu'il ne fut pas poſſible d'en compter le nombre. On en compta plus de cent. Nous revinmes à bord ſans aucune perte.

Il ſe trouva qu'en vingt jours on avoit porté à bord deux cens tonneaux de matiére minérale, bien que nous n'euſſions que cinq mauvais travailleurs, & quelques Soldats pour leur aider. Il étoit tems que notre travail finît: les ſouliers & les habillemens de l'équipage étoient uſez, nos paniers & pluſieurs de nos barils défoncez, nos uſtenſiles rompus. Pluſieurs de nos gens étoient devenus perclus de froid, incommodez de deſcentes, &c. Et comme la nuit du

21. au 22. il avoit fortement gelé autour de notre vaiſſeau, on conclut que le ſoleil s'en allant au Sud, il falloit ſe hâter de s'en retourner.

Le 22. nous défimes nos tentes, on alluma des feux ſur la plus haute montagne de l'Ile. On en fit le tour drapeaux déployez. On tira le canon à l'honneur de la Comteſſe de *Warwick*, dont cette Ile portoit le nom. Enſuite nous allames à bord.

Le 23 on leva l'ancre par un vent d'*Oueſt*, & le vent étant tombé, nous allames mouiller derriére une pointe de la baye.

Le 24. à 3. heures du matin on remit à la voile pàr un vent d'*Oueſt*. Le ſoir à 9. heures nous laiſſames le *Queens-foreland* derriére, & ayant ainſi débouqué du détroit de *Frobisher*, nous nous trouvames en pleine mer, & fimes route vers le *Sud*.

Nous eumes dans la nuit un vent violent, & ſi grande abondance de neige qu'il y en avoit demi pié par deſſus les écoutilles.

Du 24. au 28. beaucoup de vent, mais paſſable: notre route S. S. O. Nous crumes avoir perdu nos barques.

Le

Le 29. le vent fut violent : c'étoit le N. E. nos barques mirent les voiles en fagot, & nous ne portames que la miséne. Le *Michel* s'écarta de nous, mit le Cap sur *Orkney*, & arriva sain & sauf à *Yarmouth*.

Le 30. le vent fut violent : le Capitaine & le Contremaitre ou Bosseman du *Gabriel* furent tous deux jettez hors de bord par un coup de mer, bien que la barque fût amarrée fortement avec de gros cables de poupe à proue. On eut peine à sauver le Bosseman, mais le Capitaine se perdit. Nous avions déja fait deux cens lieues depuis le *Queensforeland*.

Le 31. à minuit nous essuyames deux ou trois coups de vent très violens.

Le 1. Septembre & la nuit suivante on mit le vaisseau en panne, parceque nous voulions attendre nos barques. Notre vaisseau rouloit extraordinairement sur les houles de cette mer agitée, & nous fumes obligez de porter encore une voile pour éviter de rouler.

Le *Gabriel* ne pouvant suivre, faute de pouvoir porter les voiles, nous le perdimes de vue. Notre vaisseau, haut de

de poupe & long, donnoit beaucoup de priſe au vent, & ſilloit extrêmement vite.

Le 2. le vent tomba dans la matinée. Notre gouvernail s'étant rompu en deux piéces, il s'en fallut peu que nous ne le perdiſſions. On prit ſon tems pour faire paſſer ſix de nos plus forts Matelots ſous la quille, avec des planches & des cables pour le renforcer.

Le 2. & le 3. vents contraires.

Le 11. au ſoir il s'éleva un vent de *Sud-Oueſt* & nous fimes route *Sud-Eſt*, de même que le jour d'après. Ce jour-là nous primes hauteur: nous crumes être à 150. lieues des *Sorlingues*.

Le 13. nous ſillames à peu-près à la hauteur de ces Iles.

Le 15. on jetta la ſonde ſur 61. braſſes fond de beau ſable, au *Nord* de *Scilly*. Nous gouvernames *Eſt* quart au *Nord*, *Eſt-Nord-Eſt* & *Nord-Eſt*.

Le 16. à 8. heures on jetta la ſonde. On trouva 65. braſſes fond de ſable rouge. Nous crumes être dans le Canal de *Saint George*, un peu au delà des bancs. Nous fimes toute la nuit petites voiles, la ſonde à la main, & trouvames 40. braſſes plus ou moins. Ainſi nous

nous ne connoiſſions pas bien notre route.

Le 17. nous trouvames à 40. braſſes du ſable rouge mêlé de coquilles. Nous étions près de *Lands-end*. Nous paſſames entre *Lands-end* & les *Sorlingues* par un tems couvert. Quand l'air ſe fut éclairci nous nous trouvames près des côtes, & nous embouquames plus avant dans le Canal de *Saint George*, mais la mer étant groſſe, & notre gouvernail mauvais, nous jugeames à propos d'entrer dans le premier havre qui ſe préſenteroit. Nous vinmes à la rade de *Padsiow* en *Cornouailles*, & y mouillames. Ayant apris des gens du pays que cette rade eſt fort dangereuſe, nous remimes en mer. Nous fimes route le Cap ſur *Londy*, d'où nous renverſames le bord pour entrer dans une rade ouverte où nous perdimes une ancre. Le vent nous jetta en pleine mer, & nous arrivames enfin heureuſement à *Milford-have* dans la Province de *Galles*.

Le 23. de Septembre après nous être rafraichis un mois à *Milford-have*, nous fimes voiles vers *Briſtol*. On y déchargea la matiére minérale, & on la porta au château de cette ville. Nous trouvames

vames à *Bristol* la barque nommée le *Gabriel* en mauvais état, & sans un seul Matelot qui pût faire la manœuvre.

Nous eumes lieu de rendre graces à Dieu de ce qu'il nous ramenoit tous sains & saufs chez nous, sans autre perte que de trois hommes dont un mourut en mer. Encore étoit il malade, lorsqu'il partit d'*Angleterre*.

Le Chevalier *Frobisher* alla à la Cour rendre ses devoirs à la Reine, qui le reçut fort bien. L'homme, la femme & l'enfant que l'on avoit pris aux Sauvages, furent présentez à S. M. Ils ne changérent point de contenance, & ne témoignérent aucune surprise; sinon qu'ils baissérent la vue devant ceux qui étoient là pour les voir.

Le Sauvage voyant à *Bristol* le Trompette du Général *Frobisher* à cheval, & voulant en faire autant, s'y mit à rebours la face tournée du côté de la queue. Il prenoit beaucoup de plaisir à voir sauter & caracoller le cheval.

Tout le tems que ce Sauvage vécut, la Reine lui donna la permission de tirer sur la Tamise à toute sorte d'oiseaux & même aux cignes; quoique cela fût défendu à d'autres.

On nourrit ces pauvres gens à leur maniére, c'eſt-à-dire avec de la viande crue. Ayant tué une poule, ils la vuidérent auſſitot & mangérent les entrailles avec l'ordure, ſans autre façon. Mais ils ne véquirent pas longtems, ils moururent tous deux avant que l'enfant eût atteint l'âge de 15. mois.

La Reine nomma des Commiſſaires pour examiner la matiére minérale que l'on avoit aportée. Pour le paſſage, il ſembloit qu'on pouvoit encore ſe flatter de le trouver. Ainſi la Reine réſolut d'envoyer un plus grand nombre de vaiſſeaux au *Nord-Oueſt*. On donna le nom de *Meta incognita* à cette étendue de pays nouvellement découverts vers le *Nord* par le Général *Frobisher*. On fit faire une maiſon portative qui ſe pouvoit démonter, & l'on réſolut que cent hommes, dont quarante ſeroient Matelots, trente Soldats & le reſte pour les mines, hiverneroient en ce pays-là & feroient proviſion de marcaſſites pour l'année qui ſuivroit leur hivernement. On leur donnoit un Chef, des rafineurs, des boulangers & des charpentiers, & tous ceux-ci étoient compris ſous le nom de Soldats.

Notre

Notre Flotte qui étoit de quinze vaiſſeaux mit à la voile le 31. Mai par un vent ſi favorable, que le 6. Juin nous étions déja ſur les côtes d'*Irlande*, à la hauteur du Cap *Cleare*.

Nous fimes route au *Nord-Oueſt* avec un vent paſſable, ſans faire aiguade & ſans nous ravitailler, bien que pluſieurs de nos vaiſſeaux n'euſſent pas abondance de proviſions. La force du courant nous fit dériver ſelon notre eſtime beaucoup plus au *Nord* que nous ne voulions. Nous jugeames que ce courant portoit aux côtes de Norwégue, & aux parties les plus ſeptentrionales de la terre. C'étoit un courant pareil à celui que les *Portugais* trouvérent au *Sud* de l'*Afrique*, & qui les porta du Cap de *Bonne-Eſpérance* au *Détroit* de *Magellan*. Ce courant ne paſſe pas dans le détroit, la mer s'y trouvant trop preſſée, mais revient de *Sud* à *Nord* dans le Golfe de *Mexique*, d'où étant repouſſé par les terres, il reprend ſon cours au *Nord-Eſt*.

Nous navigeames du 6 au 20. Juin ſans voir de terre, & ſans rencontrer quoi que ce ſoit qui eût vie, excepté quelques oiſeaux.

Le 20. à deux heures du matin notre Amiral cria terre. C'étoit celle d'*Oueſt-Friſe*, qui fut nommée cette fois-

ci *Oueſt-Angleterre*. L'Amiral débarqua avec quelques Volontaires. Je crois qu'ils ſont les premiers Chrétiens, après les fréres *Zeni* dont on a parlé, qui ayent débarqué en ce pays inconnu; ou du moins les premiers de nôtre connoiſſance. L'Amiral prit poſſeſſion de ce pays au nom de la Reine. On y trouva un aſſez bon havre pour nos vaiſſeaux. Nous y découvrimes pluſieurs petits bateaux des habitans du pays, & quelques unes de leurs tentes de la même conſtruction que celles que nous avions vues à *Meta incognita* dans notre ſecond voyage.

Ces gens ſauvages & farouches, s'imaginant ſans doute qu'ils étoient ſeuls au monde, ne nous virent pas plutot paroitre, qu'ils fuirent de toute leur force, abandonnant leurs tentes & tout ce qui étoit dedans. Nous y trouvames entre autres choſes une eſpéce de tiroir avec des cloux, des harangs, des féves rouges, des planches de ſapin aſſez bien faites, & pluſieurs autres choſes travaillées avec induſtrie, d'où l'on inféra qu'il faut qu'ils ayent commerce avec quelques peuples plus polis qu'eux, ou qu'ils ſoyent extrêmement

adroits.

adroits. On ne leur prit que deux chiens qu'on amena, & on leur laissa en échange des sonnettes, de petits miroirs, & quelque verroteries.

Quelques uns croyent que cette *Ouest-Frise*, ou *Ouest-Angleterre*, ne fait qu'un même continent avec le *Meta incognita* par le côté de cette derniére terre qui regarde le *Nord Est*, & que même elle est peut-être jointe au *Groenland.* La raison en est que ces Peuples d'*Ouest-Frise* sont faits de même que ceux de *Groenland*, & que leurs loges, leurs armes &c. se ressemblent parfaitement.

Le 23. nous remimes à la voile, & fimes route par un bon vent pour aller vers le détroit de *Frobisher.* Nous donnames à un haut rocher de l'*Ouest-Angleterre*, & le dernier que nous y aperçumes, le nom de *Charing-Cross*, à cause de sa ressemblance avec *Charing-Cross*. Après avoir levé l'ancre, on fut obligé de courir *Sud*, à cause des glaces qui se rencontroient au *Nord.*

Le 30. nous vimes une telle quantité de baleines, que nous crumes que c'étoient des marsouins. Le même jour le *Salomon* passa à pleines voiles sur une de ces baleines, mais de telle maniére, que

d'abord le vaiſſeau étoit comme échoué ſur le corps de l'animal, ſans pouvoir avancer ni reculer. La baleine ſe hauſſant enſuite donna un grand coup de queue, & plongea auſſitot après. Deux jours enſuite nous trouvames un très monſtrueux poiſſon mort flottant ſur l'eau, & nous crumes que c'étoit celui ſur lequel le *Salomon* avoit ſillé.

Le 2. Juillet nous eumes la vue de *Queens-foreland*, nous ſillames toute la journée à travers les glaces ſans nous allarguer des côtes. Le ſoir nous voulumes commencer d'embouquer dans le détroit, mais il fallut rebrouſſer bien vite chemin: Le détroit étoit abſolument fermé par les glaces, accumulées à l'entrée, qui reſſembloient à des montagnes.

Nos vaiſſeaux cherchérent en vain d'avancer du côté où il y avoit la moindre aparence de paſſage, afin de mouiller au havre où nous avions mouillé à notre ſecond voyage. En cette occaſion nous perdimes la *Judith* & le *Michel*, & n'en eumes de nouvelles que vingt jours après. Nous eumes encore le malheur de perdre le *Denis* dans les glaces à la vue de tous les autres vaiſſeaux, & une partie

partie de la maiſon portative que l'on devoit dreſſer à *Meta incognita.* Tout l'équipage du *Denis* ſe ſauva heureuſement dans la chaloupe.

Tout ceci étoit un théâtre de miſéres pour nos équipages. Une violente tempête, qui ſuivit la perte du *Denis*, nous menaça d'un même ſort. Notre flotte étoit inveſtie de glaces, on ne pouvoit rebrouſſer chemin : nous en avions devant nous une telle quantité, qu'il étoit impoſſible de les franchir en avançant. Dans cette ſituation nous eſſuyames un orage du *Sud-Oueſt* en pleine mer. Toutes les glaces qui étoient derriére nous étoient accumulées autour de la flotte, & nous fermoient le retour. La plupart de nos gens ſe trouvérent furieuſement combatus. Quelques uns de nos vaiſſeaux ferlant leurs voiles, voguoient du côté de la moindre petite ouverture. D'autres jettoient leurs ancres ſur les glaces, & s'y grapinoient à l'abri de la tempête, moins expoſez ainſi au choc des glaces flotantes. D'autres en étoient ſi fort ſerrez, qu'ils ne pouvoient garentir que par des cables, des planches, des paillaſſes, & autres pareilles choſes, le

bordage & les flancs des vaiſſeaux contre le tranchant des glaces, afin que le corps du bâtiment ne s'en trouvat pas endommagé. Dans une preſſante néceſſité l'on connoit le courage & l'intrépidité des hommes, & le pouvoir d'un bon Chef. Le Matelot, le Soldat & le Travailleur, tout agiſſoit pour ſauver ſa vie, & bien qu'ils ne fuſſent pas accoutumez à ces fatigues, ils les ſurmontérent par leur patience. On détournoit l'impétuoſité des glaces avec des piques, des planches, & de gros bâtons, pour empêcher ces maſſes tranchantes d'endommager nos vaiſſeaux. Ce qui ſeroit arrivé malgré les cables, les paillaſſes, &c: car ces glaces coupérent des planches de plus de trois pouces d'épaiſſeur, & mieux qu'on n'auroit pu le faire avec la hache. Nos plus forts vaiſſeaux furent élevez d'un pied au deſſus de l'eau par la violente preſſion des glaces qui s'étoient amoncelées autour de nous. Telle fut notre ſituation toute la nuit & une partie du jour. Jamais on n'a prié Dieu de meilleur cœur. Enfin la brume qui avoit duré pendant cet orage ſe diſſipa, le vent ſe fit *Oueſt-Nord-Oueſt*, & chaſſa les glaces.

La mer fut ouverte, nous y entrames. Nos Matelots mirent la main à l'œuvre pour radouber nos vaisseaux, & relever nos mâts de hune avec toute la diligence possible : après quoi il fut résolu de tenir la mer, jusqu'à ce que le soleil & le vent eussent achevé de fondre les glaces dans notre passage.

Le 7. Juillet quoique nos équipages ne fussent pas encore bien revenus de la peur, nous virames de bord vers la terre qui nous parut être la côte septentrionale du détroit. On jugeoit que ce devoit être le *Nord-Foreland.* Mais quoi qu'il en soit, il étoit difficile d'estimer juste, à cause du bouillard épais qui s'étendoit vers la côte, & de la neige qui venoit de tomber. Nous errames vingt jours dans la brume avec de grands dangers, comme on peut le croire ; puisque nous prétendions être au *Nord-Est* du détroit de *Frobisher*, au lieu que nous étions au *Sud-Ouest* de *Queens-Foreland*, ayant dérivé au *Sud-Ouest* par un courant du *Nord-Est.*

Nous découvrimes ici une pointe, que l'on prenoit mal à propos pour le *Mont-Warwick* dans le *détroit* : mais nos plus experts Mariniers trouvérent qu'il

n'étoit pas vraisemblable qu'on eût embouqué si avant en si peu de tems, ni possible qu'on se fût trompé si grossiérement dans son estime, à moins que d'avoir dérivé par un terrible courant. Il est bien vrai que le flot se faisoit sentir beaucoup plus qu'à l'ordinaire, & que joint aux courans il prenoit nos vaisseaux & les faisoit tourner en un moment comme un tourbillon; de sorte que la mer brisoit avec autant de bruit que la chute d'eau dans la *Tamise* près du pont de *Londres*.

Cependant notre Amiral tint Conseil, pour savoir en quel endroit on étoit. *James Beare*, Lieutenant à bord de l'*Anne*, & qui à notre second voyage avoit dressé des Cartes exactes de toutes les côtes, ne put nous tirer de l'incertitude, non plus que les autres. Notre premier Pilote déclara *qu'il n'avoit jamais vu la côte près de laquelle on se trouvoit, qu'il ne pouvoit croire que ce fût une terre dans l'intérieur du détroit de* Frobisher.

Le tems continua d'être embrumé. On balança de retourner à travers les glaces, pour chercher une mer libre, ou de se laisser porter par le courant dans une mer inconnue. Le Vice-Amiral, à bord duquel

duquel étoit le susdit Pilote, & deux autres de nos vaisseaux, ayant tous trois perdu la flote de vue prirent le parti de tenir la mer, ainsi que l'*Anne*, qui s'égara seul, jusqu'à ce qu'il rejoignit la flote après avoir pris hauteur, le tems s'étant éclairci.

Tous les vaisseaux de la flote, excepté les navires dont on a parlé, firent, de conserve avec l'Amiral, plus de soixante lieues de route dans le détroit prétendu. Nous eumes toujours un très beau pays à l'estribord, & devant nous une mer ouverte.

L'Amiral auroit continué la route, s'il n'eût eu des ordres précis de se tenir de conserve: car il ne doutoit pas qu'il ne pût entrer par là dans la mer du *Sud*, & pénétrer ensuite jusqu'au *Catay*, par la raison que je vais dire. C'est que plus on avançoit dans cette mer, plus elle s'élargissoit, & moins on y rencontroit de glaces; parcequ'il y a un tel cours dans ces eaux, que les glaces qui s'y rencontrent y sont chassées à l'*Est* & au *Nord*, selon ce qui parut aux débris flotans du *Denis*. D'autres croyoient pourtant que, quand même on auroit eu le bonheur de passer,

ier, la force du flot qui tient neuf heures dans ce parage contre trois heures d'ebbe, auroit empêché le retour.

Au raport de quelques uns de nos gens, ils trouvérent à soixante lieues de route dans le prétendu détroit dont je parle, & à bas bord, une terre peuplée, fertile en paturages, abondante en bétail & en gibier, comme perdrix, alouettes, liévres, &c., même un d'eux trafiqua avec les habitans du pays des couteaux, des sonnettes, des miroirs, de la verroterie, &c. pour des oiseaux, des pelleteries & autres pareilles choses.

Après plusieurs jours de navigation, l'Amiral jugea qu'il seroit à propos de revenir. On fit voile entre une côte qui est le derriére du continent de l'*Amérique*, & la terre que l'on avoit nommée *Queens-Foreland*; & comme en faisant route dans ce parage on remarqua une espéce de *baye*, qui s'étendoit jusqu'au détroit de *Frobisher*, le *Gabriel* y fut envoyé le 21. Juillet, pour voir s'il y auroit moyen de la traverser d'un bout à l'autre, pour rentrer ensuite dans le détroit par l'autre côté. Cela réussit, & prouve que le *Queens-Foreland* est une Ile. On doit croire qu'il en est de même

me

me de plusieurs autres de ces terres.

Enfin, comme il étoit tems d'aller chercher les havres où nos vaisseaux devoient se décharger de leur charge, on navigea du côté de l'entrée du détroit de *Frobisher* par un tems extrêmement embrumé, à travers diverses terres détachées, mais peu éloignées de la côte, & entre des rochers à fleur d'eau : mais cette route étant dangereuse, on fut obligé de laisser filer les ancres jusqu'à la profondeur de cent brasses & davantage, de peur que nous n'allassions nous briser sur ces rochers. Et pour ne pas nous affaler sur la côte pendant la brume, notre chaloupe nagea sur l'avant, & l'on ne fit route que la sonde en main.

L'*Anne* que nous avions perdu fut plus de vingt jours à tourner autour du *Queens-Foreland*, pour découvrir le havre où nous devions mouiller, sans pouvoir passer à cause des glaces. Ce vaisseau se rendit enfin le 23. Juillet à *Hattons-head-land* dans le détroit, où sept vaisseaux de notre flotte étoient à l'ancre. On peut juger de la joye de se revoir après avoir essuyé tant de dangers.

Le 24. le *François* nous joignit aussi.



Ce vaiſſeau, qui avoit fait route pendant pluſieurs jours de conſerve avec notre Vice-Amiral, nous en donna des nouvelles, & du *Bridgewater* qu'il avoit perdu après l'avoir dégagé d'entre les glaces. Les deux autres qui nous manquoient s'y étoient plus engagez que jamais. Le *Gabriel* étoient entré dans le détroit de *Frobisher*, tenant route du Cap occidental de *Queens-Foreland*, & par derriére cette terre juſqu'au Cap *Good-hope*. Il trouva dans le nouveau détroit, par lequel il venoit de paſſer, un courant ſi violent, que ſans un vent favorable il lui auroit été impoſſible de naviger là.

Le 26. il tomba plus d'un pié de neige, qui ſe geloit à meſure qu'elle tomboit.

Le 27. le *Bridgewater* s'étant dégagé vint mouiller à *Hattons-head-land* près de la flotte. Il étoit ſi délabré, que pour le tenir à flot on en tiroit par heure près de trois cens bâtonnées d'eau. Nous aprimes par ce vaiſſeau que le détroit étoit baricadé par ces glaces, & qu'il étoit impoſſible d'aller à la baye de *Warwick*.

Ce raport acheva de jetter nos hommes

mes dans une consternation, qui fut suivie de murmures contre l'Amiral : mais sans se mettre en peine de ces murmures, il résolut de chercher son havre, ou de mourir dans l'entreprise, & là dessus on fit le signal pour se rendre sous son pavillon, à quoi l'on obéit avec joye, parcequ'on prit ce signal pour un ordre d'aller mouiller à *Hattons-head-land.* Notre Amiral mit à la voile, après avoir soufert un orage qui passa presque aussitot. Tandis qu'à voiles ferlées il se laissoit dériver entre les glaces, il y trouva heureusement un passage. La flotte suivit, & l'on se vit enfin tous ensemble le trente uniéme de Juillet, après mille peines & mille fatigues au havre si desiré. L'Amiral heurta à l'entrée de la baye de *Warwick* avec tant de violence contre un glaçon, qu'après avoir sauté de dessus ses ancres il s'y fit une telle voye d'eau, qu'on eut peine à le tenir à flot.

Le vaisseau du Lieutenant Amiral *Fenton* avoit été le plus engagé dans les glaces, mais il se tira d'afaire en se tenant toujours à l'ancre sous ces lourdes masses, comme sous un boulevard, &

malgré cela il arriva dix jours avant tous les autres. *Fenton* avoit déja découvert plusieurs mines, & avancé dix lieues dans le pays sans trouver d'habitation. Après quoi étant retourné à son bord, il avoit résolu d'attendre encore sept jours l'arrivée de sa flotte: après cela la flotte n'arrivant pas, il s'en seroit retourné, parcequ'il commençoit à manquer de vivres.

L'Amiral étant à terre, tint Conseil sur les moyens d'exécuter promtement le dessein de découvrir les lieux, où pourroit être la meilleure terre minérale. On délibéra sur l'ordre qu'on observeroit étant à terre, & sur l'endroit qu'on choisiroit pour bâtir un Fort & une maison pour ceux qui devoient y passer une année.

Le 1. Aout chaque Capitaine fit mettre à terre dans l'Ile de la *Comtesse*, par ordre du Général, les Soldats & les Travailleurs. On y porta les provisions, les tentes, &c. afin que l'on pût amasser incessamment la quantité nécessaire de matière minérale pour en charger les vaisseaux.

On fit la revue des hommes, après quoi on mit chacun à l'ouvrage.

Le 2. on publia à son de trompe les ordres du Général *Frobisher.*

Pendant que les Matelots faisoient leur ouvrage, les Chefs cherchoient les lieux propres à fouir, les Rafineurs faisoient l'essai de la matiére, & ceux qui s'étoient embarquez en qualité de Volontaires n'étoient pas non plus sans rien faire.

Le même jour le *Gabriel* arriva de la part du Vice-Amiral, qui étoit pris dans les glaces près de *Mount-Oxford.* Toute la flotte s'étoit rassemblée excepté 4. vaisseaux, & celui qui s'étoit ouvert & avoit coulé bas dans les glaces. Ces 4. vaisseaux étoient le *Thomas Allen* Vice-Amiral, l'*Anne*, le *Thomas d'Ipswich*, & la *Lune.* L'absence de ces vaisseaux retardoit notre travail, parcequ'ils avoient les meilleurs Ouvriers, & presque toutes les provisions nécessaires pour l'habitation.

Le 9. l'Amiral assembla son Conseil, au sujet du Fort & de la maison qu'on devoit bâtir pour ceux qui hiverneroient. On délibéra d'envoyer incessamment les Massons & les Charpentiers à l'ouvrage. Mais avant que de commencer le bâtiment, on examina ce que chaque vais-

seau

ſeau avoit aporté pour l'édifice, & il ſe trouva qu'il n'y avoit de matiére que pour deux côtez : encore n'étoient ils pas bien entiers, parcequ'il avoit falu employer diverſes planches, des apuis, des poteaux, & des piéces de bois contre l'impétuoſité des glaces, lorſque nos vaiſſeaux s'y étoient trouvez inveſtis. De plus après une ſuputation exacte des proviſions, on vit qu'il n'y auroit pas aſſez de boiſſon pour cent hommes, qui étoient deſtinez à paſſer l'hiver : parceque la plupart des proviſions étoient, comme j'ai déja dit, chargées ſur les quatre vaiſſeaux non arrivez. *Fenton* s'offrit d'hiverner avec ſoixante hommes. On apella les Maſſons & les Charpentiers, qui demandérent 9. ſemaines pour conſtruire une loge qui pût tenir ſoixante hommes, & même ils ſuppoſoient que l'on eût aſſez de bois. Mais comme on ne pouvoit tout au plus ſéjourner encore que vingt ſix jours, l'Amiral conclut *qu'il falloit s'en retourner ſans faire d'habitation*, & l'on donna ordre à *Selman* écrivain d'enregiſtrer cette réſolution, *pour en rendre compte à la Reine, & aux intéreſſez dans cette navigation.*

Le 6. Aout trois de nos navires vinrent

rent avec beaucoup de travail, jusqu'à la pointe de *Leycester*, espérant de trouver le côté méridional du détroit sans glaces; mais ils tombérent dans un calme, & ne pouvant avancer ils furent bientot plus engagez que jamais dans les glaces que le courant amenoit.

Tant de calamitez, les dangers continuels où l'on se voyoit, & le peu d'aparence qu'il y avoit de pouvoir être plus longtems dans un parage où les cordages se geloient toutes les nuits, en sorte que l'on ne pouvoit plus faire la manœuvre, firent penser à prendre d'autres mesures. On tint le 8. Aout Conseil, & l'on proposa *de chercher un Port pour radouber les vaisseaux & se rafraichir, afin de s'en retourner incessamment en Angleterre; & qu'après tant de dangers d'où Dieu nous avoit tirez, ce seroit le tenter, que de se remettre dans le péril, &c.*

On alléguoit au contraire *que chercher un havre dans des mers si dangereuses, c'étoit se mettre doublement dans le danger de tenir; que quand même on auroit le bonheur de ne pas échouer sur les rochers qui se trouvent près des côtes les plus saines de ces parages, on n'échaperoit pas une autre fois à la fureur des glaces, que les ma-*

marées & les courans très rapides y jettent. Sans parler de plusieurs autres accidens. On ajoutoit, pour faire sentir l'inconvénient qu'il y auroit à mouiller, *que l'air devenu très froid menaçoit d'une violente gelée, qu'il valoit donc mieux tenir la mer, que de se jetter dans un mauvais havre, pour boucher une voye d'eau, & courir le risque d'y être enfermé tout l'hiver.*

Best déclara *qu'il regardoit ce promt retour en Angleterre comme honteux, que pour lui il aimoit mieux s'exposer à tout, &c.*

J'ai, ajouta-t-il, *dans mon vaisseau une chaloupe de cinq tonneaux en fagot. Elle a été destinée pour ceux qui doivent hiverner, j'ofre de la monter & de m'en servir, si l'on veut; je verrai s'il y a moyen de franchir le péril des glaces, &c.*

Cette résolution étoit veritable & sincére, quoiqu'il vît bien que la plupart de ses gens aimeroient mieux chercher un abri daas le dessein de s'en retourner ensuite, mais il se flatoit de pouvoir gagner une partie de son équipage. Il jugeoit donc à propos de courir le long de la côte, pour voir si quelques uns de nos vaisseaux maltraitez des glaces dans la derniére tempête, n'auroient pas effectivement cherché un abri au premier

havre pour ſe rafraichir, & pour ſe donner le radoub, plutot que de commettre encore une fois leur ſalut aux glaces : c'étoit d'ailleurs dans ce même parage qu'ils avoient perdu l'Amiral, & le reſte de la flotte.

Beſt croyoit encore de pouvoir trouver un lieu propre à s'y tenir une autre fois ; il eſpéroit de découvrir quelques miniéres pour y faire ſa cargaiſon, ce qui lui étoit beaucoup plus commode, par le voiſinage de la haute mer, qu'il ne l'auroit été plus avant dans le détroit: parcequ'il y auroit beaucoup moins à craindre des glaces. Quoi qu'il en ſoit, il s'en tenoit à la réſolution de croiſer près de cette côte auſſi longtems qu'il ſeroit poſſible, & de ne point s'écarter les uns des autres ; afin de pouvoir ſe ſecourir mutuellement, pendant que l'on envoyeroit les chaloupes ſous la conduite de deux ou trois bons Pilotes chercher une baye, où l'on pût trouver un mouillage.

Malgré cette réſolution le *Thomas Ipſwich* ſe ſépara la nuit ſuivante, & fit route vers l'*Angleterre.* Mais Beſt ne laiſſa pas de perſévérer dans ſon deſſein. Il alla avec la chaloupe & le canot

canot de la *Lune* pour voir de trouver quelque rade dans une des Iles qui gisent au dessous de *Hattons-head-land*, espérant d'aprendre des nouvelles de la flotte, ou de découvrir de ce côté là quelques mines. Enfin il eut le bonheur de trouver un ancrage passablement bon, où les vaisseaux pouvoient être assez commodément à l'abri.

Il découvrit encore de ce côté-là une grande Ile, dont la terre est noire. Il en fit raport aux équipages, n'oubliant rien pour les encourager à nager vers l'Ile. Ils y trouvérent en effet une prodigieuse quantité de minéral; & si la bonté de cette terre eût répondu à la quantité, il y en auroit eu assez pour les plus avides. Ce prétendu bonheur, que le Capitaine regarda comme une véritable bénédiction, fit donner le nom de *Best Blessing* (*Bénédiction de Best*) à l'Ile. Après une si bonne aubaine, il retourna le 9. Aout à 10. heures du soir plein d'espérance & de joye à son bord, où ses gens l'attendoient avec beaucoup d'impatience.

Le jour suivant ils entrérent dans la rade par un vent assez passable, le *Bot* nageant de l'avant pour sonder. Malgré

gré cette précaution, l'*Anne* entrant dans le havre toucha ſur un rocher à fleur d'eau, & y reſta échoué ſur le côté juſqu'au retour de la marée: de ſorte que ſans la grande vergue du grand mât il ſe ſeroit entiérement renverſé au montant du flot. On tira plus de deux mille bâtonnées d'eau, avant que le vaiſſeau pût être remis à flot. Auſſitot qu'on fut à la rade, les Matelots donnérent le raboub aux vaiſſeaux, & les calfeutrérent, pendant que les Travailleurs aux mines aſſembloient en toute diligence le plus de matiére qu'il étoit poſſible. On monta la chaloupe qu'on avoit portée en fagot, & l'on trouva que l'on n'avoit ni courbes, ni autres renforcemens, ni cloux, ni chevilles de fer, pour attacher les parties de ce petit bâtiment. Par bonheur il ſe trouva un Forgeron parmi l'équipage, mais comme on n'avoit ni enclume ni marteau, on fit de néceſſité vertu. Deux petits ſouflets tinrent lieu d'un grand, une piéce d'artillerie ſervit d'enclume, les pincettes, les grils, & les pelles ſervirent à faire des cloux & des chevilles de fer.

Le 11. Aout *Beſt* & ſon Lieutenant allérent au ſommet du Cap de *Hattons-*

head-

head-land, qui eſt le plus élevé de tout ce détroit, lever un plan des parties les plus baſſes de cette côte, & découvrir, autant qu'il ſeroit poſſible, s'il y avoit encore beaucoup de glaces dans le paſſage, quelles mines il pouvoit y avoir, &c. On y trouva beaucoup de cette matiére que l'on croyoit produire de l'or, & *Beſt* fit dreſſer une eſpéce de croix de pierre au haut de *Hattons-head-land*, pour faire voir que des Chrétiens y avoient paſſé.

Le 17. lui & ſes gens donnérent la chaſſe à un grand ours blanc, dont ils eurent peine à venir à bout vingt hommes armez qu'ils étoient. Ils vécurent de cet ours pendant pluſieurs jours.

Le 18. après avoir achevé de monter la chaloupe, ce qui ne ſe fit pas ſans peine, *Beſt* réſolut de s'y hazarder pour embouquer dans le détroit de *Frobisher*. On tâcha de l'en diſſuader, & le Charpentier qui l'avoit montée n'oublia rien pour l'aſſurer lui même *qu'il ne s'y hazarderoit pas*, parceque ce petit bâtiment ne tenoit qu'à de mauvaiſes chevilles de fer, &c.

C'en fut aſſez pour faire perdre courage aux Matelots qui devoient être de l'en-

l'entreprise: & le Capitaine lui même, ne voulant pas être accusé d'entêtement & d'imprudence au cas que cette course ne pût réussir, déclara au Lieutenant & aux Matelots les plus expérimentez, *qu'il y alloit de son honneur en cette afaire, qu'il vouloit chercher l'Amiral, pour lui communiquer la grande valeur du minéral qu'il avoit trouvé, qui seulement à l'œil étoit peut-être du moins aussi bon que l'autre. Mais cependant, ajouta-t-il, la vue seule en est juge, & il se peut bien que ce ne soit que des pierres inutiles. Dites moi donc en conscience si la chaloupe est assez forte, pour pouvoir s'y hazarder.* A quoi le Charpentier répondit qu'*oui*, *pourvû qu'on évitat les glaces, & qu'il ne s'élevat point d'orage.* Là dessus *Jean Gray*, Pilote à bord de l'*Anne*, déclara courageusement qu'il suivroit le Capitaine dans cette entreprise, & cette résolution piqua d'honneur plusieurs Matelots. *Best* partit en compagnie de dix-neuf personnes sur la chaloupe, avec des vivres & autres provisions. Son vaisseau resta à l'ancre, & pour lui, faute de vent, il suivit la côte du *Sud*, & fit trente lieues en ramant, jusqu'à ce qu'il fût au plus dangereux du détroit. A-

lors il paſſa à l'autre bord, & ſuivant la côte du *Nord*, il tint route vers l'Ile de la *Comteſſe* dans la baye de *Warwick*, eſpérant que de cette maniére il pourroit découvrir la flotte, ou trouver quelques débris du naufrage.

Après plus de quarante lieues à l'embouchure du détroit, ce ne fut pas ſans danger qu'on traverſa vers l'autre rivage. La force du courant fit dériver ſi avant, que la nuit d'après on fut obligé de mouiller entre des rochers près de la côte briſée de l'*Ile de Gabriel*, un peu au deſſus de la *baye* de *Warwick*. On trouva près du rivage des pierres élevées en croix: ſignes que des Chrétiens avoient paſſé là.

Le vingt deuxiéme d'Aout, on eut la vue de la baye de *Warwick*. On pouvoit la reconnoitre diſtinctement du ſommet d'une colline. Continuant à ranger la côte du *Nord*, on aperçut de la fumée ſous une montagne. Quand on fut un peu plus près, on diſtingua des hommes qui faiſoient voltiger une eſpéce de drapeau. Comme les Naturels du pays avoient accoutumé d'en faire autant, quand ils apercevoient quelqu'une de nos chaloupes, on ſe douta que

ce pouroient être des Sauvages. On découvrit ensuite quelques tentes, & l'on distingua les couleurs de ces drapeaux, qui étoient blancs & rouges. Cependant comme on ne voyoit ni vaisseau ni havre, à quatre ou cinq lieues à la ronde, & que d'ailleurs on croyoit qu'aucun de nos gens n'avoit eu la pensée d'aller par là, on ne savoit quel jugement faire. On s'imaginoit que quelques vaisseaux de notre flotte, batus de l'orage & déroutez par la brume, pouroient bien être venus faire naufrage de ce côté-là entre les glaces & les rochers; que nos hommes y auroient été pillez par les Naturels de cette côte, & qu'ils se servoient de ces pavillons pour attirer les autres. Sur cela *Best* & ses gens résolurent d'aller enlever ces drapeaux aux Sauvages prétendus: mais à la fin on découvrit que ces Sauvages étoient des Anglois.

Lorsque *Best* fut près du rivage, il ordonna au *Bot* de rester en mer par précaution, afin que les gens du *Bot* se pussent tirer du danger en cas de malheur. Etant à portée on se hêla de part & d'autre suivant l'usage de mer, & l'on se reconnut avec la plus grande

 joye

joye du monde : ce qui n'est pas surprenant, puisqu'on se revoyoit enfin après avoir essuyé mille dangers.

Le Vice Amiral l'*York* venoit d'arriver à cette côte, pour faire fouiller dans une mine que l'on y avoit découverte, & qu'il avoit nommée la *mine de la Comtesse de Sussex*. Pour *Best*, il alla à la *baye de Warwick* conférer avec *Frobisher*, & faire éprouver par les Fondeurs la matiére minérale qu'il avoit trouvée à *Best Blessing*, dont il avoit aporté des montres, après quoi il devoit retourner à son bord.

Après avoir conféré avec l'Amiral, & reçu les ordres, il chargea son vaisseau de cette terre, qui fut trouvée bonne, à l'épreuve qui en fut faite.

Le 23. *Best* fut au Conseil qui se tint à bord de l'*Aide*. On y régla diverses choses sur la maniére dont il faudroit se conduire l'année suivante.

Le 24. le Général alla avec deux chaloupes & beaucoup de monde à *Bear-Bay* (la *Baye des ours*). Il ordonna à *Best* de l'attendre avec ses hommes, & d'essayer de surprendre quelques habitans du pays. Il en paroissoit de tems en tems, & l'on en voyoit quelquefois sept ou

huit

huit barques à la fois, qui rodoient sans doute pour surprendre ceux qui travailloient aux mines, qui n'étoient pas en grand nombre. Mais lorsqu'il y avoit un gros bâtiment mouillé à la rade, ces Sauvages prévoyant qu'il devoit y avoir beaucoup de monde, prenoient la fuite & n'avoient garde de paroitre. On se flatoit de pouvoir investir avec des chaloupes l'Ile où ils avoient accoutumé de se montrer, & d'en surprendre quelques uns. Mais avant que les notres fussent avancez, les Sauvages, avertis par ceux de leurs gens qu'ils avoient postez sur les hauteurs, prirent la fuite, laissant près de leurs trous un des plus grands javelots dont ils se servent. Le Général auroit bien voulu amener en *Angleterre* quelques uns de ces Sauvages, mais ils avoient apris à ne se pas aprocher trop près de nos gens.

Best s'en alla le même jour à *Hattons-head-land*, où étoit son vaisseau. Il y arriva le 25. du mois, il trouva son navire chargé, & tout prêt à faire voile : de sorte qu'il repartit le jour suivant par la *baye de Warwick*, mais il n'y arriva que le 28., parcequ'il mit à terre à *Bear-Bay* quelques Travailleurs,

afin que ceux de nos vaiſſeaux qui n'avoient pas encore leur charge, ſe trouvaſſent plutot en état de mettre à la voile.

Le 30. l'*Anne* s'échoua. Il s'y fit huit ouvertures, par les rochers & par les glaces. Le même jour la maiſon, que l'on avoit portée en fagot, & que *Fenton* avoit ordonné de bâtir dans l'Ile de *Warwick*, fut achevée. Les Maſſons la firent à chaux & à ſable, afin qu'elle fût plus durable, & que l'on pût voir l'année ſuivante ſi les neiges, les glaces, les orages, & les Sauvages l'auroient épargnée. On vouloit tâcher d'aprivoiſer ces hommes farouches & brutaux, & voir ſi on les trouveroit plus dociles à notre retour. On laiſſa dans la maiſon diverſes bagatelles, comme des couteaux, des ſonettes, (dont ils ſembloient s'accommoder volontiers,) des figures d'hommes, de femmes, & de cavaliers en plomb, des miroirs, des ſifflets, des pipes, de la verroterie, & choſes pareilles. On y fit un four & l'on y laiſſa du pain, afin qu'ils puſſent en gouter. On enterra le bois deſtiné pour bâtir un Fort, & l'on enſemença la terre

terre de pois, de froment, & autres grains, pour voir si elle produiroit bien.

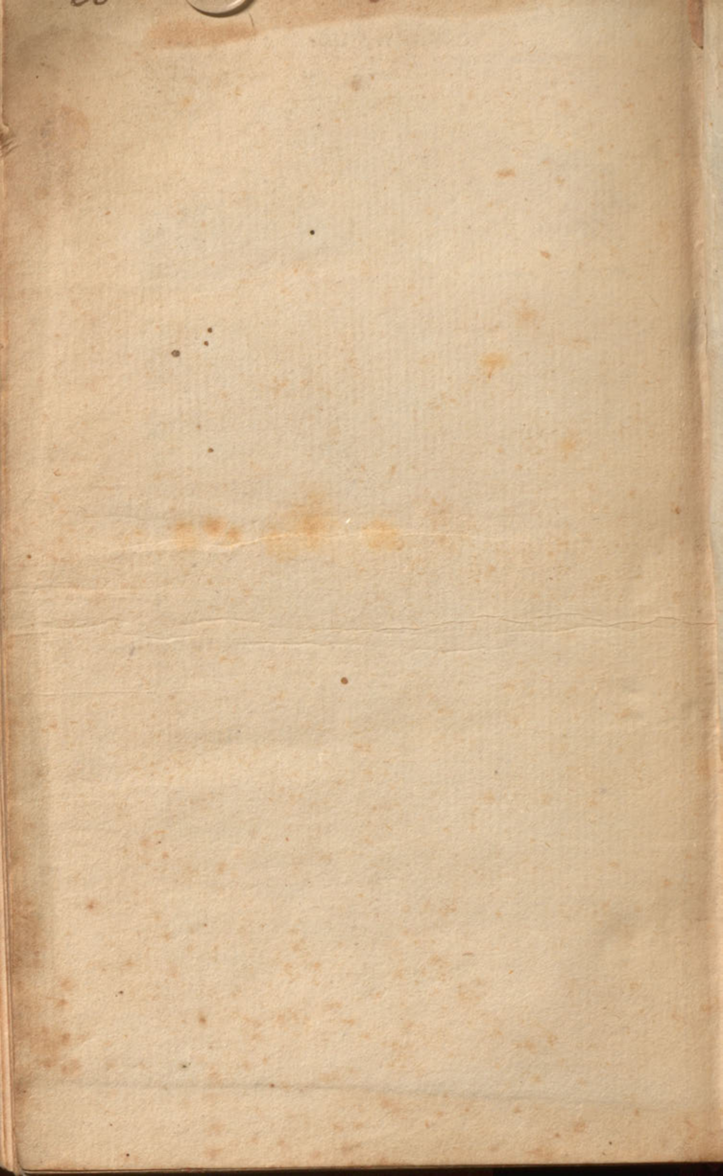
Après que la flotte eut sa charge, *Frobisher* assemblant ses gens leur dit *qu'il auroit voulu découvrir le pays beaucoup plus avant qu'il ne l'avoit fait encore; que son but ne seroit pas seulement de ramener en Angleterre ses vaisseaux chargez, mais qu'il seroit aussi bien aise de pouvoir faire un raport exact & circonstancié de la qualité du pays. Que cette résolution ne pouvant être exécutée alors, il jugeoit devoir s'en retourner au plutot à cause des brumes épaisses, des neiges, des orages, & des glaces, ausquelles on se voyoit exposé par l'aproche de l'hyver: que si par malheur les vents contraires venoient à surprendre, on se trouveroit assiégé des glaces, où il faudroit périr de faim, de froid & de misére.* Cependant, avant que de partir, le Général voulut tenter encore de pénétrer plus avant au Nord du détroit avec sa chaloupe, & il découvrit que les terres autour de *Bear-Bay* & de l'Ile *Holtes* ne sont point partie du continent, comme il l'avoit cru, mais que ce sont des Iles qui font de ce côté là une espéce d'*Archipelague.*

Nous

Nous mimes à la voile & sortimes tous de la *Baye de Warwick* le 31. *Aout*, excepté le *Judith* & *l'Anne*, qui firent aiguade ce jour là, & nous rejoignirent le jour suivant 1. Septembre. Ce jour là & le jour d'après nous essuyames un tems fâcheux, & courumes beaucoup de risque parmi les glaces & les rochers. Une partie de la flotte se dispersa, si bien que l'on ne se rejoignit plus.

Le *Bridgewater* qu'on avoit laissé en péril, fut contraint de prendre sa route du côté *du Nord* par un passage inconnu, très dangereux & plein de rochers au dessous de *Bear-Bay*, d'où il débouqua pourtant fort heureusement dans la mer du *Nord*: cette mer qui est derriére le détroit de *Frobisher*, dans laquelle *Frobisher*, comme on l'a dit, & d'autres après lui ont navigé, & où l'on a découvert une grande terre qui avance dans la mer. Tous ces Navigateurs ont cru qu'il y a là un passage à la mer du *Sud*. Le *Bridgewater* découvrit au *Sud Est* de *Friesland* à 57 D. & demi de latitude une grande Ile inconnue auparavant. Cette Ile dont le *Bridgewater* rasa la côte pendant trois jours, parut fertile & agréable.

FIN.




2690363 t.1



